This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

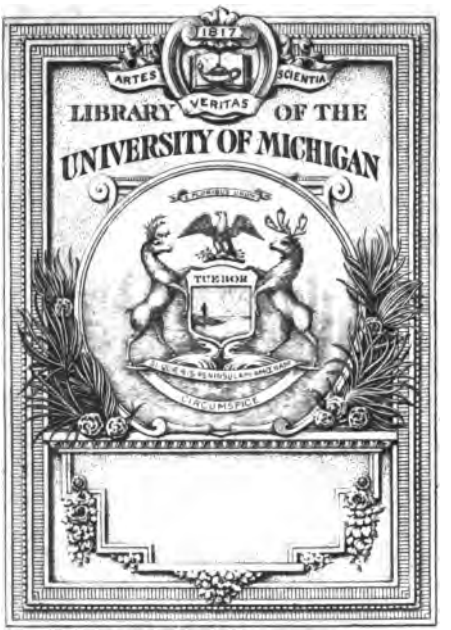
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

48


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JUILLET AOUT & SEPTEMBRE.

1744.

TOME TRENTE-TROIS.

Prémière Partie.

BIBLIOTHEK D. KON. CADET
BERLIN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIV.

Librarian
Nijhoff
9/16/30
21625

BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout & Septembre 1744.

ARTICLE I.

RICHARDS leben und Denkwürdige Thaten durch G. C. GEBAUER.

C'eſt-à-dire :

LA VIE & *les Faits mémorables de* RICHARD, *élu Empereur des Romains, Comte de Cornouaille & de Poitou, en trois Livres.* Par GEORGE CHRETIEN GEBAUER. A *Leipſic* chez *Fritſch*, 1744. Grand 4 de 632 *pages*, ſans les *Tables Généalogiques*, la *Préface* & les *Indices*. Enrichi de *Figures*.

MOnſieur *Gebauer* fait depuis longtems un des principaux ornemens de l'Académie de Gottingen, où il remplit la place de pré-

mier Professeur en Droit. La vaste Bibliothèque qu'il s'est aquise, sa grande connoissance des Belles-Lettres, & son travail assidu, l'ont mis en état d'aller au-delà de ce que peuvent des Historiens du commun. Il a pénétré par ses recherches bien au-delà de *Goldaste*, de *Gundling*, & de la foule des Ecrivains de sa Nation, pour déterrer une infinité de Faits considérables; & son génie a su les réunir, pour établir incontestablement un Système presque entierement opposé à celui, qui domine dans l'Histoire de l'Empire.

Ce Système tend à prouver, qu'il n'y a jamais eu d'Interrègne en Allemagne, & qu'une succession continuelle d'Empereurs a rempli le Trône depuis *Frédéric* II, jusqu'à *Rodolfe de Habsbourg*. Ces Empereurs sont *Conrad de Souabe*, *Guillaume de Hollande*, & *Richard de Cornouaille*. C'est à celui-ci, Frère & Oncle des Ancêtres de Sa M. Britannique heureusement regnante, que Mr. *Gebauer* s'est attaché le plus particulierement; & il prouve par une suite continuelle de Faits & de Diplômes, que ce Prince a gouverné l'Empire pendant 15 ans, & qu'il y a exercé les droits les plus essentiels de la Dignité Impériale.

Cette opinion peut être paradoxe, mais elle n'en est pas moins la véritable. On en donnera les preuves dans la suite, & on a cru faire plaisir à bien des Lecteurs, en les faisant précéder d'un Extrait un peu suivi de l'Ouvrage de Mr. *Gebauer*, qui étant écrit en Allemand, ne sera pas sitôt à portée de la plupart des Curieux. Il est vrai qu'avant lui, *Jaques-Paul*

de

de Gundling avoit écrit pour *Richard*, & avoit tâché de prouver, que ce Prince avoit été légitime Empereur. Mais il y a tant de désordre & de négligence dans l'Ouvrage de *Gundling*, que la vérité même y perd son crédit, & qu'elle n'en a pas moins besoin de défenseur.

Mr. *Gebauer* nous aprend dans sa Préface, que l'idée de ses pénibles recherches lui est venue par hazard, à l'occasion d'une Critique que le *P. Steyerer*, Jésuite Autrichien, avoit faite d'un Diplôme de *Galdaste*, dans lequel *Richard* investit *Ottocare* des Etats d'Autriche & de Stirie. Il nous aprend les sources où il a puisé, comme les Actes de *Rymer*, les Ecrits de *Matthieu de Paris*, de *Thomas Wykes*, de presque tous les bons Auteurs Anglois ou Allemans, & sur-tout quantité de Diplômes, dont une partie n'avoit jamais vu le jour. Mr. *de Munch-hausen*, Ministre d'Etat de S. M. Britannique pour l'Electorat de Hanovre, s'est employé lui-même à procurer des secours à l'Auteur, & a fait graver, à ses dépens, un Diplôme, dans lequel *Richard* confirme les Privilèges du Couvent de *Walkenried*. Ceux qui ont le bonheur de connoître ce Ministre, savent assez que rien n'égale l'ardeur infatigable, avec laquelle il travaille aux progrès des Sciences.

Richard, Comte de *Poitou* & de *Cornouaille*, fut le Fils puîné de *Jean Sans-terre* & d'*Isabeau d'Angoulesme*, que ce Roi avoit enlevée à son Epoux *Hugue*, Comte de la Marche, aux Noces mêmes où il avoit été invité.

Cette Princeſſe rentra, après la mort de ſon Auguſte Epoux, dans les bras de ſon prémier Amant, à qui elle donna une nombreuſe Lignée.

Richard naquit à Wincheſter, le 5 de Janvier 1209, d'un Père malheureux. *Louis* VIII, apellé par une partie des Barons d'Angleterre, paſſa la Mer, & s'empara de Londres. Il touchoit à la Couronne d'Angleterre, ſur laquelle il formoit des prétentions, du Chef de ſa Femme *Blanche de Caſtille*, quand la providence trancha les jours de l'infortuné *Jean*, & fit ſervir cet évènement même à la délivrance d'une Monarchie, qui alloit devenir une Province de cette même France, dont elle étoit deſtinée à arrêter les conquêtes.

Les Anglois, touchés de l'innocente jeuneſſe de *Henri* III, ſe réunirent ſous le vaillant Comte de *Pembroke*, le Sauveur de ſa Patrie. *Louis* fut défait à Lincoln en 1216, & ſa Flotte de cent Vaiſſeaux détruite par une Eſcadre de dix-huit Voiles ſorties des cinq anciens Ports de l'Angleterre. Il rendit la paix à ce Royaume; & *Richard*, âgé de ſix ans, eut le Comté de *Cornouaille* pour apanage.

Il n'avoit que ſeize ans, quand ſon Frère *Henri* l'envoya en Gaſcogne, pour lever des déniers, & pour recouvrer ce que les François en avoient occupé. Il battit ceux-ci en 1225, au Siège de Riol, qu'ils lui prétendoient faire lever, & le Roi ſon Frère lui fit préſent de la Province, que ſa valeur avoit conſervée. Mais *Richard* ne put pas pouſſer plus loin ſa victoire. Les Seigneurs François, mécontens

de

de St. *Louis*, qui avoient promis de l'assister, se reconcilièrent avec leur Roi, & une trève suspendit la Guerre.

Henri d'Angleterre, dépensier jusqu'à la prodigalité, inquiet, grand amateur des Voyages & des plaisirs, ne sut presque jamais placer son amitié ou sa haine comme le demandoient la raison & l'intérêt de sa Couronne. Il se brouilla avec *Richard*, infiniment plus sage & plus économe que lui, au sujet d'un Château que le Roi avoit accordé à *Walram*, brave Allemand, dont la valeur lui avoit été utile contre les François. *Richard* prétendoit que ce Château faisoit partie de son Fief de *Cornouaille*; &, peu satisfait des réponses du Roi, prit les armes, ressource fort ordinaire dans ces tems malheureux, où les passions des Princes n'étoient retenues encore ni par une Religion de Morale, ni par cette subordination, qui afermit aujourdhui les Trônes des Rois.

Sa colère fut de courte durée. *Henri*, qui aimoit dans le fond son Frère, lui accorda & la Terre litigieuse, & les Biens allodiaux, que le Duc de Brétagne avoit possédé en Angleterre; & *Richard* rentra dans les Conseils & dans l'amitié du Roi. Cela arriva en 1227.

Peu de tems après, il contracta une seconde alliance avec le Comte de *Pembroke*, qui avoit épousé sa Sœur, en se donnant pour Femme *Isabeau*, Veuve du Comte de *Gloçester*, & Sœur du Comte de *Pembroke*. C'étoit une des plus belles Dames de son Siècle; & *Richard*, en se mariant trois fois, eut le plaisir ou le bon gout, de n'admettre dans son Lit

nuptial, que des beautés parfaites. *Henri*, né en 1232, fut le prémier fruit de ce Mariage.

Frédéric II, ce Prince magnanime, qui eut à combattre toute sa vie contre les Papes & contre les préjugés imbécilles de son Siècle, épousa en 1235 *Isabeau*, Sœur de *Richard*. Cette alliance, & la tendre amitié, que *Frédéric* conserva le reste de sa vie à son Beau-frère, paroit avoir été le prémier acheminement, par lequel la Providence conduisit *Richard* sur le Trône de *Charlemagne*.

Une funeste dévotion, fomentée par les conseils & par les ordres des Papes, regnoit dans ces Siècles ténébreux. Les Princes croyoient devoir à la Religion ces entreprises insensées, qu'on appelloit des *Croisades*; ils se persuadoient, que, pour servir *Jésus-Christ* il falloit, en Chevalier errant, passer les Mers pour défendre son tombeau contre les Sarasins. Des millions des plus braves Guerriers de l'Europe périrent dans ces courses. *Frédéric* I & St. *Louis* furent eux-mêmes d'illustres victimes d'un zèle, qu'allumoit la Superstition, à laquelle la raison n'avoit pas encore apris à résister.

Richard ne sut pas se défendre du préjugé dominant; il aima toute sa vie le Clergé, & sur-tout ce même Ordre de Citeaux dans lequel St. *Bernard* s'étoit distingué par ses funestes empressemens pour la conquête du St. Sépulcre. Il se croisa, en 1236; mais il ne partit pour l'Orient qu'en 1240, après avoir perdu son Epouse. Le Pape lui défendit, je

ne

ne ſai par quel motif (*a*) de s'embarquer, mais *Richard* lui repliqua, en vrai dévot, *qu'il étoit ſurpris de voir le Vicaire de Jéſus-Chriſt s'oppoſer à ceux qui s'offroient à ſervir ce divin Maître.* Il fit voile de Marſeille, & arriva heureuſement à Ptolémaïs, où les affaires des Chrétiens étoient réduites à un pitoiable état.

Théobalde, ou *Thibaut* de *Navarre*, *Pierre Mauclère*, Comte de Brétagne, & quelques autres Princes François, jaloux de partager leur gloire avec *Richard* jeune encore, mais ſupérieur à eux tous, & par le ſang & par ſes grand biens, & par une conduite univerſellement approuvée, conclurent une paix précipitée avec les Saraſins, & quittèrent la Paleſtine avant l'arrivée de *Richard*.

Malgré cet affoibliſſement des forces des Chrétiens, *Richard* répandit l'effroi parmi les Saraſins, par la ſeule terreur de ſon nom. Le Roi *Richard*, ſurnommé *Cœur de Lion*, ſon Oncle, avoit fait une profonde impreſſion ſur l'eſprit des Orientaux; ils furent allarmés de voir un jeune Guerrier, héritier de ſon ſang & de ſon nom, reparoître ſur les rives du Jourdain. On dit même qu'ils interrogèrent le Démon ſur les qualités guerrières du Prince croiſé, & que cet Oracle leur répondit, que le Neveu ſurpaſſoit l'Oncle en prudence, & qu'il alloit bientôt l'égaler en bravoure.

Quelques raiſons qu'aient eues les Infidèles, il

(*a*) Mr. *Gebauer* croit que ce motif fut un ſoupçon du Pontife. Il craignoit que *Richard* n'allât aſſiéger ſon Beau-frère *Frédéric*.

il eſt de fait, qu'ils s'empreſſèrent de conclurre une trève avec *Richard*, & qu'ils accordèrent aux Chrétiens, *Jéruſalem*, *Nazareth*, *Bethléhem* & pluſieurs autres Places, avec la liberté d'un grand nombre de Seigneurs & de Chevaliers. *Richard* aſſiſta *Gautier* de *Brienne*, Lieutenant de *Frédéric* II, d'une groſſe ſomme d'argent, & lui remit Aſcalon, fortifié à ſes frais. Les Ouvrages de ce jeune Héros ſubſiſtent de nos jours, & le Chevalier d'*Arvieux* en parle avec admiration. *Richard* ſe rendit enſuite devant *Gaza*; &, ſemblable à *Germanicus*, lorſqu'il fit enterrer les os des Légions de *Varus*, il enleva les reſtes d'une nombreuſe Nobleſſe Françoiſe, qui y avoit été défaite, & qui y étoit reſtée ſans ſépulture. Ces reliques furent rendues à la Terre avec toutes les cérémonies de l'Egliſe.

Richard quitta la Paleſtine, après y avoir rétabli la paix. Bientôt après les Templiers, jaloux des Hoſpitaliers, eurent l'imprudence d'enfreindre la trève. Les Chrétiens furent entierement défaits par les Barbares, & leur règne dans la Paleſtine tira de plus en plus à ſa fin. St. *Louis*, qui entreprit de rétablir leurs affaires, y perdit ſa liberté & ſa vie.

Richard, de retour en Europe, ſe rendit en Sicile, pour s'y aboucher avec ſon Beau-frère *Frédéric* II, qui le reçut avec la tendreſſe d'un Père & avec la confiance d'un ami. Bientôt *Richard* s'offrit à reconcilier l'Empereur avec la Cour de Rome, qu'il ne connoiſſoit pas aſſez encore. Le jeune Prince fit un voyage inutile. *Grégoire* IX exigea pour prémière con-

condition, que l'Empereur eût à promettre ſous ſerment, qu'il ſe ſoumettroit abſolument à tout ce qu'il plairoit au Pape d'ordonner. L'Empereur, en Prince généreux, n'imita point la dureté de ſon ennemi; il accorda à *Richard* la liberté de quelques Cardinaux qui tenoient le parti du Pape, & qui allant ſe rendre à Rome pour y aider à dépoſer l'Empereur, dans un Concile aſſemblé pour cet effet, avoient été pris ſur Mer, dans une bataille que *Henri*, Fils de *Frédéric*, gagna ſur les Génois.

Richard ſe preſſoit de revenir à Londres; il partit peu de tems avant la mort de ſa Sœur l'Impératrice, & revint à Londres en 1242, où il fut reçu en Héros, par le Roi, la Reine & les principaux Barons du Royaume. Il eut bientôt occaſion de faire briller ſes talens, dans une guerre aſſez injuſte, que St. *Louis* fit à *Henri*. La dévotion du Roi François ne l'empêcha pas de rompre la paix, ſur les plus frivoles prétextes, & d'enlever le *Poitou* à *Richard*, qui avoit délivré tant de François de leurs chaines. La Reine, Mère de *Henri*, redevenue Françoiſe, trahit ſon Fils, qui fut envelopé par l'Armée ſupérieure de St. *Louis*. *Richard*, en Héros, quitta ſes armes, & paſſa tout ſeul dans le Camp des François, où il obtint une trêve de 24 heures, dont *Henri* profita pour ſe ſauver à Saintes. Ce Roi, toujours volage, oublia bientôt les dangers de ſa ſituation; il s'y livroit aux plaiſirs, quand un Seigneur François, délivré de l'eſclavage par *Richard*, informa ſécretement ſon bienfaiteur

faiteur du deſſein des François. Ils alloient investir Saintes, & charger de fers, à ce qu'ils diſoient, le Roi d'Angleterre & ſes Barons, quand *Henri* profita de l'avis, & ſe ſauva à la hâte. Ce Roi peu fortuné, qui étoit deux fois redevable de ſa liberté à ſon Frère, lui eut encore l'obligation de la paix, que *Richard* obtint par les inſtances des Seigneurs dont il avoit été le libérateur.

Mais la reconnoiſſance n'augmente pas à proportion des bienfaits. *Henri* fut aſſez ingrat, pour vouloir ôter la Guyenne à ſon Frère, & aſſez inhumain pour attenter à ſa liberté. *Richard* ſe ſauva par Mer, & dans le fort d'une tempête, dont il fut ſurpris, il voua à Dieu une Abbayé de l'Ordre de Citeaux. Il accomplit ſon vœu en fondant l'Abayé de *Hayles*, dont les Bâtimens & les Revenus répondirent à la haute naiſſance & aux grands biens du Fondateur. L'année d'après en 1243, *Richard* épouſa, en ſecondes Noces, *Sanche* de *Provence*, Sœur des Reines de France & d'Angleterre, & de *Béatrix*, Favorite du Père, qui lui légua toutes ſes Terres. *Richard* n'aimoit pas, à moins d'une beauté parfaite, & il en retrouva une dans cette Princeſſe, qui lui donna en 1249, un fils, qu'on nomma *Edmond*, & qui fut ſon héritier. Le Roi, reconcilié avec ſon Frère, lui accorda une penſion de mille Marcs, & pluſieurs Terres. *Richard* en profita, & ſut s'enrichir, ſans déroger à ſa libéralité. Il aſſiſta les Hoſpitaliers de mille Livres Sterlings, & l'Empereur *Baudouin* de Conſtantinople s'en reſſentit,

tit, quand il fut obligé de chercher du secours à Londres.

Une avanture singulière manqua alors d'attirer à l'Angleterre le dernier des malheurs; car dans ces tems infortunés l'Excommunication des Papes méritoit bien ce nom-là.

Innocent IV ne fut pas content du cinquième Denier de tous les Revenus du Clergé d'Angleterre, que *Grégoire* IX avoit obtenu en 1240. Il vit, par hazard, des Prélats Anglois ornés de Chapes brodées d'or, & s'avisa d'en prétendre de pareilles de tous les Couvens de l'Ordre de Cîteaux de ce Royaume. Il fallut en passer par-là, après bien des remontrances. Les ordres du Pape étoient positifs, & il n'y avoit alors aucune Tête couronnée en Europe, qui osât résister en face à ce Père sévère.

Richard a vécu dans des tems trop malheureux pour avoir pu se défendre de cette dévotion monastique, qui y usurpoit le nom de la Piété. Il ne s'y livroit pas absolument à la vérité souvent, il défendit les libertés de l'Angleterre contre les Papes, & il sauva d'un massacre général les Juifs accusés d'avoir martirisé un enfant à Lincoln en 1255; mais il aima toute sa vie les Ecclésiastiques, & regreta même les sommes, qu'il avoit employées à fortifier ses Châteaux, sommes qu'il auroit pu, à ce qu'il croyoit, employer plus saintement. Il alla, en 1247, en pélerinage au Tombeau de *St. Edmond*, Archevêque de Cantorbery, mort depuis peu, & enterré à Pontigni en Bretagne. Il fit consacrer, en 1251,

sa

ſa nouvelle Abbayé de *Hayles* avec la même pompe qui accompagne les Couronnemens des Rois. Le Roi, la Reine, treize Evêques & trois cens Chevaliers, y furent traités avec cette magnificence, qui étoit particulière à *Richard*. Ce bâtiment avoit couté 10000 Marcs d'Argent, ſomme immenſe pour ce Siècle. Sa libéralité pour le Clergé ne pouvoit manquer de plaire au Pape; auſſi *Innocent* IV lui fit-il un accueil diſtingué, quand le Comte lui vint rendre viſite à Lion en 1250. Pour être dévot, *Richard* n'en étoit pas moins magnifique dans le cours de ſa vie publique. Ses libéralités fréquentes & extraordinaires, la pompe de ſa Cour, la magnificence de ſes habits & de ſes feſtins, le nombre des Chevaliers attachés à ſon ſervice, étoient également célèbres par toute l'Europe. Tant de dépenſes paroiſſoient devoir appauvrir *Richard*; mais ſes fonds étoient immenſes, & ils augmentoient tous les jours. Il ſe trouva en état de faire, à pluſieurs repriſes, des prêts très conſidérables au Roi ſon Frère, & même au Pontife, quoiqu'enrichi des tributs de toute l'Europe. On eſt aſſez embaraſſé à trouver les reſſources de cette opulence, ſi rare dans ces tems-là, & dont le Roi ſon Frère ne donnoit pas l'exemple à *Richard*. On en cherche une des cauſes dans les mines d'Etain de *Cornouaille*, qui furent pouſſées avec vigueur du tems de *Richard*, & qui étoient alors uniques dans leur genre. On ſait encore que les prêts qu'il avoit faits au Roi ſon Frère lui revinrent avec uſure, parce qu'ils furent payés en nouvelle

velle monnoie, de meilleur poids, & qu'on avoit précautionnée contre les rogneurs, en ne laiſſant rien de vuide dans toute la ſurface du métail. *Henri* lui accorda de plus la moitié des Revenus de la Monnoie, & lui fit préſent de quantité de Terres. Dans une autre occaſion le Roi lui engagea les Juifs du Royaume pour une ſomme de 8000 Marcs, & *Richard* tira peut-être de grands avantages de cette protection. Même le Pape *Innocent* le paya d'un fonds aſſez ſingulier, c'étoit l'argent provenu des Diſpenſes, que ce Pontife accordoit à des Croiſés répentis, & qui ſe libéroient de leurs vœux, moyennant une certaine ſomme. Mais il eſt aſſez évident, que l'opulence fameuſe de *Richard* ne peut pas être fondée uniquement ſur ſes Revenus: les Rois de ſon tems en avoient de plus grands, & cependant aucun d'entre eux n'égala ſes tréſors. Mr. *Gebauer* attribue ces richeſſes à ſa prudence & au bel ordre qu'il faiſoit regner dans ſes affaires. Le Roi *Henri* apuie cette opinion dans une Lettre écrite aux Barons de Londres. Il y convient ſans façon, que ſon Frère avoit la réputation d'être plus prudent que lui, & il excuſe de certaines nouvelles Fortifications, qui allarmoient la ville, par l'exemple de *Richard*, qui bâtiſſoit de même; c'étoit, au dire du Roi, une preuve que la dépenſe ne pouvoit pas être mal placée.

Innocent étoit le grand ami de *Richard*, il lui offrit les deux Siciles en 1253: mais ce Prince prévoyant demanda des Cautions & des ſuretés; cela fit échouer la négociation.

Peu

Peu avide de Terres, il avoit cédé la Guyenne à son Frère dès 1243, & la Couronne de Sicile étoit offerte à des titres trop onéreux, pour pouvoir tenter un Prince éclairé. *Charles d'Anjou* fut moins scrupuleux dans la suite, il ne rougit pas de se rendre tributaire du Pape, pour arracher la Sicile au légitime héritier.

L'âge de *Richard* & l'expérience le rendoient tous les jours plus respectable. Mr. *Gebauer* raporte plusieurs conseils salutaires, qu'il donna au Roi son Frère, qui le nomma, avec la Reine, Régent du Royaume, lorsqu'il passa en France en 1252; ce fut encore de *Richard*, que ce Prince voluptueux emprunta les 8000 Marcs, que coûta ce voyage inutile.

Le tems approchoit, où la providence avoit résolu de faire monter *Richard* sur le premier Trône du Monde. *Guillaume*, Comte de Hollande & Roi d'Allemagne, avoit été tué par les Frisons en 1256. *Alexandre* IV avoit défendu aux Electeurs de penser à *Conradin* de Souabe, unique rejetton d'une Maison Illustre, que les Papes avoient résolu de détruire. Les Princes Allemans étoient trop jaloux les uns des autres, pour se réunir en faveur de quelqu'un d'entre eux. *Ottocare*, Roi de Bohême, ne vouloit pas de la Couronne pour lui-même, & il étoit encore moins porté pour un Prince d'entre ses Collègues, qu'il méprisoit trop, pour vouloir se donner un Supérieur de leur nombre. La France étoit, à juste titre, suspecte aux Electeurs. On chercha par

toute

toute l'Europe un Prince d'un Sang illuſtre, d'un mérite reconnu, & qui fût par lui-même en état de ſupporter le faſte d'une Cour Impériale.

Conrad, Archevêque de *Cologne*, tout-puiſſant dans l'Aſſemblée des Princes, pendant la captivité de l'Electeur de *Mayence*, propoſa *Richard*, qui avoit envoyé des Ambaſſadeurs pour ſonder les eſprits. Le Sang, le mérite, & les grands tréſors de ce Prince étoient connus, & il étoit allié de bien près aux puiſſantes Maiſons de Souabe, de Saxe, & de Lunebourg. On entra en Négociation. L'Archevêque de *Cologne* demanda 12000 Marcs pour ſa peine, dix-huit mille Livres Sterlings pour *Louis* de *Bavière* Electeur Palatin, & 8000 Marcs pour celui de *Mayence*, dont une partie devoit ſervir à payer ſa rançon à *Albert* de *Lunebourg*, qui l'avoit fait priſonnier à Volkerode dans l'Eichsfeld. On offrit la même ſomme aux trois autres Electeurs, qui, ſelon toutes les apparences, la refuſèrent.

Mr. *Gebauer* défend ici ſon Héros de deux accuſations populaires. La prémière eſt également deſavantageuſe à *Richard* & aux Princes Allemans. On reproche à celui-là d'avoir acheté les voix, & à ceux-ci de les avoir vendues. Mais il eſt aiſé de faire voir, que les Electeurs de ces tems-là ne donnoient jamais leur voix ſans une récompenſe, qui paroit avoir été taxée à 4500 Marcs, puiſqu'*Albert* de Saxe diſpoſa de cette ſomme, en 1291, comme d'une dette légitime. *Richard* n'a donc fait que ce qui étoit d'uſage, ou s'il s'en

eſt éloigné, ce n'eſt qu'en ajoutant à un prix établi avant lui. De nos jours les Empereurs font encore un préſent de 10000 écus à chacun des Electeurs ; mais ce préſent reſte à leur Miniſtre.

Le ſecond préjugé vient principalement de *Matthieu de Paris*, qui ne voyoit que d'un œil d'envie ſortir des Iles Britanniques des ſommes énormes, dont les Couvens ne profitoient pas. Il a accuſé *Richard* d'avoir appauvri l'Angleterre, & toute la foule des Hiſtoriens a répété le même reproche, ſans en excepter Mr. *de Rapin*. Il eſt ſûr que *Richard* fit ſortir du Royaume 700000 Livres Sterlings, ſomme énorme & incroyable pour ſon tems ; & les Auteurs contemporains parlent avec admiration des vingt-huit barils, dont chacun tenoit trois muids de vin, & qui vinrent en Allemagne remplis de bons Sterlings. Malgré ce fait reconnu, Mr. *Gebauer* trouve d'autres cauſes de la miſère, où l'Angleterre fut réduite dans ces tems-là. Le Gouvernement imprudent de *Henri*, les exactions des Papes, & pluſieurs années de diſette conſécutives épuiſèrent les Peuples. On pourroit ajouter, qu'il y a actuellement en Europe un Royaume électif, dont le Roi eſt abſent, & n'y fait jamais de voyage, ſans y faire transporter de groſſes ſommes de ſes Païs héréditaires ; & cependant perſonne n'accuſe ce Roi d'appauvrir ſes véritables Sujets, ou d'agir contre les intérêts de ſa Maiſon.

Arnold, Archevêque de Trèves, tourna ſes vues d'un autre côté. Piqué d'être taxé à un

tiers

tiers de moins que ſon Collègue, il propoſa *Alphonſe* Roi de Caſtille, amateur des Sciences, & ſur-tout de l'Aſtrologie, à qui les Savans ont donné le ſurnom de *Sage*, titre glorieux, que Mr. *Gebauer* ne croit pas lui être dû. Cet Electeur ſe rendit le prémier à Francfort, & muni, à ce qu'il prétendoit, des Pleins-pouvoirs des Maiſons de Brandebourg, il proclama le Roi de Caſtille, à qui *Albert* de *Saxe* donna auſſi ſa voix. On ne compte pour rien les Piſans, qui eurent la ridicule audace de nommer Empereur ce même *Alphonſe*, en leur propre & privé nom, ni plus, ni moins, que s'ils avoient répréſenté la Diette de l'Empire.

Une double Election fut le fruit de ces diviſions. *Conrad* de *Cologne*, à qui *Arnold* ferma les portes de Francfort, ſe contenta d'être ſur les Terres de Franconie, & y proclama *Richard* le 13 de Janvier 1257, aſſiſté de *Louis* de *Bavière*, & nanti de la Procure de l'Electeur de Mayence, encore priſonnier. *Ottocare* fit pancher la balance en faveur de *Richard*; il quitta les intérêts d'*Alphonſe*, pour lequel il avoit paru incliné, & donna la pluralité au Comte de *Cornouaille*. Le Roi de Bohème poſſédoit à peu-près les mêmes Terres, dont la Maiſon d'Autriche eſt aujourdhui la maîtreſſe; il offrit de recevoir les inveſtitures de ſes Terres, de la main de *Richard*, & de l'aſſiſter, en cas de beſoin, de ſeize mille combattans. Ce fait déciſif ſe trouve dans une Lettre, que *Richard* écrivit au Légat du Pape, & qui eſt conſervée dans les Collections de *Rymer*.

On nomma auſſitôt des Ambaſſadeurs pour inviter *Richard* à venir prendre poſſeſſion de l'Empire. *Conrad* de *Cologne* y alla lui-même recevoir la récompenſe de ſes ſervices, qui fut entre autres une Mitre couverte d'or, dont *Matthieu de Paris* parle avec envie. *Richard* accepta l'offre des Electeurs, en jurant avec des expreſſions extrêmement remarquables, qu'il n'acceptoit l'Empire que pour y rétablir l'ordre & la tranquilité.

Richard ſe mit en chemin avec une ſuite proportionnée au haut rang, où il alloit être élevé. Il apprit en arrivant en Allemagne, que l'Archevêque de *Mayence* avoit défait devant Boppart l'Electeur de Trèves, ſon ennemi. Ce Prélat venoit d'être relaché, après que *Richard* eut payé ſa rançon. Les deux Electeurs de *Mayence* & de *Cologne*, accompagnés de pluſieurs Evêques & Princes de l'Empire, couronnèrent *Richard* & *Sanche* ſa Femme, Roi & Reine d'Allemagne, à Aix la Chapelle, le 17 de Mai 1257.

Richard, aſſis ſur le Trône Impérial, ſe ſervit de ſa nouvelle puiſſance pour récompenſer ſes Amis. Il accorda pluſieurs graces à l'Electeur & à la Ville de Cologne, & donna de nouveau le Fief du Comté de Namur à *Henri* de *Luzelbourg*. Il confirma les Privilèges de l'Ordre Teutonique, & des Villes Impériales de Francfort, Wezlar, Fridberg, Oppenheim, Gelnhauſen, & Nimègue; renouvella les graces accordées par ſes prédéceſſeurs au Couvent de Walkenried, & fit, en un mot, tout ce qu'il convient de faire à un Empereur. *Matthieu de Paris*

Paris lui-même, à cette occaſion, exalte la prudence de *Richard*, quelque chagrin qu'il faſſe paroitre contre ſon Election. Wormes même, qui s'étoit déclarée pour *Alphonſe*, le reconnut pour Empereur, moyennant mille Marcs, que ce Prince généreux fit payer à cette Ville; & Spire, attachée auparavant au même Prince, reçut de *Richard* la confirmation de ſes Privilèges. Mr. *Gebauer* croit, qu'*Arnold* de *Trèves* lui-même ſe déſiſta alors de ſon oppoſition.

Alphonſe ne fut pas aſſez Philoſophe pour renoncer de bonne grace à une dignité, qu'il n'avoit ni la volonté ni les moyens de défendre, ou même de poſſéder. Il combattit de la plume, ordonna à *Richard* de ſortir des Terres de l'Empire, & demanda à *Henri* lui-même du ſecours contre ſon Frère. Mais *Richard* lui répondit avec vigueur, & ſe hâta de retourner en Angleterre, où tout étoit dans la dernière confuſion. Le Roi venoit d'être détrôné en quelque manière à Oxfort, & il avoit été forcé à jurer des articles très injurieux à l'autorité Royale. Londres ſouffroit une famine extrême, & *Richard* devoit ſa préſence à ſa Patrie, à ſon Frère, & à ſon Roi. Il y revint en 1259. Il ſe hâta d'envoyer de Hollande cinquante Vaiſſeaux chargés de bleds pour ſoulager la Capitale. Mais quand il voulut débarquer lui-même, on lui refuſa l'entrée du Païs, & il fut obligé de jurer de ſe ſoumettre aux mêmes articles, qu'on avoit preſcrits au Roi. Il entra à Londres, après avoir ſatisfait les Barons, & s'y prépara au voyage de Rome, où les Empereurs de ces

tems-là étoient obligés d'aller recevoir la Couronne Impériale de la main du Pontife. *Henri* lui promettoit même des ſubſides pour ce voyage onéreux, & *Alexandre* IV l'invitoit avec les expreſſions les plus tendres. Ce Pape recommanda fortement aux Princes de reconnoitre *Richard*; mais il ne vêcut pas aſſez pour ſe faire obéir.

Ce fut dans ce tems-là, que *Richard* fit préſent à l'Oncle de ſa Femme, *Pierre* Comte de Savoie, de la Seigneurie de Condamine, ſituée entre Berne & Morat. Il eſt ſûr qu'il n'y a pas de Terre de ce nom aujourdhui, & je penſe que *Guichenon* parle du Pont de *Guemine*, Village qui eſt ſitué entre les deux Villes qu'on vient de nommer.

Richard revint en Allemagne en 1260, mais ſa préſence ne fut pas de longue durée. Il y convoqua une Diète, & y fit d'excellens réglemens pour la ſureté des Grands-chemins. Il y accommoda pluſieurs querelles entre des Villes Impériales, & entre des Princes, & ne plaignit point quelques milliers de Marcs pour ſatisfaire ceux qui ſe croyoient les plus lezés. Cela prouve, avec une infinité d'autres faits, que *Richard* ne s'étoit pas épuiſé à ſon prémier voyage; qu'il n'avoit pas été pillé par les gens de *Mainfroi* de Sicile, & qu'enfin les Princes Allemans ne l'y abandonnèrent pas, après l'avoir appauvri; fables injurieuſes, qui ont paſſé de plume en plume juſqu'à nos jours. Ce fut auſſi dans ce tems-là que *Richard* prononça en faveur de *Marguerite* Comteſſe de Flandre & de Hainaut, qui étoit en pro-

procès, & même en guerre avec ſes propres enfans du prémier Lit. Le Comte de *Wurtenberg* reconnut alors *Richard*, & en tira une récompenſe de mille Marcs. Cet Empereur aſſiſta dans la même année *Hildebold*, Archevêque de Brême, contre les Comtes de *Holſtein*, & ſe fit reconnoitre par les Princes de cette Maiſon. Siennes, Boulogne, Florence, & Rome même le reconnurent; & cette Capitale du Monde le nomma Sénateur, dignité unique & Royale. Cela eſt démontré par une Lettre d'*Urbain* IV, qui lui-même conſidéra *Richard* comme le véritable Empereur, du moins dans ce tems-là. Dans cette même année 1260 mourut l'Impératrice *Sanche*, ſeconde Femme de *Richard*.

Ce Prince revint en Allemagne pour la troiſième fois en 1262, à peu près comme les Princes de Saxe ſe rendent en Pologne, & y aſſiſtent aux Diètes tous les deux ou trois ans. Ce voyage, auſſi-bien que le ſuivant, ſont ignorés de preſque tous les Hiſtoriens Allemans.

Là *Richard* ménagea un accommodement entre *Philippe* de *Hohenfels*, ſon Vicaire pour les Provinces du Rhin, & entre l'Electeur de *Mayence*. Il enrichit le Tréſor d'Aix la Chapelle de pluſieurs dons précieux, d'une Couronne Impériale, d'un Sceptre, d'un Globe, & de deux Habits Impériaux. Il donna à *Ottocare* l'Inveſtiture de l'Autriche & de la Stirie, que ce puiſſant Prince ne poſſédoit encore, que par le droit de convenance. Il releva la Ville de Zurich du Ban de l'Empire, auquel *Conradin* l'avoit condamnée aſſez mal à

propos. Il confirma les libertés de Strasbourg & de Haguenau, donna des Terres à l'Evêque de Bâle, & un Vaſſal de qualité à l'Archevêque de Trèves, & exerça pluſieurs actes, qui n'appartiennent qu'à un Empereur. Mais *Richard* fut bientôt obligé de repaſſer en Angleterre. *Henri* s'étoit fait relever par le Pape, des Sermens qui le lioient envers les Barons. Une Guerre civile ſuivit cette démarche en 1264; & *Richard* y accompagna le Roi ſon Frère, qui ſe laiſſa ſurprendre à Lewes par *Simon* de *Montfort* Comte de *Leiceſter*, Chef des Mécontens. *Edouard* I, alors fils ainé du Roi, y fit des merveilles; mais il ſe laiſſa emporter à ſon ardeur, & s'écarta trop en pourſuivant les fuiards. *Richard* y fut fait priſonnier lui-même, & ſouffrit une captivité fort dure pendant quatorze mois. Le Roi & le Prince héritier furent obligés de ſe rendre aux rebelles après la Bataille.

Les mécontens ſe brouillèrent bientôt entre eux. *Gilbert de Clare*, Comte de *Gloceſter*, fit évader en 1265, *Edouard*, qui défit le Comte de *Montfort* à *Evesham*, & ce Chef des Rebelles périt dans le Combat, où le Roi, quoique libre en apparence, avoit été obligé de combattre à ſes côtés contre ſon propre Fils. *Richard* recouvra ſa liberté, & malgré les deſordres, qu'on avoit faits ſur ſes Terres, il fut encore en état de faire des prêts conſidérables au Roi ſon Frère.

Ce fut apparemment la priſon de *Richard* qui releva les eſpérances d'*Alphonſe*, & qui fit prendre parti à *Urbain* contre l'Empereur légitime.

gitime. La prémière fauſſe démarche du Pape fut de donner, en 1263, le titre de *Roi des Germains* au Roi de *Caſtille*, ſans le refuſer encore à *Richard*. Cela arriva dans le tems que tout l'Empire alloit ſe réunir en faveur de *Richard*. *Albert* de *Saxe* l'avoit reconnu, auſſi-bien que l'Electeur de *Trèves*; & celui de *Brandebourg*, dont la voix manquoit encore à *Richard*, étoit dans la diſpoſition de ſe ſoumettre, de l'aveu même d'*Urbain*, comme on le voit dans l'Inſtrument, par lequel il cita les deux Prétendans pour décider de leurs droits.

Ce Pontife, avide d'étendre ſes droits, prétendit être juge de ce fameux différend; & *Alphonſe* le reconnut pour tel. Quel triomphe pour l'Evêque de Rome, que de ſe voir le maitre de diſpoſer du prémier Trône du Monde, auſſi abſolument qu'il auroit pu diſpoſer d'un Pré dans le Patrimoine de St. *Pierre*! *Richard*, qui n'ignoroit point le pouvoir des Papes, envoya des Ambaſſadeurs, & diſputa le terrain, en ſe compromettant le moins qu'il étoit poſſible, dans un Siècle malheureux, où le poids des Armes Eccléſiaſtiques avoit écraſé les plus grands Princes. Il laiſſa expirer le prémier terme aſſigné par le Pape. Celui-ci en fixa un ſecond, mais la mort l'enleva, avant que ce terme fût échu.

Clément IV, ſon ſucceſſeur, tâcha de diſpoſer *Alphonſe* à ſe déſiſter de ſa prétenſion, & ſur ſon refus, fixa un nouveau terme en 1267. Moins partial qu'*Urbain*, il conſidéroit que *Richard* avoit pour lui la pluralité des Voix,

le Sacre d'Aix la Chapelle, & la poſſeſſion des Droits Impériaux ; au-lieu qu'*Alphonſe* n'avoit jamais paru en Allemagne, n'y avoit exercé aucune juridiction, & n'avoit plus que l'Electeur de *Brandebourg* de ſon côté, qui même ne lui étoit plus guère attaché. Mais *Clément* mourut bientôt après *Conradin*, qu'il avoit fait condamner ; & une longue vacance du Siège de Rome retarda la déciſion du procès de *Richard*, qui mourut lui-même, avant qu'un nouveau Pape eût été créé. *Alphonſe* lui ſurvêcut, & forcé à la fin par *Rodolphe*, & par l'Excommunication Papale, il réſigna avant ſa mort ce titre chéri, dont il n'avoit jamais eu la réalité.

Richard avoit inveſti le Comte de Savoie des Terres, que la Maiſon de *Kibourg* avoit poſſédées en Suiſſe, il lui avoit accordé la Vallée d'Aoſta, & le Chablais, & l'avoit créé Vicaire Général de l'Empire. Il avoit décidé, en 1267, en faveur de *Jean* Duc de *Brabant*, & l'avoit inveſti des Terres de ſon Frère aîné, déclaré inhabile. *Richard* n'avoit donc jamais perdu de vue l'Allemagne. Il y fit même un quatrième voyage en 1268. Là il abolit les Péages onéreux, qui détruiſoient le Commerce du Rhin ; il ôta un Impôt de nouvelle invention, que le Magiſtrat de Wormes avoit établi, & il tint en 1269, une Diète dans cette même Ville. Les Electeurs de *Trèves* & de *Mayence*, & *Louis Palatin*, y aſſiſtèrent, avec pluſieurs Evêques & Princes de l'Empire. Il y impoſa aux Juifs un Tribut annuel de 200 Marcs. Il accorda au Comte de *Cazen-Ellenbogen*,

bogen, que ſes Terres puſſent paſſer à ſa Fille, au défaut d'Enfans mâles, & il y combla de ſes graces impériales pluſieurs Communautés Religieuſes. Ce fut dans ce tems-là que *Richard*, déja ſexagénaire, devint amoureux d'une jeune Beauté. C'eſt *Béatrix* de *Falkenſtein*, qui le charma, & Mr. *Gebauer* a eu beaucoup de peine à en déchifrer le nom. *Richard* avoit toujours été galant, & il avoit aimé la beauté, même hors du Lit nuptial. La Famille de *Burford* eſt deſcendue d'un Fils, que l'Amour avoit donné à ce Prince.

Un Empereur ne trouve guère de cruelle. *Béatrix* fut mariée à *Richard* le 16 de Juin 1269, & bientôt après, ce Prince, éperdument amoureux d'elle, l'emmena avec lui en Angleterre. Il y confirma, en 1270, un Contrat de vente, paſſé entre *Albert* de *Brunswic* & *Ludolfe* Comte de *Daſſel*. *Edouard* I, alors encore héritier de la Couronne, s'étant croiſé pour l'Afrique, avec *Henri* Fils de *Richard*, confia ſes Fils à ce ſage Oncle; mais la Providence avoit préparé de nouveaux malheurs à l'Empereur.

Deux Fils de *Simon de Montfort* rencontrèrent à Viterbe le Prince *Henri*, Fils aîné de *Richard*, Prince de grande eſpérance, qui de retour de l'Afrique, s'y trouvoit avec *Philippe* Roi de France, & *Charles d'Anjou* Roi des deux Siciles. Ils l'aſſaſſinèrent au pied des Autels, pour vanger, à ce qu'ils prétendoient, le ſang de leur Père, que la Famille Royale d'Angleterre avoit répandu à Evesham. *Charles d'Anjou* laiſſa échaper les traitres, & s'en ſer-

ſervit même dans ſes Troupes. Mais *Edouard*, revenu de ſa Croiſade, pourſuivit vivement les Aſſaſſins. Le Pape les condamna & les excommunia. *Gui de Montfort* fut pris en Sicile, & remis en liberté par les ordres de *Charles*, pour dix-mille onces d'or, que ce Prince avare ſe fit payer. Mais *Edouard* ne ſe relâcha jamais de ce qu'il croyoit devoir à la mémoire de ſon cher Couſin, & il fit chercher juſqu'en Norvège ſon Aſſaſſin, qui fut pris à la fin par les Arragonnois, & périt en priſon.

La ſanté de *Richard* ſouffrit apparemment beaucoup d'une ſi triſte nouvelle. Il avoit fait expédier une Lettre de protection pour l'Abbé de *St. Guilain*, quand le ſoir même un accès d'Apoplexie vint le frapper. Il languit encore quelque tems, & mourut le 2 d'Avril 1272, après avoir tenu les rênes de l'Empire pendant quinze années preſque entières.

Edmond, digne Fils de ſon Père, fut l'héritier de ſes Terres, de ſon opulence extrême, & de ſes Vertus. Il ſe fit toujours appeller *Edmundus de Allemaniâ*, & porta l'Aigle dans ſes Armes, en qualité de Fils d'Empereur, comme il paroit par ſon Seau, que Mr. *Gebauer* a fait graver. Il mourut ſans Lignée, & ſes Apanages furent réunis à la Couronne d'Angleterre.

Monſieur *Gebauer* nous donne, à la ſuite de la Vie de *Richard*, ſoixante Diplômes ou Actes publics de cet Empereur. Il y en a pluſieurs, qui voient le jour pour la prémière fois, préſent précieux pour tous ceux, qui ſe font une étude du Droit Public.

Nous

Nous ne toucherons que légerement ces Monumens, qui ſervent de Pièces juſtificatives à la narration de Mr. *Gebauer*, & qui confirment les principaux évènemens & les plus conteſtés. Nous y remarquons, par exemple, une Lettre de Protection, par laquelle *Richard* promet aux Bourgeois de Wezlar de ne jamais ſe ſervir d'un Droit fort particulier, que s'arrogeoient alors les Empereurs. Un Courtiſan, amoureux d'une Fille de Bourgeois, ou tenté par ſes grands biens, s'adreſſoit à l'Empereur, & celui-ci envoyoit ſans façon ſon Maréchal proclamer le mariage de l'Amant & de la Belle devant ſa maiſon, même ſans en donner le moindre avis à ſes Parens; déclaration d'amour fort-bruſque, & qui pour l'effet en valoit mille; car il étoit dangereux de refuſer. *Maximilien* exerça, en 1509, ce Droit qui ſe reſſent fort de l'ancien eſclavage, où les Nobles tenoient le Peuple.

On y trouve encore le Traité, par lequel *Richard*, nouvellement élu Empereur, cède à la France ſes Droits ſur la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Mans, le Poitou, & l'Aquitaine, en un mot, tout l'ancien héritage des *Plantagenètes*. On y voit une Lettre fort civile, par laquelle *Richard* reconnoit devoir une certaine ſomme à *Philippe de Falkenſtein*, & s'excuſe de la payer, ſur le deſordre de ſes affaires. Mr. *Gebauer* la place en 1264. Cette Lettre paroit aſſez conforme à ce que l'on croit communément de l'épuiſement de *Richard*, trop libéral envers les Allemans; mais d'autres preuves en grand

grand nombre, & l'opulence d'*Edmond*, héritier de *Richard*, répondent à cette objection. Mr. *Gebauer* répond avec beaucoup de savoir & de solidité, à une autre objection tirée d'un Acte de *Rodolphe*, où cet Empereur déroge aux constitutions de *Richard*. Il y démontre clairement qu'il s'agit d'un procès particulier, dans lequel *Richard* avoit favorisé l'une des Parties, & *Rodolphe* les héritiers de l'autre.

Une autre déduction de Mr. *Gebauer* sert de réponse à la Critique du Père *Steyerer*. Mr. *Gebauer* y prouve invinciblement, que le Diplôme de l'Investiture d'*Ottocare*, regardé comme supposé par ce Père, est très véritable, & que ce puissant Prince a reconnu *Richard* pour Empereur même en 1271, peu de tems avant la mort du Prince Anglois.

Une autre Pièce de la façon de Mr. *Gebauer* est appellée le *Tombeau de l'Interrègne*. Mr. *Gebauer* y démontre positivement, que l'Allemagne n'a jamais reconnu d'Interrègne, que les 18 mois qui se sont écoulés depuis la mort de *Richard*, jusqu'à l'Election de *Rodolphe*. Il fait voir que *Rodolphe* même a donné à *Richard* le titre de son prédécesseur; que *Louis* de *Bavière*, *Charles* de *Bohème*, *Sigismond* & *Joseph*, tous Empereurs d'Allemagne, allèguent & confirment ses Constitutions, & que les Auteurs les plus contemporains ont pris constamment *Rodolphe* pour le successeur de *Richard*. Mr. *Gebauer* fait voir encore, que ce préjugé injurieux a tiré son origine de l'Italie, où les Papes avoient imbu les Peuples de cette erreur fondamentale,

qu'un

qu'un Empereur ne pouvoit être légitime, à moins d'avoir reçu la Couronne Impériale des mains du Pape.

Mais la preuve la plus ſolide de Mr. *Gebauer*, c'eſt le dénombrement des Princes, qui ont reconnu *Richard* pour Roi des Germains, élu Empereur des Romains. Cette liſte eſt fort longue & parfaitement bien atteſtée. On y voit *Gerard* de *Mayence*, & *Werner* de *Mayence*; *Arnold* de *Trèves*, qui avant ſa mort promit de reconnoitre *Richard*; *Henri* de *Trèves*, ſucceſſeur d'*Arnold*, à qui *Richard* accorda une ſomme de 2000 Marcs; *Conrad* de *Cologne*; *Premislas Ottocare* de *Bohème*; *Louis* II du nom, Electeur *Palatin*, Duc de *Bavière*; *Henri* de *Bavière*; *Albert* I, Electeur de *Saxe*; *Hildebold*, Archevêque de *Brême*; les trois Grands Ordres de Chevalerie; quantité d'Evêques; *Albert* de *Brunswic*; *Jean*, Duc de *Brabant* & de *Lorraine*; les Comtes de *Juliers*, de *Bergue*, de *Gueldre*, de *Flandre*, de *Wurtenberg*, de *Holſtein*, de *Habsburg*, de *Savoye*; la *Hanſe* d'*Allemagne*, à qui *Richard* procura de grands Privilèges, & une *Guildhall* (*a*) à Londres; outre un grand nombre de Villes Impériales ſituées en Allemagne & en Italie.

Il

(*a*) Mr. *Rapin*, dans les Extraits de *Rymer*, a cru que les Marchands de la Hanſe avoient poſſédé alors la *Guildhall* de Londres. Mais ce n'eſt pas là le véritable ſens. *Richard* n'obtint pour eux qu'un Hôtel d'aſſemblée, tel que les *Guildhalls* d'Angleterre, avec des Privilèges pareils. On ne trouve point de mots François, qui expriment celui de *Guildhall*.

Il paroit par tous ces faits, qu'à la vérité *Richard* n'ayant pas réſidé conſtamment en Allemagne, n'y a pas eu l'influence qu'un Empereur y a de nos jours ; que pluſieurs Princes de l'Empire ne lui ont point demandé d'Inveſtiture ; que ſes Diètes n'étoient fréquentées principalement que par des Evêques, & que la Partie Septentrionale de l'Allemagne s'eſt gouvernée à peu-près ſans lui demander des avis. Mais il eſt démontré que *Richard* ayant été couronné & reconnu ſucceſſivement par ſix Electeurs, & par preſque tous les Princes, n'en a pas été moins légitime Empereur, pour n'avoir pas eu le pouvoir d'un *Charlemagne* ; que la Partie méridionale de l'Allemagne en a reçu aſſez généralement les Conſtitutions & les Inveſtitures. Au-lieu qu'*Alphonſe* n'ayant jamais paru en Allemagne, au mépris de ſes promeſſes, & n'y ayant été ni couronné ni reconnu par la pluralité des Etats, & n'y ayant exercé aucun acte du Pouvoir Impérial, ne peut être compté qu'entre ces Princes, que dans ces tems malheureux on oppoſoit ſouvent aux meilleurs & aux plus légitimes des Empereurs.

Mr. *Gebauer* répond encore à l'objection, qu'on pourroit tirer de ce manque d'Inveſtitures, ce que l'on répond aux argumens négatifs. Les Inſtrumens en peuvent être ou cachés ou perdus, & le fait même peut avoir exiſté. Il y a toute ſorte d'apparence qu'*Albert* de *Lunebourg*, par exemple, avoit été inveſti par *Richard*, puiſqu'il fait confirmer ſes Contracts par cet Empereur. Depuis l'impreſſion même

même, Mr. *Gebauer* a déterré dans *Chiflet*, que la Bourgogne Mineure a reconnu l'autorité de *Richard*.

Un avantage par lequel l'Ouvrage de Mr. *Gebauer* ſe diſtingue, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Ecrivains François vouluſſent commencer à ſe donner, c'eſt qu'il a allégué partout les Originaux, où il a puiſé. En effet, comment en croire ſur ſa bonne-foi un *Mezerai*, un *Larrey*, un *Rapin*, qui vous raportent une infinité de Faits, dont ils ne donnent aucun garant? Eſt-ce par pareſſe, eſt-ce par délicateſſe mal placée? Croit-on que ces citations défigurent le Stile, & ne ſent-on pas qu'un Lecteur un peu judicieux ne ſauroit ſe livrer à croire aveuglément un Auteur, qui peut avoir eu ſes négligences & ſes paſſions?

Nous finiſſons par les ornemens extérieurs: On n'y a rien épargné, papier, caractère, vignettes, également deſtinées à l'utilité & à l'ornement, tout y répond au mérite intérieur de l'Ouvrage même.

ARTICLE II.

HERMANNI BOERHAAVE, Phil. & Med. D. Inſtitut. Colleg. Pract. Bot. & Chem. Prof. in Acad. Lugd. Bat. Præſ. Coll. Chir. Soc. Reg. Scient. Lond. & Acad. Reg. Scient. Pariſ. Sod. Prælectiones Academicæ in proprias Inſtitutiones Rei Medicæ. Edidit & Notas addidit ALBERTUS HALLER.

C'eſt-à-dire:

LEÇONS ACADEMIQUES de HERMAN BOERHAAVE *ſur les Inſtitutions de la Médecine, écrites par lui-même. Publiées & accompagnées de Remarques par* ALBERT HALLER, *Conſeiller Aulique & Médecin de S. Majeſté Britannique, l'Electeur de Hanovre, Profeſſeur en Anatomie, Chirurgie & Botanique, de l'Univerſité de* Gottingue, *&c.* VII. Volumes *in* 8. A *Gottingue* chez *Abraham van den Hoeck*, 1742——1744, & ſe trouvent à *Amſterdam* chez *J. Wetſtein.*

IL y a deux ans que nous anonçames un Ouvrage Botanique de Monſieur *Haller*, en voici un autre qui roule ſur des matières très différentes, mais qui intéreſſent un bien plus grand nombre de Lecteurs.

La Botanique eſt charmante, elle s'occupe à contempler les Etres du monde les plus ornés & les plus variés. Elle n'eſt même pas auſſi inutile, que bien des gens ſe l'imaginent; aucune partie de la Nature ne peut l'être, puiſqu'elle part de la main d'un *Créateur* infiniment ſage. Mais ſes uſages ſont plus éloignés de la portée du Commun, elle ne tient à la vie humaine, que par quelques Plantes qu'elle fournit à la Médecine, & que la Médecine tire d'une eſpèce de Botaniſtes, qui n'ont aucune idée de ce qu'on appelle proprement Botanique. La Phyſiologie, ſur laquelle le nouvel Ouvrage de Mr. *Haller* roule principalement, a de

de tout autres avantages. C'eſt la baſe immédiate de la Médecine. C'eſt la deſcription des différens mouvemens, dont la vie humaine eſt compoſée, & que la Médecine ſe propoſe de remettre en ordre, quand ils ſe ſont dérangés. Sans cette deſcription, la Pratique ne fait que de vains efforts, elle les fait à tâtons, & ils peuvent nuire dans une infinité de cas, contre un ſeul, où ils pourroient être utiles. Car il n'y a qu'un ſeul chemin qui conduiſe droit au but, contre une infinité d'autres qui peuvent nous égarer.

Cette Phyſiologie ſi néceſſaire ſuppoſe l'Anatomie, auſſi indiſpenſablement qu'elle-même eſt néceſſaire à la Médecine. L'Anatomie donne le détail des rouages, qui produiſent ces mouvemens, dont la vie eſt compoſée, & quel moyen de connoître ces mouvemens, tant que la machine, qui les produit, nous eſt inconnue! Elle ſuppoſe encore un grand nombre d'Expériences, ce ſont autant de faits atteſtés par des gens entendus, qui ont vu marcher ces rouages, & qui nous ont laiſſé des Mémoires de leurs forces, de leurs viteſſes, & du ſens dans lequel ils ſe meuvent. Elle ſuppoſe encore une connoiſſance générale des loix du mouvement, de la Phyſique, de l'Optique en particulier, de la méchanique du Levier, de l'Hydroſtatique, & de l'Hydraulique. Car enfin, notre Corps n'eſt qu'un compoſé de fibres ſolides, par le reſſort desquelles ſe meuvent des fluides peſans, qui y ſont contenus. Les loix, qui déterminent les effets du poids & du reſſort, gouvernent avec un empire égal la

machine d'une Orgue hydraulique, & celle d'un Animal. Si les tuyaux de celui-ci ſont plus fins & plus compoſés, ſi ſes liqueurs ſont moins élémentaires que l'eau pure; ce ſont pourtant des tuyaux, & des liqueurs, & qui n'ont de mouvement, que parce que la liqueur eſt peſante, & que le tuyau ſe contracte par une force qui en eſt inſéparable. Toute autre ſource de mouvement eſt fabuleuſe, & la Médecine en a été délivrée par Mr. *Boerhaave*.

Ce Grand-homme avoit lu une infinité de choſes, & une mémoire prodigieuſe les lui conſervoit fidelement. Il étoit éclairé par les Mathématiques, qu'il a enſeignées dans ſa jeuneſſe, & ſur-tout par cette fine Anatomie que lui apprennoient les Préparations de *Ruyſch*; par la Chymie, qui lui décompoſoit les liqueurs, & par la Pratique, dans laquelle il a excellé. Son puiſſant génie embraſſoit une étendue prodigieuſe de Sciences, qui s'éclairent & ſe ſoutiennent mutuellement. C'eſt ainſi qu'un vaſte Empire ſoutient ſes Colonies par les produits du Païs, & enrichit celui-ci par les ſecours étrangers que les Colonies lui renvoient.

Avec ces avantages Mr. *Boerhaave* ſe propoſa de donner un Abrégé de la Phyſiologie, & des Principes les plus généraux de la Pratique. Ces Abrégés ſont abſolument néceſſaires pour l'uſage des Académies. Ils donnent de l'ordre aux Leçons du Maitre, & ils fixent l'attention du Diſciple. Mais un Savant profite infiniment, en ſe formant un Abrégé pour ſon

ſon propre uſage. Il y pouſſe les verités auſſi loin qu'il eſt poſſible pour ſon tems, & il s'épargne la peine de réfuter.

Mr. *Boerhaave* écrivit cet Abregé en 1707. Il en fit ſucceſſivement quatre autres Editions en 1715, 1720, 1727, & 1734, toutes augmentées; & ce Livre fut le guide, qu'il ſuivit trente années de ſuite dans les inſtructions, qu'il donna à la moitié des Médecins de l'Europe.

Il s'étoit propoſé d'être court, perſonne n'a jamais mieux ſu l'être. Pas une parole de perdue; les particules mêmes qui ſervent à lier le Diſcours, n'y ſont admiſes qu'à regret. Chaque mot exprime une choſe. Ce Livre, traduit en ſtile ordinaire, deviendroit un *in folio*.

Malgré ſa briéveté, Mr. *Boerhaave* s'étoit étendu ſur l'Anatomie; car enfin ce n'eſt que le détail, qui fait connoitre une machine, les meſures, les figures, les parties, les rélations y ſont néceſſaires, parce que c'eſt d'elles que dépend le mouvement.

Ce Livre a trouvé un accueil prodigieux. Tout ſec, tout laconique qu'il eſt, il a été traduit en pluſieurs Langues, & en Arabe même (*a*), & il ſeroit difficile d'en compter les Editions. Mr. *Ménage* fixoit à huit Editions les preuves de bonté d'un Livre. Celui de Mr. *Boerhaave* doit être quelque choſe de plus, puiſqu'il y en a, bien ſurement, au-delà de trente, & peut-être ne risqueroit-on guère à les

(*a*) *Schultens Orat. in obitum* Boerhaavii, *pag.* 49.

à les mettre à cinquante. Mais ce Livre excellent n'eſt qu'un Abrégé. Les vues de l'Auteur n'y ſont qu'indiquées, les conjectures n'y paroiſſent que ſous la forme de ſoupçons, les faits, qui en ſont les preuves, ne ſont cités que par étiquette, c'eſt une Carte où on n'a marqué que les Villes d'un Royaume, & où les Villages n'ont point trouvé de place.

L'Auteur ſuppléoit à cette ſéchereſſe par ſes Leçons annuelles. Là il rapportoit les faits, ſur leſquels il avoit fondé ſes vues, il y avançoit des Hypothèſes, qu'il n'auroit ôſé hazarder dans un Ouvrage imprimé, & qui fort ſouvent nous ſervent de ponts pour arriver à des vérités éloignées, où l'expérience n'a pas encore pu atteindre. Mr. *Boerhaave* en avoit de fort brillantes. Son génie heureux ſavoit appliquer les faits, & tirer d'une expérience d'Anatomie, muette pour ainſi dire & propoſée à d'autres fins, des concluſions de Phyſiologie d'une facilité & d'une régularité ſurprénante. La théorie des Inflammations en peut ſervir d'exemple. Elle ſe fonde, d'un côté, ſur quelques faits, rapportés par Mr. *Leeuwenhoeck*, qui n'en avoit pas prévu les uſages; & de l'autre, ſur des Injections de Mr. *Ruyſch*, qui n'avoit ſongé qu'à faire de belles Préparations. Mr. *Boerhaave* réunit les morceaux détachés, & en compoſa un Syſtême, qui, de ſon vivant, a été reçu à peu près par toute l'Europe.

Ces Leçons, à la vérité, tenoient du Diſcours familier: de certaines négligences, & de petits manques de mémoire en étoient inſéparables.

tables. Mr. *Boerhaave*, qui l'avoit admirable, enrichiſſoit quelquefois les faits de certaines circonſtances, qui les rendoient d'uſage, & quelquefois on a de la peine à découvrir les véritables ſources où il a puiſé, parce qu'il en alléguoit d'autres. Le fait étoit véritable, mais il étoit d'un autre Auteur, & ſouvent moins beau & de moindre ſervice.

Un nombre preſque infini d'Auditeurs tranſcrivoient ces Leçons avec avidité. L'éloquence mâle, avec laquelle Mr. *Boerhaave* les débitoit, étoit jointe à tout l'agrément dont la matière étoit ſuſceptible. Il avoit orné ſon eſprit par la lecture des Hiſtoriens, & des Poètes : les graces l'accompagnoient jusques dans le Laboratoire, & dans le Théatre Anatomique.

Mais de toutes les Leçons de Mr. *Boerhaave*, c'étoient celles de Phyſiologie qui y étoient le plus recherchées. Il y avoit tant de nouveau, tant d'exactitude, que les Auteurs, immédiatement antérieurs à *Boerhaave*, paroiſſent avoir écrit dans un autre ſiècle. Il n'y a qu'à lire les Phyſiologies de *Craanen*, de *Duncan*, & même de *Bohn*.

Mr. *Haller* avoit eu le bonheur d'étudier ſous ce grand Maitre. Il ſentit l'attrait de la vérité, à la prémière vue de ces mêmes *Inſtitutions*, & ſe hâta de quitter l'Allemagne pour aller s'inſtruire chez un homme, dont les lumières ſupérieures frappoient la Jeuneſſe ſi peu accoutumée à voir par elle-même. Il fit deux Cours à Leide, en 1725, 1726 & 1727, & s'y procura des Cahiers des Leçons de *Boerhaave*,

où il s'étoit attaché à saisir le sens de son Maître, sans chercher une abondance de paroles & de liaisons, qui contribuent à la clarté du Discours, mais qui n'ajoutent rien à la force du raisonnement.

Mr. *Boerhaave* étant mort en 1738, des Libraires s'avisèrent de demander ces Copies à Mr. *Haller*, & de lui offrir des conditions. Il s'y laissa aller avec répugnance; il reconnoissoit la sécheresse de ses Cahiers, & il craignoit de manquer à ce qu'il devoit à la mémoire de *Boerhaave*.

Un Ami (*a*), illustre par l'esprit & par le cœur, détermina Mr. *Haller*, & lui persuada, que sa sincérité & son amour pour le vrai suppléeroient au manque d'abondance. Bientôt ses craintes cessèrent. Mr. *Gesner*, Chanoine à Zurich, & Successeur de Mr. *Scheuchzer*, Ami intime de Mr. *Haller*, lui envoya sept Volumes des mêmes Leçons, écrites de sa main, & Mr. *Feldman*, Médecin de Ruppin dans le Brandebourg, lui communiqua une autre Copie également riche.

Mr. *Haller* commença donc à travailler sur ces fonds; il suppléa à ce qui manquoit à sa Copie par celles de ses Amis, écrites en différentes années: elles contenoient d'autres faits, & d'autres vues. Mr. *Boerhaave* avoit été trop original pour se copier lui-même. Son Disciple arrangea les matières, il forma de quatre Copies un Discours suivi, & qui réunit

(*a*) Monsieur *Werlhof*, Médecin de Sa Majesté Britannique.

nit dans un ſtile uniforme les penſées ſucceſſives de Mr. *Boerhaave*. Il chercha à exprimer les opinions de ſon Maître, le plus ſimplement, & le plus clairement, que les matières le permirent, & il n'y prit d'autre liberté, que de réduire le Diſcours au vrai, lorſque quelque faute palpable du Cahier, ou quelque inadvertence de ſon Précepteur l'en avoit éloigné.

On a donné, dans cet Ouvrage, un Commentaire de Mr. *Boerhaave* ſur ſes propres Inſtitutions; & qui ſeroit plus capable de les expliquer, & de les éclaircir? Si la maturité y manque, ſi un Diſcours familier eſt moins peſé & moins précis, il eſt plus naïf en revanche, il dévoile mieux les opinions favorites, les penchans, les hypothèſes hazardées d'un Auteur: c'eſt l'Hiſtoire de ſa Vie ſavante écrite par lui-même.

Mais Mr. *Haller* ne ſe borna pas à cet Ouvrage, effectivement un peu trop mécanique. Il avoit travaillé depuis pluſieurs années ſur *Boerhaave*, il avoit ramaſſé les paſſages des Anciens, & les faits les plus avérés, qui y avoient du raport. Mr. *Haller* fut tenté invinciblement de faire uſage de ces matériaux; il commença par marquer les ſources, où Mr. *Boerhaave* pouvoit avoir puiſé; il fixa quelques faits & quelques époques de l'Hiſtoire de la Médecine, mais avec beaucoup de brieveté & de retenue. Mais il ſe trouva bientôt obligé de ſe donner plus de carrière. Le détail de ſon Anatomie n'avoit pas cette juſteſſe ſcrupuleuſe, qui ſeule peut ſatisfaire un Anatomiſte de profeſſion.

feſſion. Ce Grand-homme n'avoit eu aucun Maitre en Médecine (*a*); il avoit apris ſon Anatomie dans les bons Livres, dans quelques démonſtrations publiques, toujours fort courtes, & qui n'embraſſent qu'une petite partie du Corps humain, & ſur des préparations de la main de *Ruyſch*, ſon grand Ami, & à juſte titre. L'Anatomiſte fourniſſoit des faits au Médecin, & le Médecin mettoit ces faits en œuvre. Sans lui, les Injections de *Ruyſch* n'auroient excité qu'une admiration ſtérile, elles n'auroient été qu'une adreſſe d'Artiſan. C'eſt *Boerhaave* qui les a fait ſervir de fondement à une nouvelle Phyſiologie, & à de brillans Syſtèmes.

Mais cette connoiſſance de l'Anatomie n'étoit pas aſſez générale. Une infinité de poſitions, de figures, de vaiſſeaux, de nerfs, manquoient à Mr. *Boerhaave*, il ne les avoit jamais vus, & il étoit obligé de les tranſcrire de quelque Auteur : triſte néceſſité pour un Philoſophe, quand il eſt réduit à écrire ſur des Païs étrangers, où il n'a pas voyagé lui-même, & où il eſt obligé de s'en raporter à des Voyageurs, ſouvent peu attentifs, quelquefois peu fidèles, & preſque toujours trop amateurs du merveilleux.

Ce défaut revenoit à chaque page, tantôt c'étoit quelque choſe de moins que la Nature, & tantôt c'étoit quelque choſe de plus. Falloit-il livrer le Lecteur à l'erreur, & l'expoſer à ſe tromper avec confiance ſur la foi d'un

(*a*) *Schultens*, pag. 19.

d'un des plus Grands-hommes du Siècle? Mr. *Haller* aimoit trop la Vérité, pour la sacrifier à un Précepteur, quelque vénération qu'il eût d'ailleurs pour lui.

Insensiblement il se dégouta de rectifier les détails d'Anatomie, par des Remarques critiques, & des contradictions perpétuelles. Il aima mieux en faire de nouveaux, crayonnés sur le Corps humain, & enrichis de tout ce que les Maitres de l'Art avoient donné de plus précis & de plus exact. Placé dans un Poste favorable, Mr. *Haller*, levoit, sur le Corps même qu'il disséquoit, un plan de chaque partie du Corps humain. Il y ajoutoit ce que de meilleurs yeux avoient vu de plus que le sien. A quoi bon se flater? Le Corps humain renferme tant de Provinces, & ces Provinces sont composées de tant de Cantons particuliers, qu'après avoir vieilli dans l'Art, on trouve toujours encore quelque coin où l'on est étranger, & heureux qui ne l'est que dans quelques coins! Peu touché de la vanité d'être cru original, Mr. *Haller* se fit un plaisir d'alléguer ceux qui l'avoient éclairé, ou qui même ne l'avoient que prévenu. Il se livra peu-à-peu au travail de ranger sous chaque description les Inventeurs, en ordre Chronologique, pour rendre à chaque Anatomiste, ce que celui-ci avoit trouvé dans la Nature même. Une lecture opiniâtre, & une abondance extrême de Corps humains le soutinrent dans l'un & l'autre de ces travaux. On remarque aisément, que Mr. *Haller* a travaillé avec plus de soin & d'exactitude les quatre derniers

Vo-

Volumes, & que dans les deux prémiers il ne s'étoit pas encore propoſé un plan ſi vaſte.

Ce n'eſt pas aſſez que de donner la topographie du Corps humain, une liſte de ſes Fleuves, & de ſes principaux Cantons. Notre Corps eſt infiniment plus animé, que les Tableaux de Vulcain. Ses parties ſont dans un mouvement continuel. La ſeule deſcription ne ſuffit pas pour déterminer ces mouvemens, qui ceſſent avec la mort, & dont les reſſorts ſont trop fins & trop hors de la portée du Scalpel. Il a donc fallu diſſéquer des Animaux vivans, & les mettre ſous le Microſcope, pour voir agir leurs viſcères & leurs vaiſſeaux; il a fallu tirer de la Phyſique, une infinité de faits, que l'Anatomie ne devineroit jamais. Mr. *Haller* a imité ſon Maitre dans ce travail, il a même eu quelque avantage, par les progrès, que la Phyſique fait tous les jours, par les nouvelles découvertes, & par une lecture plus étendue. Les occupations infinies de Mr. *Boerhaave* l'ont empêché, ſur-tout dans les vingt dernières années de ſa vie, de lire les nouveaux Ouvrages, ou du moins de les mettre en œuvre. Auroit-il négligé l'excellent Ouvrage de Mr. *Winſlow*, s'il avoit eu le loiſir de rectifier ſur ce Chef-d'œuvre ſes deſcriptions Anatomiques? Mr. *Haller* n'a rien épargné pour ne rien perdre de ce que le Genre-humain a découvert; & ſi lui-même a ignoré bien des faits, & bien des découvertes, ce n'eſt qu'à l'impoſſibilité de s'en inſtruire qu'il faut s'en prendre.

D'ailleurs Mr. *Haller* n'a aucun Syſtême de

ſa

ſa façon : il n'eſt pas tenté de faire uſage d'un fait douteux, d'un raiſonnement problématique : il eſt par-là plus libre d'aller droit au vrai, que ſon Maitre même, qui avoit des hypothèſes à orner, & un Syſtème à défendre. On s'appercevra aiſément de cette différence du Maitre & du Diſciple. Celui-là a ſes vues & ſon but, en raportant des faits, il ſeroit fâché d'en trouver de contraires, & peut-être tâche-t-il de les recuſer. Celui-ci les reçoit avec un plaiſir égal, de la main de la Nature, quel que puiſſe être leur but, il ne peut mener qu'à la vérité ; & c'eſt ce chemin de la vérité qu'il ſuit conſtamment, ſans jamais s'en détourner. Que ces faits ſoient avérés, qu'ils ſoient exacts, c'eſt-là tout ce qu'il leur demande ; l'eſprit de parti ne l'engage ni à les faire valoir, ni à les critiquer.

L'Ouvrage de Mr. *van Swieten* a trouvé une approbation générale, par ſa facilité & par le bon uſage qu'il a fait des Obſervations des plus grands Maitres ; mais on a été ſurpris d'y trouver les Leçons de *Boerhaave* incorporées, en quelque manière, dans le travail du Commentateur. Quelquefois c'eſt *Boerhaave* qui parle, on le reconnoit juſqu'aux Vers, dont ce Grand-homme égayoit ſes lectures ſérieuſes. Mais auſſitôt le Diſciple reprend le Diſcours ; &, avec les yeux les plus perçans, il eſt ſouvent impoſſible de diſtinguer l'Ouvrage de l'un d'avec les Leçons de l'autre.

Mr. *Haller* a évité ce défaut ; car ſans faire tort à Mr. *van Swieten*, c'en eſt un. Il a rangé tout ce qui eſt de lui, ſous des renvois, qui

qui ſe raportent aux Leçons de *Boerhaave*. Le Diſciple n'y parle jamais au nom du Maitre, & les découvertes du Précepteur ne ſont jamais mêlées parmi les penſées du Commentateur. Un homme d'eſprit a fait une autre réflexion. Mr. *van Swieten*, attaché inſéparablement à ſon Maitre, en reçoit tous les Syſtêmes & toutes les Hypothèſes. Mr. *Haller*, plein de vénération pour le même Maitre, n'en admet pourtant que ce qui lui paroit vrai, & il s'oppoſe, quoiqu'avec reſpect, au moindre faux brillant, qui pourroit l'éblouir. C'eſt, diſoit-il, que Mr. *van Swieten* commente en Catholique, & Mr. *Haller* en Proteſtant (*a*).

Il n'y a que la partie pratique du Manuſcrit de *Boerhaave*, où Mr. *Haller* n'ait rien mis du ſien. Convaincu qu'un homme s'expoſe inutilement, en ſortant de ſa Sphère, il a donné le dernier Volume des Cahiers de ſon Maitre ſans y ajouter des Notes. Praticien dans ſa jeuneſſe, il a été appellé depuis pluſieurs années à d'autres travaux, qui l'occupent entierement.

Il y a donc cinq ou ſix Volumes ſur la Phyſiologie, contre un ſeul qui traite de la Pratique. *Boerhaave* lui-même ne traitoit cette derniére partie de ſon Cours qu'avec une précipitation viſible, il n'y mettoit que ſix ſemaines, contre huit mois, qu'il donnoit à la Phyſiologie. On a ajouté à la fin de l'Ouvrage les Indices néceſſaires, & un *Errata*, mais qui eſt fort éloigné d'être complet encore. L'Indice des

(*a*) Mr. *van Swieten* eſt en effet Catholique-Romain.

des Auteurs est rangé suivant l'ordre des tems. D'un coup d'œil on y distingue l'Inventeur, de celui qui n'a fait qu'ajouter, & qui souvent n'a fait que copier.

Il ne sera pas inutile de mettre sous les yeux du Lecteur un échantillon des Leçons de *Boerhaave*, & de la manière de penser de son Disciple.

Le *Trou Ovale*, qu'on appelle mal-à-propos *Trou de Botal*, est un passage ouvert dans le Foetus, & qui se ferme le plus souvent dans l'Adulte. Depuis *Harvée* tous les Anatomistes avoient enseigné que le Sang passe par ce Trou de la Veine-cave dans celle du Poumon. Mr. *Mery* ayant mesuré l'Artère pulmonaire du Foetus, & l'ayant trouvée plus grande que l'Aorte, au-lieu que l'Aorte est la plus grande dans l'Adulte, s'étoit opposé à ce sentiment généralement reçu, & avoit renversé la direction du Sang; car, disoit-il, si une partie du Sang de la Veine-cave passoit de l'Oreillette droite dans la gauche, l'Artère pulmonaire recevroit moins de Sang que dans l'Adulte, & devroit être plus petite dans le Foetus, au-lieu qu'elle est plus grande à proportion de l'Aorte.

Mrs. *Tauvry* & *Duverney* s'opposèrent à cette nouveauté, mais ils ne laissoient pas que d'être embarassés de ce diamètre excessif de l'Artère pulmonaire, ils l'attribuoient à la grande résistance du poumon, qui résistoit au Sang de l'Artère pulmonaire, & l'obligeoit à regorger dans son tronc: quelquefois même ils étoient tentés de recuser l'expérience, qui les fati-

fatiguoit, & ils croyoient avoir vu des Aortes de Foetus auſſi grandes & plus grandes que l'Artère pulmonaire. Mr. *Mery* avoit par-là beau jeu pour ſe défendre. Mrs. *Littre* & *Rouhault* appuièrent ſa nouvelle Doctrine, & Mr. *Winſlow* lui déféra aſſez pour la mettre de niveau avec celle de *Harvée*, & pour croire que le cours du Sang alloit également & de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche.

Mr. *Boerhaave* ſe déclare en faveur de ſon Ami *Duverney*, & il allègue une raiſon tirée de l'Hydroſtatique. Tout le Sang du Foetus, dit ce Grand-homme, retourne au cœur par les deux Veines-caves, & ſe rend dans l'Oreillette droite. Cette Oreillette a un canal de communication, qui ſe rend à la gauche. Suppoſons ce canal également favorable aux deux directions. Il eſt impoſſible, dit Mr. *Boerhaave*, que le Sang de l'Oreillette gauche paſſe dans la droite; car il eſt impoſſible qu'il y ait une colonne de Sang plus grande que n'eſt celle des deux Veines-caves, qui ſont égales à toute la maſſe du Sang répandue dans le Corps du Foetus; &, dans la ſuppoſition que les deux colonnes ſoient égales, le Trou Ovale ne ſerviroit de rien, parce que les deux puiſſances contraires ſe détruiroient, & que rien ne paſſeroit d'une Oreillette à l'autre. Mais, ajoutoit-il, il eſt démontré, que cette colonne de l'Oreillette gauche eſt plus petite que celle de la droite; car le Conduit artériel enlève, de l'aveu de Mr. *Mery*, une grande partie du Sang, que l'Artère pulmonaire emmène du cœur droit, & la colonne de l'Oreillette gauche

che plus foible que celle de la droite, de tout le Sang, que transmet le Conduit artériel, c'eſt-à-dire d'un tiers, ou environ. Par les loix de l'Hydroſtatique il ſuit de cette poſition, que la colonne de l'Oreillette droite verſera dans la gauche autant de Sang, que celle-ci en a de moins, & par conſéquent le tiers, ou environ, du Sang de la Veine-cave paſſe par le Trou Ovale dans l'Oreillette gauche; car, ce tiers étant paſſé, les deux colonnes ſont égales, chacune a deux tiers de tout le Sang des Veines-caves, c'eſt-à-dire qu'elles ſont égales entre elles. Cet argument étoit aſſez convaincant, mais il ne rendoit aucune raiſon de la grandeur exceſſive de l'Artère pulmonaire, argument principal de Mr. *Mery*.

Mr. *Haller* a trouvé la raiſon de cette grandeur, dans l'Anatomie, où je ne ſai pas ce qui a empêché d'auſſi habiles gens de la trouver; car *Mery*, *Duverney*, *Tauvry*, *Buſſière*, *Sylveſtre*, *Littre*, *Rouhault*, *Winſlow*, *Verheyen*, *Morgagni*, & *Tren* ont écrit pour & contre ſur cette queſtion. La choſe eſt très ſimple. Le Trou Ovale n'eſt pas, comme on l'a cru, égal au Conduit artériel, il eſt conſidérablement plus petit. Les meſures de Mr. *Haller*, priſes dans le Foetus humain, fixent à $\frac{1}{10}\frac{4}{5}$ d'un pouce le diamètre moyen de ce Trou: au-lieu que dans le même Foetus le diamètre du Canal artériel s'eſt trouvé $\frac{4}{10}$, c'eſt-à-dire preſque triple de celui-ci du Trou Ovale. Il eſt donc fort naturel, que l'Artère pulmonaire ſoit plus grande que l'Aorte, puiſqu'elle ne perd ſur le Sang des deux Caves,

que ce qui répond à un Trou large de $\frac{1}{10}$ d'un pouce, au-lieu que l'Aorte gagne, à la vérité, cette petite portion de Sang, mais en perdant de l'autre côté neuf fois autant, c'eſt-à-dire tout le Sang qui paſſe par le Conduit artériel, & qui eſt à celui, qui paſſe par le Trou Ovale, comme neuf à un.

Cette ſolution ne laiſſe aucune difficulté. On voit aiſément que l'Artère pulmonaire doit perdre cette grandeur, dès que le Sang ne paſſe plus par le Conduit artériel, & que l'Aorte le reçoit par les Poumons; & ſi l'Aorte eſt dans l'Adulte un peu plus grande que l'Artère du Poumon, on doit s'en prendre à la grande épaiſſeur de ſes Tuniques.

C'eſt ainſi que des raiſonnemens tirés de différens Principes doivent ſe réunir, dès qu'ils ſont vrais. La vérité eſt unique, toutes ſes parties ſe ſoutiennent, au-lieu que celles de l'erreur ſe détruiſent mutuellement.

La nature d'un Journal ne nous permet pas d'en dire davantage; & ce n'eſt qu'en paſſant, que nous remarquons, que trois Editions originales des prémiers Volumes, & deux contrefactions faites à Véniſe & à Turin forment d'avantageux préjugés pour cet Ouvrage, ou du moins de la vénération générale que l'on a pour le nom de *Boerhaave*.

ARTICLE III.

THE WORKS of the Honble. ROBERT BOYLE, &c.

C'eſt-à-dire:

Les Oeuvres de ROBERT BOYLE, *en* V. Volumes in folio, *à la tête desquels on a placé la Vie de l'Auteur. A Londres chez* A. Millar, 1744.

QUel bonheur pour un Savant, que d'avoir une fortune aſſez conſidérable, pour ne ſe rien épargner dans le cours de ſes études! Quel plaiſir pour un bon Cœur, que d'être en état de faire du bien aux hommes! Surtout qu'il eſt glorieux, mais qu'il eſt rare d'employer de grands biens à la perfection de ſon Eſprit & à l'avantage de la Société! C'eſt en quelque ſorte reſſembler à la Divinité, que d'en approcher par ſes connoiſſances, & de l'imiter par ſes bienfaits.

Si jamais Homme poſſéda ces deux qualités, ce fut ſans doute l'illuſtre Auteur, dont on vient de raſſembler les Ouvrages en un Corps. Les principaux ſont connus & admirés depuis longtems, mais pluſieurs étoient devenus rares, & ne ſe trouvoient que dans quelques Bibliothèques. L'Edition Latine faite à Genève en 1677, *in* 4, eſt très imparfaite. Elle ne contient pas toutes les Oeuvres de Mr. *Boyle*, & celui-ci ſe plaignit, lorſqu'elle parut, qu'on y avoit négligé l'ordre des tems (*a*). Il étoit naturel

(*a*) Phil. Tranſ. N. CXXX, pag. 766.

turel que l'Auteur de tant de belles découvertes s'en assurât l'honneur, en fixant la date de ses expériences. D'ailleurs il est intéressant, dans toutes les Sciences & particulièrement dans la Physique, de savoir les dégrés par lesquels elles passent entre les mains des Grands-hommes, l'ordre de leurs travaux, & la succession de leurs découvertes.

Mr. *Shaw*, célèbre Médecin de Londres, nous donna en 1738, en trois Volumes in 4, un Abrégé des Oeuvres de Mr. *Boyle*. Mais quel que soit le mérite des bons Extraits, à divers égards, les Originaux ne perdent rien du leur. Nous ne nous contentons pas des simples découvertes, nous aimons à savoir les moyens qu'on a employés pour les faire.

On doit donc savoir gré au savant Mr. *Birch*, qui a eu soin de l'Edition que nous annonçons. Elle contient, dans l'ordre des tems, les Ouvrages de Mr. *Boyle* que l'on connoissoit déja, des Additions à quelques-uns, & plusieurs Lettres qu'il avoit écrites à divers Savans, ou qu'il en avoit reçues. Ce Recueil n'est pas enflé de plusieurs Ecrits que Mr. *Boyle* avoit composés dans sa jeunesse, Ecrits dont on avoit les Manuscrits, & dont on nous donne les titres. On n'auroit peut-être pas mal fait d'en retrancher encore plusieurs autres. Ceux de Théologie ne plairont ni autant, ni aussi généralement que ceux de Physique; on auroit pu les imprimer séparément.

Quoiqu'il en soit, l'Edition est belle & assez correcte. Le Libraire n'a rien épargné pour l'embellir, & l'Editeur, outre les soins qu'il s'est

s'eſt donnés pour la compléter, l'a enrichie d'une Table des Matières & d'une Vie de l'Auteur. Cette dernière a été auſſi imprimée ſéparément en un Volume in 8. Mr. *Birch* nous dit dans ſa Préface, qu'il n'a pas eu pour compoſer cette Vie les *ſecours qu'euſſent eus le Dr.* Burnet, *Evêque de Salisbury*, & *Mr.* Wotton, *qui en avoient eu le deſſein il y a près de cinquante ans.* Tout ce dont il répond, c'eſt *l'attention & la fidélité*; *mais*, ajoute-t-il, peut-être par un excès de modeſtie, *le Génie & les Talens d'un* Gaſſendi *ſeroient néceſſaires pour peindre dignement un caractère ſupérieur entre à celui du célèbre* Peireſc.

L'Hiſtoire d'une Vie, telle que celle de Mr. *Boyle*, & de ſes Ouvrages, ne ſauroit être qu'intéreſſante. Auſſi nous y bornerons-nous dans cet Extrait.

La Famille des *Boyles* eſt très ancienne. Leur nom avant *Guillaume le Conquérant* étoit *Biruille*, & on en fait mention ſous ce nom dès le Règne d'*Edouard* le Confeſſeur. Nous ne les ſuivrons pas ſous les Règnes ſuivans. Le Père de notre Auteur ſe tranſporta en Irlande, & y aquit, par ſon ſavoir & par ſon intégrité, des biens & des honneurs très conſidérables. Il y fut Comte de *Cork* en 1621, & grand Tréſorier en 1634. Il eut quinze Enfans, ſept Garçons & huit Filles. Deux de ſes Fils moururent en bas âge; tous les autres furent faits Lords en différens tems, à la réſerve du nôtre, qui refuſa diverſes fois cet honneur.

Robert Boyle étoit le plus jeune des Fils du

Comte de *Cork*. Le détail de ſes prémières années s'étant trouvé dans ſes papiers, Mr. *Birch* l'a inſeré dans ſa Vie; & en voici le précis. *Philarète*, (c'eſt le nom qu'il ſe donne), naquit le 25 de Janvier en 1627 à Lismore, dans la Province de Mounſter en Irlande. Il regarde comme un de ſes plus grands malheurs de n'avoir jamais connu ſa Mère, qui étoit fille du Chevalier *Geoffroi Fenton*. Il ſe félicite d'ailleurs d'être né de tels Parens, & de n'avoir pas été l'ainé. Une naiſſance plus baſſe l'auroit privé de divers avantages, & les ſoins attachés à la qualité d'héritier d'une grande Famille *l'auroient forcé de bâtir les avantages de ſa Maiſon ſur la ruine de ſa propre ſatisfaction*. Le gout de l'étude & de la retraite eſt incompatible avec les grandeurs.

Dès que ſon âge le rendit capable d'inſtruction, ſon Père lui fit apprendre le François & le Latin. A l'âge de huit ans, il fut envoyé à la fameuſe Ecole d'Eaton près de Windſor, & il y demeura quatre ans. Son prémier Maitre ſeconda ſes diſpoſitions pour l'étude, par des voyes également douces & efficaces. Souvent il ſe déroboit aux Ecoles publiques, pour l'inſtruire en particulier; & tantôt en lui accordant de petites faveurs, tantôt en excitant ſon émulation, il l'enflammoit d'un déſir violent d'apprendre. Mais ce qui lui inſpira le plus de gout pour les Livres, ce fut la lecture de *Quinte-Curce*. Auſſi diſoit-il quelquefois, qu'*il devoit plus à cet Auteur qu'*Aléxandre *lui-même*. La dernière année qu'il paſſa à Eaton fut bien différente des précédentes. Il y oublia

oublia presque tout le Latin qu'il avoit appris. S'étant appliqué à des études plus essentielles, il mépriſa la connoiſſance des mots, pour s'attacher à celle des choſes. D'ailleurs il changea de Maitre; & le nouveau ſe trouva un Pédant rigide, qui lui fit perdre le gout que le précédent lui avoit inſpiré.

Le Comte de *Cork*, ayant aquis vers ce tems-là la Terre de *Stalbridge* dans la Comté de *Dorſet*, retira *Philarète* du Collège, & le confia bientôt après aux ſoins de Mr. *Marcombes*. C'étoit un homme du monde, *dont les Talens naturels ſurpaſſoient les Qualités aquiſes*; il avoit de l'Etude, mais *il haiſſoit la Pédanterie autant qu'aucun des ſept péchés mortels*. Ce fut avec lui que le jeune *Boyle* & l'un de ſes Frères ſe rendirent à Genève au commencement de l'année 1639. *Philarète* y fit quelques cours de Rhétorique & de Logique, dont il ſe dégouta enſuite. Il n'en fut pas de même des Mathématiques, auxquelles il ſe livra avec tant d'ardeur, qu'il en fit ſon délaſſement dans ſes Voyages. Ses amuſemens étoient les Armes, la Danſe, la Paume, & les Romans.

Mrs. *Boyle* partirent de Genève en 1641 pour voyager en Italie. Bientôt *Philarète* apprit la langue du Païs. Il y lut les Ouvrages de *Galilée*, & pendant l'hiver qu'il paſſa à Florence, il profita de la compagnie de quelques Rabins logés dans la même maiſon, pour s'inſtruire de leurs Argumens. Il ſe fit paſſer à Rome pour un François; chacun des Cardinaux en particulier lui parut un Prince;

il les vit avec le Pape dans sa Chapelle, & ils ne parurent plus à ses yeux que de simples Moines.

Les chaleurs du Païs ne permettant pas à son Frère de s'y arrêter plus longtems, ils s'en retournerent à Marseille.

Voila jusqu'où les Mémoires de Mr. *Boyle* s'étendent. Mr. *Birch* va à présent nous servir de Guide; mais nous ne nous bornerons pas tellement à ce qu'il nous dit, que nous ne fassions usage des secours que les Ecrits de Mr. *Boyle* nous fourniront.

Notre jeune Savant avoit lu en Italie les Vies des anciens Philosophes. La Secte qui lui plut le plus alors fut celle des *Stoïciens*. Il eut bientôt besoin de mettre leurs leçons en pratique. La confusion des affaires en Angleterre & en Irlande empêcha le Comte de *Cork* d'envoyer des remises à ses Fils. Destitués ainsi dans un Païs étranger, & à 7 ou 800 milles du leur, Mr. *Marcombes* les ramena à Genève, & les y entretint pendant deux ans. Enfin ayant, sur son crédit, emprunté quelque argent, ils regagnerent leur Patrie en 1644. Ils y trouverent les choses dans un tel desordre, que, quoique *Stalbridge* dût revenir au jeune *Boyle*, par la mort de son Père, arrivée l'année précédente, il fut plus de quatre mois avant que de pouvoir s'en mettre en possession. Il passa ce tems-là chez sa Sœur la Vicomtesse de *Ranelagh*, digne par son esprit, par ses connoissances, & sur-tout par la bonté de son cœur, de l'affection & de la confiance, que Mr. *Boyle* lui témoigna pendant tout le cours

tours de sa vie. Il y avoit alors à Londres une Assemblée de Savans, qui, pour se distraire des horreurs de la Guerre Civile, s'attachoient à la Philosophie expérimentale. Mr. *Boyle* en étoit, & il en fait mention dans ses Lettres, sous le nom de *Collège invisible ou Philosophique*. Plusieurs des Membres ayant quitté Londres en 1649, la Société se divisa en deux Corps, dont l'un continua de s'assembler à Londres, l'autre en fit de même à Oxford. C'est-là la prémière origine de la Société Royale.

Mr. *Boyle* commença à s'appliquer à la Chymie en 1647. Dégouté des anciennes idées, & indéterminé sur les Systèmes des Modernes, il étudia la Nature, & il l'étudia seule. *Les diverses Sectes de* Ptolomée, *de* Ticho, *& de* Copernic, disoit-il dans une Lettre, *sont irréconciliables entre elles. Les unes prétendent pour une Démonstration ce que les autres rejettent comme un Paralogisme, ou ne regardent que comme une Probabilité.* Aussi ne voulut-il de plusieurs années lire les Principes de *Descartes*, de peur d'être entraîné par l'autorité plutôt que par les raisons d'un si Grand-homme. Sa modération, en matière de Religion, n'est pas moins remarquable. Il trouvoit étonnant, *que les Hommes aimassent mieux se quereler, pour un petit nombre d'Opinions peu importantes, sur lesquelles ils diffèrent, que de se réunir, en considération des Vérités fondamentales, sur lesquelles ils s'accordent.*

Il finit, dans ce tems-là, un *Discours contre les Juremens*, qui ne fut imprimé qu'après sa

mort. Il y renvoye à deux autres Pièces de sa façon, dont l'une intitulée *motifs pour s'exciter à l'Amour de Dieu*, ou *l'Amour Séraphique*, ne vit le jour qu'en 1660; l'autre, qui étoit un *Essai sur la fausse modestie*, n'a jamais paru.

Il commença, en 1652, un *Essai sur l'Ecriture*, dont il tira ensuite en grande partie ses *Considérations sur le Stile de l'Ecriture Sainte*, imprimées en 1663. On voit dans ce Traité, de même que dans plusieurs de ses Lettres, qu'il avoit étudié à fonds les Langues Saintes. C'étoit par le conseil du fameux *Usser*, Archevêque d'*Armagh*, qu'il s'y étoit attaché.

En 1654, il alla s'établir à Oxford. Il y forma une Société avec Mrs. *Wilkins*, *Wallis*, *Ward*, *Willis*, *Wren*, *Goddard* & *Bathurst*. Chacun de ces Mrs. convaincu que les expériences étoient les seuls fondemens de la vraie Physique, s'y appliquoit avec ardeur, & communiquoit ensuite à la Société ses Essais & ses Découvertes. Aussi voyons-nous que Mr. *Boyle* inventa vers ce tems-là sa Pompe Pneumatique. Mr. *Hooke*, qu'il s'étoit associé à ses Opérations Chymiques, la perfectionna ensuite pour lui. Cet Instrument, quoique bien éloigné alors du dégré de perfection auquel les *Hauksbée* & les *'s Gravesande* l'ont porté depuis, mit Mr. *Boyle* en état de former une Théorie de l'Air. Il en découvrit l'Elasticité & les autres Propriétés qui résultent de celle-ci. Dès lors il en composa des Histoires particulières; qu'il ne fit imprimer que longtems après; Histoires aussi cer-

certaines que les Expériences, ſur lesquelles elles étoient fondées.

L'étude de l'Ecriture n'occupoit pas moins notre Savant que celle de la Nature. Auſſi conſultoit-il ſouvent Mrs. *Pococke*, *Hyde*, *Barlow*, & *Samuel Clarke* (*a*), tous gens conſommés dans les Langues Orientales, tous amis intimes de Mr. *Boyle*. Ce fut lui qui engagea le plus Mr. *Pococke* à traduire en Arabe le Traité de *Grotius* ſur la *Vérité de la Religion Chrétienne*. Il récompenſa le ſavant Traducteur, & fit les frais de l'Edition, dont il envoya divers Exemplaires au Levant. Ayant appris en 1659, que la fortune du Dr. *Sanderſon*, depuis Evêque de Lincoln, étoit fort dérangée, il lui aſſura une penſion de 50 Livre Sterlings, pour achever un *Traité ſur les Cas de Conſcience*, auquel ce Théologien travailloit, & qu'il dédia à ſon Bienfaiteur.

Les principaux Amis de Mr. *Boyle* hors d'Oxford étoient Mrs. *Hartlib*, *Evelyn*, *Beale*, *Pell*, & ſur-tout Mr. *Oldembourg*. Le Grand Duc de *Toſcane*, tout à la fois Protecteur & Amateur des beaux Arts, voulut augmenter le nombre de ſes Correſpondans, & lui en fit écrire en 1660.

Charles II, remonté ſur le Trône la même année, marqua une grande conſidération pour Mr. *Boyle*. Les Comtes de *Southampton* & de *Clarendon* ſuivirent l'exemple de leur Maître. Le dernier de ces Seigneurs voulut engager Mr.

(*a*) C'eſt celui que l'on nomme en Latin *Samuel Clericus*. Il a eu part à la Polyglotte de *Walton*.

Mr. *Boyle* à prendre les Ordres, en lui alléguant le bien de l'Eglise, à qui il serviroit à la fois de soutien & de modèle, dans les postes éminens auxquels il seroit bientôt élevé. Ce motif le tenta, mais deux considérations le retinrent. La prémière étoit qu'il croyoit rendre de plus grands services à la Religion, en la défendant sans y être engagé par sa profession. Les Libertins de son tems, peu différens de ceux du nôtre, méprisoient tout ce qui venoit des Ecclésiastiques, sous prétexte que *c'étoit leur métier*, & qu'*ils étoient payés* pour ce qu'ils enseignoient. Mais ce qui le détermina, c'est qu'il ne se sentoit pas cette impulsion Divine, que l'Ordination Anglicane semble exiger de ceux qui s'y présentent.

Ce ne fut que cette année qu'il commença à faire part au Public de ses Découvertes. *Les nouvelles Expériences Physico-Mécaniques sur le Ressort de l'Air*, &c. furent son prémier Ouvrage de Physique. Il y fait la description de la Machine du Vuide, dont il reconnoit devoir l'idée à *Otton Guericke*. Il rapporte ensuite les expériences qu'il avoit faites avec cet Instrument, & il en tire des conclusions. Il établit ainsi la propriété que l'Air a de s'étendre & de se resserrer, sa Gravité spécifique, mais dépendante des hauteurs & des altérations de l'Atmosphère; l'influence qu'il a sur la Flamme, sur la vie des Animaux, sur la propagation du Son, sur le mouvement des Pendules, sur l'élévation des Vapeurs, *&c.* & les effets qu'il produit sur diverses Liqueurs. Une Doctrine aussi nouvelle ne tarda pas à

être

être attaquée ; mais l'Auteur, dans une nouvelle Edition qu'il donna de ſon Livre deux ans après, la défendit contre les objections de *Linus* & de *Hobbes*. C'eſt là qu'il établit, ſur ſes Expériences & ſur celles de Mr. *Townley*, que l'Elaſticité de l'Air eſt, (du moins auſſi loin que s'étendent ces Expériences), en raiſon réciproque des poids dont il eſt chargé. On condenſa l'Air dans un eſpace quatre fois moindre que celui qu'il occupe naturellement, en quadruplant le poids qu'il avoit à ſoutenir (*a*) ; & cet Air, dilaté dans un eſpace trente-deux fois plus grand, ne ſoutenoit plus qu'un poids trente-deux fois plus petit. Remarquez que les dégrés intermédiaires de compreſſion & de dilatation étoient dans la même proportion.

Mr. *Boyle*, dans ſa Réponſe à Mr. *Hobbes*, défendoit un autre de ſes Ouvrages, que celui-ci avoit attaqué ; c'eſt *l'Hiſtoire de la Fluidité & de la Fermeté* (*b*), inſérée dans ſes *Eſſais de Phyſiologie*, &c. publiés en 1661. Ces Eſſais

(*a*) Remarquons ici une petite mépriſe de Mr. *Boerhaave* dans ſa Chymie, Tom. I, pag. 450. Il y dit que Mrs. *Boyle* & *Mariotte* ont obſervé la ſuſdite Règle, en condenſant l'Air dans des eſpaces qui étoient entr'eux comme 48 à 3, ou 16, à 1. Mais le prémier ne parle que d'une proportion de 48 à 12, ou de 12 à 3, & le dernier ne fait mention que d'une condenſation de l'Air, qui le réduiſit au quart du Volume qu'il occupoit. Voy. *Boyle*, *l. c.* & *Mariotte ; De la Nature de l'Air*, pag. 153, de ſes Oeuvres.

(*b*) Il y a dans l'Original *Firmneſſ.* Nous n'avons, que je ſache, ni en François ni en Latin, aucun mot, qui exprime la qualité des Corps ſolides.

ſais roulent ſur l'utilité des Expériences, ſur la manière de les faire & de les décrire, & ſur les cauſes qui peuvent les faire manquer. L'Auteur y propoſe enſuite de ſe ſervir de la Chymie, pour éclaircir la Philoſophie naturelle. Il en donne un exemple dans des Opérations fort curieuſes de ſa façon ſur le Salpêtre, d'où il déduit enfin des conſéquences ſur les caractères diſtinctifs des Fluides & des Solides; ſur la nature des parties qui les compoſent, & ſur les cauſes qui peuvent les faire paſſer d'un état à l'autre. Il ajouta à la ſeconde Edition de cet Ouvrage, faite en 1669, un *Eſſai ſur le Repos abſolu dans les Corps*, où il tâche de montrer que les Corpuſcules qui les compoſent ſont probablement en mouvement.

Son *Chymiſte Sceptique* parut auſſi en 1661. Notre Auteur y révoque également en doute les quatre Elémens des Péripatéticiens & les trois Principes des Chymiſtes, ſavoir le Sel, le Soufre, & le Mercure. Il prouve que le Feu, dont on ſe ſert pour analiſer les Corps, n'eſt pas un diſſolvant aſſez fidèle & aſſez univerſel; qu'il n'eſt pas ſûr que les Principes qu'il ſépare préexiſtaſſent dans ces Corps; qu'il ne paroît pas que ceux qu'on en tire ſe réduiſent préciſément au nombre de trois, ou à quelque autre nombre que ce ſoit; & enfin que ces Principes ne ſauroient paſſer pour être entierement ſimples. Il conclut qu'il n'y a point de néceſſité à ſuppoſer dans la Nature quelque Elément ou quelque Principe fixe que ce ſoit. Une ſeconde Edition de cet Ouvrage, im-

imprimée en 1679, fut enrichie par notre Auteur de diverſes Expériences ſur la *production des Principes Chymiques*, tendantes à confirmer que ces Principes ſont plutôt des productions de l'Art, que des Elémens de la Nature.

Une Société, deſtinée à la *Propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre*, avoit été formée en 1649, & un Acte de Parlement l'avoit autoriſée à faire des Collectes par toute l'Angleterre, & à en employer l'argent à l'achat de Terres dans cette Colonie. Les revenus devoient ſervir à des uſages Religieux. Un des habitans, après avoir vendu ſa Terre, voulut ſe prévaloir du rétabliſſement de *Charles* II, pour la recouvrer, ſans en reſtituer le prix. Mr. *Boyle* prévint cette injuſtice, & par le crédit du Comte de *Clarendon* il obtint une nouvelle Chartre pour la Société. Il en fut déclaré le Préſident; mais il réſigna ce poſte en 1689, à cauſe du mauvais état de ſa ſanté, & du dérangement de ſes affaires en Irlande à la Révolution. Ses ſoins & ſes charités, pour faire fleurir ce pieux Etabliſſement, répondirent à ſon ardeur pour le former. Auſſi toutes les Lettres, qu'il recevoit de ces quartiers-là, lui donnoient-elles les titres de *généreux Bienfaiteur* & de *Père nourricier*.

Une autre *Corporation* auſſi utile, quoique dans un genre différent, fut établie en 1663, & & principalement encore par le crédit de Mr. *Boyle*. Je parle de la Société Royale. Notre Savant en fut un des prémiers Conſeillers & un des Membres les plus utiles. Il la ſoutint con-

contre les attaques qu'elle eut à eſſuyer des demi-Savans, des Partiſans de la vieille Philoſophie, & même des Univerſités, & des Eccléſiaſtiques. La Société voulut ſignaler ſa reconnoiſſance en 1680, en le chargeant de l'office de Préſident, mais quelques ſcrupules l'engagèrent à s'en diſpenſer.

Pluſieurs Savans, & entre autres Mr. *Hobbes*, ne ſe contentoient pas de rejetter les Découvertes de Mr. *Boyle*, ils proſcrivoient encore toute ſorte d'Expériences. Ce fût probablement pour combattre ce préjugé, que notre Auteur publia en 1663, ſes *Conſidérations ſur l'utilité de la Philoſophie Expérimentale*, &c. La prémière Partie de ce Livre eſt deſtinée à prouver que la Philoſophie Expérimentale eſt très utile, entant qu'elle éclaire l'Eſprit, qu'elle lui procure le plus ſolide contentement, & qu'elle l'élève à la connoiſſance & à l'amour du Créateur. Mr. *Boyle* fait voir, dans la prémière Section de la ſeconde Partie, combien la Médecine tire d'avantages de la Philoſophie naturelle, ce qu'il prouve en parcourant l'une après l'autre les diverſes parties de la Médecine. La ſeconde Section ne parut que pluſieurs années enſuite.

Les Expériences & les Conſidérations ſur les Couleurs virent auſſi le jour en 1663. Cet Eſſai eſt diviſé en trois Parties. Mr. *Boyle* fait dans la prémière quelques *conſidérations ſur les Couleurs en général*. Il démêle l'ambiguité de ce terme, & s'arrête dans cet Eſſai à ce qui produit les Couleurs dans les Corps colorés. Il examine, dans ſa ſeconde Partie, *la nature du*

Blanc

Blanc & du Noir. Il y dit que *la ſurface des Corps blancs eſt compoſée de petites ſuperficies ſemblables à des Miroirs, qui réfléchiſſent la Lumière vers l'œil du Spectateur*; & qu'au contraire *les Corps noirs ont une telle contexture, que leurs ſuperficies anéantiſſent en quelque ſorte la Lumière, & l'empêchent en grande partie de parvenir à nos yeux.* La troiſième Partie conſiſte en Expériences *ſur les Couleurs en général.* Le plus ou le moins d'Ombre mêlée avec la Lumière produit, ſelon notre Auteur, les diverſes Couleurs. Les Expériences elles-mêmes montrent la diverſité des Couleurs; les effets de leur mêlange, la variété des cauſes qui les produiſent ou qui les détruiſent; & ſur-tout qu'elles dépendent, non de la diverſité des Principes dans les Corps colorés, mais de la différente contexture de leurs ſuperficies. A la ſuite de cet Eſſai viennent des Obſervations ſur un Diamant qui reluit dans l'obſcurité.

En 1665, Mr. *Boyle* hazarda au grand jour ſes *Réfléxions occaſionelles*, &c. Cette Pièce, fruit de ſa Jeuneſſe & d'une Imagination fort vive, méritoit plus d'indulgence que n'en a eu le Dr. *Swift*, dans ſes *Pieuſes Méditations ſur un Manche à balai.* Les *Expériences & les Obſervations ſur le Froid*, &c. furent imprimées la même année. On y montre d'abord l'imperfection des moyens, dont nous nous ſervons pour juger du Froid. On raporte enſuite diverſes Expériences ſur les Corps capables d'en glacer d'autres; ſur ceux qui ſont ou qui ne ſont pas diſpoſés à être glacés; ſur les

dégrés de Froid dans divers Corps ; ſur la ſphère d'activité du Froid ; ſur la direction de ſon Mouvement ; ſur les effets qu'il produit en conſervant ou en détruiſant, en dilatant ou en comprimant certains Corps ; ſur la Glace, &c. Mr. *Boyle* paroit douter ſi le Froid eſt produit par des Particules *frigorifiques*, ou ſi ce n'eſt qu'une privation de la Chaleur. Nous n'oſons entrer dans aucun détail ſur toutes ces matières, quoique curieuſes ; & la crainte d'allonger trop cet Extrait nous empêche même d'indiquer divers Mémoires de notre Auteur, inſérés dans les Transactions Philoſophiques de ces années.

L'amour de la Liberté, & le ſcrupule qui l'empêchoit de recevoir les Ordres, l'engagèrent à refuſer vers ce tems-là la place de Principal du Collège d'Eaton : il aima mieux ſe faire recevoir Docteur en Médecine à Oxford, le 8 Aout 1665.

Un Charlatan fanatique, nommé *Valentin Greatraks*, ſe vantoit de guérir pluſieurs maladies par le ſimple attouchement. Un Médecin, nommé *Stube*, homme également ſavant & emporté, ennemi de la Société Royale, mais ami de Mr. *Boyle*, lui adreſſa une Lettre qu'il fit imprimer ſur ce ſujet. Celui-ci le releva dans ſa Réponſe ſur divers points, tant de Théologie que de Phyſique & de Médecine. Il paroit par cette Lettre, qu'il ne croyoit pas qu'on eût démontré, que le don des Miracles eût été borné aux prémiers Siècles de l'Egliſe.

Les *Paradoxes Hydroſtatiques* préſentés à la Société

Société Royale en 1664, ne furent communiqués au Public qu'en 1666. On y prouve que les parties inférieures des Fluides ſont preſſées par les ſupérieures; qu'un Fluide plus léger gravite ſur un plus peſant; que le poids de l'Air élève l'eau dans les Pompes & dans les Syphons; que la preſſion directe, qu'un Corps plongé dans l'eau ſoutient, eſt égale au poids d'une colonne d'eau, dont la baſe eſt la ſurface ſupérieure de ce Corps, & la hauteur celle de l'eau au-deſſus de ce Corps; que la preſſion latérale croît avec l'enfoncement du Corps plongé dans l'eau; que l'excès ou le défaut de ſon poids, par raport à celui de l'eau, le fait ou deſcendre ou ſurnager, &c. On a réduit depuis cette Doctrine à un plus grand dégré de préciſion, mais alors elle étoit encore nouvelle.

Venons au Traité *ſur l'Origine des Formes & des Qualités ſuivant la Philoſophie corpuſculaire.* Il eſt diviſé en deux Parties; l'une Théorétique, & l'autre Hiſtorique. Les Elémens primitifs des Corps, nous dit-on dans la prémière, ne diffèrent entre eux que par leur grandeur, par leur figure, & par leur mouvement. C'eſt leur diverſe combinaiſon, qui produit les diverſes Formes & les diverſes Qualités. Les *Formes ſubſtantielles* de l'Ecole ne ſervent qu'à embrouiller, & nullement à expliquer les Phénomènes. Entre les Expériences dont Mr. *Boyle* ſe ſert pour prouver toutes ces Propoſitions, il s'en trouve quelques-unes, qui le portent à ſoupçonner que la tranſmutation des Corps n'eſt pas impoſſible. Il rapor-

te deux tranſmutations de ce genre qu'il croit avoir opérées, l'une d'Or en Argent, & l'autre d'Eau en Terre (*a*).

Ne paſſons pas cette même année 1666, ſans faire mention d'un Ouvrage que le fameux *Sydenham* dédia à Mr. *Boyle*. Le titre en eſt *Methodus curandi Febres propriis Obſervationibus ſuperſtructa*. Cet Ouvrage, quoique réimprimé en 1668, eſt devenu fort rare, & on l'a omis, je ne ſai pourquoi, dans toutes les Editions des Oeuvres de *Sydenham*. On voit dans la Dédicace de ce Livre, que Mr. *Boyle* n'avoit pas cru au-deſſous de lui d'accompagner ſon ſavant Ami chez ſes Malades, & d'obſerver ainſi ſa Pratique. Dans une autre de ſes Lettres, en réponſe à celle que Mr. *Boyle* lui écrivit pour le remercier de la ſeconde Edition de ſon Livre, il paroit que *Sydenham* s'attachoit alors à la recherche des Spécifiques. *Si mon idée n'eſt qu'une chimère*, diſoit-il, *j'en ſuis du moins tellement enchanté, que j'y ſacrifierai volontiers & quelque argent & quelque tems. J'ai déja fait des progrès, & j'ai lieu de me flatter du ſuccès.*

Mais, pour revenir à Mr. *Boyle*, il quitta Oxford pour Londres en 1668, & il paſſa le reſte de ſa vie chez ſa chère Sœur la Vicomteſſe de *Ranelagh*. Il publia l'année ſuivante une *Continuation des Expériences Phyſico-Méchaniques*, &c. Il avoit fort perfectionné ſa Machine Pneumatique ; auſſi en place-t-il la def-

(*a*) Voyez les Réfléxions de Mr. *Boerhaave* ſur la derniere de ces Tranſmutations, *ubi ſupr. pag.* 627, &c.

deſcription à la tête de ſon Livre; il ajoute en un autre endroit celle d'une Echelle Mercurielle, pour calculer la quantité d'Air évacuée hors du Récipient. D'ailleurs toutes ces Expériences confirment les précédentes. On y voit que le Reſſort de l'Air fait équilibre avec le Poids de l'Atmoſphère; que de ce Poids dépend la Suction & l'Aſpiration des Pompes, des Seringues, des Ventouſes, & des Souflets; qu'il y a pour chaque Liqueur un dégré fixe, au-delà duquel elle ne peut plus être attirée, & que ce dégré eſt en raiſon réciproque de ſa Gravité ſpécifique; que les Corps les plus légers & les plus peſans tombent en même tems dans le Vuide, &c. On prouve dans un petit Diſcours à la fin de ce Livre, que les Corps les plus ſolides ſont capables de répandre des exhalaiſons, & ainſi d'avoir une Atmoſphère.

L'Ouvrage, dont nous venons de parler, conſiſte principalement en Expériences; celui qui le ſuivit en 1670, eſt plus ſyſtématique. Il s'agit des *Traités ſur les Qualités Coſmiques*, &c. On trouve dans la Nature divers Corps, qui agiſſent les uns ſur les autres d'une manière déterminée. Ces rélations particulières dépendent de l'action des Cauſes générales, à laquelle nous ne faiſons ſouvent pas aſſez d'attention; des Corpuſcules de l'Ether ou même de l'Air proprement dit, qui s'inſinuent dans les Pores des Corps; de la diſpoſition que ces Corps ont à recevoir ſes impreſſions, diſpoſition qu'ils aquierent ou qu'ils perdent, par un très petit changement de leurs parties. D'ailleurs, outre les Particules uniformes &

nombreuſes, qui compoſent l'Air & l'Ether; ne peut-il pas y en avoir quelques autres, qui ne ſe manifeſtent, qu'en agiſſant d'une façon ſingulière ſur certains Corps ? Notre Auteur le ſoupçonne ; & il confirme cette Hypothèſe par les effets de la Peſte ; par les variations de l'Aiman ; par le Flux & Reflux ; par les Maladies affectées à de certains Païs ou à de certains tems. La Nature n'eſt pas ſi uniforme dans ſon cours, qu'il n'y arrive des Déviations ; ou plutôt ces Déviations ne ſont peut-être que des Phénomènes périodiques, mais trop éloignés les uns des autres & trop peu obſervés, pour qu'on puiſſe les réduire à une règle fixe, &c. Mr. *Boyle* paſſe enſuite à la conſidération des Régions ſouterraines, de celles qui ſont ſous la Mer, &c. ; mais le moindre détail ſur tous ces ſujets nous meneroit trop loin.

Diſons plutôt quelque choſe de la ſeconde Section des *Conſidérations ſur l'utilité de la Philoſophie Expérimentale*, qui parut en 1671. La Philoſophie Naturelle étend l'*Empire de l'Homme ſur les Créatures inférieures*. L'invention & la perfection des Arts, mille Découvertes auſſi agréables qu'utiles ſont des avantages dus aux Mathématiques, &c. La connoiſſance des Arts & des Métiers eſt très utile à un Naturaliſte ; celui-ci de ſon côté les perfectionne ſouvent ; & la connoiſſance de la Phyſique abrège en divers cas le travail de la main, & ſupplée au défaut des Inſtrumens. *Il n'y a preſque aucune choſe dans la Nature, dont l'Homme connoiſſe tous les uſages*, & ainſi

la

la Philoſophie Naturelle, qui a pour but de les découvrir, ne ſauroit être que très avantageuſe.

Une attaque de Paralyſie, que Mr. *Boyle* eut vers le milieu de cette année, ne l'empêcha pas de publier ſes *Traités ſur la Découverte de l'admirable Raréfaction de l'Air*. Une petite boule d'Air, renfermée dans l'Eau, peut ſe raréfier en un eſpace du moins 2, 744, & peut-être 13, 000 fois plus grand, que celui qu'elle occupoit. Mais cette expanſion eſt-elle durable? Oui, dit notre Auteur, du moins s'eſt-elle ſoutenue pendant pluſieurs mois. Si la chaleur dilate l'Air, le Froid le reſſerre. A la vérité celui que Mr. *Boyle* produiſit par artifice ne fit guère perdre à l'Air que $\frac{1}{111}$ ou $\frac{1}{112}$ de ſon volume. Mais, par le moyen d'Eau glacée, il le condenſa dans un eſpace quarante fois moindre que celui qu'il rempliſſoit. La proportion de cet Air, ainſi comprimé, à celui qui fut le plus raréfié, eſt d'un à cinq cent vingt mille (*a*).

L'*Eſſai ſur l'Origine & ſur les Vertus des Cryſtaux*, imprimé en 1672, contient des merveilles d'un autre genre. Selon Mr. *Boyle* tous les Cryſtaux, (& il range ſous cette claſſe les Pierres précieuſes), ont été autrefois dans un état de fluidité. C'eſt ce que leur tranſparence, leur figure, leur contexture, leurs couleurs,

(*a*) Et que ſera-ce ſi l'on ſonge à l'Expérience de Mr. *Hales*, qui a condenſé l'Air par le moyen de la glace en un Volume 1, 838 moindre que celui qu'il a naturellement! La proportion ſera de 1, à 22, 894, 000.

leurs, les Corps étrangers, qu'ils renferment quelquefois, leur poids ſpécifique, l'extraction des parties métalliques, qu'on trouve dans quelques-uns, la différence des Carrières, d'où on les tire, &c. concourent à indiquer. Si telle eſt leur Origine, leurs Vertus dépendront des parties minérales, qui ſe ſont mêlées avec eux dans leur état de fluidité; & ce ſera la nature & la proportion de ces Minéraux incorporés dans les Cryſtaux, qui en détermineront les Vertus. Que ſi l'on demande, d'où vient à ces pierres leur dureté; on répond qu'il y a dans divers endroits de la Terre des Jus ou des Eſprits ſubtils capables de changer en Pierres les Corps qu'ils rencontrent. On cite des Pétrifications de divers genres, la formation des Pierres dans les Animaux, &c.

Mr. *Boyle* avoit inſéré, dans un des Volumes des Tranſactions Philoſophiques, des *Expériences Pneumatiques ſur la Reſpiration*. Ces Expériences concouroient à prouver que les Animaux ne ſauroient ſe paſſer d'Air. Divers Savans, obſervant d'ailleurs que la Flamme s'éteint dans le Vuide, imaginoient dans le Cœur des Animaux une Flamme vitale, ſubtile de ſa nature & modérée dans ſes effets. Cette opinion engagea Mr. *Boyle* a publier dans un Recueil de Pièces de ſa façon, ſes *nouvelles Expériences ſur le raport qu'il y a entre l'Air & la Flamme*. On y voit qu'il eſt très difficile, ſinon impoſſible, de produire ou de conſerver la Flamme dans un Récipient vuide d'Air; qu'il l'eſt encore plus de faire qu'elle ſe communique, & que l'abſence de l'Air

l'Air éteint plutôt la Flamme qu'elle ne fait mourir les Animaux. Les autres Traités de ce Recueil ſont deſtinés à défendre les *Paradoxes Hydroſtatiques*, qui avoient été attaqués par Mrs. *More* & *Sinclair*.

Un Ouvrage, plus varié & plus intéreſſant encore que le précédent, parut en 1673. Il eſt intitulé *Eſſais ſur l'étrange Subtilité, la grande Efficace, & la Nature déterminée des Effluvium* (*Exhalaiſons*). Notre Auteur remplit le prémier de ces trois titres, en montrant juſqu'à quel point certains Corps, & en particulier l'Or peuvent être étendus; la multitude de Corpuſcules viſibles, qu'exhale une petite portion de Matière; la petiteſſe du déchet, ſoit du poids, ſoit du volume de certains Corps, dont les Exhalaiſons ſont extrêmement nombreuſes; & la grandeur de l'eſpace que ces Exhalaiſons rempliſſent. Pour juger de leur efficace, conſidérez leur nombre, leur nature pénétrante, leur viteſſe, leur raport avec les pores des Corps ſur leſquels elles agiſſent; les mouvemens inteſtins qu'elles y produiſent, les ſecours que leur fourniſſent les Agens extérieurs, &c. Mais ces Exhalaiſons ſont-elles toutes de la même nature? Non certainement; car en les condenſant on leur trouve les mêmes propriétés qu'ont les Corps, d'où elles émanent. Nos Sens nous montrent une grande différence dans leur nature, & la diverſité de leurs effets nous la confirme. On trouve, à la ſuite de ce Traité, diverſes Expériences, qui tendent à prouver, que le Feu, en s'inſinuant dans les pores des Corps, en aug-

mente le poids. Mais quoique ces Expériences ſoient en grand nombre, & la plûpart très ſpécieuſes, les Savans ne les regardent pas comme déciſives (*a*).

Quatre Ouvrages de Mr. *Boyle* virent le jour en 1674. Le prémier eſt un Recueil des *Traités, ſur la ſalure de la Mer; ſur un Hygroſcope ſtatique; ſur la force de l'humidité de l'Air; ſur l'état naturel & préternaturel des Corps; ſur la nature poſitive ou privative du Froid.* Le ſecond roule ſur l'*excellence de la Théologie comparée avec la Philoſophie naturelle.* Mr. *Boyle* y donne la préférence à la prémière, & n'eſtime même l'autre qu'autant qu'elle ſe raporte à la Religion.

Si les conjectures mêmes des Grands-hommes ſont intéreſſantes, on ne ſauroit refuſer ce titre à celles que Mr. *Boyle* publia la même année, ſous le titre modeſte de *Soupçons ſur quelques qualités cachées de l'Air.* Il croit, qu'il y a dans l'Air diverſes Exhalaiſons émanées du ſein de la Terre, des Corps qui ſe trouvent ſur ſa ſurface, peut-être même des Corps céleſtes. L'Air eſt à la fois un Mixte très compoſé & un Diſſolvant très efficace; il ajoute à de certains Corps des particules, qu'il a ôtées à d'autres. Qui ſait ſi, dans la Nature, il n'y a pas dès eſpèces de Reſervoirs, ou, ſi vous voulez, d'Aimans, qui attirent des Corpuſcules d'un certain ordre, qui les retiennent quelque tems, & qui les tranſmettent enſuite? On le croiroit, quand on conſidère que les Mé-

(*a*) Voyez encore ſur ceci *Boerh. ubi ſupr. p.* 360, &c.

Métaux ſemblent ſe reproduire, & que pluſieurs Corps ſe conſervent plus longtems dans le Vuide qu'en plein Air. D'ailleurs on explique par-là l'origine des Maladies nouvelles, de celles qui ſont particulières à de certains Païs & à de certaines Saiſons, &c. Le reſte de ce Livre ne conſiſtant qu'en diſputes avec Mr. *Hobbes*, & qu'en nouvelles preuves de l'action méchanique des Pompes, &c. nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'au dernier Ouvrage, que nous avons indiqué. Le titre en eſt *Conſidérations pour reconcilier la Raiſon & la Religion.* Ce Traité devoit avoir deux Parties, l'une deſtinée à prouver qu'*un Chrétien n'a pas beſoin de renoncer à ſa Raiſon*, eſt la ſeule qui ait paru, l'Auteur n'ayant pas jugé à propos de publier l'autre, où il devoit faire voir que la Religion ne nous preſcrit point ce ſacrifice. A la fin de ce Livre ſe trouve un *Diſcours ſur la poſſibilité de la Réſurrection.*

Une expérience ſingulière, que Mr. *Boyle* avoit faite dès l'année 1672, lui fournit en 1676, le ſujet d'un Mémoire, qu'il communiqua à la Société Royale (*a*). Il s'agiſſoit d'une préparation de Vif-argent qui, broyée avec de l'Or réduit en chaux, produiſoit une effervescence & une chaleur conſidérable, en moins d'une minute. L'Auteur fit un ſecret de ſa préparation. Mr. *Newton* l'en louoit fort, dans une Lettre qu'il écrivit à ce ſujet à Mr. *Oldembourg*, parce qu'il étoit poſſible que cette

(*a*) *Phil. Tranſ.* N. CXXII, pag. 5[illegible].

te Expérience menât à d'autres découvertes, qui ſeroient nuiſibles ſi elles devenoient publiques. Ce même principe empêcha Mr. *Boyle* de découvrir diverſes Préparations, qui, ſans altérer les qualités ſenſibles des Liqueurs avec leſquelles on les mêloit, les rendoient des Poiſons extrêmement efficaces. Il ne découvrit non plus jamais le ſecret de certaine Liqueur, qui effaçoit entierement l'écriture, ſans endommager le Papier.

Après avoir donné les Principes généraux de ſa Philoſophie dans pluſieurs Ouvrages, il en publia en 1676, un nouveau, pour les appliquer aux Phénomènes particuliers. Il l'intitula, *Expériences, Remarques*, &c. *ſur l'origine ou ſur la production méchanique de diverſes Qualités primitives.* Ces Qualités peuvent être rangées en trois Claſſes. La prémière contient les Qualités naturelles & manifeſtes, telles que le Froid & le Chaud, les Saveurs, les Odeurs, *&c.* La ſeconde comprend les Qualités Chymiques, qui rendent les Corps volatils ou fixes, corroſifs, propres à être diſſous ou précipités, *&c.* Enfin l'on renferme dans la troiſième les Qualités myſtérieuſes & occultes, telles que le Magnétiſme & l'Electricité. Un ſimple changement dans les particules des Corps ſuffit pour produire, pour varier, ou pour détruire chacune de ces Qualités, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux Formes ſubſtantielles, aux quatre Elémens, ou aux trois Principes. On examine encore en particulier ces derniers, de même que la Doctrine de l'Acide & de l'Alcali, & on fait voir

ce

ce qu'il y a de précaire, d'insuffisant, & d'absurde dans ce que les Chymistes nous disent de l'existence, de la nature, & des caractères de ces divers Principes.

Mr. *Boyle* étoit depuis longtems un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales; & l'on voit par ses Lettres, qu'il souhaitoit, que l'on travaillât avec ardeur à la conversion de ceux avec qui l'on commerçoit. Pour avancer ce pieux dessein, il fit imprimer à ses fraix cinq cent Exemplaires d'une Traduction des quatre Evangiles & des Actes des Apôtres en Langue Malaye, faite sous la direction de Mr. *Hyde*, & imprimée à Oxford en 1677. Il avoit auparavant contribué largement à une Traduction de la Bible & de divers Livres de piété en langue Indienne, pour l'usage des Peuples de la Nouvelle Angleterre.

L'intérêt qu'il prenoit au salut des habitans du nouveau Monde ne l'empêchoit pas de songer à celui de ses propres Compatriotes. Les Naturels de l'Irlande, presque aussi sauvages que ceux de l'Amérique, ont une Langue & une manière d'écrire, qui leur sont particulières. Aussi ignorans que misérables ils n'entendoient pas l'Anglois, & n'avoient pas de Livres en leur propre Langue. Mr. *Boyle* entreprit, dès l'année 1678, de leur procurer les Saints Livres en *Irlandois*. Il fit les fraix d'une Edition du Nouveau Testament achevée en 1681, & contribua avec sa générosité ordinaire à l'impression du Vieux en 1685.

Les Montagnards d'Ecosse avoient & la même Langue & la même ignorance que les *Irlandois*.

landois. Dès que Mr. *Boyle* en fut informé, il envoya en Ecoſſe divers Exemplaires de ſa Bible *Irlandoiſe*. Il fit de plus imprimer à ſes dépens des Catéchiſmes & des Livres de piété à leur uſage, & il ſouſcrivit pour cent Exemplaires d'une nouvelle Edition de la Bible. Ceci n'arriva que vers les dernières années de ſa vie; mais nous n'avons pas cru devoir ſéparer ces divers Actes de ſa charité.

On vit paroître en 1678, une *Rélation hiſtorique d'une dégradation de l'Or faite par un Anti-Elixir*. Mr. *Boyle*, qui y prend le nom de *Pyrophile*, dit, qu'un Etranger lui ayant fait préſent d'une petite Poudre, dont le poids n'excédoit pas la huitième partie d'un grain, il l'avoit mêlée avec deux dragmes d'Or fin mis en fuſion, & que cet Or tiré du Creuſet s'étoit trouvé changé en un Métal fragile, d'une gravité ſpécifique beaucoup moindre que celle de l'Or. Sur cette Expérience, que notre Auteur croit convaincante, & ſur laquelle il y auroit peut-être quelques objections à faire, il conclut que le grand-Oeuvre n'eſt pas impoſſible. *Si l'Art*, dit-il, *peut produire un Anti-Elixir, qui dans très peu de tems & dans une très petite proportion dégrade un Métal, je ne vois pas pourquoi il paroîtroit impoſſible, que l'Art produisît un vrai Elixir capable de changer un Métal moins précieux en Argent ou en Or*. Conformément à ces Idées, il obtint du Parlement en 1689, la révocation d'une ancienne Loi, contre la multiplication de l'Or & de l'Argent. La recherche de la Pierre Philoſophale ne fut cependant jamais le principal

but

but de Mr. *Boyle*. Il ne s'attacha à la Chymie que pour perfectionner la Phyſique, & ce ne fut qu'incidemment qu'il découvrit dans le cours de ſes Opérations quelques Préparations extraordinaires. C'eſt ce qu'il écrivoit à un Ami peu de tems avant ſa mort, en lui envoyant un Recueil de ſes Secrets les plus curieux. Il vouloit laiſſer ce Recueil au Public *comme un monument de ſon affection pour le Genre-humain*. C'eſt dommage que cet Ouvrage ne ſe ſoit jamais trouvé.

Un petit Ecrit de Mr. *Boyle ſur une Subſtance artificielle, qui luit ſans avoir été auparavant expoſée à la Lumière*, fut inſéré dans les *Lectiones Cutlerianæ* de Mr. *Hook*. Il s'agiſſoit du Phoſphore d'urine de *Kunkel* apporté en Angleterre par Mr. *Craft*. Mr. *Boyle*, qui en avoit vu les effets, & qui avoit reçu de l'Artiſte quelques lumières ſur la matière d'où il étoit tiré, s'appliqua à en compoſer un pareil. On juge bien qu'il en vint à bout ; mais ce ne fut pas ſans peine. Il communiqua au Public en 1680, le détail des Expériences, qu'il avoit faites avec ce Phoſphore. Le titre de ce Livre étoit la *Noctiluque Aérienne* (*a*). Il remit cette même année à la Société Royale un papier, qui ne fut ouvert qu'après ſa mort, & qui contenoit ſa manière de préparer ce Phosphore. Deux ans après il publia une ſuite d'*Ex-*

(*a*) On employoit ce mot de *Noctiluque*, pour diſtinguer les Phoſphores, qui ont en eux-mêmes un Principe de Lumière, de ceux qui ne brillent que d'un éclat emprunté. Les Vers luiſans ſont du prémier ordre ; la Pierre de Bologne eſt du ſecond.

d'*Expériences & d'Observations sur la Noctiluque glacée.*

Il avoit donné au Public en 1681, un *Discours sur les choses, qui sont au-dessus de la Raison.* Il y raporte divers exemples de choses incompréhensibles, quoique prouvées; mais il exagère un peu les difficultés, que l'on fait contre la *Divisibilité de la Matière à l'infini.* Ces difficultés, que Mr. *Bayle* a répétées, ne font plus aux Mathématiciens la peine qu'elles faisoient autrefois.

Il y avoit déja quelques années, que Mr. *Papin* (*a*) étoit venu en Angleterre. Mr. *Boyle* reconnut bientôt ses Talens, & ne tarda pas à les mettre en œuvre. Une attaque de Pierre, mal auquel il fut sujet toute sa vie, l'empêchoit de travailler lui-même. Il se contenta de diriger le Physicien François, & d'être témoin des principales Opérations dont il le chargea. Cette association valut au Public une *Seconde Continuation des Expériences Physico-Méchaniques*, &c. La Pompe dont Mr. *Papin* se servit, étoit de sa façon, & il en mit la Description à la tête de ce Recueil, avec celle de quelques autres Instrumens. Les Expériences mêmes furent commencées en 1676. Elles montrent que divers Corps produisent une matière analogue d'Air, mais différente à plusieurs égards. Elle est d'ordinaire beaucoup plus élastique, mais moins constante que l'Air. Les Corps s'y conservent mieux que dans l'Air,

(*a*) Ce Savant est assez connu, ne fut-ce que par sa Machine pour amollir les Os.

l'Air, mais moins bien que dans le Vuide. Elle eſt mortelle aux Animaux, plus même que le Vuide; la Flamme s'y éteint également, &c. L'Air comprimé eſt moins nuiſible aux Animaux, à moins qu'il ne ſoit extrêmement condenſé; car, s'il ne l'eſt que peu, ils y vivent plus longtems, qu'ils ne le font dans l'Air naturel, mais renfermé, &c. N'oublions pas de remarquer, que cet Ouvrage de Mr. *Boyle* eſt le ſeul, qui n'ait pas paru originairement en Anglois. Mr. *Papin* en fit l'ébauche en François; on le publia en Latin, & c'eſt ſur cette Traduction que la Verſion Angloiſe fut faite.

Mr. *Burnet* acheva dans ce tems-là ſon *Hiſtoire de la Réformation*. Mr. *Boyle* contribua aux fraix de l'impreſſion. *Il agit à cette occaſion*, ce ſont les termes de Mr. *Burnet* dans la Préface de ſon ſecond Volume *d'une maniére proportionnée à la grandeur de ſon Ame.*

Une Lettre de Mr. *Boyle* ſur *un moyen de changer l'Eau ſalée en Eau douce* fut inſérée, en 1683, dans un Ouvrage intitulé: *L'Eau ſalée adoucie.* Ses *Mémoires ſur une Hiſtoire naturelle du Sang* virent le jour l'année ſuivante. Ils ne renferment guère que le Plan d'un Traité complet ſur cette matière. On y trouve les titres des Sujets, qui devroient y entrer, & pluſieurs Expériences rélatives à quelques-uns de ces ſujets. Il donna auſſi la même année ſes *Expériences et Conſidérations ſur la Poroſité des Corps.* Il y prouve l'exiſtence des Pores, 1. dans les différentes

parties des Animaux; & 2. dans les Corps ſolides, & même dans les plus durs.

Les Ecrits de notre Auteur ſe ſuccédoient ſi rapidement, que le Dr. *Cudworth* le preſſoit de faire traduire tous ſes Ouvrages en Latin, & de les publier en un Corps. Il ſeroit à ſouhaiter que ce conſeil eût été ſuivi; mais Mr. *Boyle* étoit trop occupé de nouvelles Découvertes & de nouveaux Ouvrages. Il en publia quatre en 1685. Le prémier, intitulé *Courts Mémoires pour l'Hiſtoire naturelle & expérimentale des Eaux Minérales*, n'eſt encore qu'un Plan, mais un Plan bien intéreſſant. Notre Savant propoſe d'examiner les Eaux Minérales, 1. à leur Source; 2. par raport aux qualités qu'on leur trouve, après qu'on les a tirées de leurs Réſervoirs; 3. par raport à leurs effets dans les Maladies. Des Subdiviſions ſur chacun de ces Titres, & quelques Expériences qui y ont raport, font tout le reſte de cet Ouvrage.

Il y a dans la Nature une infinité de Mouvemens, que nous n'appercevons pas, & dont les effets ſont cependant très conſidérables; c'eſt ce que Mr. *Boyle* prouve dans ſon *Eſſai ſur les effets des Mouvemens inſenſibles*. La rapidité du Mouvement dans les petits Corps nous échappe; nous ne croyons pas que les Fluides puiſſent agir ſur les Solides avec autant de force qu'ils le font quelquefois; nous ne prenons pas garde que le nombre des petits Corpuſcules, qui ſe meuvent, ſupplée à leur grandeur; & que la propagation du Mouvement ſe fait d'une manière merveilleuſe au travers

vers de divers Milieux. Il y a des Corps, qui reçoivent facilement des impressions presque insensibles, & qui les manifestent par des effets surprenans. C'est que leurs Parties constituantes, qui nous paroissent dans un repos absolu, sont souvent dans un état forcé de Tension ou de Compression. Il peut même arriver qu'elles soient affectées intérieurement, par un Mouvement très violent, quoiqu'il n'en paroisse rien au dehors. Mr. *Boyle* confirme chacune de ces Propositions par divers exemples, & passe ensuite dans sa seconde Partie aux Exhalaisons souterraines, & aux effets qu'elles peuvent avoir sur le Corps humain, *&c.*

Les anciens Médecins admettoient une multitude de Spécifiques. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne leur en coutoit pour les expliquer que quelques termes barbares ou quelques Hypothèses gratuites. Les Modernes rebutés des Facultés de l'Ecole, des Qualités de *Galien*, & des Principes de *Paracelse* rejettèrent à la fois leur jargon & leurs chimères. Il n'y auroit pas eu grand mal, si leur zèle n'avoit pas été jusqu'à proscrire la recherche de quelque Spécifique que ce fût, sous prétexte qu'il n'y avoit pas moyen de rien dire de raisonnable sur leur manière d'agir. Mr. *Boyle* se proposa de les détromper dans l'*Accord des Remèdes Spécifiques avec la Philosophie Corpusculaire*. C'est le troisième Ouvrage de cette année. Il y prouve, 1. qu'il peut y avoir des Remèdes Spécifiques; qu'on en connoit quelques-uns, & que probablement on en découvrira plu-

ſieurs autres ; 2. que leur Action eſt explicable par les Principes de ſa Philoſophie. Il finit en recommandant l'uſage des Remèdes ſimples ; conſeil auſſi ſage que négligé.

Mr. *Boyle*, après avoir conſacré à l'utilité des Hommes les Ouvrages précédens, finit l'année par un *Diſcours ſur la profonde Vénération, que l'Entendement humain doit à Dieu, particulierement à la vue de ſa Sageſſe & de ſon Pouvoir.* On ne ſait ce qu'on y doit admirer le plus, ou les ſentimens de ſon Cœur, ou ſa pénétration à découvrir dans toute la Nature la main du Créateur.

Le même gout & les mêmes vues ſe retrouvent dans l'Ouvrage ſuivant, qui ne vit le jour qu'en 1686, quoique compoſé vingt ans auparavant. Il s'agit des *Recherches ſur les Notions qu'on a d'ordinaire de la Nature.* Mr. *Boyle* y combat cette opinion, qui fait de la Nature un Principe actif & en même tems diſtinct de la Divinité. *Le Martire de Théodore & de Dydime*, eſpèce de Roman Chrétien & fruit de la jeuneſſe de Mr. *Boyle*, fut imprimé en 1687.

L'année ſuivante il publia le Livre des *Receptes envoyées à un Ami en Amérique.* Cette prémière Edition ne contenoit que les cinq prémières Décades de Remèdes choiſis ; les cinq dernières furent ajoutées à une Edition poſthume de cet Ouvrage en 1692.

La Vanité de l'Homme ne ſe manifeſte pas moins dans ſes opinions que dans ſes démarches. C'eſt à ce Principe qu'on doit raporter le Syſtème, qui fait l'Univers pour l'Homme.

Cette

Cette idée n'eſt pas affectée au Vulgaire; il y a des Philoſophes qui l'ont embraſſée; il y en a qui la défendent encore. On en trouve d'autres, qui, bien loin de convenir de cette audacieuſe prétenſion, ſoutiennent au contraire, qu'il n'y a point de Fins proprement dites dans les Ouvrages de la Nature, ou que s'il y en a, l'Homme du moins ne ſauroit les découvrir. Mr. *Boyle* ramène ces deux ordres de Gens à un juſte milieu, dans ſa *Diſſertation ſur les Cauſes finales*; imprimée en 1688. Il diviſe ces Cauſes en quatre Claſſes différentes, & montre très bien que les unes & les autres peuvent quelquefois être découvertes. Mais il veut qu'on ne ſe hâte point de conclurre, de l'uſage particulier d'une choſe, quel a été le but du Créateur en la formant. Il prouve enfin, que la recherche des Cauſes *finales* ne doit jamais nous faire mépriſer les *efficientes*, toujours plus à notre portée, & toujours plus néceſſaires pour nous.

Mr. *Boyle* ayant perdu vers ce tems-là une grande partie de ſes Manuſcrits, tant par des vols qui lui furent faits, que par quelques Liqueurs cauſtiques, qui endommagèrent pluſieurs de ſes papiers, fit paroitre en 1689, divers Avertiſſemens, pour s'excuſer s'il ne publioit à l'avenir que des Eſſais imparfaits & ſans ordre. Il fit plus l'année ſuivante; car il avertit publiquement qu'il ne recevroit point de viſites pendant de certains jours de la ſemaine, qu'il voulut ſe reſerver pour revoir ſes Papiers, & pour réparer ſes pertes. Mr. *Boyle* étoit fort communicatif. Son Cabinet &

ſon Laboratoire étoient ouverts aux Curieux. Faut-il qu'on ait à ſe répentir d'être trop bon ?

Un des fruits du loiſir, qu'il ſe procura, fut ſa *Médecine hydroſtatique*, imprimée en 1690. Il y montre la manière de ſe ſervir de la Gravité ſpécifique des Remèdes, pour diſcerner s'ils ſont falſifiés. Il avoit deſſein d'ajouter à ce Traité deux ou trois autres moyens de s'aſſurer de la bonté des Médicamens; mais il n'a pas exécuté ce deſſein. Il publia encore la même année ſon *Chrétien Virtuoſo* (a), *où l'on montre que la Phyſique Expérimentale oblige un Homme d'être bon Chrétien, bien loin de l'en empêcher*. La prémière Partie de ce Livre, qui eſt la ſeule qui ait paru du vivant de l'Auteur, eſt deſtinée à prouver ſa Thèſe, par raport aux Dogmes de la Religion; la ſeconde, dans laquelle il la démontroit par raport aux Devoirs du Chriſtianiſme, a été trouvée parmi ſes Papiers, & elle paroit pour la prémière fois dans cette Edition. A la fin de cet Ouvrage ſe trouve un *Diſcours ſur la différence des choſes qui ſont au-deſſus de la Raiſon & de celles qui y ſont oppoſées*, & le commencement d'un ſecond *ſur la grandeur d'Ame, que le Chriſtianiſme inſpire*.

Le dernier Ouvrage, que Mr. *Boyle* publia, eſt intitulé *Expériences & Obſervations de Phyſique*. Il en promettoit deux Parties, mais nous n'avons que la prémière.

La

(a) Il eſt à peine néceſſaire d'avertir que ce terme eſt ici ſynonime avec celui de *Naturaliſte*.

La Santé de Mr. *Boyle* s'affoiblissoit depuis deux ou trois ans. Naturellement délicat, & affligé de diverses maladies, ce n'avoit été que par un Régime très exact, qu'il s'étoit soutenu jusques-là. Mais enfin sa Sœur *Ranelagh*, avec qui il avoit passé les 23 dernières années de sa Vie, étant venue à mourir, il ne lui survécut que de huit jours. Il mourut le 30 Décembre de l'année 1691, à l'âge de 65 ans.

Le principal Ouvrage posthume, que nous ayons de lui, c'est son *Histoire générale de l'Air*. Elle fut imprimée en 1692. C'est l'ébauche d'un grand Maître. On y trouve un Plan méthodique, mais vaste; divers Matériaux utiles, mais moins qu'il n'en faudroit pour l'exécution d'un Plan, que la Vie de plusieurs Hommes suffiroit à peine pour remplir. C'est le jugement qu'en formoit Mr. *Locke* dans une Lettre à Mr. *Molineux*. N'oublions pas de remarquer que l'on trouve, dans cet Ouvrage, un morceau fort curieux de Mr. *Locke*. C'est une Table des variations de l'Air, qu'il avoit observées pendant plusieurs années à Oxford & à Londres.

Le Testament de Mr. *Boyle* contenoit un grand nombre de Legs pieux. Le principal, c'est le Revenu de 50 Livres Sterlings, pour un Ministre, que l'on choisit annuellement. Il est chargé, 1. *de faire huit Sermons tous les ans, pour défendre la Religion Chrétienne contre les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, & les Mahométans, sans entrer dans les Controverses particulières des Chrétiens;*

2. *d'aſſiſter & d'encourager toutes les Sociétés, pour la propagation de l'Evangile dans les Païs étrangers*; & 3. *d'être prêt à lever les ſcrupules, que l'on auroit ſur ces ſujets, & à répondre aux Difficultés & aux Objections qui pourroient être faites, & auxquelles on n'auroit pas encore fait de bonnes Réponſes.*

Mr. *Boyle* avoit le reſpect le plus grand pour la Divinité, jamais il ne prononçoit le nom de Dieu, ſans s'arrêter un moment; & l'Article de ſon Teſtament par lequel il laiſſe à la Société Royale ſa Collection de Minéraux, finit par ces belles paroles: *je leur ſouhaite un heureux ſuccès dans leurs louables efforts à découvrir la véritable nature des œuvres de Dieu*; & *je le prie qu'eux & tous ceux, qui s'appliquent à la recherche des vérités Phyſiques, raportent tous leurs ſuccès à la gloire de l'Auteur de la Nature, & au bien du Genre-humain.*

L'Evêque *Burnet*, qui fit ſon Oraiſon funèbre, (triſte office pour un Ami), raporte que ſes charités pendant pluſieurs années alloient à plus de 1000 Livres Sterlings par an. Il paſſa ſa vie dans le Célibat. Cependant il étoit de bonne humeur, & ſa converſation étoit fort ſpirituelle. Nous nous en étonnerions moins, s'il s'agiſſoit de tout autre que de Mr. *Boyle*.

Après ce détail, qu'on ne s'attende pas que nous ſuivions Mr. *Birch* dans l'idée qu'il nous donne du caractère de Mr. *Boyle*. Faire l'Hiſtoire d'un Grand-homme, c'eſt faire ſon Portrait.

ARTICLE IV.

LETTRE (*a*) *ſur le Paſſage de* St. PAUL, 1 Corinth. I, 22, 23, ou ECLAIRCISSEMENT *ſur la raiſon que donne cet Apôtre de ce que les Juifs ont rejetté l'Evangile.*

MONSIEUR,

ON doit aſſurément ſavoir gré aux Gens de Lettres, qui trouvent la ſolution de quelque Objection embaraſſante, ou ſur les Sciences, ou ſur la Religion. Mais, que diriez-vous d'un homme qui va chercher des difficultés où perſonne n'en trouve, & qui ſe donne bien du mouvement pour y répondre, fort incertain même du ſuccès? Pour ne vous pas donner le tems de prononcer ſur cette étourderie, & pour vous empêcher de la qualifier, comme elle mérite, je me hâte de vous avouer que c'eſt moi qui ſuis le coupable.

Après cet Exorde, que vous ne trouverez pas des plus prévenans en ma faveur, je viens au fait. Liſant l'autre jour le prémier Chap. de la prémière Epitre aux *Corinthiens*, j'y trouvai ces paroles: *Les Juifs demandent un ſigne, & les Grecs cherchent la ſageſſe. Pour nous, nous prêchons* Jéſus-Chriſt *crucifié, qui eſt ſcandale aux Juifs, & folie aux Grecs* (*b*).

On voit bien en gros la penſée de St. *Paul*. Il veut dire que, parce que les Juifs demandent

(*a*) Cette Lettre nous a été envoyée de *Genève*.
(*b*) 1 *Cor.* I, 22, 23.

dent un ſigne, & que les Grecs veulent de la ſageſſe, *Chriſt* crucifié a été un ſcandale pour les Juifs, & une folie dans l'opinion des Grecs.

L'article des Payens ne fait aucune difficulté. Leur faux gout pour un certain genre de Philoſophie, ou pour les ornemens de l'Eloquence, leur fit rejetter l'Evangile, propoſé d'une manière trop ſimple à leur gré, & trop populaire. Ils auroient voulu des raiſonnemens profonds, des démonſtrations Philoſophiques ſur des Queſtions curieuſes. Voila ce que leurs Philoſophes auroient demandé. Et le Peuple auroit ſouhaité au moins dans les Prédicateurs de l'Evangile, une éloquence pompeuſe, qui ſervît de paſſeport à cette Doctrine nouvelle que l'on vouloit faire recevoir. Rien de tout cela ne s'y trouve. Les Apôtres ne ſont ni de profonds Philoſophes, ni des Orateurs délicats ou fleuris, & ils prêchent aux hommes, tout uniment, qu'un Crucifié doit être deſormais l'objet de leur culte. Faut-il être ſurpris ſi une ſemblable Doctrine a été traitée de *Folie*?

L'article des Juifs n'a fait non plus aucune peine aux Interprètes. *Les Juifs demandent un ſigne*, c'eſt-à-dire, des Miracles, diſent-ils, & dès-là tout leur paroit de plein-pié. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir pas m'accommoder de cette explication, mais elle me paroit embaraſſante. J'avoue que le mot de *Signe* (*a*) marque ordinairement un Miracle dans l'E-

(*a*) Σημεῖον.

l'Ecriture Sainte. Mais il me paroit qu'il y auroit beaucoup d'inconvénient à lui donner ce sens dans cet endroit. En l'entendant de cette manière, on feroit dire à St. *Paul* que les Juifs ont rejetté l'Evangile, parce qu'il n'a pas été apuié par des Miracles. Je demande donc si ce seroit bien plaider la cause de l'Evangile que d'attribuer l'incrédulité de la Nation Juive à ce défaut de preuves.

Il est vrai que l'on nous cite le XII Chapitre de Saint Matthieu : *Alors quelques Scribes & quelques Pharisiens lui dirent ; Maitre, nous voudrions bien vous voir faire quelque Miracle* (*a*). Il y a dans l'Original : *Nous voudrions voir un signe de vous.* Rien ne paroit plus semblable aux paroles dont nous cherchons le sens : *Les Juifs demandent un signe.* Mais il me semble, *Monsieur*, que pour rendre deux Passages parallèles, la conformité de termes ne suffit pas ; ce qui les rend proprement tels, ce n'est pas la ressemblance des mots ou des phrases, c'est plutôt le raport des circonstances où elles ont été prononcées. Je m'explique ; le passage de St. *Matthieu* que nous venons de raporter, & celui des *Corinthiens* dont nous cherchons le sens, ont deux dates fort éloignées l'une de l'autre ; & cette grande différence de tems fait entierement disparoitre la prétendue ressemblance que l'on y trouve. Dans le tems que St. *Paul* écrivit son Epitre aux *Corinthiens*, les circonstances étoient tout autres, que quand les Scribes & les

(*a*) *Matth.* XII, 38.

les Phariſiens firent à *Jéſus-Chriſt*, la demande raportée dans le XII Chapitre de St. *Matthieu*. C'eſt ce qu'il eſt néceſſaire de bien éclaircir.

Dans les commencemens du Miniſtère de *Jéſus-Chriſt*, les Juifs étoient tout-à-fait fondés à lui demander des preuves de ſa Miſſion. S'il venoit abolir les Cérémonies de la Loi, il falloit du moins qu'il fît des Miracles qui balançaſſent l'impreſſion que ceux de *Moïſe* avoient faite ſur eux. Il n'eſt pas inutile de remarquer encore qu'au commencement le Sauveur cachoit aſſez ſes Miracles. Ainſi, quoiqu'il en eût déja fait pluſieurs, les Docteurs de la Loi avoient raiſon de lui demander qu'il leur en fît voir quelqu'un. Il eſt donc très naturel que St. *Matthieu* introduiſe des Scribes & des Phariſiens, qui exigent quelque Miracle de *Jéſus-Chriſt*, avant que de reconnoître ſa Miſſion. Mais après la guériſon de l'Aveugle-né, après la réſurrection de *Laſare*, & d'autres ſemblables Miracles que les Juifs ne pouvoient pas ignorer, ils commençoient à perdre le droit de demander au Sauveur quelque nouveau prodige. Il leur diſoit dans le Chap. XV de St. *Jean*, *qu'il avoit fait parmi eux des œuvres que perſonne n'avoit jamais faites*, & *qu'ils en avoient été les témoins* (*a*). Si, ſur la fin de ſon Miniſtère, *Jéſus-Chriſt* diſoit déja que les Juifs étoient inexcuſables de ne pas croire en lui, c'étoit bien autre choſe après la Pentecôte. Tous les Juifs purent voir

(*a*) *Jean* XV, 24.

voir alors les Miracles les plus frapans en faveur de cette nouvelle Religion. Si nous descendons juſqu'au tems que fut écrite l'Epitre aux *Corinthiens*, combien d'autres Miracles publics ne firent point encore les Apôtres? On ne voit pas comment les Juifs auroient pu demander un miracle, dans le tems qu'ils en étoient comme étourdis & accablés. Il y a donc lieu d'être ſurpris d'entendre dire ſi tard à St. *Paul*, que la Religion Chrétienne a été rejettée par les Juifs, parce *qu'ils vouloient des Miracles*. Il falloit aſſurément limiter, ou modifier ſa penſée, ou plutôt celle des Juifs, & gliſſer au moins quelques mots pour faire ſentir l'injuſtice de leur demande. Mais à la manière dont il s'exprime, on diroit que les Juifs vouloient quelque Miracle qui prouvât clairement la Divinité de cette nouvelle Religion, & que n'en ayant pas vu de tels, ils n'avoient pas pu s'accommoder de cette Doctrine. Un ſemblable langage ne conviendroit-il pas mieux à St. *Paul*, avant ſa converſion, que depuis ſon Apoſtolat? Il ſemble donc qu'après tous les Miracles qu'avoient vus les Juifs, ſur-tout depuis la Réſurrection de *Jéſus-Chriſt*, ce paſſage des *Corinthiens* ne peut pas être regardé comme le parallèle du Chap. XII de St. *Matthieu*, où des Scribes & des Phariſiens viennent demander un Miracle à *Jéſus-Chriſt*.

„ Mais, dit-on, c'eſt que les Juifs vou-
„ loient un Miracle d'une certaine façon. Ils
„ vouloient qu'il fût produit dans les Airs,
„ ou dans le Ciel. Il leur falloit un prodige
„ ſem-

„ ſemblable à celui de *Joſué*, qui arrêta le „ Soleil (*a*), ou comme quand *Elie* fit au„ trefois deſcendre le feu du Ciel (*b*)". Si c'étoit-là la penſée des Juifs, St. *Paul* auroit bien dû s'exprimer d'une manière à nous le faire entendre. Cependant il ne dit point qu'ils demandaſſent des Miracles d'un certain genre, mais des Miracles en général. Il eſt vrai que l'on prétend que St. *Matthieu* l'a fait pour lui, & l'on cite pour cela le commencement du Chap. XVI de ſon Evangile. *Alors des Phariſiens & des Saducéens vinrent à lui, & pour le tenter, ils le prièrent de leur faire voir quelque Miracle du Ciel.* Je répons encore que quand St. *Matthieu* auroit parfaitement déterminé quelle eſpèce de Miracle les Juifs exigeoient, & que par-là il auroit bien fait ſentir l'injuſtice de leur demande, cela ne diſpenſoit point St. *Paul*, de ſon côté, de parler auſſi clairement aux *Corinthiens*. Mais il y a plus. C'eſt que peut-être St. *Matthieu* n'a point fixé la demande des Juifs, comme on le prétend. Il eſt vrai qu'à s'en tenir à quelques Verſions, ils veulent des Miracles *dans le Ciel*; mais la nôtre dit ſimplement quelque Miracle *du Ciel*, conformément à l'original (*c*). Cela peut ſignifier ſimplement un Miracle qui parte du Ciel, c'eſt-à-dire, un Miracle par où Dieu s'explique clairement ſur la Miſſion de *Jéſus-Chriſt* (*d*). Il pourroit donc être que St. *Matthieu*,

(*a*) *Joſué* X, 12.
(*b*) 2 *Rois* I, 9, 10.
(*c*) ἐκ τῦ οὐρανῦ.
(*d*) Voyez une conſtruction ſemblable, *Matth.* XXI, 24; *ſi le*

bien n'a voulu dire autre choſe, ſinon que ces gens-là demandoient au Sauveur un Miracle, de quelque eſpèce qu'il fût, par où le Ciel s'expliquât en faveur de ſa Miſſion; un vrai Miracle, & qui ſurpaſſât certainement les forces de la Nature.

Mr. *de Cronſaz*, dans les beaux Sermons qu'il a donnés au public, s'y prend un peu différemment pour réſoudre cette difficulté. Explicant ces paroles dont nous cherchons le ſens: *Les Juifs demandent des Miracles*; „ Ont-ils tort, dit-il, de ſouhaiter des Mi„ racles? Les Miracles ne vont-ils pas à éta„ blir la Foi, & n'eſt-ce pas pour en être les „ ſoutiens, que la Puiſſance divine les a opé„ rés"? Voici la Réponſe de cet habile homme. „ St. *Paul*, dit-il, ſe plaint ici des Juifs, „ qui, à leur gré, n'avoient jamais aſſez de „ Miracles. Ils vouloient qu'un ſecond Mi„ racle prouvât la vérité du prémier; un troi„ ſième celle du ſecond; & juſqu'à ce que „ Dieu les entaſſe au gré de l'Incrédulité, „ ils les trouvent toujours trop foibles pour „ la vaincre".

Mais, quelque reſpect que j'aie pour les lumières de ce Savant, il me permettra de dire que nous ne voyons rien dans le Texte qui conduiſe l'eſprit à ces Miracles redoublés. D'ailleurs, comme je l'ai déja remarqué, quand St. *Paul* écrivoit cette Epitre, il y avoit eu

ſi le Baptême de Jean *vient du Ciel*, ἐξ οὐρανοῦ, *ou des hommes*; & Rom. I, 18, *la Colère de Dieu ſe révéle du Ciel*, ἀπ' οὐρανοῦ.

eu cet entaſſement de Miracles qu'on leur fait demander. Outre ceux que firent les Apôtres, le jour de la Pentecôte, & dans la ſuite, j'oublioi de vous alléguer encore les Dons miraculeux que ces Saints Hommes avoient communiqués à l'Egliſe de *Corinthe*. Ces Dons extraordinaires avoient été accordés à un ſi grand nombre de perſonnes, que cela cauſoit de la confuſion dans cette Egliſe, comme il paroit par le XII Chap. de la prémière Epitre. St. *Paul* les blâme de ce qu'ils en faiſoient parade, & de ce que chacun vouloit produire le ſien, & il leur écrit pour regler l'uſage qu'ils en devoient faire.

Un autre inconvénient à entendre les Miracles par ce *Signe* que St. *Paul* dit que les Juifs de ſon tems demandoient, c'eſt l'oppoſition que fait cet Apôtre. *Les Juifs demandent un Signe*, dit-il, *mais nous leur prêchons Chriſt crucifié*. Il eſt clair qu'il veut dire, nous leur préſentons des objets directement oppoſés à leur demande; nous nous accommodons ſi peu à leurs ſouhaits, que ce que nous leur prêchons eſt un *ſcandale* pour eux, c'eſt-à-dire, un ſujet d'incrédulité & d'éloignement pour la Religion Chrétienne. Mais on ne voit pas que la Croix de *Chriſt*, ſoit ſi oppoſée aux Miracles que ſouhaitoient les Juifs. Que de Miracles entaſſés à la mort du Sauveur! Il expire, & toute la Nature frémit. La Terre tremble, les Rochers ſe fendent, le voile du Temple ſe déchire. Si les Juifs ne ſe contentent pas de ces merveilles qui s'opèrent ſur la Terre, & qu'après cela il leur faille

faille encore un prodige dans le Ciel, comme on prétend que c'étoit leur penſée, l'y voila préciſément. Le Soleil perd ſa lumière. Il ſouffre une Eclipſe dans un tems où le cours naturel des Aſtres ne permettoit pas qu'il y en eût. Voila donc ce *Signe* tant demandé, ce Phénomène extraordinaire qu'ils veulent, qui s'opère ou dans le Soleil, ou dans l'Air, hors de la portée des hommes. Il doivent donc être ſatisfaits. St. *Paul*, au-lieu de donner à ſa propoſition ce tour d'oppoſition, devoit dire: *Les Juifs demandent un Signe, & nous le leur donnons tel qu'ils le ſouhaitent, dans les prodiges qui ont accompagné la mort du Sauveur.* Il y a donc apparence que par ce *Signe*, il entend toute autre choſe que nous n'entendons pas encore, mais qui doit être directement oppoſé à la mort ignominieuſe de *Jéſus-Chriſt*. C'eſt ce qu'il s'agit de découvrir.

Le mot de *Signe*, σημεῖον, a originairement une ſignification plus étendue que celle de *Miracle*. Le ſens primitif de ce terme c'eſt de nous donner l'idée de quelque choſe qui frappe, qui fait une grande impreſſion. C'eſt à cauſe de cela que l'Ecriture s'en ſert ſi ſouvent pour déſigner un *Miracle*, qui eſt effectivement une choſe des plus frapantes. Vous trouverez, *Monſieur*, dans vos Dictionnaires, que le verbe σημαίνω ſignifie *inſignio*. Voici donc comment je voudrois traduire en Latin ces paroles dont nous cherchons le ſens: *Judæi petunt inſigne quid.* Je crois que c'eſt-là le ſens du mot σημεῖον dans ce paſſage. Cela ſignifie donc que les *Juifs veulent quelque*

chose qui frape, qu'ils aiment l'éclat, le grand, le merveilleux. Dans ces paroles entendues de cette manière, St. *Paul* aura eu vue les fausses idées que les Juifs s'étoient faites de leur Messie.

On sait que ce Peuple grossier se figuroit que la venue de leur Libérateur seroit accompagnée d'un éclat extraordinaire. Il est vrai que les Juifs anciens n'avoient pas des idées aussi chimériques du Messie que ceux qui vivoient du tems de *Jésus-Christ*. Cependant, comme les promesses de la Loi, prises à la lettre, sembloient se borner aux biens de la Terre, à la paix, à l'abondance, aux victoires; ce Peuple charnel, sur quelques Prophéties mal-entendues, s'attendoit à de semblables biens sous le règne du Messie. Ils se flattoient qu'il leur procureroit de grands honneurs, & de grandes richesses. Mais ils portèrent beaucoup plus loin ces idées chimériques, dès qu'ils se virent soumis à une domination étrangère. Plus ils sentoient le poids de leur misère, & plus ils trouvoient dans les anciens Oracles des promesses d'une délivrance temporelle. Il n'y a point d'Interprète plus trompeur que l'intérêt & la passion. Ne consultant donc plus que leurs souhaits, voici l'idée que les Juifs contemporains de *Jésus-Christ* s'étoient faite du Messie, sur quelques expressions métaphoriques des Prophètes. Ce devoit être un Conquérant qui les délivreroit de la servitude dans laquelle ils gémissoient. Leur imagination poussoit les conquêtes & les triomphes de leur Roi, au-delà

de

de ce qu'on avoit jamais vu. Ils ſe figuroient cet illuſtre Libérateur à leur tête, ſecouant le joug des Romains, étonnant les autres Peuples du bruit & de la terreur de ſes armes, & portant la gloire de la Nation Judaïque au plus haut dégré où elle pût atteindre. Les Diſciples du Sauveur eux-mêmes, inſtruits à ſon Ecole, ne purent ſe défaire d'une eſpérance ſi flateuſe. *Nous eſpérions*, diſent-ils après la mort de leur Maitre, *nous eſpérions que ce ſeroit lui qui rétabliroit Iſraël* (*a*). La gloire de leur Nation les éblouiſſoit ſi fort, & les préoccupoit d'une ſi étrange manière, qu'ils ne pouvoient renoncer à un objet ſi cher de leurs déſirs. On ne ſauroit croire juſqu'à quel point le gros de la Nation portoit ſes eſpérances chimériques. Ils ſe flattoient que le Meſſie ne les rendroit pas ſeulement indépendans des Princes Etrangers, mais qu'il les leur aſſujettiroit tous, qu'il les leur rendroit tributaires. Ils s'attendoient à voir des Rois humiliés devant le Peuple d'Iſraël, & menés en triomphe dans Jéruſalem. Ne ſeroit-ce point cette grandeur imaginaire, ces eſpérances mondaines & chimériques des Juifs que St. *Paul* a en vue quand il dit, *Judæi petunt ſingne quid*? Il faut aux Juifs de la pompe, du merveilleux. Ils veulent que leur Meſſie paroiſſe d'une manière toute éclatante.

Vous ſentez aſſez, *Monſieur*, que tout eſt applani après cette ouverture. St. *Paul* nous aura indiqué, dans ces paroles, la véritable raiſon

(*a*) *Luc.* XXIV, 21.

ſon de ce que les Juifs n'ont pas voulu reconnoitre *Jéſus* pour le Meſſie. C'eſt leur préoccupation qui le leur a fait rejetter, leurs fauſſes idées, leur entêtement pour la grandeur mondaine. Leurs eſpérances groſſières, cette haute proſpérité où ils prétendoient que le Meſſie devoit mettre le Peuple d'Iſraël, leur fermèrent les yeux pour ne pas l'appercevoir quand il parut. Ils furent rebutés par ſa vie obſcure. Son ſupplice ſur-tout ne pouvoit qu'être pour eux une occaſion de le rejetter, une occaſion d'égarement & de chute. Ils attendoient un Libérateur triomphant, magnifique, qui par la force de ſes armes devoit diſſiper tous leurs ennemis, & ils voient un homme pauvre, mépriſé, l'opprobre de leur Nation, condamné enfin à mourir entre deux Voleurs. Ils ne pouvoient ſe mettre dans l'eſprit que ce Meſſie décrit dans leurs Oracles avec des termes ſi grands & ſi magnifiques, ce Meſſie que leur imagination leur repréſentoit environné toujours de pompe & de gloire, pût être cet homme miſérable qui avoit vécu parmi eux, & qui venoit de ſubir une mort honteuſe. Comment ſe figurer que la Croix pût être le Trône de ce Roi? *Parce que les Juifs veulent de la pompe & de l'éclat*, dans leur Meſſie, dit donc St. *Paul*, *la Croix de Chriſt a été un ſcandale pour eux.*

Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir, *Monſieur*, qu'en donnant ce ſens aux paroles de St. *Paul*, l'oppoſition que fera St. *Paul* de *Chriſt crucifié*, à ce Meſſie conquérant, ne peut pas être plus juſte. Mais je dois vous

prier

prier de jetter les yeux ſur un endroit de l'Evangile de St. *Luc*, que je crois qui peut donner du jour à mon explication. *Jéſus-Chriſt* dit aux Phariſiens, ſuivant la Verſion de Berlin : *Le Règne de Dieu ne viendra point avec éclat* (*a*) ; c'eſt-à-dire avec un éclat mondain, ſelon l'attente des Juifs. Mr. *Le Clerc* a traduit *qu'il ne viendra point avec une pompe qui le faſſe remarquer*. Ces deux paſſages ſemblent ſe donner beaucoup de jour mutuellement. St. *Paul*, dans celui de l'Epitre aux *Corinthiens*, que nous expliquons, aura dit que les Juifs vouloient dans leur Meſſie quelque choſe qui frapât les ſens, qui attirât les regards du public ; & *Jéſus-Chriſt*, dans St. *Luc*, leur dit qu'ils ont tort de s'y attendre, que *le Règne de Dieu viendra ſans apparence*, c'eſt-à-dire, ſans tout cet appareil de grandeur qu'ils lui prêtoient dans leur imagination prévenue.

En admettant ce ſens, il n'y aura plus de difficulté dans les paroles de St. *Paul*. J'étois ſurpris d'entendre dire ſi tard à cet Apôtre, je veux dire à la date de ſon Epitre aux *Corinthiens*, que les Juifs avoient rejetté l'Evangile, *parce qu'ils vouloient des Miracles*. Ce n'étoit pas bien plaider la cauſe de la Religion Chrétienne, que d'avancer une ſemblable propoſition ſans aucun correctif. Les Juifs n'avoient pas tort de demander des Miracles, puiſqu'ils tendent préciſément à établir la Foi, & que c'eſt dans cette vue que Dieu les a opé-

(*a*) *Luc*. XVII, 20.

a opérés. Ce ne ſeroit point mettre le tort du côté des Juifs que de prêter à St. *Paul*, le langage qu'on lui fait tenir ; mais quand on me dit qu'entêtés de leur faux merveilleux, & ne voulant reconnoître le Meſſie, qu'au bruit de ſes armes & de ſes victoires, ils ont été choqués de la baſſeſſe de *Jéſus-Chriſt*, & ſur-tout de ſa Croix, tout devient applani pour moi, & je ne ſuis plus ſurpris de leur ſcandale.

Il eſt vrai que pour autoriſer tout-à-fait cette explication, il faudroit avoir quelque autre Paſſage de l'Ecriture Sainte, où ce mot de *Signe*, σημεῖον, ſe prît dans le ſens que je viens d'indiquer. Peut-être que quelqu'un, plus habile que moi, en trouvera. En attendant je vai, *Monſieur*, vous indiquer quelques endroits de l'Evangile, où ce nouveau ſens me paroit ne convenir pas mal.

Le Chap. XXIV de St. *Matthieu* me fournit deux Paſſages de ce genre. Il eſt prédit au vs. 24, qu'il *s'éleveroit de faux Chriſts, & de faux Prophètes, qui feroient de grands Signes, des choſes prodigieuſes.* Si vous dites que des Impoſteurs ont fait de véritables Miracles, vous vous expoſez à une des plus grandes difficultés que l'on puiſſe faire contre la Religion. Vous donnez par-là une facheuſe atteinte aux perfections divines ; & le pis eſt que la preuve que l'on tire des Miracles, en faveur de la Religion Chrétienne, ſe trouve entierement énervée. Si Dieu donnoit le pouvoir à des Séducteurs de faire des Miracles pour atteſter le menſonge, il autoriſeroit l'illuſion,

il

il prêteroit ſon ſceau à l'erreur, & accréditeroit l'impoſture. Peut-on concevoir qu'un Etre ſi bon & ſi ſage veuille ainſi tendre à ſa Créature un piège inévitable?

Pour ſe tirer de cette difficulté, il n'y a qu'à dire qu'il y a bien de la différence entre un vrai Miracle, & un évènement extraordinaire; que les mots σημεῖα, τέρατα, n'ont pas une ſignification ſi limitée qu'on le prétend ordinairement; qu'ils avoient originairement un ſens plus étendu, auquel on eſt obligé quelquefois de revenir; que peut-être le Sauveur veut dire ſimplement dans cette Prophétie raportée par St. *Matthieu*, que ces Impoſteurs feront quelque choſe de frapant, de propre à exciter l'admiration des hommes, qui eſt préciſément le ſens que nous avons donné au Paſſage de St. *Paul*, que nous avons eſſaié d'éclaircir.

Je ſerois fort tenté encore d'entendre de cette manière le Paſſage du XIII Chap. du *Deuteronome: Quand il paroitra au milieu de vous quelque Prophète... qui fera quelque Signe ou quelque prodige.. & qui voudra vous engager à ſervir d'autres Dieux*, &c. (*a*).

Mais vous m'arrêtez tout court. „ Eſt-ce „ ainſi, me dites-vous, qu'on doit expliquer „ l'Ecriture? On a un Syſtême de Théolo„ gie dans la tête, & on eſſaie enſuite d'y ra„ mener tous les Paſſages, quoiqu'il y en ait „ pluſieurs qui ne le favoriſent nullement. „ Pour cela, on eſt obligé de changer quelque-

(*a*) *Deuter.* XIII, 1, 2, 3.

„ quefois le ſens naturel de certaines expreſ-
„ ſions ; on leur en donne un qui n'eſt point
„ dans l'uſage ordinaire, & le tout afin que le
„ Syſtème reçu n'en ſouffre point. Mauvaiſe
„ méthode. Ce n'eſt point par les déciſions
„ des Théologiens, mais par les ſeules Rè-
„ gles de la Critique qu'il faut tâcher d'éclair-
„ cir un Paſſage obſcur. Autrement l'eſprit
„ de parti nous empêchera toujours d'expli-
„ quer & de traduire fidelement les Livres
„ Sacrés".

Pour profiter de votre leçon, que je crois, *Monſieur*, fort juſte & fort ſage, je vai ſuivre la route que vous m'indiquez, & tâcher par-là d'expliquer un endroit fort obſcur de ce même Chap. XXIV de St. *Matthieu : Alors*, dit Jéſus-Chriſt, *le Signe du Fils de l'homme paroitra dans le Ciel* (*a*). On ne ſait ce que c'eſt que ce *Signe* du Fils de l'homme. Les uns veulent que ce ſoit la Croix, que le Sauveur portera alors comme un étendard ; d'autres l'expliquent de quelque préſage lumineux, éclatant de la venue de *Jéſus-Chriſt*. Chaque Commentateur a ſur cet endroit obſcur quelque penſée particulière. Mais donnez au mot de φαινεῖον le même ſens que nous lui avons donné dans le paſſage des *Corinthiens*, & vous verrez naitre une explication fort claire de cette Prophétie : *Alors paroitra l'éclat, la pompe du Fils de l'homme*. La ſuite de ce verſet appuie tout-à-fait ce ſens. *On verra le Fils de l'homme venant ſur les nuées du Ciel, avec une*

(*a*) *Matth.* XXIV, 30.

une grande puiſſance, & *une grande Majeſté* (*a*). C'eſt une alluſion à ce paſſage de *Daniel*, où le *Fils de l'homme* nous eſt repréſenté avec tout cet appareil. Il nous y eſt dépeint, & comme Roi, & comme venant ſur les nuées du Ciel. *Jéſus-Chriſt* veut donc dire ici, alors le Fils de l'homme paroitra avec cette gloire que le Prophète *Daniel* a décrite. Le *Signe* du Fils de l'homme paroit équivalent à ce que dit St. *Paul* dans ſa 2de Epître aux *Theſſaloniciens*. Il nous parle de l'*éclat de l'avènement du Seigneur* (*b*); c'eſt-à-dire, la venue du Seigneur qui ſera illuſtre, glorieuſe, remarquable. Le *Fils de l'homme* a paru ſur la terre dans l'humiliation. On avoit peine à démêler ſa grandeur au travers de cette baſſeſſe apparente où il a vêcu. Mais on nous apprend ici qu'un jour il viendra avec des marques ſi éclatantes, que les plus aveugles pourront appercevoir ce qu'il eſt. Il paroitra alors brillant de l'éclat le plus frapant, & il étalera toute ſa Majeſté.

Ce qui ſemble prouver qu'il ne faut point chercher d'autre miſtère dans ce *Signe* du Fils de l'homme, c'eſt la manière dont St. *Marc* raporte ces paroles; il ne parle point de ce Signe du Fils de l'homme, mais voici le parallèle du paſſage de St. *Matthieu*, qui le dévelope fort clairement. *Alors*, dit-il, *on verra le Fils de l'homme venant ſur les nuées, avec une grande puiſſance, & une grande Majeſté* (*a*).

(*a*) *Matth.* XXIV, 30.
(*b*) 2 *Theſſal.* II, 8.

jeſté (*a*). Voyez encore St. *Luc* qui explique la choſe de la même manière (*b*). Voila le meilleur Commentaire ſur ce *Signe* du *Fils de l'homme*, & qui ne laiſſe plus rien à déſirer. Dans St. *Matthieu* le *Signe du Fils de l'homme* eſt donc l'éclat, la pompe de *Jéſus-Chriſt*, dans ſon ſecond avénement; & dans le Paſſage des *Corinth. où les Juifs demandent un Signe*, c'eſt auſſi apparemment l'éclat & la pompe que les Juifs attendoient mal à propos dans leur Meſſie, la prémière fois qu'il devoit paroître ſur la terre. Il me ſemble qu'on peut regarder ces deux Paſſages comme ſe donnant beaucoup de jour l'un à l'autre.

Les préjugés des Juifs ſur leur Meſſie triomphant, à la manière des Rois de la terre les plus illuſtres, pourroient auſſi expliquer pluſieurs autres endroits de l'Ecriture qui ſont demeurés obſcurs juſqu'à préſent. Un de nos Amis a, par exemple, appliqué fort heureuſement cette Clé à ce que dit encore St. *Paul* dans la 2de aux *Corinth.* Chap. V. *Nous ne connoiſſons plus deſormais perſonne ſelon la chair; & quand nous aurions autrefois connu Chriſt ſelon la chair, nous ne le connoiſſons plus à préſent de cette ſorte* (*c*). Les plus judicieux Interprètes n'ont rien de ſatisfaiſant là-deſſus; voyez, par exemple, la Note du Teſtament de Berlin ſur ces paroles: „ Quand nous aurions eu l'avantage de voir *Jéſus-Chriſt* en chair,

(*a*) *Marc.* XIII, 26.
(*b*) *Luc.* XXI, 27.
(*c*) 2 *Cor.* V, 16.

„ chair, *diſent ces Meſſieurs*, d'être de ſes pa-
„ rens comme *Jaques* & *Jean*, c'eſt un avan-
„ tage qui eſt paſſé, à préſent que *Jéſus-Chriſt*
„ eſt dans le Ciel, & qui n'eſt d'aucune con-
„ ſidération par raport à lui.

Ne trouvez-vous point, *Monſieur*, que c'eſt quelque choſe de bien foible que ce que l'on fait dire à St. *Paul*, que s'il avoit eu l'avantage de jouir de la préſence charnelle de *Jéſus-Chriſt*, quand il parut ſur la Terre, cet avantage auroit néceſſairement ceſſé à l'Aſcention du Sauveur ? Mais appliquez ici la prévention où St. *Paul* avoit été, comme ceux de ſa Nation, ſur la grandeur mondaine du Meſſie, & vous aurez quelque choſe de plus précis & de plus inſtructif. St. *Paul*, dans le vers. 12, venoit de condamner *ceux qui tirent leur gloire de ce qui n'eſt qu'extérieur*. Il ajoute que pour lui, il eſt bien éloigné de juger du mérite des gens, par ces dehors qui impoſent au commun des hommes. *Nous ne connoiſſons perſonne ſelon la chair*. Il inſinue par-là qu'il avoit eu ce défaut quand il étoit encore dans le Judaïſme, mais qu'il eſt parfaitement guéri depuis ſa Converſion : *Et ſi nous avons autrefois connu le Chriſt ſelon la chair*, c'eſt-à-dire, ſi nous avons eu ſur la grandeur temporelle du Meſſie, les mêmes préjugés que toute la Nation Juive, *nous ne le connoiſſons plus à préſent de cette ſorte* ; nous ſommes entierement revenus de ces penſées charnelles, & nous avons préſentement des idées plus juſtes & plus épurées du Meſſie. Il ajoute que *ſi quelqu'un eſt en Chriſt, il eſt une nouvelle Créature* ; c'eſt-à-

dire,

bais les Complimens, j'aime mieux m'en tenir à votre jugement ſur les Conjectures de notre Critique. Je l'attens inceſſamment, & j'ai l'honneur d'être, &c.

ARTICLE V.

HISTOIRE UNIVERSELLE *depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent, traduite de l'Anglois, d'une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES, &c. Tome V, pag. 648 (*a*).

CE nouveau Tome n'eſt ni moins diverſifié, ni moins important que les précédens. On y trouve d'abord l'Hiſtoire d'*Achaie*, celle d'*Etolie*, & d'*Athènes*, depuis la Ligue des *Achéens* juſqu'à préſent. Delà nos Auteurs paſſent à l'Hiſtoire d'*Ionie* & des Etats Grecs dans l'*Aſie Mineure*. Ils nous donnent après cela, celle des Iles de *Sicile*, de *Syracuſe*, de *Rhodes*, de *Crète*, de *Cypre*, de *Samos*, & des autres Iles Greques. A la ſuite de l'Hiſtoire de ces Iles vient enfin celle de *Macédoine*, par où finit ce cinquième Tome. L'Hiſtoire de ce Royaume eſt diviſée en 4 Parties. La prémière contient la Deſcription de la Macédoine. On expoſe dans la ſeconde, l'Antiquité, le Gouvernement, les Coutumes, les Loix, les Manières, & la Diſcipline Militaire des Macédoniens. La troiſième eſt deſtinée à l'Hiſtoire de ce Royaume, depuis

(*a*) L'Extrait du Tome IV ſe trouve à la page 364 du Tome XXXI de cette Bibliothèque.

puis sa fondation jusqu'au Règne de *Philippe*, Père d'*Alexandre*. Le Règne de *Philippe* forme la quatrième & dernière Partie.

Tel est le plan de ce Volume, plan méthodique, bien conçu, & très propre à fixer les idées. Il y règne, d'un bout à l'autre, la même exactitude, la même érudition, que dans les Tomes précédens. Ainsi, nous renvoyons sur cet article aux Extraits que nous en avons donnés dans ce Journal. Nous ne suivrons point ici nos Auteurs dans cette vaste carrière qu'ils parcourent. Les moindres détails, où nous entrerions sur chaque Païs, nous conduiroient bien au-delà des bornes d'un Extrait. Cependant, pour en donner du moins une légère idée, nous détacherons de l'Histoire de *Sicile* & de *Macédoine*, quelques morceaux capables d'intéresser le Lecteur, & d'exciter sa curiosité.

La *Sicile*, autrefois le théatre de plusieurs grands évènemens, est la plus considérable de toutes les Iles de la Méditerranée. Outre le nom de *Sicile*, sous lequel elle étoit connue autrefois, on lui donnoit encore ceux de *Sicanie*, & de *Trinacrie*, ou *Triquètre*. Les deux prémiers noms étoient dérivés des Sicules & des Sicanes, qui occupoient une partie considérable du Païs. Le dernier dérivoit de sa figure triangulaire, formée par les trois fameux Promontoires de *Pélore*, de *Pachyne*, & de *Lilybée* (*a*). Les Habitans appellent présente-

(*a*) *Terra tribus Scopulis vastum procurrit in æquor; Trinacris à positu nomen adepta loci.* Ovide.

ſentement le Cap de Pélore, *Capo di Faro*; ou *Capo della torre di Faro*. On trouvera dans l'Ouvrage même l'Hiſtoire de l'origine de ſon ancien nom; origine d'autant moins certaine, que les Ecrivains qui la raportent, diffèrent entre eux dans quelques circonſtances, & que la choſe même eſt révoquée en doute par d'autres Auteurs. Ce Promontoire fait face à l'Italie, dont il eſt ſéparé par le Détroit de Meſſine, qui s'étend depuis la Tour de *Faro*, c'eſt-à-dire, depuis la partie la plus ſeptentrionale de l'Ile, juſqu'au Cap *Dell' armi*, qui forme la partie la plus méridionale de la Calabre.

Le Détroit en queſtion, appellé *Fretum Siculum* par les Latins, *il Faro di Meſſina* par les Italiens, & le *Fare de Meſſine* par les François, peut avoir, ſuivant *Pline* (*a*), *Strabon* (*b*), & d'autres Géographes, entre douze & quinze milles dans l'endroit le plus large, & environ un mille & demi dans l'endroit le plus étroit: auſſi prétend-on que, quand Meſſine fut priſe par les Carthaginois, pluſieurs des Habitans gagnèrent à la nage les Côtes d'Italie. La petiteſſe de cette diſtance donna lieu à une opinion reçue parmi les Anciens, ſavoir, que la Sicile tenoit jadis au Continent de l'Italie par un Iſthme, qui fut peu à peu mangé par l'eau, ou englouti par des tremblemens de terre. *Pline* (*c*), avec ſa cré-

(*a*) L. IV, c. 6.
(*b*) L. V, p. 177.
(*c*) L. III, c. 8.

crédulité ordinaire, parle de ce changement comme d'un fait inconteſtable. Un Ecrivain moderne (*a*), fort connu dans la République des Lettres, va encore plus loin, & marque juſqu'au tems où l'évènement, dont il s'agit, eſt arrivé. Il dit que ce fut ſous le règne d'*Acaſte*, fils d'*Eole*, qui fut élevé ſur le Trône par les Sicules vers le tems que les Enfans d'Iſraël ſortirent d'Egypte. Il avoue avoir l'obligation de cette découverte à *Euſtathius*, qui l'a tranſmiſe à la Poſtérité, dans ſes Obſervations ſur *Denys Périégète* (*b*). Mais les Auteurs les plus judicieux, parmi les Anciens (*c*), regardent cette prétendue ſéparation comme fabuleuſe, & en parlent comme d'une choſe qu'on dit ſimplement être arrivée (*d*).

On

(*a*) Tanaq. Faber, L. I. *Epiſt.* 14.

(*b*) Euſtath. *in Perieget. verſ.* 475.

(*c*) Mela, L. I. c. 2. Strab. *Lib.* V.

(*d*) Quelques Poëtes ſont, à cet égard, auſſi reſervés que les Hiſtoriens en queſtion. Voici ce qu'en dit *Ovide*, Metam. L. XV. verſ. 290.

Zancle quoque juncta fuiſſe
Dicitur Italiæ, donec confinia Pontus
Abſtulit, & media Tellurem reppulit unda.

Et *Virgile*, Eneid. L. III. verſ. 414.

Hæc loca, vi quondam & magnâ convulſa ruinâ
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetuſtas)
Diſſiluiſſe ferunt; cum protinus utraque Tellus
Una foret, venit medio vi Pontus, & undis
Heſperium Siculo latus abſcidit; arvaque & urbes
Litore diductas angusto interluit æſtu.

On peut juger par cette deſcription, plus étendue dans l'Ouvrage même, de celles que donnent nos Auteurs des autres Païs dont ils raportent l'Hiſtoire. Après cette idée générale de l'Ile, ils font connoître les Villes qui s'y trouvoient autrefois, ou qui y ſont encore aujourdhui. Ils n'oublient pas, après la deſcription de ces Villes, de dire un mot des principales Rivières de l'Ile, & de l'*Etna*, ou Mont *Gibel*, ſi fameux par ſes Volcans.

Cette Montagne, la plus haute de toute la Sicile, a huit milles de hauteur & dix-ſept de circonférence. Il y a au bas des endroits très fertiles, le milieu eſt couvert de Bois, & le ſommet eſt comme enſéveli ſous la Neige une grande partie de l'année, ce qui n'empêche pas qu'il n'en ſorte continuellement des feux & des cendres chaudes (*a*). Le feu, toujours allumé dans les entrailles de cette Montagne, a fait dire aux Poëtes que les Cyclopes y travailloient ſous les ordres de *Vulcain*, & que ce lieu ſervoit de priſon aux Géans qui s'étoient rebellés contre *Jupiter*. Le Vulgaire regarda bientôt ces fictions comme des vérités, & s'imagina que l'Etna étoit le lieu de la réſidence de *Vulcain* & le ſiège de ſon Empire.

(*a*) C'eſt ce que *Silius Italicus*, L. XIV, v, 571, exprime fort élegamment dans les Vers ſuivans:

Summo cana jugo cohibet, mirabile dictu!
Vicinam flammis glaciem, æternoque rigore
Ardentes horrent ſcopuli: ſtat vertice celſi
Collis hyems, calidaque Nivem tegit atra favilla.

re. Dans cette ſuppoſition, on lui bâtit un Temple ſur la Colline, où l'on conſervoit, ſuivant *Elien* (*a*), un feu toujours allumé dans le Temple de *Veſta*, cet Élément étant un ſymbole de *Vulcain*. Quand l'Etna vomiſſoit plus de feu qu'à l'ordinaire, les Romains regardoient la choſe comme un mauvais préſage, ayant obſervé que deux cruelles guerres, dont l'une ſuivit de près la mort de *Jules-Céſar*, furent précédées par des torrens de feu ſortis du Mont Etna. Les conflagrations les plus remarquables, arrivées depuis ce tems-là, on été celles de 1169, 1329, 1408, 1444, 1447, 1536 & 1554, dont la dernière abîma preſque entierement la Catanie & les Contrées voiſines, ce que fit pareillement celle de 1669 (*b*).

Le morceau d'Hiſtoire, qui concerne les Habitans de l'Ile de Sicile, eſt tout plein de ſavantes recherches & de remarques puiſées dans les meilleurs Auteurs. Nous n'en dirons qu'un mot. Les *Cyclopes* & les *Leſtrigons* furent, ſuivant *Juſtin*, *Pline*, *Solin*, & *Thucydide*, les prémiers Habitans de Sicile. On prétend qu'ils s'établirent dans le territoire de Léonte, & dans les Païs voiſins du Mont Etna; mais nous ne ſavons, touchant leur origine, que ce que nous en racontent les Poëtes.

Les

(*a*) L. III. *de Annal.*

(*b*) On trouvera le détail & les cauſes de ces phénomènes dans *Fazellus*, *Cluvier*, & *Léontin*, qui a fait une *Pyrologie Typographique.*

Les plus anciens Habitans, après les Cyclopes, étoient les *Sicanes*, qui, au raport de *Diodore* (*a*), ſe diſoient originaires de l'Ile. Mais *Thucydide* (*b*), *Denys* d'*Halycarnaſſe* (*c*), *Philiſte* cité par *Diodore* (*d*), *Solin* (*e*), & le Poëte *Silius* (*f*) nous apprennent qu'ils vinrent d'une Contrée en Eſpagne, arroſée par le *Sicanus*, que *Servius* (*g*), ſur d'aſſez foibles fondemens, prend pour le *Ségro*. *Diodore* eſt de ſentiment que les Sicanes ont été les préniers Habitans de la Sicile, & s'appuie à cet égard de l'autorité de *Timée*, qui, dans ſon Hiſtoire de Sicile, a remonté juſqu'aux tems les plus reculés. Suivant cet ancien Auteur, les Sicanes furent au commencement en poſſeſſion de toute l'Ile, & cultivèrent le Païs à l'entour du Mont Etna, cet endroit étant plus fertile que les autres. Ils bâtirent un grand nombre de petites Villes & de Villages ſur les hauteurs, pour ſe garantir des Voleurs & des Brigands. Chaque Ville ou Diſtrict avoit ſon Prince particulier. Ils continuèrent à vivre de cette manière, juſqu'à ce que l'Etna commença à vomir des flammes, & à rendre le Païs d'alentour inhabitable. Dans cette extrémité ils abandonnèrent leurs anciennes demeures, & ſe retirèrent vers la partie la plus occidentale de l'Ile, où ils étoient encore du tems de *Thucydide* (*h*).

Quel-

(*a*) L. V. c. 2. (*b*) L. VI.
(*c*) L. I. (*d*) L. V. c. 2.
(*e*) C. 10. (*f*) L. XIV.
(*g*) *In Æneid.* L. VIII. (*h*) Ibid.

Quelques *Troyens*, après la deſtruction de leur Ville, ſe rendirent en Sicile, s'y établirent parmi les Sicanes, bâtirent les Villes d'Eryx & d'Egeſte, & devinrent un même Peuple avec les anciens Habitans, prenant le nom général d'*Elymi* ou d'*Elymæi*. Ils furent joints dans la ſuite par quelques Phocéens, qui vinrent s'y établir à leur retour du Siège de Troye. Les Sicules, ou Siciliens proprement dits, paſſèrent en Sicile après que les Sicanes eurent été tranquiles poſſeſſeurs de cette Ile durant pluſieurs ſiècles. Ils étoient, au raport d'*Hellanicus* de *Lesbos*, les anciens Habitans de l'Auſonie proprement ainſi nommée; mais ayant été chaſſés par les *Opici*, ils ſe réfugièrent en Sicile, & s'y établirent dans les endroits mêmes que les Sicanes avoient abandonnés. Peu contens des étroites limites où les Sicanes prétendoient les renfermer, ils s'étendirent peu à peu aux dépens de leurs Voiſins. Cette eſpèce d'invaſion donna bientôt lieu à une ſanglante Bataille, dans laquelle les Sicanes furent entierement défaits, & obligés à ſe retirer dans un coin de l'Ile. Les Sicules, ſe voyant alors maitres de la plus grande partie du Païs, changèrent l'ancien nom de Sicanie en celui de Sicile (*a*).

Les Phéniciens s'établirent auſſi ſur cette Côte, & dans les Iles voiſines, pour la commodité de leur Commerce; mais la venue des Grecs les engagea à ſe retirer dans le Païs des *Elymi*, afin d'être plus près de Carthage. Environ

(*a*) Thucydid. *ubi ſupra*. Dion. Halycarn. L. I.

viron trois cens ans après l'arrivée des Sicules, l'Ile commença à être connue des Grecs. Les prémiers qui y paſſèrent, furent les Chalcidiens d'Eubée, ſous la conduite de *Thucles*, qui bâtit Naxe, & érigea un magnifique Autel à l'honneur d'*Apollon*, lequel, au raport de *Thucydide*, ſubſiſtoit encore de ſon tems hors de la Ville. L'année ſuivante, qui fut la troiſième de la XVII Olympiade, *Archias* le *Corinthien* fonda Syracuſe. Sept ans après une nouvelle Colonie de Chalcidiens bâtit Léonte & Catane, après avoir chaſſé les Sicules, qui faiſoient leur demeure dans cette partie de l'Ile.

Nous ne ſuivrons pas nos Auteurs dans les autres détails qu'ils nous donnent des différentes Nations tant Greques que Barbares, qui s'établirent en Sicile. A l'égard du Gouvernement de ces Peuples, ils nous apprennent, ſur la foi des anciens Hiſtoriens qu'ils ont conſultés, que les Sicanes avoient au commencement autant de Rois que de Villes; mais qu'ils furent aſſujettis dans la ſuite à un ſeul Prince. L'Hiſtoire n'a conſervé le ſouvenir que de deux de leurs Rois, nommés *Cocalus* & *Teutus*. Nos Auteurs en raportent quelques particularités qui méritent d'être connues, & pour leſquelles nous renvoyons à l'Ouvrage même. Les Sicules furent auſſi ſujets, d'abord à pluſieurs Princes, & enſuite à un ſeul. *Eole*, ſuivant *Diodore* & *Juſtin*, fut leur prémier Roi, & eut pour Succeſſeur *Bùtes*, qui fut remplacé par *Eryx*. Mais le plus fameux de leurs Princes fut *Ducétius*, qui gou-

gouverna les Siculs avec beaucoup de ſageſſe, bâtit la Ville de Palicon, & fit tranſporter celle de Néas, le lieu de ſa naiſſance, des hauteurs où elle étoit, en raſe campagne. Il fut défait par les Syracuſains, & s'étant rendu à eux il fut remis en liberté, à condition qu'il quitteroit la Sicile, & meneroit une vie privée à Corinthe.

Tous ces faits, plus détaillés & mieux ſuivis dans l'Ouvrage même, ſont ſouvent accompagnés de Notes toujours inſtructives, & plus ou moins longues, ſuivant que la matière eſt plus ou moins importante. On en trouvera une fort étendue ſur le Prince *Ducétius*, dont nous venons de parler; & cette Note contient les principaux évènemens de ſon règne, leſquels on n'auroit pu placer commodément dans le Texte, ſans trop interrompre le fil de l'Hiſtoire générale. Il y a une autre Note ſur la Ville de *Palicon*, dont nous venons auſſi de faire mention; & comme elle eſt beaucoup plus courte que celle qui concerne *Ducétius*, nous allons l'expoſer, ſans y faire le moindre changement, afin qu'on puiſſe du moins juger par elle de ce que peuvent valoir les autres.

„ Cette Ville, *diſent nos Hiſtoriens*, s'ap-
„ pelloit ainſi d'après un Temple voiſin dédié
„ aux Dieux *Palici*, deux frères jumeaux,
„ fils de *Jupiter* & de la Nymphe *Thalie*. Ce
„ Temple étoit fameux par les choſes étran-
„ ges qu'on en racontoit; mais bien plus en-
„ core par les Sermens qu'on y prêtoit, &
„ qu'on prétendoit être ſi ſacrés, que la vio-

„ lation en étoit toujours ſuivie de quelque „ châtiment ſoudain & exemplaire. Ce lieu „ ſervoit d'azile à tous les opprimés, & par- „ ticulierement aux Eſclaves maltraités par „ leurs Maitres. Ils reſtoient dans le Tem- „ ple, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait leur paix, „ par l'intervention de quelques Médiateurs „ choiſis de part & d'autre; & il n'y avoit pas „ un ſeul exemple, qu'un Maitre eût man- „ qué à ſa parole, après avoir promis de par- „ donner à ſes Eſclaves : tant la vengeance „ des Dieux, qu'on adoroit dans ce Temple, „ paſſoit pour ſévère envers ceux qui vio- „ loient leurs Sermens (*a*) ".

Nos Auteurs, après avoir expoſé tout ce qu'ils ont pu raſſembler touchant les prémiers Habitans de la Sicile, en examinant le petit nombre de Fragmens qui nous reſtent ſur ce ſujet, paſſent à l'Hiſtoire des Colonies Greques établies dans cette Ile, en commençant par celle de Syracuſe, le plus puiſſant Etat & la Cité la plus conſidérable de toute l'Ile. On peut par-là juger de l'ordre qu'ils obſervent par-tout ailleurs, ne quittant guère un ſujet qu'ils ne l'aient entierement épuiſé. Pour éviter la confuſion que pourroit cauſer la grande abondance des matières, ils ont ſoin de placer quelquefois ſous certains Chefs les Hiſtoires particulières d'un même Etat, & cela par autant de *Sections*, qui ſoulagent la mémoire, & fourniſſent au Lecteur l'occaſion de reprendre haleine pour continuer ſa route avec plus de vigueur & d'agrément.

Tout

(*a*) Diodor. Sicul. Lib. XVI. c. 22.

Tout ce que nous allons dire, dans la ſuite de cet Extrait, roulera entierement ſur l'*Hiſtoire des Macédoniens*, laquelle eſt partagée en 4 Sections, dont on a donné ci-deſſus les Titres. Nous ne tirerons de la prémière, où l'on expoſe la deſcription du Païs, qu'un ſeul article remarquable, qui fait voir d'où pouvoit venir la quantité prodigieuſe de Chevaux qu'on trouvoit en Macédoine ſous ſes anciens Rois.

Dans un Haras, près de Pella, il y avoit juſqu'à 300 Chevaux entiers, & juſqu'à 30000 Jumens (*a*). Il paroit par-là, diſent nos Auteurs, que c'étoit un trait de prudence militaire aux Rois de Macédoine, de ſe former un Corps d'Infanterie, qui pouvoit leur être d'uſage par-tout, au-lieu que la Cavalerie n'étoit en état d'agir que dans les Plaines. Cependant leur paſſion extrême pour la Chaſſe les porta à nourrir un grand nombre de Chevaux, ces Animaux vivant non-ſeulement de peu en ce Païs-là, mais étant de plus extrêmement forts & agiles. Ainſi, il n'y avoit pas lieu d'être ſurpris que les Armées Macédoniennes fuſſent ſi redoutables, leur Infanterie & leur Cavalerie étant excellente l'une & l'autre.

Il y a bien des choſes dignes de remarque dans les ſavantes recherches qu'ont faites nos Auteurs ſur le Gouvernement, les Coutumes, & les Loix des Macédoniens. Nous en toucherons quelque choſe, ne fût-ce que pour en

(*a*) Ælian. *Var. Hiſtor.* L. VII.

en donner une légère idée. Les Rois de Macédoine ne gouvernoient leurs Sujets que ſuivant les Loix, ou plutôt ſuivant les Maximes de l'Equité Naturelle, & ne s'abandonnoient pas à l'ivreſſe du Pouvoir abſolu. C'étoit-là un des articles fondamentaux de la Conſtitution de cet Etat, & qui ſubſiſta juſqu'au renverſement du Royaume même. Dans les cas, où il s'agiſſoit de Peines capitales, la cauſe étoit plaidée devant l'Armée ou devant le Peuple; &, avant que les Coupables euſſent été condamnés à l'un ou à l'autre de ces Tribunaux, le Roi ne s'arrogeoit point l'autorité de les faire mourir.

On trouve plus d'un exemple de cette coutume dans le Règne d'*Aléxandre*, qui obſerva les uſages de ſon Païs, dans le tems même qu'il en étoit bien loin, & ne crut pas que toutes ſes victoires puſſent l'exemter de cette eſpèce d'obligation. Quand, dans un tranſport de fureur, il tua *Clitus*, il voulut, revenu à lui-même, ſe donner la mort, & il l'auroit fait, ſi l'Armée n'avoit pas intercédé, & n'avoit pas pris la faute ſur elle (*a*). *Polybe* nous apprend (*b*) que quand *Philippe*, le pénultième des Princes Macédoniens, eut fait ſaiſir *Léontius*, qu'il ſoupçonnoit d'avoir conſpiré contre lui, un Corps d'Infanterie, qui avoit dévancé l'Armée, envoya des Députés chargés de dire, que cette partie de l'Armée qui les avoit dépêchés, demandoit qu'on ne déci-

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 11, 12.
(*b*) Hiſt. L. V. c. 27.

décidât rien qu'elle ne fût présente, & que si *Philippe* leur refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour une injure insigne. A la vérité le même Auteur ajoute que le Roi, irrité de ce message, n'en fit mourir *Léontius* que plus promtement; mais il s'excusa sur la nécessité où il avoit été d'en agir ainsi, & punit le reste des Conspirateurs, suivant l'ancien usage, *par sentence de l'Armée*. Les Macédoniens ne laissoient pourtant pas d'être de fidèles & zèlés Sujets, & ils portoient même quelquefois un peu trop loin l'affection pour leurs Princes. Ils donnèrent une preuve bien sensible de cette grande affection, en faisant, ou en adoptant une Loi des Perses, en vertu de laquelle, non-seulement les Conspirateurs, mais même tous leurs Parens, devoient être exterminés (*a*).

On m'avouera que cette Loi a quelque chose qui revolte, & qui fait d'autant plus d'horreur, qu'elle paroit injuste, & qu'elle est tout-à-fait contraire à l'humanité. Je ne vois pas bien quel pouvoit être le motif d'une Loi si sévère; car, si un Scélérat ne pouvoit être retenu par la crainte des supplices dont il étoit menacé, il n'y a guère d'apparence qu'il dût s'abstenir du crime par la vue du danger auquel il exposoit ses Parens. Une pareille Loi n'étoit certainement pas fondée sur les règles de la justice & de l'équité.

Les Princes Macédoniens ne se gênoient guère en fait de Mariage. Ils avoient souvent plu-

(*a*) Q. Curt. Lib. VI. c. 11.

plusieurs femmes & un grand nombre de Concubines (*a*). Ils étoient fort sévères sur l'article de l'Education de leurs Enfans; ils leur donnoient des Maitres, qui les formoient à l'amour de la Vertu & de la véritable Gloire. Leurs Filles étoient élevées dans des principes de Sageſſe, & s'occupoient à un travail convenable à leur Sexe. Ce qu'*Aléxandre* dit à *Siſygambis* peut ſervir d'exemple à cet égard: *Ma Mère, l'habit que je porte, eſt non-ſeulement un préſent de ma Sœur, mais auſſi l'ouvrage de ſes mains* (*b*).

Nos Auteurs font voir par un grand nombre d'exemples que nous n'alléguerons pas ici, combien les Macédoniens étoient ſages & prudens dans ce qui regardoit le Gouvernement en général; mais ils nous font remarquer en même tems qu'ils démentoient cette habileté dans un article bien important, c'eſt-à-dire, dans le peu de ſoin qu'ils avoient de leur Marine, quoique la ſituation de leur Païs leur donnât à cet égard de très grands avantages. Leur ignorance en fait de Marine paroit par les Expéditions Navales d'*Aléxandre*, & par la fraieur que ſes Matelots éprouvoient à chaque objet nouveau qui frappoit leurs regards (*c*). La ſeule raiſon que l'on puiſſe rendre de ce contraſte, eſt que le Continent étoit pour eux un théatre continuel de guerre avec leurs Voiſins, & que leurs Ports ſe trouvoient en

(*a*) Plut. *in Anton. circa fin.*

(*b*) Q. Curt. L. V. c. 11.

(*c*) Arrian. L. III. Q. Curt. L. IX. Diod. Sicul. L. XVII.

en ce tems-là, ou entre les mains des Puiſſances Maritimes de la Grèce, ou bloqués par leurs Flottes. *Philippe*, qui s'appliqua le prémier à mettre la Marine dans ſon Païs ſur un bon pied, n'eut pas le tems de remplir ſon plan, ayant été enlevé par une mort prématurée. Son Succeſſeur, entre pluſieurs autres grands deſſeins, avoit formé celui d'augmenter ſes Flottes, quand il mourut à Babylone (*a*).

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché d'apprendre ici quelle étoit la Diſcipline Militaire des Macédoniens, laquelle fit que d'un Peuple obſcur & peu conſidérable, ils devinrent les Souverains de la Grèce. La valeur étoit naturelle à ces Peuples. Dans la ſuite ils y ajoutèrent une excellente Diſcipline, & cet heureux mélange de courage & d'habileté les rendit à la fin invincibles. On doit cette remarque à *Polybe* (*b*), Auteur également recommandable pour ſa véracité & pour ſa pénétration. On dira peut-être: Si les Macédoniens ont toujours été un Peuple ſi vaillant, d'où vient qu'ils ont été ſi longtems ſoumis à la domination des Perſes? Comment ſe peut-il qu'ils ayent été dans une eſpèce de dépendance des Illyriens, des Thraces, & de pluſieurs autres Nations, & tributaires des Athéniens mêmes juſqu'au tems de *Philippe*.

Nos Auteurs donnent, dans le cours de leur Hiſtoire, la réponſe à toutes ces queſtions. On

(*a*) Diodor. Sicul. L. XVIII.

(*b*) Hiſt. L. IV. c. 11.

On y verra que les Peuples, qui viennent d'être nommés, ont été autant d'obſtacles placés dans le chemin que les Macédoniens devoient ſuivre, & qu'après des efforts continuels ils les ont à la fin tous ſurmontés. Il eſt bien vrai que les Macédoniens furent ſouvent moins puiſſans, quoique jamais moins braves que leurs Voiſins; que juſqu'au tems de *Philippe*, ils ne furent rien moins que riches; & que juſqu'au Règne de ce Prince, ils n'avoient point fait paroître l'ambitieuſe eſpérance de ſe rendre maîtres de la Grèce; mais dès qu'une fois le génie de leur Prince ſe fut ouvert une route à de grandes conquêtes, ils le ſecondèrent avec une ardeur ſans égale, &, pour faire réuſſir ſes projets, ils ſubirent la plus ſévère Diſcipline. Dès lors la Guerre devint une occupation Nationale, au point que les Jeunes-gens de l'Armée d'*Alexandre* avoient été non-ſeulement élevés, mais étoient même nés dans le Camp. Comme ce ſujet demande qu'on entre dans quelque détail, nos Auteurs le deviſent en cinq articles, dont voici le précis.

1. Le prémier regarde le choix des Soldats qui compoſoient les Armées. Ces Soldats ne conſiſtoient d'abord qu'en Macédoniens. Dans la ſuite, quand les Rois de Macédoine devinrent plus puiſſans, leurs Troupes furent augmentées de celles de leurs Alliés, & de quelques Corps de Mercénaires. Les Macédoniens nés ſervoient à leurs propres dépens, & ſe contentoient du butin qu'ils faiſoient ſur l'En-

l'Ennemi (*a*). Les Troupes des Alliées étoient fournies par la Theſſalie, la Pœonie, & quelques autres Provinces voiſines, & conſiſtoient auſſi en Auxiliaires Grecs, après que les Rois de Macédoine eurent été faits Capitaines-Généraux (*b*). Les Mercénaires étoient des Soldats de fortune, qui ne s'informoient pas ſi une Guerre étoit juſte ou non, pourvu qu'ils reçuſſent leur paie régulierement (*c*). Quand *Alexandre* ſe mit en marche pour ſa grande expédition, ſon Infanterie conſiſtoit en 13000 Macédoniens, en 7000 Auxiliaires, & en 5000 Mercénaires (*d*). Les Theſſaliens fourniſſoient ordinairement la Cavalerie.

2. L'Infanterie Macédonienne étoit compoſée de trois ſortes de Soldats; les uns légerement armés (*e*); les *Peltaſtæ*, qui étoient mieux armés; & enfin les Soldats peſamment armés (*f*), & c'étoit de ces derniers que la Phalange étoit compoſée (*g*). Ces Troupes étoient propres à toutes ſortes d'entrepriſes. Falloit-il emporter un poſte brusquement, on ſe ſervoit de l'Infanterie légère. S'attendoit-on à une réſiſtance opiniâtre, on faiſoit uſage des *Peltaſtæ*, qui étoient armés de boucliers. Les Soldats peſamment armés ſe rangeoient ordinairement en quarré au centre de l'Armée,

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 10.
(*b*) Juſt. *Hiſt.* L. XII. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 2.
(*c*) Q. Curt. L. V. c. 1.
(*d*) Diodor. Sicul. L. XVII.
(*e*) Ælian. *Tact.* c. 6.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 36.
(*g*) Q. Curt. L. VII. c. 9.

mée, & y formoient ce qu'on appelle la *Phalange* (*a*). *Polybe* nous apprend, que ce Corps étoit de 500 de front ſur 16 de profondeur, tous Piquiers ; les Soldats ſe tenant ſi près les uns des autres, que les Piques du cinquième rang s'étendoient au-delà du front de la Phalange. Le choc de ce Corps étoit irréſiſtible (*b*).

Dans toutes les Guerres le Roi avoit le commandement en Chef de l'Armée, il étoit chargé de tout le détail, ſoit qu'il fallût livrer bataille, ou aſſieger quelque Place. Il ne ſe diſtinguoit, ni par la magnificence de ſes habits, ni par de grands équipages, ou par une table ſomptueuſement ſervie, mais vivoit comme un ſimple Soldat. L'exemple d'un tel Roi devoit faire un effet merveilleux ſur l'eſprit des Soldats. *Charles* XII, Roi de Suède, a aſſez bien imité ces Rois Macédoniens (*).

3. Quant aux Armes des Macédoniens, ils en avoient d'offenſives & de défenſives. Ils avoient de larges Boucliers, appellés *Aſpis* en Grec, & un autre petit Bouclier appellé *Pelté*. Le prémier ſervoit aux Troupes peſamment armées, & l'autre aux *Peltaſtæ*. Leurs Epées ne différoient pas de celles du reſte des Grecs ; elles étoient aiguiſées de façon à pouvoir faire uſage de la pointe & du tranchant. Les Gardes de leurs Epées étoient différemment ouvragées, comme il paroit par ce

(*a*) Arrian. & Q. Curt. *paſſim*.
(*b*) Potter. Archæl. Vol. II. L. III.
(*) L'Hiſtoire militaire de ce Roi écrite par *Mr. Adlerfeld* en donne bien des exemples.

ce qui eſt dit de l'Epée dont *Pauſanias* tua *Philippe*, Père d'*Alexandre*, ſavoir que ſur la Garde étoit repréſenté un Chariot tiré par quatre Chevaux. Les Macédoniens ſe ſervoient auſſi de Poignards. Ils avoient diverſes ſortes de Piques, des longues & des courtes. Leur Caſque étoit fait d'un cuir crud, vraiſemblablement pour qu'il fût plus dur. Ils avoient auſſi une eſpèce de Cuiraſſe, faite d'une toile matelaſſée, & une ſorte de Soulier militaire (*a*). Les Cavaliers portoient les mêmes Armes défenſives que les Fantaſſins, hormis que leurs Boucliers étoient plus légers & plus petits, & leurs Lances plus courtes. Toutes ces Armes étoient admirablement bien proportionnées aux circonſtances & aux tems.

4. Jettons maintenant les yeux ſur l'ordre qu'ils obſervoient dans le Camp. La Phalange étoit ordinairement au centre, la Cavalerie ſur une des ailes, & les Troupes légerement armées ſur l'autre. Dans tous les Combats la Phalange s'avançoit lentement, mais cependant avec une extrême vivacité : elle combattoit conſtamment juſqu'à ce que l'Ennemi fût entierement rompu & défait. Les Troupes légerement armées & la Cavalerie alloient alors à la pourſuite des fuiards, la Phalange reſtant toujours ſur le champ de bataille pour empêcher les Troupes ennemies de ſe raſſembler (*b*). Quand les Armées étoient à une petite diſtance l'une de l'autre, les Trompettes

(*a*) Crophii *Antiq. Macedon.* L. III. c. 4.

(*b*) Potter's *Antiq.* Vol. II. L. III.

tes ſonnoient la charge; après quoi le Roi ou le Général faiſoit une Harangue, exhortant ſes Soldats à ſe rappeller la gloire aquiſe par leurs Ancêtres, & à marcher ſur leurs traces. En chargeant l'Ennemi, les Soldats crioient, *Alala! Alala!* mot qui répond à peu près aux *Huzza* des Anglois. Quand ils demandoient quartier, leur coutume étoit de tenir leurs Piques dreſſées en l'air (*a*).

5. Le dernier objet, qui mérite d'être conſidéré, eſt la manière dont les Macédoniens s'y prenoient pour faire la Guerre. Toutes les fois que l'Armée arrivoit en quelque endroit, où elle devoit paſſer la nuit, le Roi, accompagné de ſes Généraux & des Officiers qui étoient au fait de ces ſortes de choſes, marquoit un lieu propre à ſervir de Camp, & ce lieu étoit d'abord fortifié d'un bon Foſſé & d'un Retranchement. Lorsque l'Armée ſe remettoit en marche, une partie du Retranchement étoit applanie, pour ne pas rompre les rangs: règle excellente, ſur-tout pour la Phalange, qui étoit faite de façon à ne pouvoir paſſer par différentes ouvertures (*b*). Les Tentes étoient petites, n'étant deſtinées qu'à garantir les Soldats des injures de l'air. Elles étoient de Peaux, ce qui faiſoit qu'on s'en ſervoit quelquefois pour paſſer des Rivières. Deux Soldats couchoient dans une Tente. Celle du Roi étoit au centre du Camp, & ſemble avoir conſiſté en deux appartemens, l'un

(*a*) Arrian. L. I. pag. 15.
(*b*) Q. Curt. L. VIII. c. 5.

l'un où il dormoit, & l'autre où il recevoit du monde, & à la porte duquel ſes Gardes étoient en faction (*a*). Les Signaux militaires étoient des Trompettes ou des Feux.

Lorſque l'Armée étoit en marche, la Cavalerie & quelques Troupes légerement armées, formoient l'Avant-garde; la Phalange marchoit au centre; & le Bagage ſuivoit, excepté dans les cas où l'on auroit pu avoir l'Ennemi tout-à-coup ſur les bras. Ils marchoient alors en ordre de bataille, & chaque Soldat avoit une eſpèce d'Havre-ſac. L'Armée étoit auſſi fournie de Chariots, mais dont le nombre étoit beaucoup moins grand que chez les autres Peuples. A l'égard du Butin, on le diſtribuoit quelquefois entre les Soldats, d'autres fois on le vendoit au profit du Roi & de l'Armée (*b*). Après quelque Victoire remportée, le Roi combloit de graces ceux qui s'étoient diſtingués. Ceux qui mouroient au ſervice de la Patrie étoient honorés de quelque Monument public, & leurs Enfans ou leurs proches Parens exemtés de tout impôt. En général les Gens de Guerre étoient traités avec une extrême bonté, & quand le tems de leur ſervice étoit expiré, ou que leurs bleſſures les avoit mis hors d'état de ſervir plus longtems, on les renvoyoit chez eux, après leur avoir donné, pour récompenſe de leurs travaux, dequoi paſſer tranquilement le reſte de leurs jours.

Ces

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 10.

(*b*) Idem. L. 4. Arrian. L. I. pag. 6.

Ces Remarques ſur la Diſcipline Militaire des Macédoniens ſont ſuivies de l'Hiſtoire même de leurs Rois, Hiſtoire d'autant plus difficile à débrouiller que pour donner une ſuite non interrompue des anciens Rois, on a été obligé de raſſembler divers paſſages d'*Hérodote*, de *Thucydide*, de *Diodore de Sicile*, de *Strabon*, de *Juſtin*, de *Pline*, de *Solin*, & de divers autres anciens Auteurs. Cette Hiſtoire eſt bien détaillée, & paroit d'autant plus fidèle & exacte qu'on n'a guère conſulté que les Originaux mêmes pour la compoſer. Outre l'heureux choix des Faits, dont la plupart ſont extrêmement intéreſſans, on y trace ſouvent avec beaucoup d'art & de délicateſſe, le portrait des Princes dont on donne l'Hiſtoire; & ces morceaux ne ſont certainement pas ceux qui contribueront le moins à relever le mérite de l'Ouvrage. On pourra en juger par celui de *Philippe*, Père d'*Alexandre*, qui eſt le ſeul que nous produirons pour donner au Lecteur quelque idée des autres. Je ne dois pas oublier de faire remarquer que la deſcription du caractère de ce Prince eſt toute fondée ſur les Faits raportés par nos Auteurs dans l'Hiſtoire de ſon règne, & qu'ils n'ont ſuivi aucun Guide particulier dans cette Hiſtoire. Voici le Portrait en queſtion.

Philippe de *Macédoine* étoit dans le Cabinet le Prince le plus habile de ſon tems. Il avoit une idée parfaite de l'état de ſon Païs, de la condition de la Grèce, & de la foibleſſe de l'Empire Perſan. Il ſavoit garder ſon ſecret, ſans affecter d'être myſtérieux; éloquent, ſans cher-

chercher à le paroître; obligeant & facile, ſans que ces qualités donnaſſent la moindre atteinte à la Majeſté Royale. A l'Armée il étoit parfait Général, excellent Ingénieur, & Soldat infatigable. Il étudia la Guerre comme un Art, & étoit auſſi tranquile dans un engagement que ſi ce n'avoit été qu'un ſimple exercice. Sa Diſcipline étoit exacte ſans être trop ſévère, ſa familiarité avec tous ceux qui étoient ſous ſes ordres, ſuffiſant pour les convaincre que ce qu'il exigeoit étoit autant pour leur propre ſureté que pour l'intérêt de ſon ſervice. Tous ceux qui ſe trouvoient dans le Camp, le regardoient moins comme leur Souverain que comme leur Père. Auſſi les traitoit-il comme ſes Enfans, leur donnant ordinairement le titre de *Camarades*. Si quelque Particulier ſe diſtinguoit, *Philippe* le louoit publiquement, & accompagnoit ſon éloge de quelque récompenſe. Si celui, qui avoit fait quelque action d'éclat, devenoit vieux, ce Roi avoit ſoin de lui; &, s'il perdoit la vie dans quelque engagement, il avoit la conſolation en mourant de pouvoir compter ſur un enterrement honorable, & de ſavoir que ſa Famille ne ſeroit pas abandonnée à l'indigence.

Dans la Vie privée, *Philippe* étoit gracieux & affable avec ſes Amis, au-delà de tout ce qu'on peut dire. Savant lui-même, il étoit le Protecteur & l'Ami des Sciences. Il faiſoit cas de l'eſprit même dans un Ennemi, & aimoit à combler de préſens ceux qui avoient le talent de le louer d'une manière ingénieuſe.

Des qualités ſi brillantes furent obſcurcies par quelques autres. Son ambition ne reconnoiſſoit aucunes bornes, & la foi des Traités n'étoit reſpectée chez lui qu'autant qu'elle s'accordoit avec ſes intérêts. Il ſavoit diſſimuler autant qu'aucun Prince de ſon tems, & traitoit ceux qui traverſoient ſes deſſeins avec une extrême ſévérité, quand ils avoient le malheur de tomber entre ſes mains. Il aimoit fort le Beau-ſexe, & étoit violemment ſoupçonné de ne pas haïr l'autre. Il buvoit ſouvent juſqu'à l'excès, prenoit plaiſir à être flatté, & étoit entouré de Maqueraux, de Bouffons, & de toute cette race de Vautours paraſites, que la folie des Princes nourrit de la ſubſtance même du Peuple. En un mot, c'étoit un Grand-homme qui avoit de grands défauts.

ARTICLE VI.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *ſur l'*IMMORTALITE' *de l'*AME *raiſonnable*. Avec quelques *Remarques ſur une* LETTRE, *dans laquelle on ſoutient que la Matière penſe*. Traduit de l'Allemand. Un Volume *in* 12, de 323 pag. ſans compter la *Préface* & le *Sommaire des Paragraphes*. A *Amſterdam* & à *Leipſic*, chez *Arkſtée* & *Merkus*, 1744.

JE n'ai guère connu d'Auteur, qui fût plus perſuadé de la ſolidité de ſon Syſtême que celui-ci; & je n'ai guère lu d'Ouvrage ſur cette

cette matière épineuse & abstraite, qui eût plus l'air de démonstration. Sa démarche est ferme & assurée, tous ses pas sont comptés, bien mesurés, & on diroit qu'il marche dans un sentier qui le conduit sans détour au Sanctuaire de la Vérité.

Un Anonyme a mis à la tête de l'Ouvrage, une Préface, où il nous apprend & le but de l'Auteur, & les motifs qui l'ont porté à se charger d'une entreprise qui semble avoir effraié les plus grands Philosophes. „ Son but, „ *dit cet Anonyme*, n'étant pas de briller, „ mais de convaincre, il fait abstraction de „ tout ce qui peut s'appeller Système, & de „ toute subtilité inutile. Il ne tire ses preu„ ves, comme il en avertit lui-même, que „ des notions communes, & uniquement fon„ dées dans l'expérience; & il tâche de les „ rendre sensibles à ceux mêmes qui ne se „ sont jamais appliqués à l'étude de la Philo„ sophie".

Tel est le but de l'Auteur. Reste à exposer les motifs de son entreprise. Le Lecteur ne sera pas fâché qu'on l'en instruise. „ Ce qui „ l'y a déterminé principalement, *ajoute l'A„ nonyme*, outre l'importante & l'utilité essen„ tielle de la matière en question, c'est une „ Lettre Philosophique, où l'Auteur tâche „ de soutenir que c'est la Matière qui pense. „ Il y a quelques années qu'il en courut plu„ sieurs copies manuscrites & anonymes, & „ on la trouva bientôt après, quoique mutilée „ & changée en bien des endroits, dans un „ Recueil de Lettres, publié en 1736, sous

„ le Titre de *Lettres écrites de Londres, ſur*
„ *les Anglois & autres ſujets*, par Mr. *de Vol-*
„ *taire*. Ce Manuſcrit, ſoit qu'il faille le
„ mettre ſur le compte de Mr. *de Voltaire*,
„ ou ſur celui de quelque autre Bel-eſprit,
„ fertile en imaginations abſtraites, en tours
„ heureux & en ſaillies brillantes; ſoit que
„ ſon Auteur ait ſérieuſement penſé tout ce
„ qu'il a écrit, ou qu'il n'ait eu que l'inten-
„ tion de ſe moquer des Philoſophes, & de
„ les embaraſſer; ce Manuſcrit, dis-je, ſem-
„ bloit avoir ſurpris par ſa nouveauté, le diſ-
„ cernement de certains Lecteurs, naturelle-
„ ment enclins à ſe flatter d'une impunité é-
„ ternelle, & faciles par conſéquent à gouter
„ des Principes qui paroiſſent avancés exprès
„ pour les y conduire".

Ces Principes de *Voltaire* ou de l'Auteur de la *Lettre Philoſophique* éblouirent notre Anonyme même. Charmé de leur expoſition ſi ingénieuſe, & des conſéquences agréables qu'il eſt ſi aiſé d'en tirer, il ſe flatta pendant quelques momens de vivre deſormais à ſa fantaiſie, ſans s'embaraſſer de ſon ſort après ſa mort. *Heureuſement pour moi*, dit-il, *je m'aviſai de faire part de ces idées à Mr.* Reinbeck; *&, ſur ce qu'il me ſurprit par la facilité avec laquelle il m'en fit voir la fauſſeté, je le priai de mettre ſes Argumens par écrit.*

Mr. *Reinbeck* céda aux inſtances de ſon Ami, il alla même au-delà de ce qu'on lui avoit demandé. Non content de faire des Remarques raiſonnées ſur le Manuſcrit en queſtion, il voulut bien ſe donner la peine de les accom-

accompagner d'une explication des Principes Philoſophiques de ſon opinion, & il conſentit même qu'on en fît part au Public.

Telle eſt l'Hiſtoire de l'Ouvrage que je viens d'annôncer. Pour en donner une idée bien juſte, il ſeroit néceſſaire de ſuivre l'Auteur dans toutes ſes démarches, & il ne faudroit pas rompre cette belle chaîne de Raiſonnemens dont il eſt compoſé. Dans un Edifice dont la plupart des pièces ſe ſoutiennent réciproquement, on ne ſauroit en détacher un certain nombre, ſans en gâter toute l'économie, ou même ſans le détruire entierement. Mais comment faire? L'étendue de chaque Extrait d'un Journal a des bornes au-delà desquelles il ne faut pas aller, & je m'en écarterois ſurement de beaucoup, ſi je voulois ſuivre mon Auteur dans tous ſes Raiſonnemens.

Pour remédier à cet inconvénient, je prendrai un juſte milieu, & je ne doute point que ce choix ne ſoit gouté du Lecteur. Comme le grand but de l'Auteur eſt de démontrer *l'Immortalité de l'Ame Raiſonnable*, il ne ſauroit le faire ſans poſer bien des Principes, & ſans agiter un grand nombre de queſtions. Ces Principes qu'il poſe, il doit auſſi les démontrer; car tout Principe, qui doit ſervir de baſe à une démonſtration, ne ſauroit jamais être reçu, s'il n'eſt accompagné de ſes preuves, ou s'il n'eſt d'une telle évidence & ſi généralement reçu, qu'on puiſſe le ſuppoſer vrai. Je ne choiſirai donc, de tant de Principes qu'on établit ici pour démontrer une ſeule Vérité, que ceux qui conduiſent l'Auteur le plus directement

ment à ſon but, & je me diſpenſerai même ſouvent d'en alléguer les preuves, pour pouvoir m'arrêter davantage à ce qui fait l'eſſentiel de la grande queſtion, & ſur quoi eſt fondé tout l'Edifice. Chemin faiſant, je hazarderai quelques petites réfléxions, à l'aide desquelles on pourra peut-être mieux juger de ce qu'il y a de plus ou de moins ſolide dans tout le Syſtême de l'Auteur.

Puiſqu'il s'agit ici de faire l'anatomie de l'*Ame*, on ne ſauroit guère ſe diſpenſer d'en donner d'abord la définition. Voici celle qu'en donne l'Auteur. *Nous entendons*, dit-il, *par ce terme, une Subſtance qui a la faculté, non-ſeulement de ſe faire certaines repréſentations, mais encore de produire en elle-même divers panchans & deſirs, & qui eſt unie à un Corps doué d'Organes ſenſibles.* Soit qu'on croie que l'Ame eſt une Subſtance matérielle, ou qu'on en faſſe un Etre corporel, cette définition générale péut lui convenir, & elle convient auſſi par conſéquent à celle des Bêtes, en ſuivant l'opinion de ceux qui leur en donnent une.

Il ſuit de cette définition, que l'Ame produit ſes repréſentations par une force qui lui eſt propre, ou, comme le dit l'Auteur en d'autres termes, que l'ame ſe conduit à l'égard de ces repréſentations d'une manière beaucoup plus *active* que *paſſive*. Elle eſt auſſi capable d'exciter en ſoi certains appétits. L'Auteur entre ſur tout cela dans quelques détails. Il examine enſuite ce que l'on doit entendre par *Ame raiſonnable*. C'eſt ainſi qu'il qualifie l'Ame, entant qu'elle a eſſentiellement la faculté

culté de se faire des représentations distinctes, d'examiner, de comparer, d'appercevoir l'enchainure des Vérités, & d'en tirer certaines conséquences. Il est bon de remarquer qu'en donnant ces facultés à l'Ame raisonnable, il fait moins attention à ce qu'elle exécute effectivement, qu'à ce dont elle est capable en vertu de sa constitution essentielle. De cette manière, il ne fait nulle difficulté de donner une Ame raisonnable aux plus petits Enfans.

Je passe ici sous silence tout ce que dit l'Auteur, en parlant des Idées, des Pensées, & de la manière dont l'Ame forme les notions des Genres & des Espèces. Après quelques éclaircissemens sur ces facultés, & avoir expliqué ce que c'est que la Vie en général, il examine enfin ce que c'est que la Vie d'une Ame, & en quoi consiste en particulier celle d'une Ame raisonnable. *La Vie de l'Ame*, dit-il, *consiste en général dans une force ou vertu active, capable de produire des représentations & des appétits.* A l'égard de l'Ame raisonnable, comme, suivant la définition qu'en donne l'Auteur, c'est *une Substance qui est capable de se former des notions universelles, & de juger sainement d'une chose, en vertu des Principes qui sont cachés en elle*, c'est dans cette force ou vertu active, & dans son activité, que consiste proprement sa Vie.

Il suit delà tout naturellement que, pour qu'une Ame en général doive être considérée comme immortelle, il faut qu'en tout tems, & dans quelques circonstances qu'elle soit, elle puisse produire en elle-même, & des re-

pré-

préſentations actives, & certains appétits ou deſirs. De même, pour que l'Ame raiſonnable puiſſe être regardée comme immortelle, il faut qu'elle ſoit toujours en état d'employer cette force & cette activité que l'Auteur lui attribue dans la définition que je viens de raporter.

C'eſt ici que l'Auteur propoſe & entame la grande queſtion, qui fait l'objet principal de ſes recherches. *Peut-on avec fondement attribuer l'Immortalité à l'Ame raiſonnable?* Il ne procède à cet examen que par dégrés. Il eſt bon de le ſuivre pas à pas; & je prie le Lecteur de faire bien attention aux Principes qu'il va établir, car c'eſt ſur ces Principes qu'il fonde l'*Immortalité de l'Ame.*

Il poſe d'abord, & fait voir: 1. Que *notre Ame penſe & vit*; 2. qu'*elle eſt raiſonnable*; 3. que *la Raiſon lui eſt eſſentielle.* Tout cela me paroit ſi évident, que je ne crois pas que perſonne s'aviſe de le lui conteſter. Voila donc déja trois propoſitions qu'on peut regarder comme vraies. En voici une quatrième. *L'action de l'Ame n'eſt pas comme celle d'une Machine automate.* Vous voyez que cette dernière Propoſition n'eſt pas tout-à-fait ſi évidente que les précédentes, & qu'elle demande par conſéquent quelque diſcuſſion. Voici un parallèle qui ſert à l'éclaircir. Une Machine, une Montre, par exemple, qui a ſes roues, ſes reſſorts, & les autres parties néceſſaires, va ſon train, ſans s'arrêter, dès qu'on l'a miſe une fois en mouvement. Elle ne ſauroit ſuſpendre ſon mouvement, ni aller à rebours; &, quand

ſes

ſes roues ſe ſont miſes à tourner, elles repètent le même tour une infinité de fois de la même manière, & ſans aucun changement. Il n'en eſt pas de même des opérations de l'Ame. Ses penſées ſont de tant de ſortes différentes, qu'elles ne ſe ſuivent jamais dans un ordre uniforme, excepté lorſqu'elle veut donner ſon attention à une certaine chaine d'idées. Elle a la faculté de changer ſes penſées, de les rectifier, ou de les laiſſer aller. Elle peut choiſir pour objet de ſes méditations, ce qu'il lui plait. Elle peut enviſager cet objet par toutes ſes faces, tantôt en général, tantôt en détail. Elle peut prolonger ſes penſées ſur un ſujet, auſſi longtems qu'elle le juge à propos. Tout cela n'a pas lieu dans une Machine corporelle, donc l'Ame n'opère pas comme une ſimple Machine. Telle eſt la concluſion de l'Auteur.

Remarquez bien que ce parallèle tient lieu de preuve à l'Auteur. Mais je crois y découvrir un défaut capital. Sans doute, lui dira-t-on, *l'action de l'Ame n'eſt pas comme celle d'une Machine*, telle qu'eſt une Montre, un Moulin, & les charmans Automates de Mr. *Vaucanſon*; mais qui vous a appris que notre Ame n'eſt pas auſſi une ſorte de Machine infiniment plus parfaite que celles-là, & qu'aucune de celles que vous connoiſſez? Quelle comparaiſon peut-on faire entre l'Ouvrage d'une Créature & celui du Créateur même! En ne conſiderant même que les organes & les reſſorts les plus connus du Corps humain, de quelque Animal que ce ſoit, du plus vile Inſecte,

ſecte, quelle prodigieuſe différence n'y a-t-il pas entre lui & une Montre ! Et comment oſerez-vous aſſurer que Dieu n'ait pu, ni voulu donner aux Machines qu'il a faites lui-même, des facultés que ne ſauroient jamais avoir les Machines faites par des hommes. On vous accorde qu'*une Montre va ſon train, ſans s'arrêter, dès qu'on l'a miſe une fois en mouvement*; mais Dieu n'a-t-il pas pu faire des Montres qui s'arrêtaſſent d'elles-mêmes, & qui ſe remiſſent d'elles-mêmes en mouvement? Je vous avoue que je me ſens d'autant moins porté à borner ici la toute-puiſſance de Dieu, que je ne vois nulle contradiction dans la choſe même. Je n'y conçois rien, je l'avoue, mais je n'y vois non plus rien d'impoſſible. Le défaut du raiſonnement de l'Auteur conſiſte en ce qu'il compare l'Ame avec des Machines très imparfaites & dont nous connoiſſons les reſſorts, comme s'il n'y avoit pas une infinité d'autres Machines, dont les actions, les opérations, les effets ſont d'autant plus ſurprenans, que leur ſtructure nous eſt inconnue & dépend d'un art plus merveilleux.

Il ne faut pas croire que cette difficulté renverſe le Syſtême de l'Auteur. Quand même il n'auroit pas prouvé que l'*Ame n'opère pas comme une ſimple Machine*, il ne s'enſuivroit pas du défaut de cette preuve que l'Ame ne ſeroit pas immortelle. Il a d'autres reſſources que nous allons examiner. En effet, ſi l'on peut démontrer que la Matière ne ſauroit penſer, la preuve de la propoſition précédente devient

devient un hors-d'œuvre, puisqu'il réſultera néceſſairement de cette démonſtration que les actions de l'Ame n'ont abſolument nul rapport avec celles de quelque Machine que ce ſoit. Il s'agit donc maintenant d'examiner cette queſtion: *Si la Matière peut penſer.*

Pour y procéder avec ordre & ſuivre les règles de l'étiquette que preſcrivent Mrs. les Mathématiciens, notre Auteur rappelle quelques remarques qu'il avoit faites auparavant ſur ce qui ſe paſſe en nous, lorſque nous penſons. Cela fait, il entreprend de prouver que la matière ne ſauroit penſer; &, pour prouver cette thèſe, il propoſe d'abord le Raiſonnement ſuivant, qui eſt un Syllogiſme en forme.

„ Il eſt hors de doute, *dit-il*, qu'une pen-
„ ſée eſt quelque choſe d'actif. Si donc un
„ Corps, ſi la Matière étoit capable de pro-
„ duire des penſées, il faudroit que cela pro-
„ cédât de quelqu'une des opérations du
„ Corps. Or aucun Corps, aucune Matière
„ ne ſauroit opérer que par le mouvement.
„ Par conſéquent, pour attribuer la penſée au
„ Corps, on doit en placer le fondement
„ dans ſa force motrice ".

Voila qui eſt clair & précis. Reſte à faire voir que le mouvement n'eſt pas néceſſaire pour la penſée. L'Auteur diſtingue ici deux ſortes de mouvemens, l'un extérieur, l'autre intérieur qui appartient à quelque portion particulière du Corps humain. A l'égard du mouvement extérieur du Corps, il prétend qu'il n'eſt point du tout requis pour la penſée.

Voici

Voici ſa preuve. „ Nous ſavons, *dit-il*, que „ l'Ame peut penſer, & penſe effectivement, „ quoique le Corps n'ait abſolument aucun „ mouvement extérieur, & lors même qu'il „ eſt hors d'état d'en avoir, comme on l'é- „ prouve dans une paralyſie complète".

La penſée ne pouvant donc être le réſultat des mouvemens extérieurs du Corps, il faut qu'elle ſoit produite par le mouvement intérieur de quelque portion particulière du Corps humain, & par conſéquent cette portion conſtitue l'eſſence de l'Ame.

C'eſt ici que je trouve notre Philoſophe furieuſement embaraſſé. Il doit prouver maintenant qu'une portion quelconque du Corps ne ſauroit avoir en partage la force du mouvement requis pour la penſée. J'ai peſé les preuves qu'il en donne, mais elles me paroiſſent ſi peu convaincantes, que je doute fort qu'on les regarde jamais comme autant de démonſtrations, quoiqu'il les donne cependant pour telles. Je dirai ce que j'en penſe, lorſque je les aurai expoſées.

Il poſe d'abord pour principe inconteſtable que *la force de penſer diffère tout-à-fait de la force motrice*. En voici la preuve. Tout Corps qui eſt en repos ne ſauroit ſe mouvoir, ſi l'on n'ôte l'obſtacle qui arrête ſon mouvement, ou s'il n'eſt pouſſé par quelque autre Corps d'une force ſupérieure à ſa force de réſiſtance. Tout Corps, qui en arrête un autre, ou qui le met en mouvement, doit néceſſairement être préſent & le toucher. Or il en eſt tout autrement des opérations de l'Ame. Elle peut penſer à

ce

ce qui eſt abſent, & ne ſauroit agir ſur elle; elle peut ſe repréſenter des choſes paſſées depuis longtems, & qui n'exiſtent plus nulle part; elle peut ſe former des idées de choſes, qui ſont encore dans l'avenir, & qui n'exiſteront même jamais; elle peut enfin penſer à des choſes qui n'ont rien de corporel, ni de matériel, comme à la Sageſſe, à la Vérité, & à d'autres Vertus.

Telle eſt la prémière preuve de l'Auteur. En voici une autre, qui ne me paroit pas meilleure, & que je trouve moins forte que celle qu'on a déja propoſée & examinée dans la Partie précédente de ce Journal (*a*). „En ſuppoſant, *dit-il*, une Matière penſante, qu'on „ la faſſe ſi ſubtile qu'on voudra, elle a pourtant toujours des parties, dont elle eſt compoſée. Cela étant, elle conſerve une certaine longueur, largeur, profondeur, & „ par conſéquent une certaine forme & figure. „ Ce qu'un tel Corps peut produire de ſoi-„ même, doit auſſi être quelque choſe de „ compoſé, qui ait ſes dimenſions & ſa figure; car l'effet ne ſauroit être plus excellent „ que ſa cauſe ..... Or trouvons-nous au-„ dedans de nous quelque choſe, qui donne „ lieu de préſumer que nos penſées ſoient „ triangulaires, quarrées, rondes, ou de quelque autre figure, *&c* "

C'eſt à ces deux preuves que ſe réduit tout ce qu'avance notre Philoſophe pour prouver que la Matière ne ſauroit penſer. A l'égard de

(*a*) Voyez l'*Article* I.

de la prémière, où il établit que *la force de penſer diffère tout-à-fait de la force motrice*, je remarquerai d'abord qu'on ne conçoit guère qu'un Corps, qui eſt abſolument ſans mouvement puiſſe penſer, & que par conſéquent on peut bien ſuppoſer que le mouvement eſt néceſſaire pour la penſée. Tout Animal, tout Corps organique, compoſé de Solides & de Fluides, doit être regardé comme un Corps mort, dès qu'il eſt ſans mouvement quelconque, ſans nulle activité d'aucune de ſes parties, & ſur-tout de celle où réſide le *Senſorium commune*. Dans la ſuppoſition même que l'Etre penſant ſoit entierement diſtinct du Corps auquel il eſt uni, vous ne ſauriez le concevoir en activité, il ne ſauroit faire les fonctions qui lui ſont propres, ſans agir comme de concert avec la portion du Corps à laquelle il eſt uni, ſans faire ſur elle quelque impreſſion, & ſans que cette portion agiſſe auſſi ſur lui réciproquement. Suppoſer la poſſibilité du contraire, c'eſt ſuppoſer qu'un Etre penſant puiſſe réſider dans un Corps ſans y être uni, qu'il puiſſe y être uni ſans en dépendre, & qu'il puiſſe en dépendre ſans une action mutuelle, plus ou moins forte, plus ou moins promte, ſuivant la diſpoſition particulière de ces deux Subſtances.

En ſuppoſant donc qu'il n'y a nulle action dans un Corps ſans mouvement, & que *la force de penſer diffère tout-à-fait de la force motrice*, s'enſuit-il delà que la Matière ne ſauroit penſer? Oui, j'admettrois cette conſéquence, ſi l'on prétendoit que la penſée réſidât

fidât dans le mouvement ſeul ou dans la *force motrice*. Dire que le mouvement eſt néceſſaire à un Etre penſant, n'eſt pas dire que le mouvement ſoit la penſée. Le défaut du Raiſonnement de notre Auteur conſiſte en ce qu'il confond l'effet avec ce qui contribue à le produire. Il y a dans la Nature un nombre prodigieux de Corps organiſés de différentes manières, & qui produiſent tous, chacun ſelon leur eſpèce, leur arrangement, leur ſtructure, leur conſtitution particulière, des effets différens, ſouvent ſurprénans & incompréhenſibles: aucun de ces effets ne ſe fait ſans mouvement, mais ce mouvement n'eſt pas l'effet même, c'eſt tout autre choſe.

Allons plus loin encore. Quoique le mouvement puiſſe contribuer à la production de la penſée, doit-on croire pour cela qu'il n'y a dans la Matière nul autre principe capable de concourir au même but. Tous les plus Grands Philoſophes, qui ont le plus réfléchi ſur les phénomènes admirables de la Nature, conviennent unanimement qu'on ne connoit point la force de la Matière, ſur-tout lorsque cette force réſide dans un Organe ſi compliqué, ſi artiſtement fait, ſi fin, ſi délié, que nous ne ſaurions nous former la moindre idée ni de ſa ſtructure ni de ſon arrangement. Diſons donc que la penſée pourra être le produit, non du mouvement ſeul ou de ſa force, mais du mouvement joint à d'autres cauſes qui ont leur principe dans la ſtructure admirable d'un Organe qui nous eſt inconnu. Il me paroit que juſques à préſent tous les Phi-

loſophes, qui ont ſoutenu la même thèſe de notre Auteur, ont aſſez bien prouvé qu'on ne ſauroit jamais concevoir de quelle manière la Matière peut penſer, mais ils n'ont pas encore démontré qu'elle ne ſauroit effectivement penſer. Pourquoi cela ? C'eſt que la Nature n'agit le plus ſouvent qu'en ſecret. Elle nous montre bien une partie de ſes effets, mais elle en tient preſque toujours les cauſes cachées, ſur-tout lorſqu'elle exerce ſa puiſſance dans les Corps dont l'organiſation & le mécaniſme nous ſont inconnus.

La ſeconde preuve de l'Auteur a été répétée cent fois. C'eſt un pur Sophiſme qui mérite à peine d'être refuté, & que je réduirai à ce Syllogiſme, afin qu'on en remarque mieux le défaut. *Quelque ſubtile que ſoit la Matière, elle conſerve toujours une certaine forme & figure, & ne peut rien produire qui n'ait auſſi une certaine forme, qui ne ſoit quarré ou rond, ou de quelque autre figure : Or nos penſées n'ont ni forme ni figure, elles ne ſont ni rondes ni triangulaires, ou de quelque autre figure; donc elles ne ſauroient être produites par la Matière.* Plaiſant Argument où l'on confond encore l'effet avec la Cauſe ! Je m'étonne que cet Homme d'eſprit ſe ſoit laiſſé éblouir par ce faux Raiſonnement, qui mérite tout au plus d'être propoſé dans un de ces Auditoires, où l'on ne propoſe que de ces probabilités dont cent ne font pas une preuve.

L'Auteur ne s'en tient pas là, il fait de nouvelles inſtances. Si, dit-il, la penſée, les idées de la Sageſſe, de la Verité, & autres de cette

cette nature avoient leur principe dans la Matière, *il y auroit alors quelque chose dans l'effet, qui ne se trouveroit pas dans la Cause; & par conséquent l'effet seroit plus excellent que la Cause, ce qui est contre toutes les règles du Bon-sens.* Une des sources de l'Erreur, c'est de n'envisager les objets, & de n'en juger, que suivant leur état actuel, ou tels qu'on veut bien les supposer. Notre Philosophe est dans ce cas. Pour le desabuser, il suffit de lui dire que la pensée ne sauroit en effet résider dans une portion de Matière brute, informe, & sans nulle activité; mais qu'elle peut être produite par un Corps doué d'organes & de ressorts, dont Dieu seul est l'Auteur, & dont il connoît seul la manière d'agir.

Autre instance. „ Je prie le Lecteur de remarquer que, pour établir l'immatérialité „ de ce qui pense en nous, je n'ai pas tiré mes „ preuves de ce que l'on ne sauroit comprendre, comment la Matière pense; mais j'ai „ bâti ma démonstration sur l'impossibilité intrinsèque de la chose même, & sur les contradictions dans lesquelles on s'engage, en „ faisant matériel le Principe pensant".

Il faut que l'Auteur ait vu, dans sa prétendue démonstration, ce que je ne saurois y voir. J'ai beau penser, beau réfléchir, je ne conçois pas encore qu'il implique contradiction de supposer que la Matière puisse penser; & je ne trouve pas non plus qu'on fasse voir ces contradictions dans les preuves que je viens d'exposer. Je n'ai guère vu de Disputes, où les deux Champions ne s'accusassent mutuelle-

ment de contradictions; mais on s'aviſe aſſez rarement de bien prouver en quoi elles conſiſtent. On ne laiſſe pas de gagner ſouvent par-là les ſuffrages de la Multitude, qui ne juge de la force des raiſons que par l'air & le ton qu'on leur donne. Après tout, je voudrois bien ſavoir comment on peut *bâtir une démonſtration ſur l'impoſſibilité intrinſèque* d'une choſe qu'on ne connoit pas, ou du moins qu'on ne connoit que très imparfaitement.

Il eſt bon de remarquer ici que notre Auteur attaque non-ſeulement ceux qui établiſſent que la Matière penſe, mais auſſi ceux qui regardent la choſe comme poſſible. Je le laiſſerai triompher tranquilement des prémiers; car comme je ne vois rien de bien démontré pour décider, je me retranche à dire que Dieu a pu communiquer à la Matière la faculté de penſer, & que peut-être même il la lui a communiquée. Il me ſemble que c'eſt ſe ranger du parti des plus modeſtes, & qu'il y a un peu trop de témérité à tenir d'autre langage ſur un ſujet qui eſt ſi fort au-deſſus de nos foibles lumières. Je connois des gens qui vous regardent de travers, quand vous leur dites que vous ne ſavez pas ce qu'ils croient ſavoir. Il eſt aſſez plaiſant qu'on veuille forcer les Hommes à mentir, & à ſe donner des dégrés de ſavoir qu'ils ſont bien convaincus n'avoir pas. Quand ils voyent qu'ils ne peuvent pas vous porter à décider comme eux, ils levent les épaules, font un grand ſoupir, & puis s'en vont dire bien du mal de vous dans les Compagnies. Par-tout où l'on décide par préjugé

&

& ſans beaucoup d'examen, il y a une eſpèce d'Inquiſition, dont les Hommes les plus ſages & les plus retenus dans leurs jugemens ne ſont que trop ſouvent la victime. Que vous ſoyez à Rome ou à Genève, à la Chine ou au Japon, vous trouverez à peu près par-tout le même inconvénient.

Tout le but de cet Ouvrage ſe réduit à deux points principaux. L'Auteur y doit prouver prémierement, la *Spiritualité* de l'Ame, & ſecondement ſon *Indeſtructibilité*, d'où s'enſuit ſon *Immortalité*. Nous venons d'expoſer les preuves de ſa Spiritualité; reſte à donner celles de ſon Indeſtructibilité. Suivant notre Philoſophe, l'un ſuit de l'autre. Tout Etre ſpirituel eſt de ſa nature indeſtructible, & tout Etre indeſtructible eſt un Etre immortel. En voici la preuve, telle que vous la trouverez dans tous les Livres qui traitent de la Spiritualité de l'Ame, & qui a été faſſée & reſſaſſée.

„ Tout Corps, toute Matière, eſt un com-
„ poſé qui réſulte de l'aſſemblage de certaines
„ parties. Ce qui penſe en nous, n'étant ni
„ Corps, ni Matière, nous ne ſaurions donc
„ le regarder comme un Compoſé conſiſtant
„ en certaines parties. S'il n'eſt pas compo-
„ poſé, il eſt ſimple & indiviſible. Or notre
„ Subſtance penſante portant le nom d'A-
„ me (*a*), l'Ame eſt par conſéquent un Etre
„ ſimple & indiviſible ".

C'eſt

(*a*) Il faut qu'il y ait ici quelque faute d'impreſſion, car le ſens ne me paroit pas complet.

C'eſt de ce Principe que découle l'Immortalité de l'Ame ; & voici comment l'Auteur l'établit. Tout Etre ſimple, qui n'a aucunes parties, eſt, en conſéquence de ſon indiviſibilité, incorruptible & indeſtructible, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſauroit ſe détruire de lui-même, ni être détruit par aucune force créée. Les parties, qui compoſent le Corps, ou la Matière, peuvent être détachées & ſéparées les unes des autres, & alors le Corps n'eſt plus ce qu'il étoit auparavant. Mais, comme un Etre ſimple n'a point de parties, rien ne ſauroit en être détaché. Sa deſtruction ne peut arriver que par l'anéantiſſement. Or rien ne pouvant s'anéantir de ſoi-même, & aucune choſe créée n'étant capable d'en anéantir une autre, tout comme elle eſt hors d'état d'en créer, on peut poſer pour principe, qu'un Etre ſimple eſt de ſoi-même indeſtructible, & par conſéquent qu'il conſerve ſon actualité.

Voila donc la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame démontrées. Tout le reſte de l'Ouvrage ne ſert que d'éclairciſſement à ces Principes, ou bien ce ſont des Réponſes aux Objections, ou des Queſtions ſur la nature & les propriétés de l'Ame.

Il eſt viſible que ce qui empêche notre Auteur de donner à la Matière la faculté de penſer, c'eſt la crainte où il eſt que le Corps venant à ſe deſunir & à ſe détruire, l'Ame ne périſſe en même tems avec lui, & qu'ainſi on ne puiſſe plus la regarder comme immortelle. Mais ne ſeroit-ce pas là une terreur panique? N'eſt-il pas poſſible qu'il y ait dans la Nature

Nature des portions de matières indeſtructibles? Bien des Philoſophes prétendent que les Principes des Corps ont exiſté tels qu'ils ſont aujourdhui depuis la Création du Monde, qu'ils ne ſauroient changer de nature, qu'ils ne ſauroient être ni deſunis, ni décompoſés, ni détruits par aucune puiſſance naturelle, & que par conſéquent ils ſont impériſſables & immortels. Dieu ſeul peut les anéantir. Dans cette ſuppoſition, qui n'a rien de revoltant, rien qui ne s'accorde parfaitement avec les phénomènes de la Nature, & ſur-tout avec la production toujours uniforme des Corps organiques, le Principe matériel penſant pourra avoir les mêmes prérogatives que l'Etre ſpirituel.

Je pourrois même confirmer cette opinion par ce que dit ailleurs notre Auteur touchant les *Organes* qui ont toujours accompagné les Ames depuis le prémier inſtant de leur Création. Il adopte (*a*) le ſentiment de *Leibnitz*, qui a avancé dans ſa *Théodicée* (*b*), que *les Ames qui ſeront un jour Ames humaines, comme celles des autres Eſpèces, ont été dans les Semences & dans les Ancêtres juſqu'à* Adam, *& ont exiſté par conſéquent depuis le commencement des choſes, toujours dans une manière de Corps organiſé* (*c*). Telles ſont les propres

(*a*) Pag. 216, *& ſuiv.*

(*b*) §. 90, 91, pag. 138 du Tome I de l'Edit. d'Amſterdam 1734.

(*c*) *Swammerdam*, *Malebranche*, *Bayle*, *Pitcarne*, *Hartſoeker*, *Boerhaave*, *Bourguet*, *Andry*, & quantité d'autres Auteurs célèbres ſont auſſi de ce ſentiment.

pres paroles de *Leibnitz* ; & voici ce que dit ſur cela notre Auteur même (*a*). *Nous avons remarqué que, ſuivant toutes les apparences, les Ames humaines ne ſont pas produites dans la Génération, ni par elle ; mais qu'elles préexiſtent, & même pourvues d'un petit Corps doué de quelques Organes ſenſibles. Nous en avons conclu, avec Mr.* Leibnitz, *que les Ames humaines ont exiſté dès le commencement dans* Adam *avec une eſpèce de Corps organiſé.*

Je demande, après cela, à mon Auteur & à tous les Philoſophes, ſi ce *Corps organiſé*, qui a toujours accompagné l'Ame depuis le commencement du Monde, & cela ſans nul changement, ſans pouvoir être détruit, ne pourroit pas auſſi ſubſiſter éternellement, de même que l'Ame à laquelle il eſt uni ſi intimement. Quelle apparence qu'un Corps organiſé, qui n'a ſubi nul changement depuis quelques milliers d'années, puiſſe être détruit & changer de nature par quelque cauſe que ce ſoit. Sa petiteſſe, ſa ſubtilité, ſon indiviſibilité, ſon homogénéité, ſa grande ſimplicité, le mettent peut-être à l'abri des inſultes de tous les autres Corps étrangers.

La concluſion que l'on peut tirer de ce Principe même de notre Auteur, c'eſt que l'Ame ne laiſſeroit pas de pouvoir être immortelle, quand même on la ſuppoſeroit matérielle. Après tout, qu'eſt-il beſoin de ſe tant gendarmer contre ceux qui ne croient pas encore avoir des raiſons ſuffiſantes pour décider & ſe déclа-

(*a*) *Pag.* 224.

déclarer hautement en faveur de la Spiritualité de l'Ame, & qui, par une ſage retenue & une prudence vraiment Philoſophique, aiment mieux ſe renfermer dans le doute, que de décider trop témérairement.

Mais, dit-on avec un air capable de faire trembler tous les faux Dévots, ſi nous ne ſommes que matière, c'en eſt fait de nous après notre mort, notre pauvre Ame va rentrer dans le néant. Raſſurez-vous, & laiſſez ſonner tranquilement le tocſin ſans vous alarmer. Vivez en honnête homme, & Dieu aura ſoin de votre Ame, ſoit que vous la croyiez ſpirituelle ou corporelle, ou que vous ſuſpendiez votre jugement ſur ſa nature. Son eſſence eſt un myſtère impénétrable, auſſi bien pour le plus grand Philoſophe que pour le plus ſtupide des Hommes. L'Ecriture ne nous a rien revelé là-deſſus, elle nous enſeigne ſeulement qu'elle eſt immortelle ; croyez cela, & agiſſez en conſéquence, & n'imitez pas ceux qui croient beaucoup & ne font rien.

ARTICLE VII.

EMANUELIS SWEDENBORGII, Sacræ Regiæ Majeſtatis Regnique Sueciæ Collegii Metallici Aſſeſſoris, REGNUM ANIMALE, anatomice, phyſice & philoſophice perilluſtratum. Cujus Pars prima de Viſceribus Abdominis, ſeu de Organis Regionis inferioris agit. Pars ſecunda de Viſceribus Thoracis, ſeu de Organis Regionis ſuperioris.

C'eſt-

C'eſt-à-dire:

ECONOMIE *du* REGNE ANIMAL, *expliqué ſuivant les Principes de l'Anatomie, de la Phyſique & de la Philoſophie.* Prémière Partie, *où l'on traite des Viſcères du Bas-ventre, ou des Organes de la Région inférieure.* On traite, dans la Seconde, *des Viſcères de la Poitrine, ou des Organes de la Région ſupérieure.* Par EMANUEL SWEDENBORG, Aſſeſſeur du Collège Métallique du Roi & du Royaume de Suède. *In* 4. *Pag.* 438 pour la prémière Partie, & 286 pour la ſeconde. A la *Haye*, chez *Adrien Blyenburg*, 1744.

RIen de plus propre à donner le change au Lecteur que le Plan & le Titre de cet Ouvrage; & je m'y ſerois trompé moi-même, ſi je ne m'étois rappellé, qu'il en a déja paru deux Volumes, dont on a donné les Extraits dans cette *Bibliothèque* (*a*). Les égards, qu'on doit avoir pour le Public, ſembloient exiger qu'on l'avertît que ce nouveau Volume n'eſt qu'une Suite des deux prémiers, & qu'il doit même être ſuivi de quelques autres, ſi rien n'empêche l'Auteur d'éxécuter le plan qu'il s'eſt formé. Je vois par la *Table*, qu'on a placée à la tête de ce Volume, que tout l'Ouvrage doit contenir 17 *Parties*, auxquelles on a donné ci-devant le nom de *Tranſactions*. Sui-

(*a*) Voyez le *Tome* XXVII, *pag.* 411; & le *Tome* XXVIII, *pag.* 134.

Suivant cette *Table*, la prémière Partie doit traiter des *Viſcères du Bas-ventre*; la ſeconde, *des Viſcères de la Poitrine*; la troiſième, *du Cœur*, *des Artères*, *des Veines & du Sang*, &c.

Ce partage ne s'accorde nullement avec ce qui eſt annoncé dans le Titre des deux Volumes déja imprimés, puiſque le prémier de ces Volumes, lequel contient la prémière *Tranſaction*, traite du *Sang*, *des Artères*, *des Veines & du Cœur*; ce qui fait ici la troiſième Partie de l'Ouvrage, & non la prémière. Dans le Volume, que nous annonçons, on donne pour ſeconde Partie, ce qui en devroit faire la quatrième, puiſque le ſecond Volume a déja paru, ſous le Titre de *ſeconde Tranſaction*. Remarquez encore que, dans la *Table*, dont je viens de parler, on annonce les mêmes Sujets, qui ont été traités dans le ſecond Volume, comme ſi on devoit en former dans la ſuite, les Parties 7, 9 & 16 de l'Ouvrage. Tout cela cauſe un deſordre & une confuſion, dont il eſt aſſez difficile de ſavoir ce qui y a donné lieu. Je laiſſe au Lecteur à en chercher les motifs.

Après ce qu'on a déja dit des deux prémiers Volumes de cet Ouvrage, il eſt aſſez inutile de donner un nouvel Extrait de celui-ci. Cependant, pour le faire connoitre encore davantage, j'ajouterai ici quelques réfléxions, tant ſur le plan général de l'Auteur, que ſur les Principes qu'il établit.

Je trouve que le plan, formé par Mr. *Swedenborg*, eſt beaucoup trop vaſte, & je ne vois

pas

pas qu'il puiſſe le remplir entierement, ſans être obligé de publier encore quatre ou cinq Volumes, du moins auſſi gros que les trois prémiers. Or un Ouvrage de cette étendue eſt d'autant plus capable de rebuter le Lecteur, qu'on n'y trouve nulle découverte ſur la ſtructure des Parties, l'Auteur s'étant contenté d'expoſer celles qui ont été faites par d'autres. Je conviens que tout ce qu'il cite, eſt tiré des plus fameux Anatomiſtes, d'un *Ruyſch*, d'un *Winſlow*, d'un *Heiſter*, d'un *Leeuwenhoek*, d'un *Malpighi*, d'un *Boerhaave*, d'un *Albinus*, d'un *Euſtache*, d'un *Willis*, d'un *Littre*, d'un *Bartholin*, d'un *Vieuſſens*, d'un *Morgagni*, d'un *Veſale*, d'un *de Graaf*, & d'un grand nombre d'autres Auteurs, qui méritent tous les éloges les plus magnifiques. Mais on fera toujours cette objection, que l'Ouvrage n'étant qu'une ſimple compilation, on ne ſauroit y rien apprendre de nouveau, rien qui ne ſoit mieux ſuivi, mieux lié, mieux digéré, dans les Originaux, & que par conſéquent il vaut infiniment mieux recourir à ces Sources, que de conſulter les pièces qu'on en a détachées, & qui perdent toujours par-là une partie de leurs agrémens & de leur mérite.

Les paſſages cités par notre Auteur ſont ſouvent d'une longueur énorme, & il paſſe de l'un à l'autre ſans ſe donner la peine de leur donner aucune liaiſon. Chaque Chapitre commence d'ordinaire par le nom de l'Auteur qu'on va faire parler, & lorſqu'on en a cité tout ce qui a raport à la matière dont il eſt queſ-

queſtion, on en fait parler un ſecond, enſuite un troiſième, puis un quatrième, plus ou moins, & cela ſans rien changer à leurs expreſſions. C'eſt ainſi que l'on fabrique les Ouvrages de Pièces raportées. J'avoue que l'Auteur a eu ſes vues, en ſuivant ſcrupuleuſement cette méthôde. Comme il n'allègue que de bons Garans, & que ce qu'il en tire, ſert de baſe à ſes réfléxions, il a cru devoir les faire parler de la même manière dont ils ſe ſont exprimés eux-mêmes dans leurs propres Ecrits.

Avec le grand nombre d'excellens matériaux que Mr. *Swedenborg* avoit en main, il auroit pu, ce me ſemble, compoſer un Ouvrage, qui, ſans être ni moins utile, ni moins inſtructif que celui-ci, n'auroit pas eu le défaut d'être trop gros, & de devenir par-là trop cher pour bien des Lecteurs, qui n'aiment pas moins qu'on épargne leur bourſe que leurs peines. Rien n'étoit plus facile que de réduire en abrégé tout ce qu'ont dit ſur chaque partie du Corps humain les plus fameux Anatomiſtes, dont on cite ici les propres paroles. Il n'arrive que trop ſouvent qu'un Lecteur ſe rebute, & ſe trouve entierement découragé, lorſqu'on lui offre une longue file de paſſages couſus bout à bout, & qu'on l'oblige de parcourir ſans néceſſité une trop vaſte carrière, dont il auroit été ſi facile de raprocher les bornes. Les grands détails ne ſont néceſſaires que lorſqu'il eſt queſtion de nouvelles découvertes; mais lorſqu'on ſe borne à raporter ce que d'autres ont déja dit, il faut ménager le terrain,

rain, en ne tirant que l'eſſence & la moelle des choſes les plus eſſentielles, & renvoyant, pour le reſte, aux Originaux dans lesquels on a puiſé.

Je ne doute nullement que le ſavant Auteur de cet Ouvrage ne ſoit grand Philoſophe, il en donne par-tout des preuves, tant dans ſes Notes, que dans les *Analyſes* qu'il joint d'ordinaire à la deſcription des Parties. Mais ſa Philoſophie me paroit, en certains endroits, ſi hériſſée de ronces & d'épines, que l'application qu'il fait de ſes Principes, obſcurcit ſouvent la matière, au-lieu de l'éclaircir. Il ſuffira d'en donner ici deux exemples par lesquels on pourra juger du reſte. En faiſant l'*Analyſe du Ventricule & de ſes Orifices*, il s'explique en ces termes. *Ventriculus eſt agens, alimentum eſt patiens; ſaliva vero eſt medium activum agentis; ex cooperatione fit agens cauſa efficiens, unde effectus plenus.* Quelque difficile qu'il ſoit de donner une idée bien claire de ces paroles, je me hazarderai cependant de les traduire littéralement en François. *Le Ventricule eſt l'agent, l'aliment eſt le patient; mais la ſalive eſt le moyen actif de l'agent; par la coopération l'agent devient cauſe efficiente, d'où s'enſuit l'effet complet.*

C'eſt à peu près ſur ce ton qu'il parle de l'action du *Diaphragme*. Citons ſes propres paroles, que nous traduirons enſuite en François. *Diaphragma*, dit-il, *non ſolum eſt Membrana, ſed etiam Muſculus ſpatioſus, a Pleurâ & Peritonæo amictus & tunicatus, ita ex duabus Naturis, quarum una patitur, altera agit,*

agit, concretus, ex quibus resultat potentia ejus inter passivam & activam media, quæ dicitur reactiva. C'est-à-dire: *Le Diaphragme n'est pas seulement une Membrane, mais aussi un Muscle spacieux, revêtu & enveloppé par la Plèvre & le Péritoine, étant ainsi formé de deux Natures, dont l'une est passive & l'autre active, d'où résulte sa puissance moyenne entre la passive & l'active, laquelle s'appelle réactive.* Il ajoute dans une Note sur ce Texte: Que personne n'ignore que *la Membrane est douée d'une puissance passive, & les Muscles d'une puissance active*; que *la puissance réactive ne résulte pas de la seule puissance passive, mais de toutes les deux jointes ensemble.* Il me semble que l'Auteur auroit pu s'expliquer sur tout cela d'une manière un peu moins obscure & plus à la portée des Lecteurs.

Quelque difficile qu'il soit de bien connoître la nature de l'Ame, Mr. *Swedenborg* ne laisse pas de nous promettre d'en donner dans la suite une idée claire & distincte. En attendant qu'il puisse effectuer sa promesse, il nous fait entrevoir la route qu'il doit tenir pour parvenir jusques dans le sanctuaire d'une Substance qui semble vouloir se soustraire à la connoissance d'elle-même. Les plus grandes difficultés ne rebutent pas notre Auteur. Il se propose d'avance quelques objections auxquelles il répond; & c'est par la réponse qu'il y fait, qu'on peut se former une légère idée de son Système sur une matière, où sont venues se briser toutes les forces des plus grands Philosophes anciens & modernes. Afin que l'on puisse ju-

ger de ce qu'on doit attendre de la promesse de l'Auteur, je raporterai ici la substance des objections qu'il forme, & la réponse qu'il y joint.

Je sai, dit-il, que la plus grande partie des Philosophes les plus pénétrans conviennent aujourdhui qu'il est fort inutile d'aller chercher l'Ame jusques dans l'intérieur & les recoins du Corps humain, puisque nous n'avons qu'une connoissance très imparfaite des objets qui sont infiniment au-dessous d'elle, telles que sont les parties organiques du Corps, leurs modes, leurs sensations, leurs actes. De plus notre Entendement ne se connoissant pas lui-même, comment pourroit-il comprendre ce que c'est que l'Ame, qui habite une Région bien plus élevée. Joignez à cela, qu'il n'y a aucune idée qui puisse la faire, aucun terme qui puisse l'exprimer; car elle n'a rien de ce qui est propre au Corps & à la Matière.

Ces objections sont claires; mais la réponse qu'y fait Mr. *Swedenborg*, me paroit si obscure, que je n'en donne la traduction qu'en tremblant, & que je me vois dans la nécessité d'y joindre le Latin, afin que de plus habiles que moi puissent juger par eux-mêmes du vrai sens de ses paroles & de ses expressions. „ Comme l'Ame, *dit ce Philosophe*, est le Modèle, l'Idée, la première Forme, la Substance, la Force, & le Principe de son „ Corps organique, & de toutes ses forces, & „ facultés: ou, ce qui revient à la même „ chose, comme le Corps organique est l'Image & le Type de son Ame, formé & „ con-

„ conſtruit ſuivant ſa nature & ſa manière d'a-
„ gir; il s'enſuit que l'un eſt repréſenté dans
„ l'autre, ſinon parfaitement, du moins aſſez
„ au naturel, & que ſon idée eſt tranſmiſe à
„ notre Eſprit par les Formes graduées des
„ Singuliers, par les Extraits qui s'en font
„ d'un Sens ſupérieur, & par les Analogies &
„ les Eminences, comme on le verra dans ce
„ que nous dirons des Formes, de l'Ordre &
„ des Dégrés, des Correſpondances & des
„ Repréſentations, & ailleurs. De cette ma-
„ nière nous ſerons inſtruits de l'Ame par le
„ Corps, du Corps par l'Ame, & de la vé-
„ rité du tout par l'un & l'autre (*a*)".

Il paroit, par tout ce qu'enſeigne notre Auteur ſur cet article, qu'il diſtingue dans l'Homme trois Subſtances, l'*Ame*, l'*Eſprit*, & le *Corps* (*b*). Il dit ailleurs que l'*Eſſence de l'Ame eſt ſpirituelle*, & que l'*Eſprit agit ſur elle ſuivant l'état & l'influence de ſes Principes actifs*.

Toutes

(*a*) *Cum Anima ſit Exemplar, Idea, prima Forma, Subſtantia, Vis, & Principium Corporis ſui organici, ejuſque omnium virium, facultatumque; ſeu, quod eòdem recidit, cum Corpus organicum ſit Animæ ſuæ Imago & Typus, ad omnem ejus efficiendi naturam formatum & principiatum, ſequitur quod, ſi non ad unguem, uſque admodum ſatis ad vivum repræſentetur unum in altero; & Menti noſtræ ejus idea ſubinſinuetur per formas ſingularium elevatas, Extractiones Senſus ſuperioris ex iisdem, perque Analogias & Eminentias, uti in Doctrinis noſtris Formarum, Ordinis & Graduum, Correſpondentiarum & Repræſentationum, cæteriſque, videbitur. Ita ex Corpore inſtruemur de Animâ, ex Animâ de Corpore, & ex utroque de veritate totius.* Voyez la *page* 9 du *Prologue*.

(*b*) Il nomme l'Ame, *Anima*; & l'Eſprit, *Mens rationalis*.

Toutes les actions qui méritent quelque blâme ou quelque louange, ne peuvent être attribuées qu'à l'*Esprit*, toutes les autres ne sont que des effets de la *Nature*, & il les compare aux actions des Animaux, qui se conduisent par un Instinct aveugle, & agissent sans savoir ce qu'ils font. Tout ce qui est propre à la *Nature* est aussi propre à l'*Ame*. L'*Esprit* a une *Volonté*, il se détermine; mais on ne sauroit dire que l'Ame en ait une, n'étant dirigée & conduite que par sa propre nature. Cette même *Ame*, quoique privée de *Volonté* & qui n'agit que par un *Instinct aveugle*, ne laisse pas d'être l'*Ouvrière de son propre Corps*, c'est elle qui en conduit toute la trame, & qui le forme entierement à son image, ou à la représentation de sa nature (*a*).

J'avoue franchement que tout ce Système est pour moi quelque chose d'incompréhensible. L'Auteur a bien senti qu'on en porteroit ce jugement, puisqu'il convient lui-même que tout cela paroitra peut-être fort obscur, & qu'on regardera ces Principes comme autant de paradoxes, jusqu'à ce qu'il ait fait connoitre la nature de l'Ame (*b*). Il peut bien compter là-

(*a*) *Quidquid dicimus esse* Naturæ, *id intelligimus esse* Animæ. Anima *licet nostra sit, usque tamen de illâ, sicut de* Mente *rationali prædicari nequit similis voluntas, nam illa trahitur suâ Naturâ ..... adeo ut* Anima *sit Corporis sui formatrix, aut quæ se Corpore induit ..... Quoties* Naturam *dico, intellectum velim* Animam, *cujus natura est quæ hoc flamen ducit, & has fabricas condit, prorsus ad sui imaginem, seu suæ Naturæ repræsentationem*, &c. p. 330.

(*b*) *Sed hæc fortassis obscuriora apophtegmata sunt & paradoxa, antequam natura Animæ detecta sit.*

là-dessus. Mais puisqu'il nous promet d'expliquer ses pensées, & de démontrer toutes les parties de son Système, l'équité demande que l'on suspende son jugement, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à ses engagemens.

Ce qui me paroit de plus singulier dans ce Système, c'est qu'on y suppose deux Principes, tous deux spirituels, tous deux actifs, mais dont les actions de l'un n'ont aucun raport avec celles de l'autre. Ce que je ne saurois comprendre, & qu'on aura de la peine à faire comprendre à d'autres, c'est que l'Ame, toute spirituelle qu'elle est, n'agisse que comme un pur Automate, sans savoir ni ce qu'elle fait, ni pourquoi elle le fait, & que cependant, malgré son aveuglement & son ignorance, elle ne laisse par d'agir le plus régulierement du monde. Un Etre spirituel peut-il agir avec ordre, sans savoir ce qu'il fait, sans se proposer un but. Les mouvemens du Corps humain, ceux d'une Montre, ou de toute autre Machine organique que ce soit, sont réguliers, & produisent des effets conformes au but que s'est proposé l'Ouvrier qui l'a formée. Mais ces mouvemens dépendent de certains ressorts & du mécanisme de la Machine. Or dans l'*Ame*, telle que la suppose notre Auteur, il n'y a nul ressort qui puisse la faire agir à la manière des Automates, comment dont agit-elle, si elle n'agit comme l'*Esprit* qui réside dans le même Corps qu'elle. Tout ce que l'Auteur pourroit me repliquer, c'est que l'*Ame est un Automate Spirituel*; & c'est-là justement, si je ne me trompe, ce qu'on déduit

assez naturellement des Principes de *Leibnitz*. On peut voir le jugement qu'ont porté de ce Système le fameux *Bayle*, l'Illustre Mr. *'s Gravesande* dans son *Introduction à la Philosophie*, l'ingénieux Auteur de l'*Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes* (*a*), & quelques autres Philosophes.

D'ailleurs c'est une chose qu'on ne fera jamais concevoir à l'Esprit humain, que l'*Ame soit l'Ouvrière de son propre Corps*. Lorsque Mr. *Swedenborg* a avancé ce paradoxe, a-t-il bien compris lui-même ce qu'il vouloit dire? J'en doute fort. Le Corps humain, dont la structure est admirable, doit avoir existé de toute éternité, ou être la production d'un Etre infiniment puissant & doué d'une intelligence infinie. Il me semble qu'il n'y a guère de milieu raisonnable entre ces deux propositions. Cependant on en propose un. On veut que ce Corps, composé d'un million de parties, toutes rangées dans un ordre merveilleux, soit l'effet d'une *Ame* ou d'un *Automate Spirituel*, qui agit régulierement sans règle, sans principes, sans se proposer aucun but, sans savoir même ce qu'elle fait. Or je demande si le Corps humain peut avoir été formé par un Ouvrier aussi stupide que celui-là? Que ne dit-on aussi que l'*Ame* du Monde a formé le Monde, après que Dieu eut formé cette masse immense de matière dont il est composé.

Autre difficulté. Comment un Etre spirituel,

(*a*) Mr. *Boulier*.

cuel, ſans être tout-puiſſant, ſans être Dieu même, peut-il diſpoſer de la matière, pour en former un Corps organique régulier? Un tel Etre, qui n'a nuls organes, & qui ne ſauroit en avoir, puiſqu'on le ſuppoſe ſpirituel, ne ſauroit être tout au plus qu'un Spectateur oiſif de la formation de ſon Corps.

Mais voici encore quelque choſe de plus fort. Puiſqu'on veut que l'Ame ſoit l'Ouvrière de ſon Corps, elle doit en avoir commencé la formation dans un certain tems, à moins qu'on ne prétende qu'elle y ait travaillé de toute éternité, ce qui ſeroit abſurde. Il y a donc eu un tems que ce Corps n'étoit qu'une matière informe, une matière dont on pouvoit faire indifféremment toute autre Machine hydraulique. Cette matière étoit donc alors ſans Ame, puiſqu'autrement il faudroit ſuppoſer que chaque Atome, chaque Monade, chaque Semille (*a*) a auſſi ſon Ame. Mais ſi cette matière s'eſt trouvée ſans Ame, dans tous les momens antérieurs à celui de ſa formation, ou de ſon changement en Corps organique, je demande en quel endroit cette Ame réſidoit alors, & pourquoi toute *aveugle* qu'elle eſt, elle n'a pas laiſſé de préférer une portion de matière propre à former les prémiers *rudimens* d'un tendre Embryon, à toute autre portion qui n'eût pas été ſuſceptible d'arrangement, pour former un Corps ſouple, flexible & d'une nature déterminée.

(*a*) Nous avons expliqué ce que c'eſt que *Semille* dans le Volume précédent, *page* 45.

miné. Pourquoi eſt-elle venue ſe placer, ou dans cette Liqueur visqueuſe renfermée dans les Vaiſſeaux ſpermatiques de l'Homme, ou dans ces Veſicules contenues dans les Ovaires de la Femme ? Elle a donc fait un choix, & même un choix qui marque un grande prévoyance. Elle a donc ſçu ce qu'elle faiſoit, & elle n'eſt donc pas un *Automate ſpirituel.*

Il y auroit une infinité d'autres objections à propoſer contre cette Hypothèſe; mais je crois en avoir dit aſſez pour donner au Lecteur une légère idée des Sentimens de l'Auteur. J'eſtime ſon ſavoir, & j'admire ſa grande ſagacité; mais je ne ſaurois encore me déclarer en faveur de ſon Syſtême, & par proviſion je m'en tiens à celui des *Développemens*, qui me paroit plus ſimple, plus raiſonnable, moins ſujet aux difficultés, & plus conforme à ce qui ſe paſſe ſous nos yeux dans toute la Nature. Si Dieu a établi des loix, ſuivant leſquelles tous les Corps de l'Univers agiſſent régulierement, qu'eſt-il beſoin de recourir à une Puiſſance aveugle, bien plus capable d'y introduire le deſordre & la confuſion, que de les faire agir conformément au but du Créateur. Un fou, un homme dont le cerveau ſeroit dérangé, ſeroit-il fort propre à monter une Machine compoſée d'une infinité de reſſorts, & pourroit-il paſſer pour en avoir été l'Ouvrier ? Cette eſpèce d'Ame, que Mr. *Swedenborg* fait loger dans le Corps humain, peut bien être rangée dans la catégorie des Foux, puiſqu'il convient lui-même *qu'elle agit ſans ſavoir ce qu'elle fait.*

ARTI-

ARTICLE VIII.

LETTRE *de Monſieur de* BOZE *ſur une* MEDAILLE *antique de* SMYRNE, *du Cabinet de Monſieur le Comte de* THOMS, *qui y joint ſa Réponſe.* Pag. 51 *in* 4. A la *Haye*, chez *Pierre Goſſe*, 1744.

LEs Médailles antiques ſont des Monumens autentiques de l'état des anciennes Monarchies. C'eſt là qu'on apprend l'Hiſtoire des Peuples qui les ont fondées, leurs Coutumes, leurs Mœurs, leur Religion, & les évènemens les plus dignes d'être tranſmis à la Poſtérité. Il y a de ces Médailles où tout eſt ſignificatif. Une légère figure, la moindre trace, une ſimple lettre, rappelle d'abord à l'eſprit certaines vérités, certains Faits remarquables, par un raport de reſſemblance entre la figure & la choſe qu'on a voulu faire entendre. Ces Monumens précieux, confrontés avec ce que nous ont laiſſé par écrit les meilleurs Hiſtoriens, ſont d'un ſecours infini pour fixer les Dates & les Epoques les plus remarquables, pour vérifier les Faits conteſtés, & pour nous aider à former une ſuite non interrompue des plus grandes révolutions arrivées dans chaque Etat.

N'eſt-il pas ſurprenant qu'un ſimple petit Médaillon, orné de quelques figures, & entouré de quelques lettres, dont le ſens n'eſt ſouvent connu que des plus habiles Antiquaires,

res, puiſſe fournir aſſez de matière pour former une Hiſtoire détaillée d'un Prince, ou de quelque Héros, qui ſe ſera diſtingué par ſes actions?

Pour s'en convaincre, il ſuffit de conſulter l'ingénieuſe explication qu'a donnée Mr. *de Boze* de la *Médaille antique* qui lui avoit été communiquée par Mr. le Comte *de Thoms*. On remarque avec ſurpriſe & une eſpèce d'admiration, dans la *Lettre* de ce fameux Sécrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, quantité de traits curieux & intéreſſans, qui ſont tous fondés ſur ce qui eſt repréſenté par la Médaille même dont il donne l'explication. Ce qui en relève infiniment le mérite, c'eſt qu'on n'y voit nul écart, nulle digreſſion inutile, point d'érudition mal placée, beaucoup de modeſtie, un Style aiſé, pur, élégant, naturel, & ſur-tout une grande politeſſe, laquelle le diſtingue de quantité d'autres Savans qui ſe ſont appliqués comme lui à l'étude de l'Antiquité.

La Médaille, dont il s'agit, eſt une Médaille Greque de Grand Bronze, frappée dans l'intervalle du Règne de *Septime Sévère* à celui de *Galien*. On y voit, d'un côté, le Buſte d'une Princeſſe, qui eſt vraiſemblablement une Impératrice Romaine, repréſentée ſous la figure & avec les attributs de *Cérès*, tenant d'une main des Epics, & de l'autre une Corne d'Abondance. On lit autour de ce Portrait, CMYPNAIΩN ΠΡΩΤΩΝ ΑCIAC. Au revers eſt une Femme debout, le pied droit appuié contre une Proue de Vaiſſeau, la tête couronnée de

Tours,

Tours, & les cheveux noués & soutenus par derrière avec une espèce de Ruban. Son habillement, qui est relevé & plissé, à la manière de nos anciennes Cottes-d'armes, finit de même au-dessus du genou. Elle tient de la main droite une Patère, & de la gauche cette sorte de Bouclier contourné, qui étoit particulier aux Amazones, & qu'on appelloit *Pelta*.

Voila une explication toute naturelle de ce qu'on voit représenté sur cette Médaille. Voyons maintenant ce qu'on a eu en vue par tous ces différens Symboles. On y reconnoit d'abord l'Amazone, à laquelle les Habitans de Smyrne rapportoient le nom, l'origine, & la fondation de leur Ville (*a*). La Couronne de Tours l'indique suffisamment; & on a voulu exprimer par la Patère, qu'on n'avoit pas oublié ni les Cérémonies Religieuses, ni les Sacrifices qu'on avoit coutume de faire en ces occasions. Quant à la Proue de Vaisseau, qui est l'attribut ordinaire des Villes Maritimes, on sait que Smyrne a toujours passé pour un des meilleurs Ports de l'Archipel.

Autour de ce Type ingénieux règne une Inscription, dont la plupart des mots sont abrégés. Elle doit être lue ainsi : ΕΠΙ ΣΤ*ρατ*ηγοῦ *Μάγνου* ΑΥΡ*ηλίου* ΤΕΡΤΙΟΥ ΑΣΙΑΡΧΟΥ; & les deux Légendes réunies disent que la Médaille, ou Monnoie dont il s'agit, a été frappée *par les Smyrnéens, qui sont les Prémiers de l'Asie*,

(*a*) Strab. *Lib.* XII, *pag.* 570. Steph. Byz. ΣΜΥΡΝΑ.

fie, ſous la Préture de Marcus Aurelius Tertius *Aſiarque.*

C'eſt ſur le ſens qu'on doit donner à cette Inſcription que roule preſque entierement tout ce que dit Mr. *de Boze* dans la ſuite de ſa Lettre. Il y examine deux choſes: 1. Pourquoi les *Smyrnéens* ſe nomment ici *les Prémiers de l'Aſie*; & 2. ce que ſignifie le Titre d'*Aſiarque*, qu'on lit au revers de la Médaille. Les diſcuſſions où il entre ſur ces deux points d'Hiſtoire méritent toute l'attention du Lecteur. On y trouve beaucoup d'érudition, un heureux choix des Faits, une juſte application des Monumens antiques qui leur ſervent de preuves, & ſur-tout une grande ſagacité, lorsqu'il eſt queſtion de démêler le vrai d'avec le faux, le certain d'avec l'incertain. Pour en donner une idée complète, il faudroit tranſcrire toute la Pièce: car elle ne contient rien d'inutile, rien qui ne mérite d'être ſçu; & les Faits allégués ont entre eux tant de raport, & ſont liés ſi étroitement, qu'on ne ſauroit en détacher aucun, ſans donner quelque atteinte à la force des Preuves. Il faut cependant ſe borner. Ainſi nous ne choiſirons que ce qui nous paroitra le plus eſſentiel, & renvoyons, pour le reſte, à l'Ouvrage même, ceux qui aiment ces ſortes de recherches.

La prémière queſtion, propoſée par Mr. *de Boze* & qu'il examine enſuite, eſt de ſavoir pourquoi *Smyrne* ſe donne ſur la Médaille le titre de *Prémière Ville de l'Aſie*. Il fait d'abord cette remarque générale, que quand les Villes de la Grèce & de l'Aſie, c'eſt-à-dire, de

de l'Asie Mineure (*a*) passèrent sous la domination des Romains, elles furent encore plus jalouses qu'auparavant des titres d'honneur dont elles jouissoient, & plus attentives à se maintenir dans les Droits qu'elles croyoient avoir insensiblement aquis les unes sur les autres.

C'est dans les Monumens antiques qu'il faut en chercher les preuves, car les Historiens ont négligé ces sortes de détails. L'Illustre Académicien commence par observer que, dès le tems de *Domitien*, la Ville de *Nicée* en Bithynie prit, sur ses Monnoies, le titre de *Prémière de la Province*, ΠΡΩΤΗ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΙΑΣ (*b*); que les Habitans de *Nicomédie*, Ville bien plus considérable que celle de Nicée, souffrirent impatiemment l'entrepriſe des Nicéens, & qu'ils frapèrent aussitôt des Médailles, où ils donnèrent à leur Ville le titre de *Métropole* & de *Prémière de la Bithynie*, ΝΙΚΟΜΗΔΕΙΑ Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙC ΚΑΙ ΠΡΩΤΗ ΒΕΙΘΥΝΙΑC (*c*). Il y a lieu de croire, que les contestations de ces deux Villes furent terminées à l'amiable, ou que, si elles furent portées au Sénat, le Sénat jugea en faveur de Nicomédie. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les Médailles que ceux de Nicée firent fraper ensuite sous le même *Domitien* & sous ses Successeurs, ils ne s'attri-

(*a*) Les Romains & les Grecs, qui leur étoient soumis, n'entendoient par le mot général d'*Asie*, que l'*Asie Mineure*, qui étoit une Province Proconsulaire.

(*b*) *E Cimelio Regio.*

(*c*) Vaillant, *Num. Pop. & Urb.* pag. 24. *E Cimelio D. Foucault.*

s'attribuèrent plus aucune ſorte de Primauté ; ceux de Nicomédie, au contraire, étendirent la leur, & on lit ſur une Médaille, qu'ils frapèrent à l'honneur de Trajan, *Nicomédie Métropole, Prémière Ville du Pont & de la Bithynie* (*a*), parce que la Bithynie & le Pont ne formoient plus qu'un même Gouvernement.

La Ville d'*Amaſée* revendiqua la Primatie du Pont, dont elle prétendoit être en poſſeſſion dès le tems d'*Auguſte*, & cette Primatie lui fut adjugée. Mr. *de Boze* préſume que ce fut par *Hadrien*, dont elle prit le nom de *Ville d'Hadrien* ſur preſque toutes les Médailles qu'elle frapa depuis, avec le titre de *Prémière du Pont*, que Nicomédie fut obligée de lui abandonner (*b*). Après la défaite de *Peſcennius Niger*, la Ville d'*Antioche*, qui s'étoit déclarée pour lui, perdit ſes Privilèges (*c*); mais ſans le ſecours des Médailles on ignoreroit, que ce fut à la Ville de *Laodicée* que *Septime Sévère* tranſporta la Primauté de la Syrie, qu'Antioche avoit toujours eue. Laodicée s'en glorifia auſſitôt. Elle fit fraper, à l'honneur de *Caracalle*, un beau Médaillon (*d*), ſur le revers duquel on lit ces mots autour d'une Tête de Femme voilée & couronnée de Tours: *Des Laodicéens, qui ſont les Prémiers de la Syrie.* Mais ce triomphe ne fut pas de longue

(*a*) Idem, ibid. pag. 29. *E Cimelio D. Falkner.*
(*b*) *E Cimelio Regio.*
(*c*) Spartianus *in Severo.*
(*d*) *E Cimelio Reginæ Chriſtinæ.*

longue durée ; *Antioche* rentra dans tous ſes Droits, & *Laodicée* ne ſe diſtingua plus par aucun titre ſemblable. Ce ſont encore des Médailles qui nous apprennent que *Byzance*, qui avoit ſuivi l'exemple d'Antioche, perdit ſa *Primauté de l'Ionie*, laquelle fut tranſportée à la Ville de *Samos*.

Pergame, *Smyrne* & *Epheſe*, ſe diſputèrent vivement la Primauté ſous l'Empire des deux prémiers *Antonins*. Juſques-là, ces Villes avoient vécu dans une parfaite intelligence ; mais une malheureuſe idée de préſéance les diviſa. Pour empêcher que cette émulation n'eût des ſuites dangereuſes, le Rhéteur *Ariſtide* alla à Pergame, où il prononça publiquement le Diſcours, qui nous a été conſervé parmi ſes Ouvrages, ſous ce titre : ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ, *de Concordiâ ad Urbes Aſiaticas*. On y voit qu'il auroit bien voulu diſpoſer Pergame & Smyrne à ceder à Epheſe les honneurs de la Primatie, ſi quelqu'une d'elles devoit y prétendre. Si ſon Diſcours fit quelque impreſſion, ce ne fut que ſur les Habitans de Pergame, qui continuèrent bien à ſe donner le titre de *Prémiers*, mais ſans y ajouter le nom de l'Aſie, où l'on ſavoit aſſez qu'ils tenoient un des prémiers rangs.

La Ville de Smyrne ne voulut pas renoncer à ſon titre de *Prémière de l'Aſie*. Immédiatement après la mort de *Marc-Aurèle*, elle fit fraper en l'honneur de *Commode*, une Médaille où on lit, comme ſur les précéden-

tes.

tes : ϹΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑϹΙΑϹ (*a*). Ceux d'Ephèſe, favoriſés peut-être par *Septime Sévère*, frapèrent deux Médailles en ſon honneur, l'une avec la Légende ordinaire, ΕΦΕϹΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑϹΙΑϹ ; l'autre avec cette Inſcription détournée, ΖΕΥϹ ΕΦΕϹΙΟϹ ΠΡΩΤΟϹ ΑϹΙΑϹ (*b*) : *Le Jupiter des Ephéſiens eſt le prémier de l'Aſie.* Smyrne, voulant renchérir ſur les expreſſions d'Ephèſe, fit fraper, à l'honneur de *Caracalle*, un Médaillon, où elle ajouta aux mots, ΠΡΩΤΗ ΑϹΙΑϹ, ceux de ΚΑΛΛΕΙ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΕΙ, pour marquer qu'elle étoit la prémière & la plus conſidérable Ville de l'Aſie, *par ſa grandeur & par ſa beauté.* Les Ephéſiens n'en demeurèrent pas là, comme on peut le voir par une autre Inſcription raportée par Mr. *de Boze*, qui croit que ce différend fut enfin terminé, ou à l'amiable, ou par quelque Reſcript du Prince.

Indépendemment de la prédilection d'*Ariſtide* pour Ephèſe, ſon Droit de Primatie paroit à Mr. *de Boze* beaucoup mieux fondé que celui de Smyrne. Il en donne deux différentes ſortes de preuves, dont le concours forme une eſpèce de démonſtration en fait de Critique. La prémière eſt un endroit remarquable du Digeſte (*c*), & la ſeconde ſe tire du rang que cette Ville a toujours eu dans l'Egliſe Greque depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme. Pour ne pas nous engager dans de trop longs détails, nous croyons qu'il ſuffit de mar-

(*a*) *E Cimelio Regio.* (*b*) *Ex Sched. Jac. Spon.*
(*c*) Lib. I. T. XVI. *De Officio Proconſulis.*

marquer ici la ſource de ces preuves ; & de renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même.

Le ſecond article, pour lequel Mr. *de Boze* entre dans de nouvelles diſcuſſions ; concerne le titre d'*Aſiarque*, qu'on lit au revers de la Médaille de Smyrne. Nous ne ferons qu'indiquer ce qu'il en dit, car on ne ſauroit guère entamer ces ſortes de diſcuſſions ſans trop s'écarter. Il fait voir d'abord ce que c'étoit que cette Charge, le droit & le pouvoir de celui qui la poſſédoit, & quelles étoient ſes fonctions. Delà il paſſe à l'Election de celui qui devoit en être revêtu. Il donne un détail curieux de la manière dont ſe faiſoit cette Election, laquelle, dit-il, *mettoit en mouvement preſque toutes les Villes, qui compoſoient ce qu'on appelloit la Communauté de l'Aſie.* On peut juger par-là de l'importance de cet Emploi.

Quelques Auteurs ont prétendu, qu'il y avoit pluſieurs Aſiarques à la fois, & que ce n'étoit pas, pour chaque année, une Dignité unique. Mr. *de Boze* n'eſt pas de leur opinion. Il prouve par un paſſage d'*Ariſtide*, que cette *Dignité d'Aſiarque étoit annuelle & unique*, & il confirme ce que dit *Ariſtide* par le témoignage des Inſcriptions & des Médailles antiques. „ Il n'y eſt jamais parlé, *dit-il*, de „ deux Aſiarques à la fois, comme il eſt fait „ mention des deux Archontes, des deux „ Conſuls, des Duumvirs, & des autres Ma„ giſtrats, qui avoient un, ou pluſieurs Col„ lègues ; le titre d'Aſiarque n'y laiſſe pas le „ moindre veſtige d'aſſociation, il n'y en a

„ aucun, qui ſe diſe le *Prémier* ou le *Se-*
„ *cond*, quoiqu'il n'y ait rien de ſi commun
„ que d'y voir un Archonte, un Pontife, &c.
„ ſe dire les *Prémiers*".

Une autre preuve, qui confirme encore le ſentiment de Mr. *de Boze*, c'eſt la rélation du Martyre de St. *Polycarpe*, qu'*Euſébe* a inſérée dans le IV Livre de ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*. Il y eſt dit que ce St. Vieillard, ayant été pris & amené à Smyrne, dans le tems qu'on y célébroit les Jeux Sacrés, les Gentils demandèrent tumultuairement à *Philippe l'Aſiarque*, qu'il fît ſortir un Lion, pour dévorer ce Chrétien, &c. „ Or, ſi *Philippe*, „ dit Mr. *de Boze*, avoit eu des Collègues, „ les Gentils ſe ſeroient ſans doute adreſſés à „ quelqu'un d'eux, dans l'eſpérance de le „ trouver plus complaiſant, & l'Hiſtoire n'au-„ roit pas dit abſolument *Philippe l'Aſiarque*, „ mais *un des Aſiarques* nommé *Philippe*".

Il ne reſte plus, pour achever l'explication de la Médaille des Smyrnéens, qu'à déterminer le tems, auquel elle a été frapée, & la Princeſſe, ou l'Impératrice Romaine, qu'on a voulu y repréſenter, ſous la figure & avec les attributs de Cérès. Mr. *de Boze* aſſure, & cela ſur des preuves bien fondées, que cette Médaille a été frapée en l'honneur de *Sabi-nia Tranquillina*, Femme de *Gordien Pie*, ſous le Préteur & Aſiarque *Marcus Aure-lius Tertius*.

En voilà aſſez ſur la belle Lettre de Mr. *de Boze*. Ce que nous en avons extrait ſuffit pour faire juger de ſon mérite. Elle ne roule point

ſur

sur un sujet sec & aride, tout y est intéressant pour ceux qui aiment l'Histoire ancienne; & la manière élégante dont l'Auteur l'a traité, n'est pas un des moindres ornemens de cette Pièce.

La *Réponse* de Mr. le Comte de *Thoms* a aussi son mérite, & si elle n'est pas accompagnée des ornemens du Style, elle a d'ailleurs de beaux endroits qui la rendent recommandable. Peut-être trouvera-t-on que l'explication qu'on y donne de la Médaille, est moins suivie, moins méthodique, que celle qu'en a donnée Mr. *de Boze*. J'en conviens aussi. Mais on doit considérer que Mr. *de Boze* ayant presque épuisé la matière dans sa Lettre, il ne convenoit nullement que Mr. le Comte *de Thoms* répétât les mêmes choses, & fît les mêmes remarques dans sa *Réponse*, qui devoit être imprimée en même tems, pour ne faire ensemble qu'un même Volume.

Un homme de beaucoup d'esprit avançoit l'autre jour, qu'on ne trouvoit pas que l'explication de Mr. le Comte *de Thoms* dût être mise en parallèle avec celle de Mr. *de Boze*. Sur cela je lui dis, que celui-ci n'avoit fait que glaner, & qu'il n'avoit pu couper en plein champ, Mr. *de Boze* l'ayant fait avant lui. Je lui citai, à cette occasion, ce que dit finement Mr. *de Fontenelle* dans un de ses Ouvrages (*a*): *L'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les prémières découvertes, la nature semble nous y porter elle-même; mais il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort,*

(*a*) Dans sa *Digression sur les Anciens & les Modernes*.

effort, plus on y a déja ajouté, parce que la matière eſt déja épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux.

Je croyois avoir pleinement juſtifié Mr. le Comte *de Thoms*, lorſque cet homme d'eſprit me dit de lui chercher dans ma Bibliothèque la *Digreſſion ſur les Anciens*, &c. *J'y trouverai*, me repliqua-t-il, *la réponſe à ce que vous venez d'alléguer.* Presque à l'ouverture du Livre, il trouva l'endroit cité, tourna le feuillet, & me lut ce qui ſuit en préſence d'un Tiers. *Il eſt vrai que, pour ajouter aux prémières découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit, qu'il n'en a fallu pour les faire; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vues empruntées d'autrui, qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds, & ſi nous ſurpaſſons le prémier inventeur, c'eſt lui qui nous a aidé lui-même à le ſurpaſſer; ainſi, il a toujours ſa part à la gloire de notre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous reſteroit rien de plus qu'à lui.*

Tout cela ne détruit point ce que j'ai avancé en faveur de Mr. le Come *de Thoms*. Son but, dans ſa *Réponſe*, n'eſt pas de donner une explication complète & ſuivie de la Médaille, il n'a eu d'autre deſſein que de ſuppléer à ce qui manquoit dans la *Lettre* de Mr. *de Boze*, d'ajouter de nouvelles Remarques à ce qu'il a cru avoir beſoin d'être éclairci, & de propoſer avec beaucoup de modeſtie & de retenue quelques difficultés contre diverſes conjectures hazardées

zardées par le Sécrétaire de l'Académie. Un petit nombre d'exemples ſuffira pour faire juger de ſon plan & du but qu'il s'eſt propoſé.

On voit ſur le revers de la Médaille, que l'Amazone tient ſous le Bouclier, nommé *Pelta*, un morceau de Drap, qui n'a nul raport avec ſon habillement. Mr. le Comte *de Thoms* remarque à cette occaſion, que ce morceau de Drap eſt repréſenté ſur beaucoup d'autres Médailles, & qu'il en a cherché envain l'explication chez les Auteurs, qui ont fait des Commentaires ſur les Médailles, ou qui ont écrit ſur les Amazones. Voila un beau champ de conjectures qu'il ouvre aux Antiquaires. Je veux parier qu'il y en aura qui aimeront mieux deviner que d'avouer leur ignorance. Ils ſeroient bien trompés ſi ce petit morceau de Drap n'avoit été placé là que par un effet de l'imagination biſare du Graveur. Vous voyez que je ſuppoſe que c'eſt un *morceau de Drap*, car c'eſt peut-être tout autre choſe.

Suivant Mr. le Comte *de Thoms*, la Couronne de Tours, dont la tête de l'Amazone eſt ornée, marque les Murailles dont la Ville de Smyrne étoit *alors* fortifiée; il dit, *alors*, car il y eut un tems où cette Ville n'avoit point de Fortifications. Cette explication eſt ingénieuſe; mais j'aurois ſouhaité qu'il eût donné quelque preuve de ſa conjecture. Peut-être que la choſe parle d'elle-même, & qu'ainſi elle n'a pas beſoin de preuve.

Nous avons raporté une partie de ce que dit Mr. *de Boze* touchant la Dignité d'Aſiarque. Mr. le Comte *de Thoms* approuve fort ces Re-

marques, il en fait l'éloge, & en ajoute de nouvelles qui servent à éclaircir ce qui concerne cette Dignité respectable. Comme ce morceau d'Histoire est important, il méritoit d'être bien discuté. On peut dire, à la louange de Mr. le Comte, qu'il a fait sur cet article un grand nombre de recherches, & qu'il a consulté bien des Monumens, sur le témoignage desquels il appuie tout ce qu'il avance. Il donne en cet endroit une preuve bien réelle de son habileté dans ce genre de Science. Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace pour en donner ici quelque échantillon.

Mr. *de Boze* avoit remarqué dans sa Lettre, après *Etienne de Byzance*, que les Femmes de la Ville d'*Hypœpa* étoient très belles, & que c'étoit une faveur de *Vénus* : Καλλίστας ἔχειν γυναῖκας τὴν πόλιν, δῶρον Ἀφροδίτης. Quoique cette remarque n'ait été faite que comme en passant, & presque sans dessein, elle n'a pas laissé de reveiller toute l'attention de Mr. le Comte *de Thoms*, qui, de son côté, nous apprend que *Smyrne avoit pareillement de très belles Femmes*. A l'égard de l'Homme, il n'y a dans toute la Nature aucune Beauté plus frapante, plus digne d'admiration, qu'une belle Femme, & on ne fauroit lui causer un plaisir plus sensible, que celui de lui en faire naître l'idée. Une Dame d'une rare beauté, qui a fait grand bruit dans une des plus brillantes Cours de l'Europe, avoit coutume de dire, *qu'elle ne trouvoit rien de plus beau au monde qu'un bel Homme*. Toutes les Femmes pensent bien de même, mais elles n'osent le dire, & si ce mot

leur

leur échape quelquefois, ce n'eſt qu'en ſecret, & preſque en rougiſſant. On verra ci-deſſous ſurquoi Mr. le Comte *de Thoms* s'eſt fondé en donnant de ſi belles Femmes à la Ville de Smyrne (*a*).

Encore une Remarque, & puis je finis cet Extrait. Nous avons vu, que Mr. *de Boze* prétend que la Princeſſe ou l'Impératrice, qu'on a voulu repréſenter ſur la Médaille, ſous la figure de la Déeſſe Cérès, eſt *Subinia Tranquillina*, Femme de *Gordien Pie*. Mr. le Comte *de Thoms* n'eſt pas de cet avis. Il aime mieux ſe déclarer en faveur d'*Annia Fauſtina*, & il ſemble n'avoir pris ce parti, qu'après avoir bien peſé les raiſons alléguées pour l'une & pour l'autre de ces Princeſſes. *Après*, dit-il, *que j'ai bien examiné les Médailles de l'une & de l'autre Impératrice, & ſoigneuſement comparé les reſſemblances, je crois que celle, qui donne occaſion à ces Diſſertations, repréſente l'*Annia Fauſtina.

Il faut s'attendre qu'un Tiers viendra un jour, ou décider entierement la queſtion, ſur le témoignage de Monumens plus authentiques, ou la rendre encore plus problématique par de nou-

(*a*) Ce qu'il en dit, ſe trouve dans une Note qui mérite d'être tranſcrite en entier. La voici. „ *Lucien*, „ voyant paſſer la belle *Pauthée*, Maîtreſſe de *L. Ve-* „ *rus*, ſans la connoître, fut inſtruit par un des paſ- „ ſans, qu'elle étoit de Smyrne. V. *Luciani Imagines.* „ Je ne ſaurois m'empêcher de raporter ce beau paſſa- „ ge. *Spectatorum enim aliquis dicitum vespiciens, cum* „ *tranſiret; Tales quidem, inquit, ſunt Formæ Smyrnen-* „ *ſes; nec mirum, ſi pulcherrima Ioniæ Urbium, pulcher-* „ *rimam protulit.*

nouvelles conjectures. En n'examinant que les raiſons alléguées par Mr. *de Boze*, on jureroit qu'il a rencontré juſte; mais après avoir lu tout ce que dit Mr. le Comte *de Thoms*, pour appuier ſon Hypothèſe, on ne ſauroit guère ſe diſpenſer de ſuſpendre ſon jugement, & de laiſſer la queſtion indéciſe. On ne risque rien d'attendre, en pareil cas, lorsqu'on n'a pas encore trouvé ce qu'on cherche.

ARTICLE IX.

HISTOIRE *de* NAPLES, *traduite de l'Italien de Mr.* GIANNONE. *Quatrième Volume, qui eſt diviſé en dix Livres, & contient* 684 pages (*a*).

NOus avons vu, dans les précédens Volumes, le Royaume de *Naples* gouverné par ſes Rois; mais ſous les Princes de la Maiſon d'Autriche, il n'en fut pas de même. Ils y envoyèrent des Vicerois, qui le gouvernèrent en leur nom, ce qui cauſa ſouvent de grands troubles dans ce Royaume, comme nous allons le voir dans ce quatrième & dernier Volume, qui contient tous les Princes de l'Auguſte Maiſon d'Autriche qui ont poſſédé ce Royaume juſques à la mort de *Charles* Second,

(*a*) On a donné l'Extrait du troiſième Volume de cet Ouvrage dans la prémière Partie du Tome XXXI, & ceux du prémier & du ſecond Volumes ſe trouvent dans le Tome XXX de ce Journal.

cond, qui fut le dernier Roi d'Eſpagne de cette Illuſtre Maiſon.

L'avènement de l'Archiduc *Charles* à la Couronne de Naples ſembloit promettre aux habitans de ce Royaume des tems exemts de trouble & de guerres ; ils fondoient ces douces eſpérances ſur la grande puiſſance de ce Prince, qui, en ſuccédant aux différens Etats dont la mort du Roi *Ferdinand*, dit *le Catholique*, le laiſſa maitre, pouvoit encore après la mort de *Maximilien* ſon ayeul, joindre de nouvelles forces à celles qu'il poſſédoit déja.

Ce furent cependant ces mêmes motifs, cette grande puiſſance de l'Archiduc *Charles*, qui déterminèrent *François Prémier*, Roi de France, à venir porter la guerre juſques dans le ſein du Royaume de Naples. Ce Prince ſe flatta qu'après la mort de *Ferdinand*, il trouveroit ces Provinces peu préparées à ſe défendre ; que l'Archiduc ne viendroit pas à tems pour les ſecourir, & que par conſéquent la conquête ne ſeroit ni pénible, ni hazardeuſe.

Mais tandis que le Roi de France ſe préparoit à porter ſes armes en Italie, un nouvel évènement l'obligea de les arrêter, & de les employer à ſa propre défenſe. L'Empereur *Maximilien* étoit convenu avec *Ferdinand*, qu'il attaqueroit le Duché de Milan, & il faiſoit les préparatifs néceſſaires pour ce ſujet. *François Prémier* fut donc obligé de chercher à s'accommoder avec l'Archiduc, que nous nommerons dorénavant le Roi *Charles*, &, par ſa médiation avec l'Empereur. Le Roi *Charles* reçut favorablement les propoſitions de

conciliation qui lui furent faites de la part du Roi de France, & ayant chacun envoyé des Députés pour traiter de la paix à Noyon, elle fut conclue le 13 Aout de cette année 1516.

La paix ainſi conclue, le Roi *Charles* ſe diſpoſa de partir de Bruxelles où il étoit alors, pour ſe rendre en Eſpagne. Secondé d'une heureuſe navigation, il y arriva ſur la fin de l'année 1517, & y prit poſſeſſion de ſes Royaumes. Le Traité fait à Noyon, en donnant la paix, n'avoit pas établi une vraie amitié entre les deux Rois, quoique de part & d'autre on en donnât pluſieurs marques extérieures; & après la mort de l'Empereur *Maximilien*, cette froideur dégénéra en une mesintelligence ouverte, cauſée par l'envie que l'un & l'autre avoit, d'être élu Empereur, ce qui occaſionna la cruelle & ſanglante guerre, où *François Prémier* eut tant de mauvais ſuccès, qu'il perdit la liberté, en même tems que la bataille de Pavie, & fut conduit priſonnier en Eſpagne, où il reſta juſqu'à ce que l'on fut convenu des dures conditions qu'on lui impoſa dans le Traité fait à Madrid, le 14 Janvier de l'année 1526. Mais du moment que ce Traité fut fait, les perſonnes les plus ſenſées prévirent qu'il ne ſeroit pas exécuté. Auſſi trouve-t-on dans *Lionard* une longue Proteſtation que *François Prémier* fit le jour même qu'il ſigna la paix, par laquelle il déclaroit, que c'étoit uniquement par violence, parce qu'il ſe trouvoit priſonnier & très malade, qu'on avoit obtenu ſa ſignature à de telles conventions. Après cela, & dès qu'il fut de retour

tour dans ſes Etats, tout occupé de raſſembler ſes forces, il ſe détermina avec plus d'ardeur que jamais à faire une nouvelle guerre à l'Empereur, & à porter ſes armes en Italie, avec la réſolution d'y recouvrer non ſeulement l'Etat de Milan, mais encore de conquérir le Royaume de Naples, projets auxquels il ſe flattoit de réuſſir avec le ſecours de ſon fameux Capitaine *Lautrec*, & qui lui réuſſit auſſi mal que ſa prémière expédition; c'eſt ce que l'on peut voir dans l'Auteur, auſſi-bien que le ſac de la Ville de Rome par le Connétable de *Bourbon*, l'empriſonnement de *Clément* VII qui s'étoit ligué avec le Roi de France contre l'Empereur *Charles*, & enfin la paix qui fut conclue à Cambray entre les Puiſſances belligérantes, c'eſt-à-dire, entre *François Prémier*, les Venitiens, & l'Empereur *Charles-Quint*, le 5 Août 1529, & à Barcelonne entre le Pape *Clément* & l'Empereur.

Depuis cette paix de Cambray, les Rois de France n'ont plus fait aucune tentative en leur nom ſur le Royaume de Naples, ni prétendu que les conquêtes qui furent projettées, leur appartinſſent. Ils ſe joignirent, à la vérité, lorſque l'occaſion s'en préſenta, aux ennemis des Rois d'Eſpagne, pour leur faire la guerre; mais ce fut par d'autres motifs.

L'Empereur, ayant appris la mort du Cardinal *Colonne*, qui étoit Vicaroi de Naples, nomma incontinent, pour remplir cette place, *D. Pierre de Tolède*, Marquis de Villefranche, qui ſe trouvoit auprès de ſa perſonne en

Allo-

Allemagne. Ce Seigneur partit de Ratisbonne le 1 Aout 1532, arriva à Naples le 4 Septembre ſuivant, & dès le lendemain prit poſſeſſion de ſa place. Il fut reçu avec d'autant plus de ſatisfaction de la part des Grands & du Peuple, que l'on étoit perſuadé qu'il gouverneroit avec prudence & avec juſtice, & qu'il réformeroit le grand nombre d'abus qui s'étoient introduits. Il trouva le Royaume dans un état déplorable. Naples étoit preſque dépeuplée par la peſte, & par les autres maux qu'elle avoit ſoufferts; les maiſons renverſées, les campagnes déſertes, & par deſſus tout cela la juſtice opprimée; ce dernier article lui parut ſi important, qu'il fut le prémier auquel il voulut remédier. Il fit pluſieurs réglemens à ce ſujet, & eut ſoin de tenir la main à l'exécution, en puniſſant ſévèrement ceux qui y contrevenoient. Quand il eut reglé tout ce qui concernoit la juſtice, il ſongea enſuite à mettre ce Royaume en état de défenſe contre *Soliman*.

Les menaces de cet Empereur & du Roi de France ne laiſſoient jouir ces Provinces d'aucun repos, & les fatiguoient autant que la Guerre même. Ces deux formidables ennemis s'étoient ligués enſemble, & n'étoient occupés que de raſſembler toutes leurs forces, pour diminuer l'exceſſive puiſſance de *Charles-Quint*. *Soliman* étoit irrité contre lui, à l'occaſion de l'entrepriſe qu'il avoit faite ſur le Royaume de Tunis; d'ailleurs il conſervoit toujours un vif reſſentiment de ce que ce Prince l'avoit chaſſé de la Hongrie, & contraint ſon Armée de chercher ſon ſalut dans la fuite. Pour

Pour vanger ce mauvais succès, *Soliman* avoit fait préparer en l'année 1537, une puissante Flotte qu'il destinoit à conquérir le Royaume de Naples. Un Ambassadeur du Roi de France auprès de lui l'entretenoit dans ces sentimens. D'un autre côté *Troile Pignatello*, outré de la mort ignominieuse que le Viceroi de Naples avoit fait souffrir au Commandeur son frère, & résolu de s'en vanger à tout prix, étoit sorti avec diverses autres personnes du Royaume, pour se retirer à Constantinople; ils y sollicitoient avec les plus naïves instances *Soliman* de ne pas différer l'exécution d'une entreprise, dont toutes les circonstances rendoient le succès très facile; ils lui représentoient, que *Charles-Quint* seroit déja occupé par la guerre que le Roi de France étoit prêt à lui faire en Lombardie, à l'occasion du Duché de Milan; & que par conséquent il seroit hors d'état de résister à tant de forces qui l'attaqueroient toutes à la fois. *Soliman* résolut donc de se mettre en mouvement, fit préparer en diligence une Armée de vingt mille combattans, & partant de Constantinople par terre, il arriva à la Velona le 13 Juillet de cette année 1537. Dans le même tems il fit mettre sur pied une Flotte de deux cent voiles, chargée de Troupes, dont il confia le commandement à son fameux Amiral *Barberousse*, qui arriva par mer à la Velona, dans le même tems que cet Empereur s'y rendit par terre.

Dom Pierre, informé de tout cela, mit du mieux qu'il le put, en état de défense, les rivages

vages du Royaume, il écrivit ensuite à l'Empereur son Maitre, l'informant de tout ce que le Turc méditoit, & qu'afin de pouvoir résister, il le prioit de lui envoyer un prompt secours. Aussitôt que l'Empereur eut appris cette nouvelle, il fit partir 24 Vaisseaux chargés de Troupes Espagnoles, & peu de tems après, on vit aussi paroître le Prince *Doria*, avec vingt-cinq Galères & deux Galions. Après que cette Flotte se fut pourvue des provisions dont elle avoit besoin, elle sortit du Port de Naples, faisant route pour Messine, & du côté du Levant, où *Doria* battit l'Ennemi.

Dom Pierre, ayant appris cette nouvelle, se rendit lui-même à Tarente, pour attaquer *Soliman* par terre; mais à peine fut-il arrivé en cette Ville, qu'il fut informé que les Ennemis s'étoient retirés. On fut aussi par quelques Turcs, qui avoient été faits prisonniers, que *Soliman* en partant de la Velona, étoit allé surprendre les Vénitiens, en attaquant l'Isle de Corfou. Le Royaume de Naples, ainsi délivré de la crainte des Turcs, *Dom Pierre* prit la résolution de tenir de bonnes Troupes dans toutes les Places maritimes du Royaume, & de les fortifier. Il en fit la visite, accompagné de bons Architectes, & de personnes expérimentées dans l'Art de la Guerre, & fit faire des Ouvrages considérables aux Places les plus exposées. Voilà de quelle façon *Dom Pierre* sauva le Royaume de Naples; voyons à présent la prudence dont il usa pour appaiser la revolte que l'Introduction de l'inquisition avoit fait naître, & qui auroit pu avoir des suites

tes très funeſtes ſous un Viceroi qui auroit voulu pouſſer les choſes à la rigueur.

La nouvelle Doctrine de *Martin Luther*, qui parut du tems de *Charles-Quint*, donna lieu à ſoupçonner quelques perſonnes de s'y être laiſſées ſurprendre ; & fournit, dès ſon commencement, l'occaſion de faire de nouvelles tentatives au ſujet de l'Inquiſition. Pluſieurs Diſciples de *Luther* étoient venus à Naples, & y enſeignoient publiquement leur nouvelle Doctrine ; la vigilance infatigable du Viceroi, ni les châtimens qu'il employoit journellement ne ſervoient de rien, il ſembloit même que plus il en puniſſoit, plus le nombre augmentoit. Voyant donc qu'il ne pouvoit réuſſir à extirper entierement cette Héréſie naiſſante, il crut qu'il devoit informer exactement *Charles-Quint*, de tout ce qui s'étoit paſſé à Naples ſur ce ſujet, & lui repréſenter de quelle importance il étoit d'y donner l'attention la plus ſérieuſe. L'Empereur, qui voyoit tous les deſordres que la nouvelle Doctrine produiſoit en Allemagne, crut que pour prévenir de ſemblables maux à Naples, il falloit employer les remèdes les plus efficaces. Il eſtima que le plus aſſuré de tous ſeroit celui d'y introduire un Tribunal de l'Inquiſition. Il écrivit donc au Viceroi, qu'il donnât tous ſes ſoins pour faire réuſſir cet établiſſement dans Naples ; qu'il prît cependant tous les tempéramens propres à ne point effaroucher le Peuple, qu'il ſe ſervît des moyens les plus mitigés, & qui pouvoient le mieux dérober aux yeux du Public la connoiſſance de ce projet.

Dom

Dom Pierre, ayant reçu cet ordre de l'Empereur, vit bien qu'il s'attireroit la haine du Peuple, s'il le mettoit en exécution. D'un autre côté, ne voulant pas desobéir à son Maitre, il crut qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour éviter ces inconvéniens, que de mettre la Cour de Rome en jeu ; c'est pourquoi il écrivit au Cardinal *Borgia*, l'un des Inquisiteurs de Rome, & son parent, mandant que, ainsi qu'on l'avoit fait dans les autres Provinces d'Italie, on envoyât de même à Naples un Commissaire avec un Bref du Pape, par lequel il seroit ordonné, qu'on procederoit par la voie de l'Inquisition contre les Ecclésiastiques, les Moines, & les Séculiers.

Ce Bref fut expédié, & présenté au Viceroi, fort intrigué pour trouver les moyens d'en procurer l'exécution. Il crut que le parti le plus propre pour empêcher le soulevement qu'il craignoit, étoit de se contenter de le faire afficher à la porte de l'Archeveché, comme il fit ; mais quelques personnes l'ayant lu, le rendirent dans le Public encore plus affreux qu'il n'étoit, le soulevement s'ensuivit, on n'entendit de toutes parts que plaintes, & mouvemens de colère. L'on mit sur le champ l'Edit en pièces, & le Viceroi lui-même n'eût pas été à l'abri du ressentiment du Peuple, si, prévoyant ce qui arriva en effet, il ne s'étoit retiré à la Campagne. Je ne rapporterai pas la Guerre Civile que cet Edit causa, ce détail seroit trop long ; je me contenterai de dire que l'Empereur voyant que les Peuples ne vouloient point absolument souffrir ce Tribunal, il fut contraint,

traint d'envoyer au Viceroi des ordres contraires au prémier, & ne manqua même pas d'écrire enſuite trois Lettres, dont deux étoient adreſſées à la Ville de Naples, & l'autre au Duc d'*Alcala* où il promit qu'on n'établiroit jamais d'Inquiſition dans le Royaume, & que dans les affaires de Religion, on ne ſe ſerviroit deſormais d'aucune autre maniére de procéder que de celle de l'ordinaire. Ce fut ainſi que les Napolitains ſecouèrent le joug du redoutable Tribunal de l'Inquiſition, & ils témoignèrent la même fermeté ſous les Règnes de *Philippe Second*, *Philippe Trois*, & *Quatre*, & *Charles Second*, ce qui obligea enfin ces Princes de les laiſſer jouir de cette prérogative que *Charles-Quint* leur avoit accordée.

Dom Pierre mourut peu de tems après, le 12 Février 1553, à Florence, entre les bras de ſa Fille & de ſon Gendre, après avoir gouverné le Royaume de Naples pendant vingt ans, cinq mois & huit jours, avec tant de prudence, qu'il fut de beaucoup ſupérieur à tous les précédens Gouverneurs, & que c'eſt à juſte titre qu'on le nomma le Grand-Viceroi. L'Empereur, informé de la mort de *Dom Pierre*, envoya pour lui ſuccéder le Cardinal *Pacheco*, qui ſe trouvant alors à Rome, ſe rendit ſur le champ à Naples, où il arriva au mois de Juin de cette même année 1553. L'opinion qu'on avoit de ſa ſévérité, épouvanta d'abord les Napolitains, mais ſa douceur & ſon affabilité leur fit bientôt connoître combien ils s'étoient trompés; non-ſeulement il les

traita avec bonté, mais encore il leur rendit auprès de l'Empereur plusieurs bons offices, & en obtint l'exacte observation des Privilèges qui avoient été accordés à Bruxelles, le dernier jour de l'année 1554, sur les sollicitations du fameux *Jérôme Séripando*: on n'entendit plus parler de ces empriſonnemens clandeſtins, ni d'infliger des peines aux accuſés ſur le ſimple examen des informations qui avoient été faites contre eux; enfin ce Vicerοi obtint de l'Empereur diverſes graces & Privilèges pour le Royaume de Naples.

Dans ce même tems, *Philippe*, Prince d'Eſpagne, étant veuf de *Marie* de Portugal, ſa première femme, ſecondé du même bonheur dont jouiſſoit ſon Auguſte Maiſon, eut une occaſion bien favorable d'unir à la Monarchie d'Eſpagne le Royaume d'Angleterre. *Marie*, Fille ainée d'*Henri* VIII, ayant été proclamée le 20 Juillet 1553, Reine d'Angleterre, & ſolemnellement couronnée le premier Octobre, âgée de trente-ſept ans, les Seigneurs du Royaume la ſollicitèrent à ſe marier, afin de leur donner un Succeſſeur à la Couronne. Déférant à leurs prières, elle ſe choiſit pour Epoux *Philippe*, Prince d'Eſpagne, & envoya au mois de Janvier de l'année 1554, des Ambaſſadeurs à l'Empereur, pour l'informer du choix qu'elle avoit fait. *Charles-Quint* reçut cette propoſition avec beaucoup de plaiſir, & les conditions de ce mariage furent bientôt conclues. *Philippe* partit d'Eſpagne le 16 Juillet 1554, & s'embarqua au Port de la Corogne, ſuivi d'une groſſe Flotte, & d'une brillante

lante Cour. Il arriva à Southampton, éloigné de dix milles de Winchester, où la Reine l'attendoit, & où ils célébrèrent leur mariage au milieu des fêtes & des magnificences.

Charles-Quint jugeant qu'il n'étoit pas convenable qu'une si grande Reine épousât *Philippe*, tandis qu'il n'étoit pas encore Roi, dépêcha en Angleterre *Figurin*, Régent de Naples & de Sicile, pour porter à ce Prince la cession de ces deux Royaumes & de l'Etat de Milan. Aussitôt que ce Prince eut reçu la cession que *Charles-Quint* son Père lui avoit faite du Royaume de Naples, il envoya le Marquis *de Pescara* en prendre possession en son nom. Cette cérémonie se fit publiquement, le 25 Novembre de la même année que l'Empereur, ou dégouté des choses de ce monde, ou voulant prévenir les coups de la fortune qui paroissoit lui devenir contraire, méditoit, de son côté, de se délivrer des embaras attachés à son rang. *Charles-Quint* étoit alors en Flandre, tourmenté d'une goute continuelle, & très douloureuse, fatigué du poids de l'Empire, & résolu de se retirer. Dans cette intention, il fit venir d'Angleterre à Bruxelles, auprès de lui, le Roi *Philippe*, son Fils; avant toutes choses, il le fit Chef des Chevaliers de la Toison d'Or; ensuite le 25 Octobre 1555, tous les Seigneurs étant assemblés dans une grande salle, il renonça en leur présence, en faveur de son Fils, & lui remit tous les Païs-Bas, avec les Etats, titres, & droits, qu'il avoit sur la Flandre & la Bourgogne, de mê-

me que les Royaumes d'Eſpagne, de Sardaigne, de Majorque, & de Minorque; & tous les nouveaux Païs découverts dans les Indes, avec toutes les autres Iles, & Etats appartenans & dépendans de la Couronne d'Eſpagne. *Charles-Quint* renonça avec la même ſolemnité au gouvernement de l'Empire, en faveur de *Ferdinand* ſon Frère, qui avoit déja été élu Roi des Romains. Trois années après, & peu de tems avant ſa mort, il envoya au Collège Electoral ſa renonciation à l'Empire, & le 14 Mars 1558, les Electeurs nommèrent pour Empereur à ſa place, le même *Ferdinand*.

Se retirant enſuite dans la Ville de *Gand*, où il étoit né, il renvoya tous les Ambaſſadeurs qui étoient auprès de lui, de même que tous ſes Généraux d'Armées. Le 14 Septembre 1556, il s'embarqua pour l'Eſpagne, & ſe retira en Eſtramadure, où il finit ſes jours en retraite dans le Couvent de Saint *Juſt*, de l'Ordre des *Jéronymites*; il y mourut le 21 Septembre 1558, âgé de 59 ans.

Le Roi *Philippe Second* gouverna ſes Etats d'une manière bien différente de celle qu'avoit pratiquée l'Empereur ſon Père. *Charles-Quint* parcourant continuellement la vaſte étendue des Païs qui vivoient ſous ſa domination, ſe prêtoit au caractère de chaque Nation, & par ce moyen s'étoit concilié l'amitié des Eſpagnols, ainſi que des Flamands, des Italiens & des Allemans. *Philippe*, au contraire, après la mort de *Marie* Reine d'Angleterre, ſa ſeconde femme, quitta le monde,

de, & ſe renfermant pour toujours dans Madrid ſe livra tout entier aux Eſpagnols, ſe conduiſant par leurs maximes. Encenſé comme le plus prudent, & le plus ſage Roi de la Terre, inacceſſible à ſes autres Sujets, *Philippe* entreprit de gouverner de ſon cabinet le monde entier. Quelques Auteurs ont prétendu que ſous ſon Règne la Monarchie d'Eſpapagne à commencé à décliner, ou que du moins ce fut alors que prirent racine les ſemences qui par la ſuite du tems ne pouvoient produire que des effets funeſtes; puiſque la fierté du Gouvernement Eſpagnol excitoit contre eux la haine de toutes les autres Nations. Delà vint le démembrement de la Flandre, enſuite ſous le Règne de *Philippe Quatre*, Petit-Fils de *Philippe Second*, celui qui fut ſur le point d'arriver, de la Catalogne, de Naples, & de Sicile; le Portugal ſe revolta auſſi, & enfin la Monarchie fut réduite à cet état déplorable où on la vit ſous le Regne de *Charles Second*, en qui s'eſt éteinte la branche de la Maiſon d'Autriche en Eſpagne.

On a tant écrit ſur tout ce qui regarde *Philippe Second*, que ſi nous entreprenions d'en parler ici, nous ne pourrions que tomber dans une très ennuieuſe répétition. Nous paſſerons donc légérement ſur les principaux évènemens qui concernent le Royaume de Naples, pendant les 44 années que regna *Philippe Second*, c'eſt-à-dire, depuis 1554, que *Charles-Quint* ſon Père renonça en ſa faveur à la Couronne de Naples & de Sicile, juſques au 13 Septembre 1598, qu'il mourut. Dans cet

eſpace de tems, le Royaume de Naples eut huit Vicerois, outre ſix Lieutenans qui gouvernèrent en leur place; & il eſt étonnant combien de millions *Philippe Second* tira de ce Royaume par les dons qui lui furent faits en différentes occaſions. Les Ecrivains de ce Royaume en ont compoſé de longues liſtes, & cependant le nombre en eſt ſi grand, qu'à peine ont-ils pu en faire un calcul exact. C'eſt auſſi à l'occaſion de cette multiplicité de dons, qu'on trouve dans le Volume des Capitulaires, tant de Graces & de Privilèges accordés par ce Prince à la Ville & au Royaume de Naples, mais qui toujours ont été enfraints, ou imparfaitement exécutés.

Philippe Second prit, ainſi que nous l'avons déja dit, poſſeſſion de ce Royaume, du vivant de ſon Père, par l'entremiſe du Marquis *de Peſcara*, & ſous la Viceroyauté du Cardinal *Pacheco*. Le Pape *Jules* III, Succeſſeur de *Paul Trois*, en accorda l'inveſtiture ſous la déclaration néanmoins qu'elle ne porteroit aucun préjudice aux droits de la Reine *Jeanne* Ayeule de *Philippe Second*, & Mère de *Charles-Quint*, laquelle étoit encore en vie. La Bulle en fut expédiée le trois Octobre 1554. Sous le Pontificat de *Jules*, & pendant le peu de jours que ſiegea à Rome le Pape *Marcel* Second ſon Succeſſeur, Naples jouit d'une parfaite tranquilité. Le Cardinal *Pacheco*, confirmé par le nouveau Roi, continuoit à gouverner le Royaume avec la même prudence, & veilloit avec la même attention ſur la bonne adminiſtration de la juſtice. Les huit

Prag-

Pragmatiques qu'il a laiſſées en ſont une preuve. On voit encore dans l'Hiſtoire du Concile de Trente du Cardinal *Pallavicini* des marques plus éclatantes de la ſageſſe, & de l'habileté de *Pacheco*, par le récit de tous les travaux qu'il fit dans ce Concile juſques à l'année 1560, qu'il mourut. Mais le Pape *Marcel* étant mort le 30 Avril 1555, ce Viceroi fut obligé de ſe rendre à Rome, pour aſſiſter, en ſa qualité de Cardinal, à l'Election d'un Pontife. Il nomma pour ſon Lieutenant *Dom Bernard de Mendozza*, qui ne gouverna pas plus de ſix mois. La tranquilité, dont le Royaume de Naples jouiſſoit, fut bientôt troublée, parce que le Cardinal *Jean Pierre de Caraffe*, ayant été élu Pape, ſous le nom de *Paul* IV ennemi des Eſpagnols, mécontent de *Charles-Quint*, qui avoit traverſé ſon Election dans le Conclave, il entreprit contre Naples une Guerre cruelle. L'on pourra voir dans l'Auteur, quelle en fut l'origine & le prétexte, me contentant de dire ſeulement que le Pape ne pouvant recevoir des ſecours des François, & le Duc d'*Albe* étant aux portes de Rome, il fut obligé d'implorer la médiation des Vénitiens pour obtenir la paix du Roi Catholique, qui la lui accorda à leurs inſtances.

La mort de *Charles-Quint*, qui arriva en 1558, cauſa à *Philippe* une douleur très ſenſible, mais elle n'égala pas celle qu'il reſſentit de la perte irréparable qu'il fit le 17 Novembre de la même année, de la Reine d'Angleterre, qui mourut ſans Enfans. Cet évènement ren-

versa tous les projets que ce Prince avoit formés sur ce Royaume. Quelques Auteurs rapportent que depuis qu'on desespera de la vie de la Reine son Epouse, il avoit hazardé lui-même quelques propositions de se marier avec *Elizabeth*; cependant cette habile Princesse devenue Reine, pénétrant les vues de *Philippe*, & connoissant que les *Anglois*, mécontens du Gouvernement passé, avoient résolu de se détacher totalement des Autrichiens, affirma par serment, aussitôt qu'elle fut assise sur le Trône, qu'elle ne se marieroit point avec un étranger. Ainsi le Roi *Philippe* voyant l'impossibilité de son projet, l'abandonna entierement, & tourna toute son attention du côté de la paix qu'il méditoit de faire avec *Henri Second* Roi de France, & qui fut enfin conclue à Cambray le 13 Avril 1559, & avec elle un double mariage. *Isabelle* Fille ainée du Roi *Henri* fut promise au Roi *Philippe*, & la Sœur d'*Henri* au Duc de Savoye. Cette paix répandit la joie dans toute l'Europe, mais à Paris elle se changea en deuil, le Roi *Henri* ayant reçu dans un Tournois une blessure dont il perdit la vie. *François* II lui succéda. D'un autre côté, le Roi *Philippe*, étant parti par Mer des Païs-Bas, passa en Espagne, où se fixant avec sa nouvelle Epouse, il résolut de ne plus voyager, dessein qu'il exécuta, gouvernant depuis lors la Monarchie de son Cabinet.

La place de Viceroi de Naples étant venue à vaquer, *Philippe* y nomma le Duc d'*Alcala* qui eut besoin de toute sa prudence pour pouvoir

voir remédier à tous les desordres qui arrivèrent dans ce Royaume pendant sa Vice-royauté. Sous son Gouvernement les Turcs vinrent plus souvent qu'ils ne l'avoient fait jusques alors, attaquer de tous côtés le Royaume, & poussèrent leurs entrepriſes jusqu'à piller & enlever les Napolitains dans le Faux-bourg de *Chiaja*. Enfin divers Bandits s'étant rassemblés par Troupes en 1563, & ayant choisi pour leur Chef un homme de Cosence, nommé *Marc-Berardi*, entreprirent de réſiſter au Viceroi à main armée, & ravagèrent la Calabre. Cette affaire fit tant de bruit en Europe, que le Préſident *de Thou* jugea qu'elle méritoit d'avoir place dans ſes savantes Hiſtoires; il raporte que l'audace de ce Chef de Bandits alla ſi loin qu'il ſe faiſoit appeller Roi, exigeoit de ſes ſemblables tous les honneurs dus à la Royauté, & ſe ſervoit de l'autorité qui y eſt attachée; déja il avoit raſſemblé une Armée aſſez conſidérable, avec laquelle il commettoit divers vols, & pilloit de toutes parts pour entretenir ſon monde; il eſſaya même de ſurprendre Cotrone, mais cette tentative ne réuſſit pas. Le Duc d'*Alcala* voyant que les précautions ordinaires n'étoient d'aucune utilité contre cette multitude, chargea *Fabrice Pignatelli*, Préſident de cette Province, de l'aller attaquer avec ſix cens Cavaliers; il fallut ſe ſervir de Troupes reglées, & encore ce moyen n'étant pas ſuffiſant pour détruire tous ces Bandits, on fut obligé d'avoir recours aux ſtratagêmes, & de les détruire l'un après l'autre, comme on y

réuſſit enfin. *Pie* IV contribua encore à cet heureux ſuccès, en ordonnant que ceux qui en fuyant ſe retireroient dans l'Etat Eccléſiaſtique, y fuſſent arrêtés, & livrés aux Officiers Royaux.

Le Duc d'*Alcala* eut encore à ſe défendre dans des tems très épineux, contre des ennemis de la puiſſance Royale, d'autant plus dangereux, qu'ils ſont ruſés & vigilans. Nous entendons parler ici des Eccléſiaſtiques & des Miniſtres de la Cour de Rome, qui par des prétenſions d'une extravagance exceſſive, tentoient de pernicieuſes entrepriſes contre le pouvoir temporel du Roi, & bleſſoient en mille manières les droits de ſa Couronne les plus importans & les plus éminens; c'eſt ce que l'on verra dans le précis que nous allons donner de ce que l'Auteur raporte, tant au ſujet du Concile de Trente, que de la fameuſe Bulle in *Cœnâ Domini.*

Ce célèbre Concile de Trente, qui finit ſous le Pontificat de *Pie* IV, avoit été pendant une longue ſuite d'années, tantôt différé & tantôt ſollicité, ſuivant les différentes vues de la Cour de Rome & des Princes; enfin, au mois de Décembre 1563, cette Cour le termina avec autant de ſoin que de diligence. Les Princes s'aperçurent alors, que contre toute leur attente, l'évènement en étoit entierement oppoſé au but pour lequel ils en avoient demandé la Convocation; ils comptoient qu'on réformeroit l'Ordre Eccléſiaſtique, par raport à ſa Diſcipline; qu'on modéreroit cette exceſſive puiſſance de la Cour de Rome, & qu'on obli-

obligeroit l'autorité Ecclésiastique à rentrer dans les justes bornes du pouvoir spirituel dont elle étoit sortie, au préjudice & en diminution du temporel. Au-lieu de ces opérations si nécessaires, on vit au contraire, que suivant les projets de Rome, & la manière qui avoit été concertée par raport à l'exécution des Décrets de la réforme, le desordre devoit encore augmenter, & l'événement justifia la vérité de ce qu'on avoit prévu. On en vit déja les effets sous le Pontificat de *Pie* IV. A peine le Concile fut-il terminé, que l'année suivante 1564, ce Pape enfraignant les Décrets qui avoient été faits, fut tout occupé des moyens de ramasser de l'argent pour en gratifier *Annibal Altemps*, & le Cardinal *Marc Sittico* ses neveux. Ses Successeurs donnèrent encore des preuves plus évidentes, que bien loin qu'on eût remédié au desordre, le mal étoit au contraire accru, & que l'autorité des Papes ne s'étoit que trop bien établie & affermie, au préjudice de celle des Princes séculiers. Tous également attentifs, pour n'être point exposés à ce dommage, lorsqu'il fut question de recevoir dans leurs Etats les Décrets de ce Concile, qui regardoient non pas la Doctrine, mais seulement la Discipline, il y eut dans les Royaumes Catholiques de nouvelles difficultés & contestations. En Allemagne, les Princes Catholiques ne tinrent aucun compte des décrets de la réforme. Le Duc de *Bavière* & les autres demandèrent même qu'on établît l'usage du Calice pour les Laïques, & qu'il fût permis aux Prêtres de se marier.

En

En France on refuſa la publication de ce Concile, & le Roi s'en excuſoit auprès du Pape, en alléguant que dans les circonſtances, où ſe trouvoit ſon Royaume, elle ſeroit très dangereuſe. Enfin le Concile de Trente y fut reçu, comme étant conforme à la Doctrine de l'Egliſe Gallicane, mais quant aux Décrets ſur la Diſcipline, on rejetta par l'autorité du Roi & du Clergé, tous ceux qui étoient contraires aux droits communs, malgré les vives inſtances de la Cour de Rome, pour les faire recevoir & publier. Auſſitôt que les Décrets du Concile parurent imprimés, le Parlement de Paris travailla avec un zèle infatigable, à examiner ceux qui concernoient la Diſcipline, fit des remarques ſur un très grand nombre, & fit enſuite un Edit qui portoit en ſubſtance, que le Roi, ni ſes Officiers dans leurs fonctions, ne peuvent point être excommuniés; que les entrepriſes de priver les Princes de leurs Etats, les Seigneurs de leurs Fiefs, & de confiſquer les biens des particuliers, étoient autant d'uſurpations ſur l'autorité temporelle, le pouvoir que *Chriſt* à remis à l'Egliſe ne s'étendant point ſur les choſes de cette nature.

Le Roi *Philippe* voulant en cette occaſion ſe diſtinguer, & donner des marques d'une ſubordination extérieure en faveur du Pape, en faiſant exécuter les Décrets du Concile de Trente dans tous ſes Royaumes, envoya un ordre général à Naples, en date du 27 Juillet de l'année 1564, adreſſé au Duc d'*Alcala*, Viceroi, dans lequel il l'informoit, qu'ayant accepté

accepté les Décrets de ce Concile, que le Pape lui avoit envoyés, ſon intention étoit qu'ils fuſſent publiés, exécutés, & obſervés dans le Royaume de Naples ; mais en même tems, & par d'autres ordres ſecrets & particuliers, le Roi lui déclaroit qu'il ne prétendoit par-là déroger en rien à tous les droits de ſa Couronne, non plus qu'à ceux du *Patronage Royal*, de l'*exequatur Regium*, pour les Bulles qui venoient de Rome, & en un mot à aucun de ſes autres droits. *Philippe*, toujours diſſimulé, enjoignoit au Viceroi de prendre bien garde que Rome ne pénétrât pas dans les ordres ſecrets qu'il lui donnoit, qu'il affectât des ſentimens contraires, diſant en général, qu'il avoit reçu ordre de faire obſerver les Décrets du Concile. Le Viceroi eut beſoin de toute ſa prudence pour ſuivre exactement les ordres du Roi ſon Maitre. On peut voir dans l'Auteur même, qui entre dans une diſcuſſion fort étendue à ce ſujet, les aſſauts qu'il eut à ſoutenir contre la Cour de Rome. Nous nous contenterons ſeulement de remarquer que tous les efforts de la Cour de Rome furent inutiles, & qu'elle ne put venir à bout de réuſſir dans cette entrepriſe. Il en fut à peu près de même de la fameuſe Bulle *in Cœna Domini*, dont nous dirons un mot, pour en donner une idée générale, renvoyant à l'Auteur même les perſonnes qui voudront être informées plus particulierement de quelle manière le Viceroi de Naples rendit ſans effet toutes les embuches que les Miniſtres de Rome lui tendirent pour le faire tomber dans leurs pièges.

Pie

Pie IV étant mort peu de tems après que le Concile de Trente fut terminé, le Cardinal *Michel Ghisleri* fut mis à sa place, & prit le nom de *Pie* V. Il avoit été Commissaire du Saint Office, & l'excessive sévérité, l'ardente inhumanité avec laquelle il s'aquitta des lugubres fonctions de cet emploi, lui valut le Chapeau de Cardinal. Elevé ensuite au Pontificat, la commisération en faveur de ceux qui pensèrent différemment de lui, ne trouva aucun accès dans ses entrailles. *Jules Loannette*, & *Pierre Carnesecco* furent, par son ordre, brulés vifs, uniquement parce qu'on découvrit qu'ils avoient des liaisons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. *Pie* V s'étoit formé une idée beaucoup trop haute des droits Pontificaux, & trop inférieure de ceux des Souverains; non content d'avoir donné tous ses soins pour faire observer exactement les Décrets du Concile de Trente, voulant de plus en plus établir la Souveraine Autorité du Pontificat, il reprit tout ce qu'*Innocent* III, & IV, *Grégoire* IX, *Boniface* VIII, & les autres Papes ses Prédécesseurs, pouvoient avoir établi de favorable à ses ambitieuses prétentions. A peine eut-il siegé une année qu'il publia la fameuse Bulle qu'on lit toutes les années à Rome le Jeudi Saint, *in Cœna Domini*, d'où elle a pris son nom. Et l'année suivante en 1568, il en publia encore une autre, dans laquelle il ajoutoit diverses choses, sous un appareil & des menaces encore plus formidables. *Pie* V ordonna que tout le monde Chrétien s'y soumettroit, sans qu'il fût besoin d'au-

d'autre publication, que de celle qui avoit été faite à Rome ; que les Curés la publieroient dans leurs Chaires, chaque Jeudi Saint, & que les exemplaires seroient affichés aux portes des Eglises.

Entre les différentes irrégularités que cette Bulle contient, on remarque qu'elle renverse entierement l'autorité des Princes, leur enlève la Souveraineté de leurs Etats, & soumet leur Gouvernement aux censures & à la correction de Rome. Tous les Princes Catholiques en deçà des Monts ne voulurent à aucun prix recevoir une semblable Bulle, ni permettre, de quelque manière que ce fût, qu'elle fût publiée dans leurs Etats. *De Thou* rapporte que les Princes d'Italie la regardèrent eux-mêmes comme un joug trop pesant & trop insolent, particulierement le Roi *Philippe* & la République de Venise.

En France le Parlement défendit par plusieurs Arêts, & sous de sévères peines, la publication de la Bulle, comme attentatoire en divers endroits, aux droits du Roi, à ceux de ses Officiers, & aux Libertés de l'Eglise Gallicane. En Allemagne l'Empereur *Rodolphe* II s'opposa de même à sa publication, & en empêcha avec fermeté l'effet. Il y eut plus encore. L'Archevêque de Mayence, l'un des Electeurs de l'Empire, défendit qu'elle fût publiée dans son *Diocèse*, ni dans les Terres de sa domination.

En Espagne *Philippe Second* ne voulut point non plus permettre que cette Bulle y fût publiée. *Zipeus* & *Van-Espen* témoignent aussi

auſſi qu'elle ne fut jamais reçue en Flandre, malgré tous les efforts du Nonce *Bentivoglio*, qui en envoya des exemplaires aux Evêques, pour les engager à les publier. Cependant jamais elle ne le fut, & ces Prélats refuſèrent d'obéir en cela au Nonce. Voila ce que nous voulions raporter au ſujet du Concile de Trente, & de cette fameuſe Bulle. L'on voit parlà avec quel ſoin les Pontifes Romains ont cherché tous les moyens de s'attribuer un pouvoir égal ſur le temporel des Princes, comme ſur le ſpirituel, & ont mis en œuvre tout ce qu'ils ont pu s'imaginer pour en venir à bout. Le Duc d'*Alcala* a toujours empêché par ſa fermeté qu'aucune nouveauté ne s'introduisît dans Naples pendant ſon Gouvernement. Un Gouvernement auſſi juſte, & auſſi doux que le ſien, auroit dû être conſervé pour toujours; mais la nature invariable dans ſes droits priva trop tôt ce Royaume du Duc d'*Alcala*. Son application continuelle au travail, & toutes les affaires inquiétantes dont il étoit chargé, dérangèrent ſa ſanté. Il avoit diverſes fois ſupplié le Roi, que pour ſe rétablir, il voulût bien lui permettre de retourner en Eſpagne, ſon Païs Natal, & enfin cette demande lui avoit été accordée; mais à l'occaſion des importunes demandes & prétentions de la Cour de Rome, le Roi fut obligé de révoquer la liberté qu'il avoit donnée au Duc, de lui ordonner de ne point partir, & même au cas qu'il le fût déja, de rebrouſſer chemin. Dans cette ſituation infirme & languiſſante, il cherchoit, par ſon ſéjour à la Tour du Grec, de

jouir

jouir du bon air qu'il imaginoit propre au rétabliſſement de ſa ſanté ; enfin au Printems de l'année 1571, attaqué d'un gros rhume, & d'une fièvre mortelle, il finit ſes jours, le 2 Avril, âgé de 63 ans, & dans la douzième de ſa Vicerоyauté. La prudence de ſon Gouvernement étoit connue de tous les Peuples, auſſi fut-il généralement regretté ; on n'héſitoit pas à dire que l'Eſpagne ne trouveroit plus un Viceroi, dont le mérite pût égaler le ſien, & que depuis la mort de *Dom Pierre de Tolède*, on n'avoit pas connu de plus excellent Miniſtre que lui.

Cependant après la mort du Duc d'*Alcala*, le Conſeil Collatéral, dont le Marquis *de Trivico* étoit alors Préſident, avoit, ſuivant l'uſage, pris le Gouvernement du Royaume ; mais il ne le garda que peu de jours, puiſque le Cardinal *de Granvelle*, qui ſe trouvoit à Rome, ſe rendit ſur le champ à Naples, en conſéquence des ordres qu'il en avoit dès auparavant. Il y arriva le 19 Avril de cette année 1571. La réputation de ſageſſe & de prudence qui l'avoit précédé, fit qu'on l'attendoit avec empreſſement ; on le reçut au Môle avec la cérémonie ordinaire du Pont, & tous les autres honneurs dus à ſon rang. Il commença à gouverner ce Royaume à la ſatisfaction d'un chacun ; mais il n'y reſta pas longtems, ayant été rapellé en Eſpagne, où il reſta. *Philippe Second* avoit d'autant plus beſoin de ſon aide, que la Flandre, qu'il étoit ſur le point de perdre, & le mauvais ſuccès qu'il avoit eu en France, *Henri Quatre* ayant été reconnu

pour Roi, malgré la Ligue, lui cauſoient des chagrins inexprimables. Il étoit déja chargé d'années, & de différentes infirmités. Il s'apperçut que, quoique Monarque, il étoit ſur le point de payer le tribut à la Nature. Il commença dès lors à pourvoir, autant que la prudence humaine peut le faire, aux maux qui pouvoient ſurvenir après ſa mort, la Monarchie paſſant dans les mains de *Philippe* ſon Fils, Prince encore jeune, & dont il connoiſſoit le peu d'habilité dans le maniement des armes, comme dans celui des affaires politiques. Il penſa donc d'abord à faire la paix avec *Henri Quatre*, Roi de France, afin que venant à mourir, il ne laiſſât pas à ſon Fils, dès le commencement de ſon Règne, l'embaras d'une guerre, contre un Prince qui ne lui avoit que trop fait connoitre à lui-même qu'il étoit puiſſant, puiſqu'il étoit invincible. Ce Traité de paix fut conclu à Vervins le 2 Mai 1598.

Cette grande affaire finie, au mois de Juin de la même année, *Philippe Second* abandonna le ſoin du Gouvernement, & ſentant que les douleurs dont il étoit accablé, diminuoient conſidérablement ſes forces, malgré l'avis des Médecins, il voulut ſe faire tranſporter à l'Eſcurial, éloigné de ſix lieues de Madrid. Ce changement de demeure ne lui rendit point ſa ſanté. Au contraire les douleurs de la Goute augmentèrent, & furent encore ſuivies de bien d'autres maux; une fièvre tierce, étique, pluſieurs ulcères aux mains & aux pieds, une diſſenterie, & une hidropiſie déclarée vinrent ſe joindre

joindre aux autres maux dont *Philippe* étoit déja accablé, & la vermine continuoit avec la même abondance à le tourmenter. Ce Prince, dans un état ſi déplorable, conſerva cependant beaucoup de force d'eſprit. Etant à l'extrémité il recommanda au Prince *Philippe*, avec de vives inſtances, de faire une ſérieuſe attention ſur quelques réflexions & quelques conſeils, qu'il avoit écrits tandis qu'il étoit en ſanté, & qu'il ſe reſervoit à lui communiquer dans les derniers momens de ſa vie. Ce Prince donna enſuite la Bénédiction à ſes Enfans, leur ordonna de ſe retirer, & mourut le 13 Septembre 1598, âgé de ſoixante & douze ans, dont il en avoit regné quarante-quatre; & l'on peut dire de ce Prince, qu'autant ſa fortune fut grande, autant fut-elle ſujette à différentes viciſſitudes. Il aggrandit cependant l'héritage que *Charles-Quint* lui avoit laiſſé du Royaume de Portugal. Quoique l'Auteur raporte aſſez au long cette expédition, nous n'en avons point parlé, ne regardant pas le Royaume de Naples. Il n'en eſt pas de même de la réforme du Calendrier Romain qui arriva pendant le Règne de *Philippe Second*. Ce fait eſt aſſez intéreſſant pour que je ne le paſſe pas ſous ſilence. Cet évènement eſt remarquable, & rendra l'année 1582, dans laquelle elle fut faite, mémorable dans tous les ſiècles, d'autant plus qu'avant d'être reçue, elle fut bien examinée & diſcutée dans tous les Royaume de la Chrétienneté, de même que dans celui de Naples.

L'ancienne année des Romains n'étoit point

de dix mois, comme quelques Auteurs l'ont prétendu. Elle avoit douze mois, dont le premier étoit celui de Mars, & le dernier celui de Février. Les mois de Mars, Mai, Juillet, & Octobre, étoient de 31 jours, & les autres de 29, à la reserve de Février, qui n'en avoit que 28, ainsi le total de l'ancienne année des Romains contenoit 355 jours, dix de moins que l'année des Egiptiens, ensorte qu'on fut obligé d'*intercaler*, ce qui se faisoit de deux en deux ans, mais cette intercalation étant défectueuse, les Prêtres en prirent occasion de se charger de réformer les tems, de regler à leur mode le cours de l'année, y ajoutant pour suppléer, le mois *intercalaire*, qu'ils nommoient *Macédonien*, & dont ils prétendoient que *Numa Pompilius* étoit l'Auteur.

Mais comme *Plutarque* l'a fait voir dans la vie de ce Prince, ce secours n'étoit pas suffisant pour corriger les erreurs & les confusions qui en naissoient dans les mois de l'année; les sacrifices & les fêtes arrivoient dans des saisons entierement opposées à celles ou elles avoient été célébrées dans leur institution, ainsi que *Plutarque* le dit dans la vie de *Césat*; & cela parce que les Prêtres chargés de marquer au Peuple le tems & la manière de cette interposition de mois extraordinaires, intercaloient comme il leur plaisoit, & souvent en haine des Magistrats, ou plutôt, ou plutard.

Ce desordre fut si grand, que *Jules César* crut qu'une réformation plus exacte de l'année étoit un objet digne de ses soins; ayant pris pendant qu'il étoit à *Alexandrie*, l'avis d'ha-

d'habiles Mathématiciens, & consulté encore avec d'autres Philosophes, il regla l'année sur le cours du Soleil ; & après avoir composé le Calendrier de 365 jours, laissa les six heures pour en faire un jour au bout de quatre ans, qui seroit ajouté dans le mois de Février, avant le 24 jour de ce mois que les Romains appelloient le sixième des Calendes, suivant leur manière de compter, d'où est venu le nom de *Bissexto*, parce qu'alors on disoit *sexto Calendas*, ou *bix sexto*. Pour placer les dix jours, desquels l'année solaire de 365 jours excédoit celle de *Numa* qui étoit de 355, il ajouta deux jours à chacun des mois de Janvier, Aout, & Décembre, qui n'en avoient que 29, & un jour à chacun de ces quatre autres, Avril, Juin, Septembre, & Novembre, laissant le mois de Février de 28 jours aux années communes, & de 29 à la Bissextile. *Jules César* publia cette réformation par un Edit. Le Chancelier *Bacon* a donné de grands éloges à cet Ouvrage, & l'appelle un monument perpétuel du savoir & de la puissance de cet Empereur. Cependant il ne manqua pas de Critiques, entre lesquels on peut indiquer *Cicéron*. Sous l'Empire de *Constantin le Grand*, les Pères du Concile de Nicée, voulant fixer le jour de Pâques, firent un autre Calendrier, depuis lequel tems il s'ensuivit de nouveau une grande confusion dans les Empires. Les Pontifes Romains estimant que le soin de remédier à ce desordre les regardoit, furent très attentifs à prévenir les autres Princes, & l'Empereur, dans une nouvelle

collection du Calendrier. Dès un siècle auparavant, le Pape *Innocent* VIII avoit fait venir à Rome, *Regiomontano* célèbre Mathématicien, afin qu'il travaillât à corriger les erreurs du Calendrier. Mais on prétend que les Fils de *George Trapezunlio*, ne pouvant souffrir qu'on préférât ainsi un Allemand aux Grecs, le firent empoisonner, avant qu'il eût satisfait au dessein pour lequel le Pape l'avoit fait venir. On crut que le Concile de Trente, à l'exemple de celui de Nicée, entreprendroit cette correction du Calendrier. Mais les dernières séances ayant été finies avec beaucoup de précipitation, on n'eut pas le tems de s'occuper d'une matière si difficile, & qui demandoit, pour pouvoir la décider, un long examen.

Les choses étoient en cet état, lorsque *Grégoire* XIII craignant d'être prévenu par l'Empereur d'Allemagne, comme s'agissant d'une affaire sur laquelle il appartenoit à l'Empire de décider, se donna de grands mouvemens, pour mettre en état cette réformation ; & pour cet effet il envoya dans toutes les Académies d'Italie, écrivit au Sénat de Venise, afin qu'il lui procurât l'avis des Philosophes & des Mathématiciens de Padoue, sur la manière dont il faloit corriger le Calendrier. Enfin ce Pape écrivit au Roi de France, qui chargea *François Foix Candale* fameux Astronome, de communiquer, ainsi qu'il le fit, ses idées sur une question si embarassante. Quoique le Pape fît ces demarches auprès des Princes, il ne vouloit pas cependant laisser échaper une occasion si favora-

ble.

ble d'agrandir l'autorité du Saint Siège, & prétendoit en conſéquence, qu'on ſeroit enſuite obligé de ſe ſoumettre à ce qu'il décideroit. Après avoir donc examiné les différens ſentimens, il choiſit la Correction de *Louis Lilio*. Après qu'elle eut été aprouvée par *Vincent Laureo*, Evêque de *Mouréal*, dont le Pape *Grégoire* eſtimoit infiniment le jugement ſur ces ſortes de matières, il l'envoya à tous les Princes Chrétiens, & aux plus célèbres Académies de l'Europe. Cependant le Siſtème de *Lilio* trouva de forts Contradicteurs, particulierement *Joſeph Scaliger* qui dans ſon excellent Ouvrage, *de emendatione temporum*, en démontra les erreurs. Mais pluſieurs habiles gens s'élevèrent contre ces Critiques, & défendirent le Siſtème de *Lilio*.

Après que *Grégoire* eut publié ſa réformation, il s'appliqua à la faire recevoir par tous les Princes Catholiques, & particulierement par l'Empereur. Il dépêcha pour cet effet auprès de lui le Cardinal *Louis Madruccio* Evêque de Trente. Cette affaire fut propoſée à la Diète d'Augsbourg. Les Princes aſſemblés y regardèrent l'entrepriſe du Pape comme un attentat à l'autorité de l'Empereur, & décidèrent qu'il faloit abſolument refuſer le nouveau Calendrier. L'Empereur voyant leur ferme réſolution à ne point recevoir le Calendrier *Grégorien*, renvoya à décider cette queſtion, & ordonna cependant que dans les jugemens de la Chambre, on obſerveroit l'ancienne manière uſitée juſques alors.

En France cette affaire ne fut examinée que

ſuperficielement. Le Roi donna un Edit, que le Parlement enregiſtra, par lequel la nouvelle Correction du Calendrier fut approuvée. On retrancha dix jours à l'année, & on ordonna que le dix Décembre ſeroit compté pour le vingtième, enſorte que dans cette année-là, la fête de Noël fut célébrée le quinzième du mois. De même, à l'exemple du Roi de France, *François* nouveau Duc de Brabant, voulant faire ſa Cour au Pape, obtint même des Proteſtans, que cette correction du Calendrier fût reçue en Flandre. La même choſe arriva en Hollande, dans la Friſe Occidentale, & dans les autres Provinces en Eſpagne, & dans les autres Etats du Roi *Philippe Second*, particulierement dans le Royaume de Naples. Après que *Grégoire* eut publié ſa réformation du Calendrier, on l'examina avec ſoin. Avant de la recevoir, on en demanda la permiſſion au Roi, ainſi que cela s'étoit pratiqué par-tout ailleurs. *Philippe*, informé que cette réformation s'étoit faite de la participation, & du conſentement de pluſieurs Princes de la Chrétienneté, & qu'ils l'avoient reçue dans leurs Etats, ordonna qu'elle ſeroit auſſi exécutée dans les ſiens. Il envoya au Viceroi un nouveau Calendrier réformé par *Grégoire*, & lui écrivit le 21 Aout de cette année 1582, que ce Pape, avec la participation des Princes Chrétiens, & de l'avis de tout le Sacré Collège des Cardinaux, ayant réformé le Calendrier, afin de placer le jour de Paques & les autres Fêtes Mobiles, au juſte & vrai point de leur ancienne Inſtitution, il lui ordonnoit

donnoit de le faire mettre en exécution, dans le Royaume de Naples, & dans toutes les Egliſes qui en dépendoient.

Voila de quelle façon le Calendrier *Grégorien*, dont on ſe ſert à préſent, a été reçu par toutes les Puiſſances, ſi l'on en excepte l'Angleterre qui a toujours conſervé l'ancien ſtyle. Le Règne de *Philippe Trois*, qui commença preſque avec le nouveau Siècle XVII, fut très court, en comparaiſon de celui de ſon Père & de ſon Ayeul; & quant au Royaume de Naples, il ne contient aucun de ces grands & remarquables évènemens. Lorſque ce Prince ſuccéda à la Couronne, il avoit un peu plus de vingt ans. Suivant l'uſage de ſes Prédéceſſeurs il prit de *Clément* VIII, le 9 Septembre 1599, l'Inveſtiture, & ne regna que vingt-deux ans & demi, juſques en 1621 qu'il mourut.

Quoique par ſa nouvelle aquiſition du Portugal, *Philippe Second* eût encore agrandi la Monarchie d'Eſpagne, cependant d'un autre côté il la laiſſa extenuée d'hommes & d'argent; & quant à *Philippe Trois*, autant que ce Prince fut d'une ſingulière piété, autant auſſi ſe donna-t-il peu de ſoin pour le gouvernement; ſatisfait par les honneurs de la Royauté, ſes Favoris, ſes Conſeillers, & ſes Miniſtres, jouirent de toute l'autorité. Le Royaume de Naples eut pendant ſon Règne quatre Vicerois. Ce Prince mourut le 31 de Mars 1621, âgé de quarante-trois ans, dont il en avoit régné vingt-deux & demi. *Philippe* IV fut ſur le champ proclamé avec les ſolemnités accoutumées. Ce Prince n'avoit

que ſeize ans, étant né à Valladolid le 8 Avril 1605. Son Règne fut de quarante-quatre ans & demi, & dura juſques en 1665 qu'il mourut. On eſpéroit qu'en montant au Trône il gouverneroit ſes Etats par lui-même, & qu'on ne ſeroit plus expoſé aux caprices & aux injuſtices des Favoris; mais on ſe flattoit envain, puisque lorsque l'on porta au nouveau Roi les Dépêches, il les remit à *D. Gaſpard de Gusman*, Comte d'*Olivarez*, qui, malgré le deſir qu'il avoit d'en être chargé, fit paroitre tant d'éloignement que *Philippe* IV lui ordonna de les confier à qui il jugeroit à propos. C'eſt ainſi que par une feinte modeſtie, le Comte d'*Olivarez* ſaiſi de la confiance de ſon Maitre, en diſpoſa en faveur de *D. Baltazar de Lunica*, vieux & accrédité Miniſtre, ſon oncle, & avec lequel il étoit convenu de ſe ſoutenir réciproquement. Bientôt après voyant qu'il n'étoit plus néceſſaire de diſſimuler, on vit le pouvoir entier & abſolu paſſer dans ſes mains; enfin il fut élevé à la dignité de Duc, ce qui eſt cauſe qu'on le déſigne ordinairement ſous le double titre de Comte-Duc. Pendant le long Règne de *Philippe* IV, la Monarchie d'Eſpagne déclinant de plus en plus, le Royaume de Naples fut un malheureux théatre de grands & funeſtes evènemens, qui l'épuiſèrent de forces & d'argent, & l'expoſèrent aux peines & aux ſouffrances. Après que le Pape *Grégoire* XV en eut accordé l'Inveſtiture, il fut gouverné par neuf différens Vicerois, dont le Duc d'*Albe* fut le prémier.

Le

Le Comte-Duc ne fut pas plutôt entré dans les affaires, qu'il s'y comporta avec une hauteur & une fierté inſuportable, ce qui lui fit un nombre infini d'ennemis qui cherchèrent l'occaſion de ſe vanger de ſes mauvais traitemens. Le Royaume d'Eſpagne étoit ſur ſon déclin, les pertes ſi importantes de la Catalogne, & du Royaume de Portugal, avoient ralenti l'affection que *Philippe* IV avoit témoignée au Comte-Duc. Peut-être encore qu'une continuité d'evènemens infortunés le décrédita dans l'eſprit de ce Prince, & que d'un autre côté il s'apperçut que ſon Favori, dans le compte qu'il lui rendit de l'état des affaires de la Monarchie, lui déguiſoit une partie de ce que la vérité vouloit qu'il déclarât. Les ennemis de ce Miniſtre profitèrent du refroidiſſement que le Roi témoignoit pour lui, & firent un complot enſemble de tout découvrir au Roi; mais perſonne n'oſoit cependant s'expoſer le prémier, juſques à ce qu'enfin la Reine ſoutenue par les Lettres que l'Empereur avoit écrites à ce ſujet de ſa propre main au Roi, ſe réſolut à rompre la glace, & à découvrir au Roi tout ce qu'il ignoroit, & dont il étoit important qu'il fût informé. Alors chacun parla, & il n'eſt pas juſques aux perſonnes du plus bas ordre, qui n'entrepriſſent, ou de bouche, ou par les Mémoires qu'ils préſentèrent, de ſupplier Sa Majeſté de les délivrer de ſon Miniſtre, & de ſe charger lui-même du Gouvernement.

Philippe, étonné d'avoir ignoré juſques alors les vrais ſujets de toutes les diſgraces arrivées à l'Eſ-

à l'Eſpagne, frapé par la lumière de tant de particularités dont on l'inſtruiſoit tout à la fois, reſta d'abord incertain ſur le parti qu'il devoit prendre ; mais enfin ne pouvant plus réſiſter au ſuffrage univerſel, qui s'étoit élevé contre ce Miniſtre, il lui ordonna, comme par ſaillie, de ſe retirer à Locches.

Ce revers de fortune n'étonna point le Comte-Duc, il le reçut avec fermeté, & ſortit incognito de la Cour, afin d'éviter les inſultes de la part du Peuple. Alors la joie ſe répandit par-tout ; les Grands auparavant éloignés, & tenus ſous l'oppreſſion, s'empreſſèrent à venir offrir leurs ſervices au Roi, & à rendre, par leur préſence & leurs aſſiduités, ſa Cour plus brillante. Les Sujets, encouragés par l'eſpérance que le Prince alloit tenir lui-même les rênes du Gouvernement, juſques alors ſi négligées, ſe prêtoient, à l'envi les uns des autres, à tous les beſoins que l'Etat pouvoit avoir d'argent & de Soldats. Malgré cela, il eſt hors de doute que *Philippe* auroit inſenſiblement redonné ſon affection au Comte-Duc ſi toute la Cour ne s'y étoit oppoſée, & ſi lui-même n'y avoit mis un obſtacle inſurmontable, en publiant, ſous le prétexte de ſe juſtifier, un Mémoire dans lequel il offenſoit ſi vivement un grand nombre de perſonnes, qu'il parut enfin plus convenable au Roi de l'éloigner tout-à-fait, en le reléguant dans la Ville de *Toro* au Royaume de Leon, où, n'étant pas accoutumé à l'inaction, ſaiſi d'ennui, ainſi qu'il arrive aux grands & vaſtes génies, lorſqu'ils ſont ſans occupation, il finit en peu de tems

tems sa vie, accablé de mélancholie. Telle fut la fin du Comte-Duc, qui pendant tant d'années avoit gouverné le Royaume d'une façon si despotique, qu'il étoit plus Maître dans le Royaume que le Roi même. Le Roi incapable de s'adonner au soin du Gouvernement, donna la place du Comte-Duc à *Louis d'Haro* qui étoit son neveu, mais aussi son ennemi. Les affaires n'en allèrent pas mieux, comme on peut le voir dans l'Auteur. Au contraire même, car le Royaume de Naples fut agité sous la Viceroyauté du Duc d'*Arcos*, de soulevemens & de séditions dont il avoit été exemt jusques alors. Toutes les révolutions qui sont arrivées sous le Règne de *Philippe Quatre* en Catalogne, en Portugal, en Flandre, & en Sicile, sont une leçon bien claire & bien salutaire pour les Princes auxquels Dieu à confié l'administration de la justice sur la Terre; ils y pourront voir que, si contre les Décrets de la Providence, qui a jugé à propos de les appeller eux-mêmes aux soins du Gouvernement, ils s'en reposent sur des Ministres mercénaires, qui sacrifient tout à leur ambition, les Peuples ne sont pas les seules victimes de ces desordres, mais les Couronnes elles-mêmes dépérissent & tombent en ruine.

On ne sauroit révoquer en doute que *Philippe Trois* & *Quatre* ne fussent des Princes doués de mœurs exemplaires; cependant ces qualités ne sont pas seules suffisantes en la personne des Monarques. Ceux dont il est ici question, incapables de soutenir le poids & l'em-

l'embaras des affaires, ſe livrèrent tout entiers dans les bras de leurs Miniſtres & de leurs Favoris, bornés à poſſéder les apparences de la Royauté, le ſeul titre de Roi. Ils permirent d'ailleurs qu'on fît un public & honteux trafique de leur autorité, qui ne devroit jamais être employée qu'à de légitimes uſages. Ni les repréſentations de leurs parens, ni les larmes de leurs Peuples opprimés, ni enfin tant de revers qui auroient dû exciter leur attention, ne purent les faire ſortir de la profonde léthargie à laquelle ils s'étoient livrés à ce ſujet, & qui a cauſé enfin la décadence du puiſſant Royaume d'Eſpagne. *Philippe* IV fut ſi chagrin des mauvais ſuccès qu'il eut, que dès le commencement du mois de Septembre 1665 il tomba malade, & mourut quelques jours après, & nomma ſon Fils *Charles Second* pour lui ſuccéder ; & comme ce Prince n'avoit que quatre ans, il lui établit une Jeunte qui devoit entre autres être compoſée de l'Archevêque de Tolède, de l'Inquiſiteur Général, du Préſident de Caſtille, & du Chancelier d'Aragon. La Reine fut auſſi déclarée Régente par ſon Teſtament.

La ſituation dans laquelle la Cour d'Eſpagne ſe trouva à la mort du Roi *Philippe* IV, donna matière à penſer qu'on la verroit agitée de grands mouvemens. Le nouveau Roi *Charles* étoit encore dans l'enfance, & ſous la tutelle de la Reine ſa Mère, on avoit à ſoutenir la guerre contre le Portugal, & la paix avec la France ne paroiſſoit pas fort ſolide. Depuis que la Couronne étoit poſſédée par la Mai-

Maiſon d'Autriche, on n'avoit point encore eu d'exemples d'une ſi longue minoriré, ni vu de Régence d'une femme étrangère & ſans expérience pour le Gouvernement. Il paroiſſoit qu'on devoit craindre que le génie altier de la Nation Eſpagnole fît difficulté de ſe ſoumettre ; malgré ces ſujets l'inquiétudes, l'ambition des Grands ſe contenta de ſe répandre en plaintes inutiles, ſoit parce qu'ils ne jugèrent pas d'avoir ſuffiſamment de forces pour oſer entreprendre, ſoit auſſi que la crainte des armes de France, & une eſpèce de honte de ne pouvoir pas vaincre les Portugais, les contint dans leurs devoirs. Quoiqu'il en ſoit, le changement de Maitre n'occaſionna aucuns troubles dans les Royaumes d'Eſpagne, & bien moins encore dans celui de Naples. Il y eut peu d'evènemens remarquables ſous ce Règne, ce qui fera que pour ne pas paſſer les bornes d'un Extrait, je me contenterai de raporter la mort de *Charles* II, qui arriva le lundi prémier Novembre de l'année 1700. On apprit ſon Teſtament auſſitôt que ſa mort, & l'on fut extrêmement ſurpris de voir qu'il appelloit le Duc d'*Anjou* à la Couronne d'Eſpagne. Cet evènement a été la cauſe de la cruelle guerre qui s'eſt fait ſentir dans toute l'Europe. Cette époque eſt encore ſi récente, que ce que je pourrois dire à ce ſujet ne feroit qu'allonger inutilement. C'eſt ce qui m'engage à finir ici le quatrième & dernier Volume de l'Hiſtoire de Naples de Monſieur *Giannone*. Quoique nous ayons raporté avec le plus d'exactitude qu'il nous a été poſſible,

ce

ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans ce Livre, cela n'empêche pas que nous n'ayons passé par-dessus nombre d'evènemens qui méritent l'attention des Curieux.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES

D'EDIMBOURG.

LA seconde Partie du cinquième Volume des *Essais de Médecine de la Société d'Edimbourg* (*a*) vient de paroitre. La prémière avoit paru il y a environ deux ans. Les Mémoires contenus dans ce Volume nous paroissent aussi curieux que ceux des Volumes précédens. Celui-ci est le dernier que cette Société publiera. Les Membres qui la composoient ont été incorporés dans une Société plus nombreuse, dont l'objet est l'Histoire naturelle dans toute son étendue. On nous promet que la nouvelle Société fera part de ses Mémoires au Public, & l'on prie tous les Savans, qui auront des Expériences ou des Observations à fournir, de les adresser aux Sécretaires, qui sont Mr. *Colin Mac Laurin* Professeur de Mathématiques, & Mr. *André Plummer* Professeur de Médecine à Edimbourg.

Il paroitra bientôt dans cette même Ville un *Commentaire Historique & Critique* sur les Tables Anatomiques d'*Eustache*. Ce Commentaire est de la façon de feu Mr. le Dr. *George Martine*, & Mr.

(*a*) On a donné un Extrait du prémier Volume de ces Essais, Tom. XXII. *pag.* 451, & suiv.

Mr. *Monro* Professeur d'Anatomie, entre les mains de qui il se trouve, veut bien se charger du soin de le publier. Les Mémoires de Mr. *Martine*, qui se trouvent dans les *Essais de Médecine*, forment un préjugé avantageux en faveur de cet Ouvrage. L'Auteur avoit publié à Londres en 1740, les deux Livres suivans: Georgii Martinii *M. D. De similibus Animalibus & Animalium Calore; Libri duo. In* 8. & *Essais Medical, &c.* c'est-à-dire, *Essais de Médecine & de Philosophie. Par* George Martine *Dr. en Médecine. In* 8.

D'OXFORD.

On a rendu compte dans cette Bibliothèque (*a*) de diverses Pièces, qui ont été publiées au sujet de l'*Histoire des Guerres Civiles* du Comte de *Clarendon*. Ces divers Ecrits viennent d'être rassemblés dans un Volume. On y a ajouté de nouvelles Réflexions, pour prouver que cette Histoire, telle que nous l'avons, est véritablement l'Ouvrage du Comte. Voici le titre de ce Livre: *The Genuineness of Ld.* Clarendon's *History, &c.* c'est-à-dire, *L'Authenticité de l'impression d'Oxford de l'Histoire de la Rébellion de Milord* Clarendon, *défendue contre l'accusation calomnieuse de Mr.* Oldmixon; *où l'on donne une juste idée de l'état de la question. Par* Jean Burton, *Bachelier en Théologie, & Membre du Collège d'Eton. In* 8.

DE LONDRES.

La Religion Chrétienne, si aimable à tous égards, ne le paroit jamais davantage, que lorsqu'on l'envisage par rapport aux besoins que des Etres unis en Société en avoient, & aux avantages qu'ils en retirent. Cette vérité est mise dans tout son jour dans

(*a*) Voy. Tom. V. p. 154. Tom. VII. p. 458, & Tom. IX. p. 174.

dans les Discours suivans: *Fifteen Sermons upon Social Duties, &c.* c'est-à-dire, *Quinze Sermons sur les Devoirs rélatifs. Par l'Auteur de la Vie de David* (a). *In* 8. Le I. de ces Sermons sert d'Introduction aux autres. On y prouve que *la Justice universelle* (c'est-à-dire, l'observation de tous les Commandemens de Dieu) *constitue l'Homme de bien dans la Société, & qu'elle est nécessaire au bonheur temporel & éternel du Genre-humain.* Le Texte est pris de *St. Jaques* II. 10. On développe dans le II. les *Devoirs des Personnes mariées. Eph.* V. 33. Le III. & les quatre suivans roulent sur les *Devoirs des Parens envers leurs Enfans. Prov.* XXII. 6. Le cinquième Commandement fournit le sujet des Sermons VIII & IX, où l'on traite des *Devoirs des Enfans envers leurs Parens. Ceux des Domestiques envers leurs Maitres* sont expliqués dans le X. *Ephes.* VI. 5, 6, 7, 8, & *ceux des Maitres envers leurs Domestiques* dans le XI. sur le vs. 9. du même Chapitre. On applique dans le XII & dans le XIII. le Précepte de *St. Paul, Rom.* XIII. 8. au *Devoir de payer ses dettes. Celui des Gouverneurs envers leurs Sujets* fait la matière du XIV. *Rom.* XIII. 3, 4. Enfin dans le XV. on fixe les *Devoirs rélatifs des Princes & des Peuples. Prov.* XXV. 4, 5.

Considerations on Mr. Foster's *Discourse, &c.* c'est-à-dire, *Considérations sur le Discours de Mr.* Foster *sur la Théocracie des Juifs. Vol.* III. *Serm.* XV. *Par* Moïse Lowman. *In* 8. De ce que les Peines capitales infligées aux Idolatres sous l'ancienne Loi avoient continué, même après l'établissement des Rois, Mr. *Foster* en avoit conclu que ces Peines n'é-

(a) On a parlé de cette Vie de David Tom. XXIV. p. 236. Le Dr. *Delany* en est l'Auteur, de même que de la Révélation examinée avec candeur. *Voy.* Tom. IX. p. 227.

n'étoient pas fondées, ſur ce que Dieu étoit le Roi des Juifs d'une façon toute particulière. Mr. *Lowman* répond que l'Autorité Suprême ne laiſſoit pas que de réſider dans la perſonne de *Jéhovah*, & que quand même les Juifs auroient voulu ſe ſouſtraire à cette Autorité Législative de Dieu, ils n'auroient pas pu annuler le Contract antécédent, par lequel ils s'étoient ſoumis à ſon Empire. Il examine enſuite la raiſon que Mr. *Foſter* ſubſtitue à celle de la Théocracie (*a*). *Toutes les ſibs du Gouvernement des Iſraëlites*, dit-il, *tendoient à maintenir l'Autorité Suprême de leur Roi.... l'Idolatrie*, par conſéquent, *n'étoit un Crime de Haute Trahiſon contre l'Etat que parce que c'étoit un Crime de Haute Trahiſon contre le Roi.* Mr. *Lowman* eſt d'autant plus intéreſſé à ſoutenir ces idées, qu'il a donné au Public une *Diſſertation ſur le Gouvernement Civil du Peuple Juif. In* 8.

An Addreſſ to Deiſts, *&c.* c'eſt-à-dire, *Exhortation aux Déiſtes, ou Démonſtration de la Religion Révélée par les Miracles & par les Prophécies; en réponſe à un Livre intitulé*, La Réſurrection de J. C. conſidérée, &c. *Par* J. Jackſon, *Recteur de Roſſington dans la Comté d'Yorck, & Maître de l'Hopital de Wigſton à Leiceſter. In* 8. *Deism founded only on forgery*, *&c.* c'eſt-à-dire, *Le Déiſme fondé uniquement ſur la fraude & ſur l'impoſture, ou Remarques ſur une Brochure intitulée*, La Réſurrection de J. C. conſidérée, &c. par un Philoſophe Morale, *où l'on prouve que cet Auteur s'eſt rendu coupable de falſification & d'impoſture, & où l'on examine ſes Objections contre la Réſurrection de J. C. On y a joint une Réponſe à deux Miniſtres Anna-*

(*a*) Voy. Tom. XXXII. p. 476.

nabatiſtes ſur le Batême & ſur la Ste. Cène. Par Ebenezer Hewlett. *In* 8.

Des Auteurs attaqués par Mr. *Warburton* dans ſon dernier Ouvrage (*a*), le Poëte a été le premier à ſe défendre. C'eſt de lui que vient *An Epiſtle, &c.* c'eſt-à-dire, *Lettre à Mr.* Warburton *ſur la manière dont il a traité l'Auteur des* Plaiſirs de l'Imagination. *In* 8. Un Théologien n'a guère été plus patient, ſa réponſe eſt intitulée, *An Anſwer to Mr.* Warburton's *Remarks, &c.* c'eſt-à-dire, *Réponſe à cette partie des Remarques de Mr.* Warburton, *qui regarde la Préface d'un nouveau Traité ſur le Livre de Job, où l'on met dans tout leur jour le ſujet & le deſſein de ce Divin Poëme, & où par occaſion on en explique quelques paſſages. Par* Richard Grey, *Docteur en Théologie. In* 8.

Il a déja paru ici deux différentes *Vies de Mr.* Pope, mais elles portent des caractères ſi viſibles de précipitation & d'ignorance, que nous attendrons à dire quelque choſe de ce célèbre Auteur, juſqu'à ce qu'on nous ait donné un Ouvrage ſur ce ſujet, qu'on dit être de la façon de Mr. *Warburton.* Mr. *Pope* a marqué le cas qu'il faiſoit de cet Ami, par le Legs qu'il lui a fait dans ſon Teſtament de la moitié de ſa Bibliothèque. Il lui a laiſſé outre cela la propriété de tous ceux de ſes Ouvrages, ſur leſquels Mr. *Warburton* publiera des Commentaires ou des Notes. Depuis que Mr. *Pope* n'eſt plus, on nous a accablé d'Eloges, d'Epitaphes, d'Elégies, de Paſtorales, &c. à ſon honneur. On a imprimé ſous ſon nom des Pièces à peine dignes des mauvais Ecrivains qu'il a tournés en ridicule pendant ſa vie. Ceux-ci ont eu la lâcheté de lui donner des coups de dent après ſa mort.

(*a*) Ibid. p. 473.

mort. Tel eſt le ſort des grands Génies. On les loue avec fadeur; on les déchire ſans ménagement.

Hudibraſſ in three Parts, &c. c'eſt-à-dire, *Hudibraſſ, en trois Parties, avec d'amples Notes Hiſtoriques & Critiques, & une Préface ſur le deſſein de ce Poème. Par* Zacharie Gray, *Docteur en Droit.* 2 *Vol. in* 8. L'Auteur, qui étoit un Médecin nommé *Butler*, écrivit ce Poème ſous le Règne de *Charles* II, pour tourner en ridicule la *Guerre Civile & la Secte des Puritains.* Ce Livre eſt, ſelon Mr. de *Voltaire* (*a*), celui où il y a *le plus d'eſprit*, mais en même tems c'eſt le moins connu des Etrangers & le moins entendu des Gens du Païs. *Presque tout y fait alluſion à des Avantures particulières* arrivées depuis cent ans & oubliées de la plupart des Gens. Mr. *Gray* a entrepris de diſſiper cette obſcurité, en rapportant dans ſes Notes les faits que l'Auteur avoit en vue. Mr. *Warburton* a enrichi cet Ouvrage de diverſes Notes Critiques de ſa façon, dans leſquelles il développe ſon érudition & la connoiſſance qu'il a de nos Auteurs François.

On vient d'achever un *Récueil d'anciennes Pièces de Théatre* en dix Volumes *in* 8. L'Editeur (Mr. *Dodsley*) remonte dans ſa Préface à la prémière origine des Spectacles en Angleterre. On ne ſera pas faché de trouver ici un précis de ſes Recherches ſur cet article, précis qui ſervira de ſupplément à ce que Mrs. de *Voltaire* & *Riccoboni* en ont dit (*b*). Il ſemble que les Spectacles ayent commencé en Angleterre peu après le Regne de *Guil-*

(*a*) Lettres ſur les Anglois.

(*b*) Le prémier dans ſes *Lettres ſur les Anglois*; le ſecond dans ſes *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théatres de l'Europe*, *pag.* 151, & ſuiv.

Guillaume le Conquérant, ou du moins si l'on s'en rapporte au témoignage d'un Moine nommé *Guillaume Stephanides*, qui vivoit sous *Henri* II, & qui mourut sous *Richard* I, en 1191. *Londres*, dit ce vénérable Reclus dans un Ouvrage de sa façon intitulé *Descriptio nova Civitatis Londonienſis, aulæa de Spectacles Théatraux & de Jeux Scéniques, & les représentations des Miracles que les Saints Confeſſeurs ont opérés, & des ſouffrances par leſquelles la conſtance des Martirs s'eſt manifeſtée.* Sous *Edouard* III, on fit un Acte de Parlement, par lequel on chaſſoit hors du Royaume les *Vagrans*, qui faiſoient des repréſentations ſcandaleuſes dans les Cabarets. Ces *Vagrans* étoient des eſpèces de Pantomimes, qui couroient par le Païs en habits de Masque, & qui, ſous prétexte d'amuſer les Gens de la Campagne par leurs Jeux, commettoient mille desordres. En 1378, les Enfans de l'Ecole de St. *Paul* préſentèrent une Requête à *Richard* II, pour le prier de *défendre à des Gens non experts de repréſenter les Hiſtoires du Vieux Teſtament, vu qu'eux avoient fait de grands fraix pour les repréſenter à Noël.* Nous trouvons ces Ecoliers de St. *Paul* en poſſeſſion de repréſenter juſqu'en 1618. Les *Myſtères* furent donc les prémières Pièces qu'on joua, & à en juger par le ſeul que notre Editeur nous a conſervé, rien au monde de plus groſſier. Cette Pièce, compoſée en 1538 par un nommé *Jean Bale*, eſt en ſept Actes. Il ſemble que le but de ces *Myſtères* & des *Moralités* qui les ſuivirent, étoit d'établir quelque point de Controverſe. Auſſi ſous *Henri* VIII défendit-on aux Acteurs de repréſenter des choſes contraires aux Doctrines reçues, & l'on voit par l'hiſtoire de ce Règne que les Catholiques & les Réformateurs ſe ſervirent les uns & les autres de Spectacles, pour

pour inſinuer leurs ſentimens. Qu'on en ait fait cet uſage ſous *Elizabeth*, c'eſt ce qui paroit par une Moralité faite en 1573, & intitulée *Nouvelle Coutume*. On la trouve dans ce Recueil. Il y a quelque choſe d'aſſez ingénieux dans le choix des Perſonnages. Les voici : *Perverſe Doctrine*, un vieux Prêtre; *Ignorance*, un autre Prêtre plus vieux encore; *Nouvelle Coutume* & *Lumière de l'Evangile*, deux Miniſtres; *Hypocriſie*, une vieille femme; *Cruauté* & *Avarice*, deux Brigands; *Edification* & *Félicité Divine*, deux Sages; *Aſſurance*, une Vertu. Enfin vinrent des Pièces plus régulières, quoiqu'encore bien groſſières, vers le milieu du ſeizième Siècle. La prémière Tragédie eſt *Gorbodue*; & *Gammer Gurton's Needle*, ou l'*Aiguille de Maitre Gurton*, paſſe pour être la prémière Comédie. Quelque imparfaite que fût alors la Scène Angloiſe, elle l'emportoit de beaucoup ſur la Françoiſe. On ne s'en étonnera pas, ſi l'on fait attention à l'avidité avec laquelle les Spectacles étoient reçus en Angleterre. Mr. *Dodsley* compte que dans la ſeule Ville de Londres, depuis 1570 juſqu'en 1629, il y eut du moins dix-ſept Théatres différens. *Elizabeth* avoit douze Comédiens à ſes gages. A ſon exemple divers Seigneurs entretenoient des Troupes particulières, qui repréſentoient ou dans les maiſons de leurs Patrons, ou même en Public. Ces Troupes n'étoient pas nombreuſes, & les Pièces étoient compoſées de façon, que quatre Acteurs pouvoient en repréſenter tous les perſonnages. Cette prémière Comédie, ſemblable à celle des Grecs, étoit quelquefois employée à des Satires perſonnelles, mais les Acteurs qui s'y prêtoient étoient ſouvent punis. Le Théatre changea tout d'un coup ſous *Jaques* I. *Shakespear*, *Ben-Johnſon*, *Fletcher*, *Beaumont*, & quelques autres, furent les

Corneilles & les *Molières* de l'Angleterre. Les Puritains ſe déchaînèrent contre les Spectacles, & un fougueux Auteur de leur Corps, nommé *Prynn*, publia ſous *Charles* I, un Livre emporté contre la Comédie & contre la Cour (*a*). Il en fut ſévèrement puni; mais ſon Parti devenu dominant bientôt après proſcrivit tous les Spectacles. Ils ne ſe relevèrent que ſous *Charles* II. Il paroit par la Patente que ce Prince donna au Chevalier *Davenant* ſur ce ſujet, que les roles de Femmes ſe repréſentoient avant ce tems-là par des Hommes qui prenoient les habits du Sexe; mais comme ce déguiſement choquoit diverſes perſonnes, on permit à des Femmes de faire ces roles, ce qu'elles ont toujours fait depuis. De ce détail Mr. *Dodsley* paſſe à l'arrangement de ſon Recueil. Il en a diſpoſé les Pièces, le plus qu'il a pu, dans l'ordre des tems. Elles ſont au nombre de cinquante. L'Orthographe ancienne des ſix prémières a été conſervée. Il paroît que cette ortographe n'avoit aucune règle fixe, les mêmes mots s'écrivant de diverſes manières. L'accueil favorable que l'on a fait à ce Recueil a engagé l'Editeur à en promettre deux nouveaux Volumes.

On fait grand cas des Fables ſuivantes: *Fables for the female Sex*, &c. C'eſt-à-dire: *Fables pour les Dames, enrichies de Figures en taille douce. In* 8.

The Loves of Cupid and Pſyché, &c. C'eſt-à-dire: *Les Amours de Pſyché & de Cupidon, en Proſe & en Vers, traduits du François de Mr.* de la Fontaine, *&c. On y a joint une Traduction du même Conte tirée du Latin d'*Apulée; *avec une nouvelle Vie de Mr.* de la Fontaine, *extraite de divers Auteurs. Le tout enrichi de Notes. Par Mr.* Lockman.

(*a*) Ce Libelle, intitulé *Hiſtrio-maſtix*, ou *le fouet des Comédiens*, fut imprimé en 1633. Voy. *Voltaire, ibid.*

main. *In* 8. Mr. *Lockman* dédie sa Traduction à Mr. de *Fontenelle* qu'il a connu à Paris. Il nous dit, dans sa Préface, qu'il n'a traduit le Conte d'*Apulée* que pour relever le mérite *de la Fontaine. Les François*, ajoute-t-il, *sont accusés d'écrire d'une manière affectée, en comparaison des Auteurs de l'ancienne Rome, qui sont naturels. Ici c'est tout le contraire. Le charmant* Apulée *a quelquefois de l'enflure; il est forcé, au-lieu que la Nature dans sa plus élégante simplicité semble respirer dans chaque partie de l'Ouvrage* de la Fontaine. C'est cette simplicité que Mr. *Lockman* a pris à tâche d'imiter. Non content d'exprimer les idées de son Original, il en rend le tour & l'inimitable naïveté. On retrouve dans ses Vers la cadence, le nombre, & la longueur de ceux *de la Fontaine. Les Observations les plus délicates*, nous dit-il-là-dessus, *que j'aye jamais vues sur la construction & sur l'harmonie des Vers Anglois & François, m'ont été communiquées par Mr.* de Missy.... *dont les Poésies Françoises également utiles & intéressantes paroîtront j'espère bientôt.* Les Notes de Mr. *Lockman* sont, pour la plupart, des Notes de goût & de sentiment. Souvent à l'occasion d'une pensée fine de son Auteur, il en raporte d'autres tirées de *Chapelle*, *Deshoulieres*, *Chaulieu*, *St. Evremond*, *Gresset*, &c. dont il conserve la délicatesse dans les Traductions qu'il en fait. N'oublions pas de remarquer qu'il a la rare générosité d'avouer en divers endroits que sa Traduction est au-dessous de son Original, dont il copie alors les propres termes. On peut faire de pareils aveux, quand on traduit comme Mr. *Lockman*. En un mot, son Ouvrage a tout l'air d'un Original, & les Anglois y trouveront *la Fontaine* avec ses graces.

Quoique cette Traduction ait couté à Mr. *Lock-*

man deux ans de travail, il ne s'eſt pas occupé de cela ſeul. Car outre les *Voyages des Jéſuites*, dont il a déja traduit & publié deux Volumes, & dont il promet la continuation, il a actuellement en main les *Voyages de feu Mr.* de Blainville *Sécrétaire d'Ambaſſade des Etats Généraux à la Cour d'Eſpagne, en Hollande, en Allemagne, en Suiſſe, mais ſur-tout en Italie.* Le Manuſcrit eſt en François, & Mr. *Lockman* travaille à la Verſion Angloiſe, qui ſera en quatre Volumes *in* 4, dont il y en a déja trois de publiés.

Mr. *Pinéda* (*a*) vient de faire imprimer *Republica Literaria Obra Poſtuma*, &c. C'eſt-à-dire: *La République Littéraire, Ouvrage Poſthume de Don* Diégo Saavedra Fajardo, *Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, du Conſeil du Roi* Philippe IV *dans le Conſeil ſuprême des Indes, & ſon Ambaſſadeur Plénipotentiaire aux treize Cantons; à la Diète de Ratisbonne, pour le Cercle de la Maiſon de Bourgogne, & au Congrès de Munſter pour la Paix générale avec les Hollandois; Publiée & corrigée avec ſoin, ſuivant une Copie manuſcrite. In* 8. L'Editeur nous aprend dans ſa Préface que ce Livre parut d'abord à Madrid en 1655, ſous le titre de *Juizio de Artes, y Sienzias*, &c. C'eſt-à-dire: *Jugement ſur les Arts & ſur les Sciences. Par l'Auteur* Don Claudio Antonio de Cabréra. L'Edition, qu'on en fit à Alcala en 1670, eſt intitulée *Republica Literaria*, &c. Sur cela Mr. *Pinéda* recherche lequel de ces deux titres convient le mieux à cet Ouvrage, & auquel de ces deux Auteurs on doit l'attribuer. Il ſe détermine à le donner à *Don Diégo*, qui d'ailleurs eſt connu par divers Ouvrages

(*a*) On a parlé de ſon *Dictionaire Eſpagnol & Anglois*, &c. dans cette Biblioth. Tom. XXIV. p. 235.

ges très estimés. Celui-ci répond certainement à la réputation de cet Auteur. C'est la relation d'un Songe, dans lequel, sous l'image d'une Ville peuplée de divers ordres d'habitans, on dépeint les divers Arts & les diverses Sciences, & l'on caractérise les principaux Auteurs anciens & modernes. Il ne se peut rien de plus ingénieux que cette Allégorie. C'est dommage que la Critique y soit quelquefois un peu outrée, & que de la Satire des Savans on passe trop légerement à celle des Sciences.

Orationes duæ, una Demosthenis contra Midiam; altera Lycurgi contra Leocratum; Græce & Latine; recensuit, emendavit, notasque addidit Johannes Taylor *L. L. D. Col. Div. Joan. Cantabrig. Socius.* In 8. C'est le même qui nous a donné un *Commentaire sur la Loi des Décemvirs de la Dissection du Débiteur insolvable*, dont on a donné un Extrait dans cette Bibliothèque (*a*).

On a découvert depuis peu, en creusant la Terre, une Voute souterraine de trente pieds de profondeur & de vingt de diamètre. Diverses circonstances ont fait conjecturer que c'étoit l'Oratoire d'une Dame qui vivoit dans le douzième Siècle. Le dedans de ce Souterrain s'est trouvé garni de figures en bas rélief d'une sculpture grossière & proportionnée au gout de ce Siècle. C'est à expliquer ces Figures par l'Histoire de ces tems-là que l'Ouvrage suivant est destiné: *Origines Royſtoniana*, &c. C'est-à-dire: *Origines Royſtoniennes, ou Description de l'Oratoire de Dame* Royſia, (ou *Roſe*) *fondatrice de Royſton, découvert à Royſton au mois d'Aout* 1742. *Par* Guillaume

(*a*) Voy. Tom. XXX, pag. 170, & suiv.

laume Stukeley, *Recteur de la Paroisse de tous les Saints à Stamford.* In 4.

Voici un Ouvrage qui eſt actuellement ſous preſſe, & en faveur duquel nous n'avons pas beſoin de prévenir les Savans: *Germana quadam Antiquitatis erudita monumenta; quibus Romanorum veterum Ritus varii tam ſacri quàm profani, tum Græcorum atque Ægyptiorum nonnulli illuſtrantur. Roma olim maxima ex parte collecta ac Diſſertationibus jam ſingulis inſtructa, A* Conyers Middleton, *S. T. P. Academiæ Cantabrigienſis Protobibliothecario. His Appendicis item loco adjuncta eſt Mumia Cantabrigienſis Deſcriptio.* In 4.

On nous promet dans peu une nouvelle Edition des Oeuvres du Dr. *Halley*, avec les Obſervations qu'il a faites à Greenwich & ailleurs, ſes Tables Aſtronomiques corrigées, & des directions néceſſaires. On y ajoutera quelques nouvelles Tables, qui n'avoient jamais été imprimées auparavant.

L'Ecrit de l'Evêque *Berkeley* ſur l'Eau de Goudron n'eſt pas demeuré ſans réponſe, mais celles qu'on a faites juſqu'ici ſont d'un gout ſi mépriſable, que nous n'en raporterons pas même les titres. Quelques-uns des Antagoniſtes du Prélat l'ont pris ſur un ton ſérieux; d'autres ont plaiſanté. L'Evêque n'a répondu qu'à un ſeul d'entre eux. Sa nouvelle Brochure n'a rien de fort intéreſſant. *A Letter to T. P.* &c. C'eſt-à-dire: *Lettre de l'Auteur de* Siris *à T. P. Ecuyer, contenant quelques nouvelles Obſervations ſur les Vertus de l'Eau de Goudron, & ſur les manières de la préparer & de s'en ſervir, avec une Réponſe à la Lettre d'un prétendu* Médecin à l'Evêque de Cloyne, au ſujet de ſon Traité ſur les Vertus de l'Eau de Goudron. *In* 8. Mais le tems a fait plus

de

de tort à cette Eau merveilleuſe; que les Déclamations de nos faiſeurs de Brochure. A peine s'eſt-on donné le loiſir de faire quelques expériences. On s'eſt dégouté par caprice d'un Spécifique reçu ſans trop de raiſon; & la nouvelle mode en Médecine a eu dans ſon origine & dans ſa chute le même ſort que celles de Galanterie ont d'ordinaire.

L'Ouvrage ſuivant mérite bien que l'on encourage l'Auteur à le faire imprimer, ce qu'il ne fera point, à moins qu'il ne ſe trouve d'ici en un an un nombre ſuffiſant de Souſcrivans. *A compleat Courſe of Chemiſtry*, &c. C'eſt-à-dire, *Cours complet de Chymie, contenant des Règles familières & aiſées, pour préparer toutes les Compoſitions Officinales, de la manière la plus exacte, avec des Obſervations Philoſophiques ſur chaque Opération, & quelques Directions, pour découvrir les Remèdes falſifiés; auquel on ajoutera, en forme d'Appendix, l'Art d'eſſayer les Métaux & de les tirer de la Mine, & une Méthode générale pour analiſer les Eaux minérales & pour en découvrir les Propriétés & les Principes.* In 4. Cet Ouvrage, qui eſt tout prêt pour la Preſſe, remplira ſoixante feuilles d'impreſſion; il s'y trouvera vingt figures en taille douce. On demande pour tout cela une Guinée aux Souſcrivans, la moitié en ſouſcrivant & le reſte en recevant l'Ouvrage. Il y aura quelques Exemplaires ſur du plus beau papier, qui reviendront à deux Guinées. L'Auteur s'engage à rendre l'argent aux Souſcrivans, en cas que ſon Ouvrage ne s'imprime point.

A Guide to Health, &c. C'eſt-à-dire: „ Le „ Guide de la Santé dans les divers Périodes de la „ Vie, où l'on explique; 1. Les différens dégrés „ & les divers changemens de l'âge, les cauſes

„ prin-

„ principales & inévitables de la Vieilleſſe & de
„ la Mort, avec un Abrégé Hiſtorique & Chro-
„ nologique de la Vie de Perſonnes qui ſont ar-
„ rivées à un âge fort avancé ; depuis les tems
„ qui ont précédé le Déluge juſqu'au nôtre ; 2. La
„ Nature, les Propriétés, les Qualités, & l'in-
„ fluence de l'Air & des Alimens, leur Choix,
„ leur Pouvoir, leurs bons & leurs mauvais Ef-
„ fets ſur le Corps Humain ; ceux du Sommeil
„ & des Veilles ; du Mouvement & du Repos ;
„ des *Rétentions* & des *Excrétions*, & enfin des
„ Paſſions de l'Ame ; 3. Les Définitions & les In-
„ dications Diagnoſtiques, Prognoſtiques, & Cu-
„ ratives, tant Médicinales que Diététiques des
„ Maladies aigues & chroniques, avec l'uſage &
„ la nature des Bains & des Frictions. Le tout
„ éclairci par des Remarques utiles ; compoſé dans
„ un ordre ſuccinct & méthodique ; & confirmé
„ par l'autorité des plus célèbres Auteurs tant An-
„ ciens que Modernes ; par *Bernard Lynch*, Doc-
„ teur en Médecine ". *In* 8.

D'AMSTERDAM.

WETSTEIN a fait imprimer & débite actuellement le Tome dixième de l'*Hiſtoire Romaine de Mr. Rollin*, continuée par Mr. *Crévier*. In 12.

Le Sixième & penultième Volume de LIVIUS, *cum Notis integris, ſelectis, & ineditis Variorum*, curante *Drakenborch*. In 4.

Inſtitutions Militaires de VEGECE. In 8. fig. La belle Edition qu'en donne le Libraire répond parfaitement au mérite du Livre, qui eſt d'ailleurs le ſeul Ouvrage des Anciens qu'on puiſſe regarder comme une eſpèce de Cours de Science Militaire ; auſſi les Maximes de *Végèce*, ont-elles été adoptées

de

de tout tems par les plus grands Généraux, & le fameux Commentateur de *Polibe* en porte un jugement ſi favorable, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire un Eloge magnifique.

WETSTETN vient encore de publier l'*Art de trouver la Vérité, par le Père Regnault*, in 12. Auteur connu par divers Ouvrages fort eſtimés, & qui ont eu l'approbation publique. L'Ouvrage ſuivant, que ce Libraire vient auſſi de donner, n'eſt pas moins intéreſſant & utile, qu'il eſt recommandable par ſon Auteur. Il eſt intitulé:

LE GUIDE D'ANGLETERRE, *ou Rélation curieuſe du Voyage de Mr. B*** contenant un détail exact de tout ce que la Campagne & les principales Villes de ce Royaume ont de plus remarquable; avec une expoſition fidèle du génie & des coutumes de la Nation, & une deſcription circonſtanciée de la Ville de* Londres, *& des Amuſemens des Eaux* de Tunbridge & d'Epſom, *enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Païs.* In 8. Ce Livre peut en effet ſervir de guide fidèle à tous ceux qui auront envie de voir ou de connoitre ce charmant Païs; tout y eſt inſtructif, même pour la Nation qui en fait le ſujet.

On trouve chez le même trois nouveaux Volumes du grand Receuil de BARONIUS, dont il propoſa par ſouſcription il y a quelque tems les XII prémiers. Voici le titre de cet important Ouvrage. Annales Eccleſiaſticæ CÆSARIS BARONII *Sacræ Romanæ Eccleſiæ Cardinalis*, cum Critica ſubjecta ANTONII PAGI, Continuatione ODORICI RAYNALDI, Notiſque DOMINICI GEORGII & P. JOANNIS DOMINICI MANSI, *Clerici Regularis Matris Dei* in PAGIUM & RAYNALDUM, &c. &c. &c.

TABLE

TABLE DES ARTICLES.

I. LA VIE *& les Faits mémorables de* RICHARD, *élu Empereur des Romains*, &c. Par GEORGE-CHRETIEN GEBAUER. 3

II. LEÇONS ACADEMIQUES *de* HERMAN BOERHAAVE, *&c.* Par Mr. ALBERT HALLER. 33

III. *Les* OEUVRES *de* ROBERT BOYLE. 51

IV. LETTRE *sur un Paſſage de* ST. PAUL *aux* CORINTHIENS. 89

V. HISTOIRE UNIVERSELLE *par une* SOCIETE' *de* GENS *de* LETTRES. Tome V. 110

VI. REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *sur* l'IMMORTALITE' *de l'*AME *raiſonnable.* 134

VII. ECONOMIE *du* REGNE ANIMAL *par* EMANUEL SWEDENBORG. 156

VIII. LETTRE *de Mr. de* BOZE *sur une* MEDAILLE *antique de* SMYRNE, *du Cabinet de Mr. le Comte de* THOMS. 169

IX. HISTOIRE *de* NAPLES *par Mr.* GIANNONE. Tome IV. 184

X. NOUVELLES LITTERAIRES. 224

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1744.

TOME TRENTE-TROIS.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIV.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre & Décembre, 1744.

ARTICLE I.

MEMOIRES *pour ſervir à l'Hiſtoire d'un Genre de* POLYPES d'Eau douce, *à Bras en forme de Cornes.* Par A. TREMBLEY, de la Société Royale. Un Volume *in* 4o. de 324 *pag.* A *Leyde*, chez *Jean & Herman Verbeek*, 1744.

VOici un Ouvrage capable d'exercer tous les plus grands Philoſophes. Quelque mépriſable que paroiſſe l'Inſecte, qui en fait le ſujet, on lui découvre des propriétés ſi étonnantes, qu'on diroit que la Nature, en formant cet Etre biſare, ait eu deſſein de nous donner un exemple ſenſible de la vaſte étendue de ſa puiſſance. Dans chaque portion d'un ſeul & même Animal elle a ſçu raſſembler &

réunir, avec un art merveilleux, divers Etres distincts, divers Individus, qui n'attendent que le moment de leur séparation pour paroître bientôt après sous la forme d'autant de nouveaux Individus, non moins parfaits à tous égards que l'Animal dont ils faisoient auparavant portion.

Avant l'époque de cette admirable découverte, nous ne connoissions dans tout l'Univers aucun Animal qui renfermât plus d'un Principe actif, qui dirige & gouverne comme il lui plaît les organes du Corps qu'il anime. Ici, chaque portion de l'Insecte est animée, & n'attend que le moment de sa séparation du corps auquel elle est si intimement unie, pour donner des preuves bien réelles de son activité. Partagez l'Insecte en plusieurs morceaux, il résultera de tous ces morceaux autant d'Insectes parfaits, autant d'Individus entierement semblables à celui dont ils paroissoient ne former ensemble qu'un seul & même Etre.

Voila donc, dans cet admirable Insecte, le vrai Principe actif, l'Etre indéfinissable, auquel vous donnez le nom d'*Ame*, étendu, divisible, & par conséquent composé de parties quelconques. Refusez-vous de reconnoître l'existance d'un tel Principe, vous êtes comme forcé à donner à la Matière même la prérogative de pouvoir être animée, de pouvoir penser, d'agir & de se gouverner, dans tous les cas où elle sera arangée & disposée de la même manière que dans les différentes portions du Polype. C'en est donc fait de toute la théorie de l'Ame, enseignée jusqu'à présent

par

par la plupart des Philoſophes anciens & modernes. Cette Ame, du moins dans l'Inſecte dont il eſt ici queſtion, n'eſt plus *une*, elle n'eſt plus ſimple, elle eſt, pour ainſi dire, *multiple*, peut-être même diviſible à l'*indéfini* comme la Matière, ſi elle n'eſt matière elle-même. C'eſt ainſi qu'une ſeule obſervation, faite par un habile Naturaliſte, renverſe de fond en comble toutes les plus belles Hypothèſes, qui n'ont d'autre fondement que la foible imagination des hommes. En obſervant de près les ſecrètes démarches de la Nature dans ſes productions, nous apprendrons peut-être un jour, & ce que nous ſommes, & le Principe dont nous partons.

L'idée générale, que je viens de donner d'une des plus admirables propriétés du Polype, mérite d'être plus amplement détaillée, & ce n'eſt qu'en ſuivant fidélement l'excellent Auteur qui nous en a donné l'Hiſtoire, que le Lecteur pourra juger de l'économie ſingulière de cet Inſecte, de toute ſa conduite, de ſes mœurs, & de ſa manière de vivre. On verra combien il a fallu de patience, d'attention, d'exactitude, de ſagacité, de la part de l'Obſervateur, pour bien connoître cet étrange Animal, qui ne donne pas toujours des marques de ce qu'il eſt, ni de ce qu'il ſait faire.

Pour ſe former une idée de la difficulté de cette entrepriſe, il faut écouter ce qu'en dit lui-même l'Auteur dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſon Ouvrage, & où il rend compte du plan qu'il a ſuivi. „ Les Obſer-„ vations, *dit-il*, que renferment ces *Mémoi-*

„ *res*, ſont le fruit des recherches, que j'ai
„ faites ſur ces Animaux, pendant trois ans &
„ demi. Après m'être aſſuré que les Polypes
„ avoient la propriété remarquable de pou-
„ voir être multipliés par la ſection, je fus
„ curieux d'aprofondir leur Hiſtoire. Je me
„ mis donc à les étudier avec attention &
„ avec aſſiduité. Je ne croyois pas d'abord,
„ que ces Animaux m'occuperoient auſſi
„ longtems qu'ils ont fait. Les deux prémiè-
„ res années que je les ai obſervés, j'ai été,
„ en quelque manière, entrainé d'une Obſer-
„ vation à l'autre : enſorte que je n'ai eu que
„ le tems de faire ces Obſervations, & de les
„ noter dans mon Journal ; & c'eſt pourquoi
„ je n'ai pu commencer de bonne heure à
„ dreſſer les *Mémoires* que je donne à préſent
„ au Public".

Ceux qui trouvent à redire, comme a fait un trop ſévère Critique Anglois, *qu'on s'amuſe à courir après des Papillons pour les enfiler*, ne manqueront pas de publier que notre Auteur a bien mal employé un ſi long tems à la recherche d'un auſſi vil Inſecte que le Polype. Quoi, ſe morfondre trois ans & demi pour épier la conduite & les démarches d'un Animal ſi mépriſable, n'eſt-ce pas perdre un tems précieux que l'on pourroit conſacrer à des occupations infiniment plus utiles à la Société ! Tel eſt le langage de ceux qui ne jugent du mérite & de l'utilité des occupations des autres, que ſuivant leur panchant particulier, leurs inclinations & leurs préjugés.

Pour

Pour juſtifier mon Auteur, il ſuffit de dire à ces Critiques déraiſonnables, qu'il n'y a preſque aucune Science qui ne ſoit fondée ſur la connoiſſance de la Nature, ſur celle de toutes les Eſpèces d'Etres répandus avec une profuſion étonnante ſur la ſurface de notre Globe, & que cette connoiſſance ne ſauroit jamais s'aquerir qu'en obſervant chaque Eſpèce avec un ſoin infini. La vraie Théologie, celle qui conduit le plus directement à la connoiſſance du Créateur, eſt toute fondée ſur de pareilles Obſervations, qui, en nous rendant ſenſibles les merveilles de la Nature, nous font admirer la puiſſance infinie de celui qui en eſt l'Auteur. *La Nature, dit Mr.* de Fontenelle, *n'eſt jamais ſi admirable, ni ſi admirée, que quand elle eſt connue.* Delà vient qu'un *Derham*, un *Nieuwenteyt*, un *Newton*, un *Ruyſch*, un *Leuwenhoek*, un *Malpighi*, un *'s Graveſande*, un *Swammerdam*, un *Reaumur*, nous ont donné une idée bien plus juſte des perfections admirables de l'Etre Suprême, que n'ont jamais fait & que ne font encore la plupart des Théologiens, bien plus occupés de queſtions frivoles ſur leſquelles on diſputera éternellement avec chaleur, que de ce qui pourroit éclairer les Hommes & les conduire inſenſiblement juſques dans le Sanctuaire même de la Vérité. Les prémiers, agiſſant comme de concert & dans une parfaite union, préſentent aux Hommes le flambeau de la Lumière, tandis que les autres répandent par-tout les ténèbres, l'obſcurité, & ſouvent même la diſcorde.

J'ai cru devoir cette juſtification à un Homme de mérite, dont j'eſtime infiniment la production, & qui ne ſauroit être trop encouragé pour le ſervice important qu'il rend au Genre-humain. Sous un Roi libéral & bienfaiſant, un Auteur de cet ordre, & qui ſembloit être deſtiné par ſa naiſſance à un Poſte des plus honorables dans une fameuſe République (*a*), ſe verroit en état de cultiver encore davantage ſes heureux talens, & de pouſſer bien plus loin ſes découvertes, comme fait en France un *Reaumur* & quelques autres Philoſophes, deſtinés à avancer le progrès des Sciences qui contribuent le plus au bien de la Société. La Phyſique eſt un vaſte Païs, où l'on ne ſauroit voyager qu'à grands fraix; & un ſimple Particulier, s'il n'eſt extrêmement riche, ſe voit bientôt arrêté dans ſa courſe, lorſqu'il n'eſt par ſoutenu par les libéralités d'un Souverain.

En rendant ainſi juſtice aux talens de Mr. *Trembley*, nous ne devons pas oublier de faire mention de ceux qui ont fourni les ornemens de ſon Ouvrage. Je veux parler des Figures qui l'accompagnent, & qui ſont toutes d'une beauté parfaite. Les cinq prémières Planches ont été gravées par Mr. *van der Schley*,

(*a*) Monſieur *A. Trembley*, Auteur de ces *Mémoires*, eſt fils de Noble *Jean Trembley*, Ancien Sindic de la Garde de la République de Genève, qui, en 1734, fut la victime innocente des Troubles qu'il y eut alors entre le Magiſtrat & le Peuple, & qui, vivant depuis ce tems-là dans une honnête retraite, n'a rien perdu de l'eſtime qui étoit due à ſa vertu & à ſon rare mérite.

Schley, habile Disciple du célèbre *Bernard Picart*. Il a aussi gravé, sur les Desseins de Mr. *Pronk*, les quatre Vignettes qui se trouvent à la tête des *Mémoires*. Les Points-de-vue, qui sont représentés dans ces Tailles-douces, ont été pris sur les lieux avec une grande exactitude. Ce sont des Points-de-vue de *Sorgvliet*, Maison de Campagne près de la Haye, qui appartient à Mr. le Comte de *Bentinck*. C'est-là que Mr. *Trembley* a trouvé des Polypes, & qu'il a fait la plupart de ses Observations.

Les Desseins des Figures, qui représentent les Polypes, sont de la façon de Mr. *Lyonnet*. On peut dire, sans le flatter, qu'on ne sauroit rien voir de plus beau ni de plus délicat. C'est encore Mr. *Lyonnet*, qui a gravé les huit dernières Planches. *Il suffit de les voir*, dit Mr. Trembley, *pour les admirer*. Cet éloge, tout magnifique qu'il est, est encore au-dessous du mérite réel de ces Planches. On demandera, peut-être, pourquoi Mr. *Lyonnet* n'a pas gravé les cinq prémières. La raison, qu'en donne notre Auteur, surprendra tous ceux qui ne connoissent pas Mr. *Lyonnet*, mais elle ne fera que confirmer les autres dans l'idée avantageuse qu'ils s'étoient déja formée de ses rares talens pour les Sciences, & de ses excellentes dispositions pour tout ce qui dépend du Génie. Cette raison mérite d'être sçue, ne fût-ce que pour faire voir la prodigieuse différence qu'il y a d'Homme à Homme, & combien la Nature a été quelquefois prodigue dans ses dons. *Dans ce tems-là*, dit notre Auteur,

Mr. Lyonnet *ne ſavoit pas encore graver, & n'avoit même jamais vu graver. Cependant il étoit déja, le Mois ſuivant, un excellent Graveur.* Voila quelque choſe de prodigieux. On trouvera le détail de ce Fait dans la Préface de notre Auteur.

Ce phénomène me paroit d'autant plus ſurprenant, que Mr. *Lyonnet* n'a guère marché moins rapidement dans d'autres carrières qu'il a parcourues, & où il a donné des marques bien réelles de ſon habileté & de ſa grande ſagacité. On voit de tems en tems de fameux Peintres & de grands Poëtes, devenus tels en peu de tems, mais leurs autres talens s'étendent rarement fort loin. Le cas de Mr. *Lyonnet* eſt plus ſingulier, & il me paroit ſi rare, que nous pouvons à juſte titre lui appliquer ce qu'a dit quelque part Mr. *de Fontenelle*, en parlant du fameux *Leibnitz : De pluſieurs* Hercules *l'Antiquité n'en a fait qu'un, & du ſeul Mr.* Lyonnet *nous ferons pluſieurs Savans.*

Tout ce que je viens de raporter doit déja donner au Lecteur une idée bien avantageuſe de l'Ouvrage de Mr. *Trembley.* Mais il y a encore un article, ſur lequel je crois devoir auſſi prévenir le Public, & cela à l'exemple de l'Auteur même, qui a cru devoir prendre les devants, pour empêcher que le merveilleux qu'il alloit expoſer, ne fît douter ou de ſon exactitude, ou de ſa bonne-foi. Tout ce qui tient du prodige, & qui paroit contre l'ordre ordinaire de la Nature, a beſoin d'être bien prouvé pour être cru, & ſur-tout aujourdhui qu'on ne croit plus les Miracles que lors-

lorsqu'on les voit. „ Les Faits que je dois „ raporter, *dit modeſtement Mr. Trembley*, „ ſont trop extraordinaires, pour que j'exige „ qu'on m'en croie ſur ma parole. J'expoſe- „ rai le plus clairement qu'il me ſera poſſible, „ tout ce qui m'y a conduit, & toutes les pré- „ cautions que j'ai priſes pour éviter de me „ faire illuſion..... Je n'aurois pas été „ ſatisfait, ſi, en commençant cet Ouvrage, „ je n'euſſe pu établir la vérité des Faits re- „ marquables d'Hiſtoire Naturelle qu'il doit „ renfermer, que ſur mes propres Obſerva- „ tions. Ils ont beſoin de plus d'un témoin „ oculaire pour être crus. C'eſt ce que j'ai „ ſenti dès que je les ai vus. J'avois d'abord „ de la peine à en croire mes propres yeux; „ & je devois, à plus forte raiſon, penſer „ que d'autres auroient de la peine à les en „ croire".

Quand on eſt une fois bien ſûr de ſon fait, & qu'on ne cherche pas à en impoſer, on ne craint plus les témoins, & on ſe fait un plaiſir de leur communiquer ce qu'on a découvert. Notre Auteur n'ayant plus lieu de douter que ce qu'il avoit obſervé ne fût bien réel, a introduit dans ſon Cabinet des perſonnes d'un mérite diſtingué, d'une grande capacité, & par conſéquent d'excellens Juges. *Il y en a*, dit-il, *dont le nom, connu depuis longtems, peut former ſeul une Autorité.*

Celà devoit ſuffire, ce me ſemble, pour mettre à l'abri de la critique tout le merveilleux de la découverte. Mais l'Auteur n'a pas cru devoir s'en tenir-là. Il a voulu s'appuier, comme

comme en dernier reſſort & pour combler la certitude du Fait, du témoignage d'un homme connu aujourdhui de toute l'Europe ſavante, & qui fait l'ornement de la France & de ſon ſiècle. C'eſt de Mr. *de Reaumur* dont je veux parler. Son nom ſeul fait ſon éloge. Mr. *Trembley* n'eut pas plutôt remarqué la prémière des propriétés ſingulières des Polypes, qu'il en fit part à l'Obſervateur François, & il continua dans la ſuite de lui communiquer ſes autres découvertes ſur ces Inſectes. Il fit plus. Il envoya de ces Polypes à Mr. *de Reaumur*, & ce fut ſur ces mêmes Animaux, & ſur d'autres qui ſe trouvent en abondance autour de Paris, qu'il tenta la plupart des Expériences qui avoient été faites par l'Auteur. Voici en quoi conſiſte principalement ces Expériences. On coupe ces Inſectes transverſalement, & ſuivant leur longueur, en deux ou en pluſieurs parties. De chacune de ces parties il en réſulte un Animal parfait, un Polype qui a tout ce qu'il doit avoir pour être dans le même état que la Nature le forme elle-même, & cela à l'aide d'une reproduction très ſenſible de ce que la ſection lui avoit ôté.

On ſera curieux, ſans doute, d'apprendre ici quel fut le ſuccès des Expériences que fit Mr. *de Reaumur*. Il fut tel, qu'elles confirmèrent parfaitement celles qu'avoit déja faites Mr. *Trembley*. Voici comme il en parle dans ſon *Hiſtoire des Inſectes* (*a*). „ J'avoue pourtant „

(*a*) Voyez la *Préface* du *Tome* VI, *pag.* 55.

„ tant que, lorſque je vis pour la prémière „ fois deux Polypes ſe former peu à peu de „ celui que j'avois coupé en deux, j'eus de „ la peine à en croire mes yeux, & c'eſt un „ Fait que je ne m'accoutume point à voir „ après l'avoir vu & revu cent & cent fois". Voila quelque choſe de bien énergique pour exprimer la ſurpriſe d'un homme, accoutumé à voir du merveilleux. Vous m'avouerez qu'il faut que cette reproduction lui ait paru tout-à-fait extraordinaire.

Voila donc déja deux témoins publics d'un phénomène preſque inouï, témoins ſi peu recuſables, qu'ils ſuffiroient pour établir l'autenticité d'un vrai Miracle, s'il s'en paſſoit quelqu'un ſous leurs yeux. Joignez à ces deux autorités, & à celle des Perſonnes de mérite que Mr. *Trembley* n'a pas voulu nommer, le témoignage reſpectable de Mr. *Folkes*, Préſident de la Société Royale de Londres. Ce Phyſicien, curieux de voir lui-même ce qu'on lui avoit dit des Polypes, Mr. *Trembley* lui en envoya dans le Mois de Février 1743. Ces Polypes eurent un heureux trajet. A leur arrivée, Mr. *Folkes* en coupa de différentes manières, & il vit bientôt après des morceaux de Polype devenir des Polypes complets. Il fit d'autres Expériences, toujours avec ſuccès, & il en a rendu compte à la Société Royale dans les Tranſactions Philoſophiques (*a*).

Avant Mr. *Trembley* on connoiſſoit déja les Polypes, on connoiſſoit même leur manière natu-

(*a*) Au No. 469, Art. VI.

naturelle de ſe multiplier, qui eſt une des propriétés les plus remarquables de ces Inſectes. On peut voir ce qu'en ont dit *Leeuwenhoek* & un anonyme Anglois, dans les Tranſactions Philoſophiques de l'année 1703 (*a*). Mr. *Bernard de Juſſieu* connoit auſſi ces Inſectes depuis longtems, & il en a même fait deſſiner, comme nous l'apprend Mr. *de Reaumur* (*b*). Mais avant Mr. *Trembley*, perſonne ne s'étoit encore apperçu de cette admirable reproduction qui ſe fait dans les différentes parties d'un Polype, après qu'on les a ſéparées. La raiſon qu'il en donne, c'eſt *que cette découverte devoit être par ſa nature, non le fruit d'une longue patience, & d'une grande ſagacité, mais un préſent du hazard.* L'Auteur fait là finement & délicatement l'éloge de ces Meſſieurs, tandis qu'il ſemble vouloir donner quelque atteinte au mérite de ſa découverte. Mais il a beau faire, c'eſt au Public à le juger, & il ſaura bien lui rendre juſtice.

Pour donner au Lecteur une idée générale de l'Ouvrage, il ſuffit de lui faire remarquer l'ordre que l'Auteur y a ſuivi, & de lui expoſer le partage des matières qui y ſont traitées. Tout l'Ouvrage eſt diviſé en quatre *Mémoires*, dont voici le précis. On donne, dans le prémier, la deſcription des Polypes, de leur Forme, de leurs Mouvemens, & d'une partie de ce qu'on a pu découvrir ſur leur ſtructure.

(*a*) No. 283, Art. IV, & No. 288, Art. I.
(*b*) Dans la *Préface* du *Tome* VI de l'*Hiſtoire des Inſectes*, pag. 54.

ture. Le ſecond traite de la Nourriture de ces Inſectes, de la manière dont ils ſaiſiſſent & avalent leur Proie, de la cauſe de leur Couleur, & de ce qu'on a pu découvrir de plus ſur leur ſtructure. Le troiſième eſt deſtiné à expoſer la manière dont ſe fait leur Génération ; & le quatrième contient un détail des opérations faites ſur ces Animaux, & du ſuccès qu'elles ont eu.

J'ai trouvé beaucoup d'ordre dans cette diſtribution des matières, & le Lecteur ne manquera pas de s'apercevoir que Mr. *Trembley* ſemble avoir pris à tâche d'imiter en tout le célèbre Mr. *de Reaumur*. On ne ſauroit diſconvenir que, pour bien réuſſir dans l'exécution de ſon plan, il ne pouvoit guère choiſir un plus parfait modèle; mais on m'avouera en même tems, que c'eſt toujours une preuve de ſa grande modeſtie, d'avoir bien voulu marcher ſur les traces d'un ſi grand Phyſicien, tandis qu'il pouvoit s'en former lui-même de nouvelles.

Pour faire connoitre au Lecteur les petits Animaux qui font le ſujet de cet Ouvrage, je ſuivrai le même ordre qu'a obſervé l'Auteur, mais je me bornerai à ce qu'il y a d'eſſentiel & de plus remarquable dans chaque Mémoire.

L'année 1740 eſt l'époque de la découverte des Polypes par notre Auteur, & des prémières Obſervations qu'il fit ſur ces Inſectes. Il paſſoit alors l'Eté à *Sorgvliet*, Maiſon de Campagne de Mr. le Comte de *Bentinck*, ſituée à un quart de lieu de la Haye. Ayant remarqué

marqué divers petits Animaux ſur des Plantes qu'il avoit tirées d'un foſſé, il en mit quelques-unes dans un grand Verre plein d'eau, qu'il plaça ſur la Tablette intérieure d'une Fenêtre, afin de conſidérer enſuite à loiſir les Inſectes qui y étoient renfermés. En parcourant des yeux ce Verre, qui contenoit un nombre prodigieux de petits Animaux, dont la plupart lui étoient inconnus, il apperçut, pour la prémière fois de ſa vie, un Polype qui repoſoit ſur la tige d'une Plante aquatique. Bientôt après il en vit pluſieurs autres dans le même Verre; & leur immobilité, avec leur couleur verte, les lui fit prendre pour des Plantes paraſites, qui croiſſoient ſur d'autres Plantes.

Ces prémiers Polypes, qu'un ſi heureux hazard lui fit rencontrer, ſont ceux qu'il nomme de la prémière Eſpèce, & dont il ſe contente de donner d'abord cette courte deſcription. Leur Corps eſt aſſez délié. D'une de ſes extrémités ſortent des Cornes, qui ſervent de pieds & de bras, & qui ſont encore plus déliés que le Corps. Il faudroit pouvoir conſulter les Figures, pour ſe former une idée bien juſte de ces parties, qui ſont toutes repréſentées dans la dernière perfection. Il eſt bon de remarquer ici, une fois pour toutes, que l'Auteur appelle *extrémité antérieure*, l'endroit où ſe trouve la tête du Polype, & qu'il donne le nom de *poſtérieure* à l'extrémité oppoſée. Lorſqu'il parle des parties formées par la coupe tranſverſale de l'Inſecte, il appelle *prémière partie*, celle où eſt

la

la tête, *seconde partie* la ſuivante, & ainſi des autres.

Ce ne fut qu'après bien des doutes & des incertitudes que Mr. *Trembley* décida enfin que les Polypes étoient des Animaux, & non des Plantes paraſites, ou des eſpèces de Plantes ſenſitives. Rien ne le détermina davantage à adopter cette idée, que la contraction de leur Corps qui ſe réduiſoit preſque en un point, & tous les divers mouvemens qu'il leur vit faire, lorſqu'ils commençoient à s'étendre pour reprendre leur prémière forme. En Phyſique il faut ſavoir douter & ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'on ait trouvé le dégré d'évidence qui fixe l'eſprit.

En obſervant de plus près ces Inſectes, l'Auteur remarqua qu'ils ſe raſſembloient toujours du côté du Verre le plus expoſé au jour & le plus éclairé. Ce phénomène excita de plus en plus ſon attention, & le porta à faire des recherches pour en découvrir la raiſon. Il vit auſſi que tous les Individus de l'Eſpèce qu'il obſervoit, n'avoient pas le même nombre de Bras ou de Pieds, & ce fut encore pour lui un nouveau ſujet de s'exercer, pour découvrir d'où pouvoit provenir cette différence. En comparant ces Bras des Polypes aux Branches & aux Racines des Plantes, dont le nombre varie ſi fort entre les Individus de la même Eſpèce, il lui vint encore dans l'eſprit que ces Inſectes pourroient bien être des Plantes, & peu s'en fallut qu'il ne ſe dît nettement à lui-même qu'il s'étoit trompé, en décidant que c'étoient des Animaux. Flottant

cependant encore un peu entre le choix de deux idées ſi oppoſées, il entreprit de faire une Expérience, dont le réſultat pourroit enfin décider entierement la queſtion. Cette Expérience conſiſtoit à couper en deux un Polype. Il dit en lui-même : *Si les deux parties d'un même Polype vivent encore, après avoir été ſéparées, & deviennent chacune un Polype parfait, il ſera évident que ces Corps organiſés ſont des Plantes.*

Ayant donc coupé tranſverſalement un Polype, il en mit les deux parties dans un Verre plat, qui ne contenoit de l'eau qu'à la hauteur de quatre à cinq lignes. Dans le moment de cette ſéparation, les deux parties ſe contractèrent, & ne parurent au fond du Verre que comme deux petits grains de matière verte. Ces deux parties s'étendirent le même jour qu'elles furent ſéparées. La prémière même remua ſes Bras, & l'Auteur trouva le lendemain qu'elle avoit changé de place. La ſeconde partie, qui étoit ſans Tête, ne donna que de foibles mouvemens de vie, tant ce jour-là que les jours ſuivans. Enfin, le neuvième jour après que le Polype eut été coupé, l'Auteur crut appercevoir trois petites pointes, qui ſortoient des bords du bout antérieur de cette portion de Polype qui n'avoit ni Tête ni Bras. Cette nouveauté lui fit redoubler toute ſon attention. Le lendemain ces mêmes pointes ſe trouvèrent aſſez grandes, pour ne laiſſer aucun lieu de douter qu'elles ne fuſſent véritablement des Bras qui croiſſoient à l'extrémité antérieure de cette ſeconde portion. Le

jour

jour ſuivant il ſortit deux nouveaux Bras, & quelques jours après il en vint encore trois. Cette ſeconde partie du Polype ſe trouva alors avoir huit Bras, qui furent tous en peu de tems auſſi longs que ceux de la prémière partie, c'eſt-à-dire, que ceux qu'avoit le Polype avant qu'il fût coupé. Dès ce moment il ne parut plus de différence entre cette ſeconde moitié, & un Polype qui n'avoit jamais été coupé.

Voila donc, me direz-vous, Mr. *Trembley* bien convaincu que les Polypes ſont des Plantes, puiſque *les deux parties vivent après avoir été ſéparées*. Détrompez-vous. En voulant ſe tirer de doute, il s'y voyoit replongé de plus en plus. Il aimoit mieux ne rien croire, que de décider témérairement. Semblable à un Voyageur, qui rencontre deux chemins, ſans ſavoir lequel doit le conduire au lieu de ſa deſtination, il reſtoit immobile & n'oſoit ſe déterminer, juſqu'à ce qu'il fût mieux inſtruit de la route qu'il devoit prendre. En matière de Religion c'eût été un homme perdu, ſi la mort l'eût ſurpris en pareille incertitude. Il reſtoit cependant toujours à ce prudent Obſervateur une eſpèce de prédilection pour le ſentiment que les Polypes ſont des Animaux. Les mouvemens qu'il leur voyoit faire ne ceſſoient de reveiller en lui cette idée. Ces mouvemens paroiſſoient réſulter d'une ſpontanéité, qui a toujours été cenſée étrangère aux Plantes, & que nous connoiſſons dans les Animaux par une infinité d'exemples.

Après bien des recherches pour ſavoir à quoi

s'en tenir ſur un article ſi eſſentiel ; Mr. *de Reaumur* vint enfin au ſecours de Mr. *Trembley*, diſſipa ſes doutes, & fixa tout-à-fait ſon eſprit. Mr. *de Reaumur*, après avoir bien examiné les Polypes, n'avoit pas héſité à les ranger dans la claſſe des Animaux, & leur avoit donné le nom qu'ils portent à préſent, à cauſe de leur reſſemblance avec les Polypes de Mer. C'eſt ainſi qu'une Autorité reſpectable fait ſouvent pancher la balance en faveur d'une opinion qui n'avoit encore paru que probable. Bientôt après Mr. *Trembley* découvrit aux Polypes une autre propriété, qui auroit fait ſur lui le même effet, ſi cela eût été néceſſaire. Il vit ces Inſectes manger, il leur vit avaler des Vers, autant & même plus longs qu'eux ; il remarqua même qu'ils les digéroient, & qu'ils s'en nourriſſoient. En falloit-il davantage pour être convaincu que les Polypes ſont des Animaux ?

A cette Obſervation Mr. *Trembley* en joint pluſieurs autres, dont il donne le détail dans la ſuite de ce prémier *Mémoire*. Obligés, comme nous le ſommes, de nous renfermer dans des bornes aſſez étroites, nous nous contenterons de donner le précis de quelques-unes, à l'aide desquelles on pourra juger de l'importance des autres. Après avoir enſeigné dans quels endroits, ſur quels corps étrangers ſe trouvent les Polypes, comment on peut les diſtinguer lorſqu'ils ſont encore dans les Foſſés, il nous apprend & fait voir en même tems par les Figures, quelle eſt l'attitude la plus commune de ces Inſectes, ſoit dans leur

ſéjour

ſéjour ordinaire, ſoit dans les Vaſes où on les tient. Il eſt difficile de marquer bien préciſément la longueur de leur Corps. La raiſon en eſt, que, comme il dépend d'eux de ſe contracter, ou de s'étendre, ſuivant qu'ils le jugent à propos, ils peuvent s'arrêter à tous les dégrés imaginables, depuis la plus grande extenſion, juſqu'à la plus grande contraction. La plupart des Polypes verds vus par l'Auteur, avoient, lorſqu'ils étoient étendus, entre cinq ou ſix lignes de longueur. Celle de ceux de la ſeconde & de la troiſième Eſpèce eſt ordinairement entre huit & douze lignes; mais il en a vu quelquefois de ces deux Eſpèces, dont le Corps avoit un pouce & demi.

Il en eſt de l'extenſion & de la contraction des Bras des Polypes, comme de l'extenſion & de la contraction de leur Corps. La longueur de ces Bras n'eſt pas déterminée. Ceux des Polypes verds ſont plus courts que ceux des deux autres Eſpèces. Les Bras d'un pouce de longueur ſont très communs dans les Polypes de la ſeconde Eſpèce; & il y en a qui les étendent juſqu'à deux, & même juſqu'à trois pouces. Ceux de la troiſième Eſpèce ſont nommés, & avec raiſon, par l'Auteur, *Polypes à longs Bras*, parce qu'ils les ont effectivement fort longs. Il en a vu, dont les Bras avoient huit pouces & demi de longueur; & ils ſont ſi fins, ſur-tout vers leur extrémité, qu'on ne ſauroit mieux les comparer qu'à des fils d'Araignée. Tout ce qu'on nous apprend ici du mouvement progreſſif de ces trois Eſpèces de Polypes eſt tout-à-fait digne de

l'attention d'un Spectateur curieux. Ils marchent lentement, & même ſi lentement, que ſept ou huit pouces de chemin ſont une bonne journée d'Eté pour eux ; car, lorſqu'il fait froid, ils avancent encore moins. Ils ne nagent point, mais ils ſe tiennent fortement contre les Corps ſur lesquels ils s'arrêtent. Une matière visqueuſe, dont ils ſemblent être compoſés, & quelques irrégularités qu'on leur remarque, peut ſervir à expliquer comment ils s'attachent & ſe tapiſſent. Ils ne ſont pas tous de la même couleur. Ceux de la prémière Eſpèce ſont verds : ceux des deux autres Eſpèces ſont ordinairement d'un brun rougeâtre, lorſqu'on les tire des Foſſés où ils ſe ſont nourris. Les Polypes à longs Bras approchent quelquefois d'un rouge couleur de chair. Il eſt cependant bon de remarquer que ces couleurs varient beaucoup, & que cela dépend ſouvent de diverſes circonſtances.

Quelque petit que ſoit un Animal, il doit avoir bien des Organes, & ſur-tout ceux qui ſervent à la digeſtion de ſes alimens. Nos Polypes ont une Bouche ; cette Bouche s'ouvre dans leur Eſtomac, ou dans une eſpèce de Sac qui s'étend juſqu'à l'extrémité poſtérieure. Comme ils ſont tranſparens, on n'a pas de peine à voir qu'ils ſont percés d'un bout à l'autre ; & pluſieurs Expériences, faites par l'Auteur, confirment encore cette vérité. Ainſi tout l'Animal eſt formé d'une ſeule Peau, diſpoſée en manière de Tuiau, ou de Boiau, ouvert par ſes deux extrémités. Ce Tuiau eſt ſans doute compoſé d'autre Tuiaux

ou

ou Vaiſſeaux ; mais leur petiteſſe ne permet pas qu'on les apperçoive. On remarque ſur la ſuperficie, tant intérieure qu'extérieure de la Peau, quantité de petits grains, qui la font paroître toute chagrinée, lorſqu'on l'examine à l'aide d'un Microſcope. Lorſque ces grains ſe détachent en grande quantité, c'eſt le ſymptôme d'une maladie très dangereuſe. C'eſt ce que l'Auteur démontre très bien ; & il faut qu'il ait été bien attentif à obſerver tout ce qui ſe paſſe dans ces petits Animaux, pour faire cette découverte, & une infinité d'autres qui demandent encore plus de ſagacité. Le détail où il entre ſur la ſtructure de leurs Bras eſt des plus curieux ; mais dans la crainte où je ſuis de trop allonger cet Extrait, je renverrai ſur cet article à l'Ouvrage même.

Me voici parvenu au ſecond *Mémoire*, où l'Auteur traite de la Nourriture des Polypes, de la manière dont ils ſaiſiſſent leur Proie, & de diverſes autres particularités curieuſes qui les concernent. Il y a dans ce Mémoire des Faits bien ſinguliers, & qui ſurprendront même ceux qui ſe ſont le plus attachés à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux.

Mr. *Trembley*, curieux comme il eſt de tout ſavoir & de tout aprofondir, ſe tourmenta longtems, & toujours inutilement, pour découvrir la manière dont les Polypes verds ſe nourriſſoient. Il fut plus heureux dans les recherches qu'il en fit ſur des Polypes rougeâtres de la ſeconde Eſpèce. Il les ſurprit ſur le fait, lorſqu'ils étoient occupés à ſe régaler d'une ſorte d'Inſectes, auxquels Mr. *de Reaumur*

mur a donné le nom de *Mille-pieds à dard*, parce qu'ils portent une Trompe ou Dard charnu ſur le devant de leur tête. Ces Mille-pieds ſont aſſez déliés, & n'ont guère que ſept à huit lignes de longueur. C'eſt un plaiſir de voir comment les Polypes ſaiſiſſent avec leurs Bras, ces pauvres Inſectes qui deviennent leur proie, comment ils les enveloppent, comment ils les conduiſent à leur Bouche, & comment enfin ils les introduiſent dans leur Eſtomac.

Mais rien n'eſt plus divertiſſant que la manière dont les Polypes ſe diſpoſent pour être à portée de faire tomber leur proie dans leurs filets. C'eſt un expédient tout-à-fait bien imaginé. Ils commencent par monter ſur des Plantes, & à ſe diſperſer ſur leurs branches. Cela fait, ils allongent leurs Bras, & attendent patiemment que des Mille-pieds, ou autres Inſectes, qui vont & viennent dans l'eau, les rencontrent en nageant. Lorſque ces Bras ſont bien étendus, ils occupent un eſpace conſidérable, dans lequel un Mille-pieds ne ſauroit paſſer, ſans courir grand riſque d'être pris. Si c'eſt un Polype de la troiſième Eſpèce, il dirige ſes Bras tout autour de ſa tête, & les étend ſouvent ſi loin, qu'il donne un pied de diamètre au piège qu'il tend pour arrêter ſa proie. Notre Auteur compare ingénieuſement un tel Polype en fonction, à une Araignée qui s'eſt poſtée au milieu de ſa Toile, ou bien à un Pêcheur à la Ligne, qui ſe ſert en même tems de pluſieurs Lignes. Souvent pluſieurs Mille-pieds ſont ſaiſis preſque en même tems

par

par les différens Bras d'un même Polype, & en ſont dévorés les uns après les autres. Qui eût jamais cru qu'un Animal, qui a l'air ſi ſtupide, ſi phlegmatique, fût aſſez ruſé pour faire un tel manège! L'Homme montre-t-il plus d'eſprit lorſqu'il tend un Filet pour prendre des Oiſeaux, ou lorſqu'il plonge une Ligne dans l'eau pour attraper des Poiſſons?

Les Mille-pieds ne ſont pas la ſeule nourriture des Polypes. Il n'y a preſque point de petits Inſectes auxquels ils ne tendent des pièges pour les atraper. Ils mangent diverſes ſortes de Pucerons; des petits Vers qui ſe tiennent au fond de l'eau; des Gardons, qui ſont une eſpèce de petits Poiſſons, longs d'environ quatre lignes; des Nymphes de Couſins & d'autres petites Mouches; la plupart des Inſectes qu'on trouve dans les eaux douces, & des morceaux de grands Animaux lorſqu'on leur en donne. L'Auteur en a même nourri pendant quelque tems avec de la viande de boucherie, du Boeuf, du Mouton & du Veau, lorſqu'il n'avoit rien de meilleur à leur donner. Voila une reſſource que n'ont pas bien d'autres Inſectes moins voraces & moins carnaciers. Il y a peut-être peu d'Animaux qui ſoient à proportion auſſi grands mangeurs que les Polypes. Lorſqu'un de ces Inſectes eſt bien affamé, & qu'il eſt d'une bonne taille, il peut avaler facilement une douzaine de Pucerons; &, lorſqu'ils ſont tous dans ſon Corps, il eſt abſolument plein, depuis la Bouche juſqu'à l'extrémité poſtérieure, ſi c'en eſt un de la ſeconde Eſpèce; & ſi c'en eſt un de

la troiſième, la partie du Corps qui ſe rétrécit & qui forme la queue, reſte ordinairement vuide & rétrécie, mais quelquefois il arrive que cette queue eſt forcée à s'élargir, & à recevoir quelques Pucerons. Quel goufre, qu'un pareil Eſtomac!

Lorſqu'un Polype a ſaiſi un Ver qu'il ne ſauroit faire entrer dans ſon Eſtomac, il le ſuce, en appliquant fortement ſes lèvres contre lui. La Bouche du Polype s'ouvre alors conſidérablement, & ſon Corps prend la forme d'un Entonnoir aplati des deux côtés. Cela me rapelle la manœuvre d'un Ver aſſez ſingulier, dont Mr. *Garſin* a communiqué l'hiſtoire à l'Académie (*a*). Ce Ver étoit fortement attaché à l'Eſtomac d'une Bonite, que l'on avoit priſe dans la Mer au-delà de l'Equateur. Le Corps de ce petit Animal eſt diviſé en deux parties peu inégales par une Bulle aſſez groſſe & bien marquée, placée comme ſous le ventre, & qui peut s'enfler & ſe desenfler alternativement. Quand cette Bulle s'enfle, elle s'attache par un orifice qu'elle a, & qui ſe dilate, à quelque Corps, tel qu'étoit l'Eſtomac de la Bonite, & alors ne contenant qu'un air très raréfié, & preſſée de toutes parts également par l'air plus denſe qui l'environne, elle eſt, à la manière d'une Ventouſe, fortement appliquée à l'endroit qu'elle a ſaiſi. C'eſt-là le point fixe ſur lequel ſe font les deux mouvemens de l'Animal. Par l'un,

(*a*) Voyez l'*Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sciences*, Année 1730, pag. 58, où l'on trouve la figure de ce Ver.

l'un, ſa Bulle étant arrêtée à demeure, il promène ſur ce centre en tous ſens la partie antérieure de ſon Corps qui eſt fléxible, s'allonge & ſe racourcit, & même ſe met en arc; & ſa Bouche ou Trompe, qui eſt à l'extrémité de cette partie antérieure, va ſucer ſucceſſivement tout ce qui ſe trouve dans l'eſpace que ce mouvement ſi varié peut parcourir. C'eſt à cauſe de cette ſuccion que Mr. *Garſin* a nommé ce Ver, *Hirudinella Marina*, c'eſt-à-dire, *Petite Sangſue de Mer*. Ne ſe paſſe-t-il pas quelque choſe d'aprochant dans les Polypes lorſqu'ils ſucent les Animaux qu'ils ne ſauroient avaler?

Mr. *Trembley*, après avoir fait voir que le ſuc nourricier des Polypes ſe répand dans tout le Tuiau que forme leur Corps, & dans ceux que forme chacun de leurs Bras, examine une queſtion aſſez curieuſe, ſur laquelle il fait des remarques très inſtructives. Cette queſtion eſt de ſavoir quelle eſt la cauſe de la Couleur des Polypes. Il prétend que la variété de couleur qu'on leur remarque, vient en partie des alimens qu'ils prennent. C'eſt ce qu'il prouve par pluſieurs Expériences faites exprès. Des Polypes, qui n'avoient presque aucune couleur, furent teints en rouge dans un jour, après avoir mangé des Vers, dont les Inteſtins ſont pleins d'une matière qui tire ſur le cramoiſi. D'autres Polypes, ayant mangé des morceaux de petites Limaces aquatiques noires, furent teints en noir, & même en peu de tems. D'autres prirent une foible teinte de verd, après avoir digéré des Pucerons verds

qui

qui ſe tiennent ſur le Roſier. Voila des exemples qui ne laiſſent aucun doute ſur la queſtion propoſée. Mais combien de tems ces Inſectes conſervent-ils leur couleur? C'eſt encore ce que l'Auteur détermine. Ils la conſervent du moins quinze jours.

Encore une queſtion ſur cette même matière, c'eſt de ſavoir comment ce ſuc coloré ſe répand dans la Peau des Polypes. *Entre-t-il*, dit l'Auteur, *dans des Vaiſſeaux, & ſe diſperſe-t-il, par le moyen de ces Vaiſſeaux, dans tout le Corps*? Il n'a pu découvrir aucun Vaiſſeau dans la Peau des Polypes; mais, ſuppoſé qu'il y en ait, il ne croit pas que le Suc coloré s'y introduiſe. Il croit & il fait voir, à n'en pas douter, que ce Suc paſſe immédiatement de l'Eſtomac de ces Inſectes dans les Grains dont leur Peau eſt garnie. Mais, comment ce Suc teint-il ces Grains? Il y a lieu de croire qu'ils ſont tous autant de Glandules ou de Véſicules, dans leſquelles il eſt introduit, peut-être par une eſpèce de ſuccion. Ces Véſicules paroiſſent colorées, parce qu'elles ſont pleines, parce qu'elles ſont imbibées d'un Suc coloré. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ce que devient ce Suc nourricier, après avoir paſſé dans ces Grains, & comment il ſe répand dans les autres parties des Polypes, pour ſervir à leur nutrition. L'Auteur avoue ingénuement qu'il ſe trouve hors d'état de répondre à cette queſtion. On l'en croira d'autant plus facilement lorſqu'il entreprendra de décider ſur quelque autre.

Qu'il me ſoit permis de confirmer une partie

tie de ce que dit ici Mr. *Trembley* par des Expériences faites prémierement en Angleterre par Mr. *Belchier*, & enſuite en France par Mr. *du Hamel*. Ces deux Meſſieurs ont fait voir que la Racine de Garence, nommée *Rubia Tinctorum*, mêlée avec la nourriture des Cochons, des Poulets & des Pigeons, teint les Os & autres parties de ces Animaux en rouge. Des Pigeons ayant été nourris de cette manière, non-ſeulement leurs Os devinrent rouges, mais même la membrane intérieure du Géſier, le Jabot & les Inteſtins. Lorſqu'on eut lavé des morceaux de ces Jabots & de ces Inteſtins, on reconnut que la Membrane extérieure reſtoit blanche, & qu'il n'y avoit que l'intérieure ou la veloutée qui fût teinte par la Garence. Les Yeux de ces Pigeons, encore vivans, paroiſſoient rouges comme ceux de quelques Péroquets. On lira avec plaiſir le beau *Mémoire* publié ſur cette matière par Mr. *du Hamel* (*a*). Nous en avons donné l'Extrait dans un des Volumes de cette *Bibliothèque* (*b*).

Je ſuis fâché de ne pouvoir donner ici le précis de quelques autres Obſervations, par leſquelles Mr. *Trembley* termine ſon ſecond *Mémoire*, & ſur-tout de celles qui roulent ſur l'Accroiſſement des Polypes, ſur la durée de leur Vie, ſur les Poux qui les rongent, &c.; mais l'eſpace me manque, & je me vois dans la

(*a*) Dans les *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*, An 1739, pag. 1.

(*b*) Voyez le *Tome* XXXI, *pag.* 456, *& ſuiv.*

la néceſſité de paſſer, ſans m'arrêter, au troiſiéme *Mémoire*, qui renferme les phénomènes les plus ſinguliers & les plus merveilleux. Ce *Mémoire* eſt intitulé : *De la Génération des Polypes*. Quelque beau qu'il ſoit, & quelque important qu'en ſoit le ſujet, je ne ferai cependant qu'indiquer les principales matières qu'il contient, pour ne pas m'engager dans des détails qui me conduiroient trop loin.

La manière dont les Polypes multiplient n'a rien de commun avec ce qui ſe paſſe dans la Génération des autres Animaux que nous connoiſſons. C'eſt une merveille toute nouvelle, découverte prémierement par *Leuwenhoek* & l'Anonyme Anglois que nous avons cités, & enſuite par notre Auteur même, qui dévelope admirablement bien ce myſtère, & en fait connoître tout ce qu'on peut en découvrir, & qu'on peut naturellement attendre d'un excellent Obſervateur.

Ce ne fut que le 25 Février 1741 que Mr. *Trembley* crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit déja depuis longtems, ſans avoir encore pu ſatisfaire ſa curioſité. Ce jour-là, obſervant avec une Loupe un Polype verd, il apperçut ſur ſon Corps une petite excroiſſance d'un verd foncé. Le lendemain matin cette excroiſſance étoit augmentée en longueur; elle avoit environ un quart de ligne de long. Elle augmenta ſenſiblement le 26 & le 27. Le 28, elle avoit pour le moins une demi-ligne de longueur; & le même jour, à dix heures du ſoir, il vit ſortir de ſon ſommet quatre de ces Fils déliés, qui tiennent lieu de Pieds & de Bras

Bras aux Polypes. Il ſe vit alors au comble de ſes vœux; car une découverte de cette nature eſt, pour un Naturaliſte, une époque remarquable, & un vrai ſujet de triomphe. Les jours ſuivans, les quatre Bras du jeune Polype s'allongèrent, & il en parut un cinquième. Le Polype même croiſſoit ſenſiblement. Il étoit du moins de la longueur de trois lignes, lorſqu'il tenoit encore à ſa Mère, dont il ſe ſépara le 18 Mars, entre dix & onze heures du matin.

Voila comment ſe fait la multiplication des Polypes. A l'égard de la manière dont les jeunes Polypes ſe ſéparent de leurs Mères, l'Auteur entre ſur cela dans des détails d'autant plus curieux, que la Mère & l'Enfant mettent d'ordinaire la main l'œuvre, & travaillent comme de concert à leur mutuelle ſéparation. Un choſe aſſez ſingulière, c'eſt qu'un jeune Polype ne laiſſe pas de tendre des pièges à ſa proie, de l'arrêter même, lorſqu'il tient encore à ſa Mère. Il y a des Polypes qui ſont plutôt formés que d'autres, & qui ſe ſéparent auſſi plutôt. Cette ſéparation eſt beaucoup plus prompte en Eté qu'en Hiver. Ce ſeroit une erreur de s'imaginer que des Oeufs, ou de petits Embryons, ont été dépoſés ſur le dos de leurs Mères. L'Auteur fait voir qu'ils ſortent réellement de la Mère, qui les pouſſe hors de ſon Corps, comme un tronc d'Arbre pouſſe une branche. Diverſes Expériences réitérées démontrent invinciblement qu'il y a une ouverture de communication entre l'Eſtomac de la Mère & celui de

ſon

ſon Petit. La Peau du Petit n'eſt auſſi qu'une continuation de celle de la Mère; & ce Petit n'eſt par conſéquent qu'une eſpèce de Rejetton. Il y a plus. Ces Petits ſortent de tous les endroits du Corps, quelquefois ſucceſſivement, & ſouvent en même tems. Dans le tems de cette union intime de la Mère avec ſes Petits, ceux-ci la nourriſſent, & elle, de ſon côté, nourrit ſes Petits.

Malgré cette union des Petits avec la Mère, de la Mère avec ſes Petits, ils ſont ſouvent partagés d'intérêt, comme ſi l'avantage de leur Société n'étoit pas celui de chaque Individu qui la compoſe. Un Frère enlève la proie à ſon Frère, il l'enlève même à ſa Mère, qu'il ne reſpecte pas davantage, & cette Mère a la cruauté de ravir à ſes Enfans un bien qui leur apartient par droit de prémier Occupant. La mort de l'un ou de l'autre eſt d'ordinaire le fruit de ces funeſtes diviſions. Chez ce petit Peuple, comme preſque partout ailleurs, c'eſt la Loi du plus fort qui tient lieu de règle.

Pour faire voir juſqu'où va la fécondité des Polypes, l'Auteur nous donne une Table, dans laquelle il a marqué le jour auquel les Polypes commencent à pouſſer, & le jour de leur ſéparation d'avec leur Mère. Cette Table nous apprend qu'un Polype a produit 45 Petits, dans l'eſpace de deux mois. Mais, pour avoir une plus juſte idée de la fécondité de ces Inſectes, il faut encore avoir égard à la rapidité avec laquelle leurs Générations ſe ſuccèdent les unes aux autres. Or il réſulte des Obſer-

Obſervations de l'Auteur, qu'un jeune Polype peut, quatre ou cinq jours après qu'il a commencé à ſortir de ſa Mère, avoir lui-même un Petit qui commence à pouſſer, c'eſt-à-dire, qu'on peut voir tous les quatre ou cinq jours une nouvelle Génération de Polypes. On juge bien qu'il faut ſuppoſer pour cela, que tous les Polypes produiſent des Petits, qu'ils ſoient tous Mères; & c'eſt auſſi ce que prouve l'Auteur.

Que le Lecteur faſſe bien attention à ce Fait remarquable; c'eſt qu'un jeune Polype, qui eſt encore attaché à ſa Mère, peut avoir lui-même des Petits, c'eſt-à-dire, qu'il peut être Mère, pendant qu'il eſt encore uni à ſa Mère. Ce qu'il y a encore de bien ſingulier, c'eſt que les Petits de ces Petits pechent des Pucerons comme les autres, & qu'ils les mangent. L'Auteur a même vu une Mère, qui portoit ſa troiſième Génération. Du Petit qu'elle produiſoit, ſortoit un autre Petit, & de celui-ci un troiſième. A-t-on juſqu'à préſent obſervé rien de ſemblable dans la manière de multiplier des autres Animaux! Ce Fait eſt unique; &, quand il ne le ſeroit pas, il n'en ſeroit pas moins admirable. L'Auteur a repréſenté, dans la *Figure* 8 de la *Planche* VIII, une Mère chargée de 19 Petits, y compris les Petits des Petits. Ce Groupe merveilleux a pour le moins un pouce & un quart de long, & un pouce de large. La chaleur, jointe à une abondante nourriture, contribue beaucoup à cette grande fécondité.

Je laiſſe à regret quantité d'autres Obſerva-

tions contenues dans ce troiſième *Mémoire*, & je paſſe rapidement au quatrième, par lequel Mr. *Trembley* termine ſon Ouvrage. Le mérite des trois prémiers eſt un préjugé favorable pour celui-ci ; auſſi ne le cède-t-il point à ſes aînés. Il a pour titre : *Opérations faites ſur les Polypes, & les ſuccès qu'elles ont eus.* C'eſt-là que l'Auteur donne des marques bien réelles de ſon habileté à faire des découvertes. Il manie ſon ſujet de tant de manières, & avec tant de dextérité, qu'il ſemble avoir épuiſé la matière, comme s'il avoit eu deſſein de ne rien laiſſer à ceux qui voudroient l'examiner après lui. L'étude de l'Hiſtoire Naturelle iroit grand train, ſi tous ceux qui s'y appliquent, ſe piquoient d'un pareil point-d'honneur.

Ce *Mémoire* commence par un détail curieux des Expériences faites ſur les Polypes que l'on a coupés transverſalement. Sans entrer dans ce détail, je me bornerai à faire remarquer ici ce qui peut exciter davantage la curioſité du Lecteur. Lorſqu'un Polype a été partagé en deux, il arrive ſouvent, ſi c'eſt en Eté, que la prémière partie marche & mange, le jour même qu'elle a été ſéparée de l'autre. Il y en a même qui mangent immédiatement après la ſection. A l'égard de la ſeconde partie, il ſe fait au bout antérieur une reproduction plus ou moins vite, ſuivant qu'il fait plus ou moins chaud. En Eté, les Bras commencent quelquefois à pouſſer au bout de 24 heures ; &, en deux jours, ces nouveaux Polypes ſe trouvent en état de manger. Dès qu'une

qu'une seconde partie a eu pris une Tête, c'est-à-dire, dès que la Bouche est formée, & que les Bras sont venus, elle ressemble parfaitement, de même que la prémière, à un Polype qui n'a jamais été divisé; & elles peuvent l'une & l'autre être regardées comme des Polipes parfaits. Si l'on coupe transversalement des Polypes qui poussent des Petits, ces Petits continuent à croître après la section, dans quelque partie qu'ils se trouvent. On peut avec succès diviser un Polype en plus de deux parties. Les coupez-vous en trois ou en quatre, toutes ces parties deviennent des Polypes complets. L'Auteur explique nettement comment se fait alors la reproduction de chacune de ces parties.

Croiroit-on qu'un seul Polype puisse être divisé en cinquante parties, & que chacune de ces cinquante parties puisse devenir un Polype parfait? L'Auteur en a fait l'expérience, & voici comment il s'y est pris pour réussir. Comme les Polypes ne sont pas assez grands pour pouvoir être divisés, en même tems, en un fort grand nombre de parties, il a suppléé à cela, en partageant successivement un Polype en plusieurs portions. Après en avoir coupé un en quatre, il a eu soin de bien nourrir chacune de ces quatre parties; &, quand elles ont été parvenues à une certaine grandeur, il les a encore coupées en deux ou en trois, suivant que leur taille l'a permis. Ensuite, il a aussi fait croître toutes ces portions, puis il les a divisées. De cette manière un seul & même Polype a été coupé en cinquante par-

ties, & ces cinquante parties ont formé cinquante Polypes, qui en ont fait toutes les fonctions, & ont beaucoup multiplié. Voila un de ces Faits qui méritent le plus d'être admirés. L'expérience de la ſection transverſale réuſſit également bien dans les jeunes Polypes qui tiennent encore à leur Mère.

L'Auteur ne s'eſt pas contenté de couper les Polypes transverſalement, il a auſſi entrepris de les couper longitudinalement, c'eſt-à-dire, de faire la coupe parallèle à la longueur de leur Corps. L'entrepriſe, quoique difficile, n'a pas laiſſé de réuſſir. Un Polype entier forme, comme nous l'avons dit, une ſorte de Tuiau, qui s'étend d'un bout de ſon Corps à l'autre. La moitié d'un Polype, coupé longitudinalement, eſt donc un demi-Tuiau, dont l'extrémité antérieure eſt terminée par la moitié de la tête, c'eſt-à-dire, par la moitié de la Bouche, & par la moitié des Bras, ou à peu près. D'ordinaire, ces deux moitiés ſe contournent d'abord, & ſe roulent de différentes manières. La ſuperficie extérieure de la Peau du Polype eſt toujours en dedans du Rouleau. Il ſe déroule enſuite, & ſe forme en Tuiau; les bords des deux côtés ſe raprochent & ſe réuniſſent. Souvent, en moins d'une heure, la moitié d'un Polype ainſi coupé, prend la forme d'un Polype parfait. Il s'en eſt trouvé qui ont mangé trois heures après la ſection. Si l'on coupe un Polype en quatre, ſuivant ſa longueur, toutes ces quatre parties deviendront autant de Polypes parfaits. Quand on coupe longitudinalement des Poly-

pes

pes qui pouſſent des Petits, ces Petits continuent à croître après la ſection.

Par ces ſections, différemment faites, l'Auteur eſt parvenu à faire des Hydres; phénomène inouï juſqu'à préſent dans la Nature. Ayant coupé en partie un Polype, ſuivant ſa longueur, en commençant par la tête, ce Polype ſe trouva bientôt avoir deux Corps, deux Têtes, & une Queue. Lorſque ce Polype à deux têtes eut été bien nourri, ſes deux branches furent auſſi fendues en partie, en commençant par la tête. Il ne tarda pas à avoir quatre têtes, & enfin on parvint à lui en faire avoir ſept. Un autre en a eu huit. Voila donc des Hydres, & ce qui augmente le prodige, c'eſt que ces Hydres peuvent prendre en même tems des alimens par toutes leurs Bouches.

Mais voici un autre prodige encore plus grand que celui de ces Hydres à ſept têtes. Mr. *Trembley*, ayant coupé les Têtes du Polype qui en avoit ſept, il lui vint, au bout de quelques jours, ſept nouvelles Têtes. Ces ſept Têtes, ainſi coupées, devinrent des Animaux parfaits, de chacun desquels on pouvoit encore faire une Hydre. On peut faire auſſi des Hydres à pluſieurs têtes & à pluſieurs queues. Si l'on réduit la Peau d'un Polype en petits morceaux, & qu'on la hache en quelque manière, chacun de ces morceaux deviendra un Polype complet.

C'eſt ici le Palais des Enchantemens; on diroit que toutes les merveilles de la Nature y ſont renfermées. En voici encore une qui ne

le cède en rien aux précédentes. Elle consiste à retourner le Corps d'un Polype, tout comme on retourne un Sac, un Bas, un Gant, ou le doigt d'un Gant; à faire ensorte que la superficie intérieure de sa Peau devienne la superficie extérieure, & que l'extérieure devienne l'intérieure. Un Polype ainsi retourné, par un de ces expédiens qui marquent toujours & beaucoup d'adresse & beaucoup de subtilité d'esprit, cherche d'abord à se *déretourner*; c'est-à-dire, à se remettre comme il étoit auparavant, & souvent il y réussit. Les Polypes, qui se déretournent, se portent ensuite fort bien: ils mangent, ils croissent, & multiplient comme les autres.

Comme le but de l'Auteur étoit de les conserver retournés, il a fallu recourir à un nouvel expédient. Pour cet effet, on prend une Soie de Porc ou de Sanglier, &, lorsqu'ils sont retournés, on les embroche près du bout antérieur. Un Polype embroché mange & multiplie, comme si rien ne l'incommodoit. L'Auteur en a nourri un pendant plus de deux ans, lequel a beaucoup multiplié. Deux Polypes ayant été mis l'un dans l'autre, il les embrocha avec la même Soie, ce qui ne les empêcha pas de se séparer, l'intérieur étant sorti de l'extérieur. La manière dont se fait cette séparation est tout-à-fait singulière; mais s'il me falloit raporter tout ce qu'il y a de singulier dans ces Mémoires, il faudroit en transcrire la plus grande partie. Quoique j'aye pris à tâche de rassembler ici une abondante Recolte, le Champ fertile d'où je l'ai tirée, peut

peut en fournir encore plusieurs autres.

Telle est l'Histoire abrégée de l'Animal le plus merveilleux que l'on connoisse dans la Nature. S'il y en a quelque autre qu'on puisse lui comparer, pour ce qu'il a aussi de singulier & d'incompréhensible, c'est, ce me semble, le *Solitaire* ou *Ver plat*, qu'on disoit n'être né avec l'Homme que pour lui ronger les entrailles, & lui apprendre qu'il n'est point le Roi des Animaux. Si l'on suppose que le Solitaire ne soit qu'un seul Etre, il y a tout lieu de soupçonner, qu'il se suffit à lui-même pour multiplier, de même que le Polype & certains Pucerons. Comment, en effet, s'accoupleroit-il, puisqu'il est toujours seul dans le Corps de l'Homme. Une autre ressemblance entre le Polype & le Solitaire, c'est que celui-ci peut aussi être séparé, divisé, partagé en une infinité de morceaux, sans perdre pour cela la vie. La portion qui reste dans le Corps humain, après cette séparation, y prend de nouvelles forces, elle y croît, elle y mange, elle y fait les mêmes ravages qu'auparavant. S'il est vrai que ce bizare & dangereux Insecte ne soit qu'une chaîne de Vers nommés *Cucurbitaires*, comme le prétend *Valisnieri*, ou un composé d'*Ascarides*, qui se tiennent tous accrochés les uns aux autres, comme le Docteur *Coulet* semble l'avoir prouvé par un grand nombre d'expériences; il aura encore, par cet endroit, quelque analogie avec le Polype, puisqu'il sera formé comme lui de plusieurs Individus, qui auront chacun leur Ame particulière, telle qu'elle étoit avant leur

union. Cette propriété ne conviendroit alors qu'à ces deux ſeuls Inſectes, du moins ne connoit-on juſqu'à préſent aucun autre Animal qui ſoit compoſé de pluſieurs Etres diſtincts.

Puiſque l'occaſion s'eſt préſentée de dire un mot du *Solitaire*, je joindrai ici la Lettre que Mr. le Docteur *Tronchin*, l'un des Inſpecteurs du Collège de Médecine d'Amſterdam, a bien voulu nous écrire le 28 Juillet de cette Année 1744, pour éclaircir un Fait important, que l'on n'a expoſé qu'en partie dans le pénultième Volume de cette Bibliothèque. Ce Fait intéreſſe trop le Genre-humain pour n'être pas expoſé avec toutes ſes circonſtances. On en jugera par la Lettre de cet habile Médecin, laquelle je tranſcrirai en entier. La voici.

„ Ayant vu, Monſieur, dans la Seconde „ Partie du Tome XXXII de la *Bibliothèque* „ *Raiſonnée*, pag. 381 & 382, qu'en parlant „ du *Ver plat*, à l'occaſion d'une autre eſpè„ ce de Ver extraordinaire, vous y faites „ mention d'un Remède ſpécifique, que j'au„ rois fait venir de France; j'ai cru, Mr., „ pour l'amour du Genre-humain, & par „ conſidération pour celui qui en eſt l'inven„ teur, devoir vous mettre mieux au fait du „ Remède, & vous en apprendre tout ce que „ j'en ſai moi-même.

„ Au Mois de Septembre de l'Année der„ nière, je reçus une Lettre de Mr. *Herren„ ſchwand*, Docteur en Médecine, que je „ n'avois pas alors l'honneur de connoître, „ écrite de *Morat* en Suiſſe, dans le Canton „ de Berne. J'ai appris depuis, que ce Méde-

„ cin

„ cin eſt un très digne Diſciple de Mr. *Boer-*
„ *haave*, fort eſtimé dans ſon Païs, où il ſe
„ diſtingue par ſon habileté dans l'exercice de
„ ſon Art, & par ſon application conſtante à
„ l'Etude".

Je poſſède, me dit-il dans ſa Lettre, *un Médicament facile à prendre, dans la découverte duquel le hazard n'a pas eu moins de part que mon travail; il chaſſe, en peu de tems, le Ver plat en entier. Ce Remède conſiſte en quatre Poudres, dont la prémière ſe prend, ſous le titre de* Préparatoire, *la veille de l'opération; le Malade ſoupe alors légerement, & prend, en ſe couchant, deux cuillerées d'Huile d'Olive, ou d'Amandes douces. Le lendemain il avale à jeun la prémière Priſe du Spécifique, dont l'opération ſe réduit à un ou deux légers Vomiſſemens, & à une ou deux Selles. Ce dernier effet eſt conſtant, le prémier l'eſt moins, & paroit ne dépendre que du mouvement du Ver: l'un & l'autre ſe termine dans l'eſpace de deux heures, & le Malade prend un Bouillon. Il avale alors la ſeconde Priſe, qui opère, à tous égards, comme la prémière, à cette différence près, que le Ver ſort ordinairement, lorſqu'elle fait ſon opération; enſorte qu'il n'eſt pas toujours beſoin d'en venir à la troiſième Priſe, qui, avalée de la même manière, & avec les mêmes précautions, finit conſtamment la cure, c'eſt-à-dire, que le Ver ſort alors plus ou moins promtement, le plus ſouvent en vie, toujours entier & avec ſon* Filet, *ſans fatiguer le Malade plus que ne fait une Purgation ordinaire. Je l'ai mis en uſa-*

usage vingt-trois fois, avec un succès égal, sur des Personnes d'âge, de Sexe & de tempérament différens, dont quelques-unes étoient foibles & délicates; & je puis protester qu'il n'a jamais manqué de réussir.

„ Je reçus en même tems une Lettre de „ Mr. *Cramer*, Médecin très renommé à „ Genève, qui me confirmoit les heureux „ succès du Remède, qu'il avoit vu prendre „ à quinze Personnes, qui toutes ont été heu„ reusement délivrées du Ver & de son Filet. „ En répondant alors à la Lettre de Mr. *Her„ renschwand*, un peu de peur que le mot de „ *Spécifique* avoit fait naître, me fit prendre „ la résolution de le prier, qu'il voulût me „ fournir l'occasion d'en faire moi-même „ l'expérience: ce qu'il eut la bonté de faire, „ en m'envoyant deux Poudres préparatoires, „ & six Poudres Spécifiques. Pour en faire „ surement l'essai, je choisis, entre plusieurs, „ deux Martirs du Solitaire, qui, après avoir „ inutilement essaié, pendant plusieurs an„ nées, toute sorte de Remèdes, ont été par„ faitement guéris par celui-ci. Mr. le Doc„ teur *Hovius* a bien voulu prendre la peine „ d'observer exactement l'opération du Re„ mède, sans perdre de vue les Malades, & „ tout ce qu'il a vu, a répondu exactement à „ ce que Mr. *Herrenschwand* m'en a écrit. J'ai „ aussi vu les deux Malades, pendant & après „ l'opération du Remède, & j'ai eu le plaisir de „ voir un des deux Vers survivre près d'une „ heure à son délogement. Chaque Ver est, au „ moins, de neuf aunes de long, *&c.* ”

En

En voila plus qu'il n'en faut pour vérifier un Fait, &, ſi mon témoignage pouvoit donner du poids à celui de ces Meſſieurs, j'ajouterois que j'ai vu moi-même ces deux Vers en leur entier, l'un chez Mr. *Tronchin*, l'autre chez Mr. *Hovius*. Voila donc le Secret trouvé pour attaquer & faire périr ſans reſſource, le plus cruel Ennemi que puiſſe avoir l'Homme. Le Spécifique l'emporte d'autant plus ſur tout ce qu'on a juſqu'à préſent mis en uſage, qu'on ne riſque rien à le prendre, & que le Malade ſe trouve entierement & pour toujours délivré du mortel Ennemi qui le dévoroit impunément. Il ne reſte plus qu'à ſouhaiter que Mr. *Herrenſchwand* faſſe part au Public de ſa découverte. Mille motifs l'engagent à faire ce préſent au Genre-humain. Les Grands-hommes, un *Boyle*, un *Boerhaave*, ont caché ſoigneuſement la connoiſſance de pluſieurs beaux Secrets qu'ils avoient découverts, & dont les Méchans auroient pu faire un uſage pernicieux; mais ils n'ont rien caché de ce qui pouvoit diminuer nos maux & augmenter notre bien-être. Comparez la Vertu de ces Hommes divins avec ces Vertus chimériques, dont il ne réſulte rien, & vous verrez quelle différence il y a entre un bon Citoien, & celui qui n'agit que pour lui ſeul. C'eſt cette Vertu qui a fait mettre, dans le Paganiſme, tant de Grands-hommes au nombre des Dieux immortels; tandis que les Chrétiens, par un travers d'eſprit qu'on ne ſauroit concevoir, ont placé dans le Ciel des miliers d'Hommes, qui méritoient à peine le dernier rang ſur la Terre.

A R-

ARTICLE II.

CONFORMITE'S *des* CEREMONIES MODERNES *avec les* ANCIENNES, *où l'on prouve par des Autorités inconteſtables, que les Cérémonies de l'*EGLISE ROMAINE *ſont empruntées des* PAYENS. Avec un TRAITE' *de la Conformité qu'ils ont dans leur conduite, mis à la fin ſous le titre d'*ADDITIONS *de quelques Conformités, outre les Cérémonies.* Nouvelle Edition, corrigée & augmentée de la LETTRE *écrite de* ROME *ſur le même ſujet, par Mr.* CONYERS MIDDLETON. Un Volume *in* 12. *Pag.* 307 pour le Traité des *Conformités*, &c.; & *Pag.* 308 pour la *Lettre écrite de Rome*, ſans compter la *Préface de l'Editeur*, la *Table des Chapitres* & celle des *Auteurs*. A *Amſterdam*, chez *Maynard Uytwerf*, 1744.

ON ſe trouve fort embaraſſé, lorſqu'il faut rendre compte au Public de pareils Ouvrages. Vous ne ſauriez vous déclarer en faveur de l'un des Partis, ſans vous attirer tout le reſſentiment de l'autre, qui vous accuſera d'abord d'être paſſionné & imbu de tous les préjugés de ſes Adverſaires. Prenez-vous un juſte milieu, & n'avez-vous d'autre guide que la Raiſon, pour mieux diſcerner le vrai d'avec ce qui n'eſt qu'un pur effet de l'éducation, on vous dit tout net & ſéchement que vous

vous cherchez maitre en fait de Religion, comme ſi on ne pouvoit en avoir ſans adopter aveuglément tous les ſentimens d'une Secte.

N'eſt-il pas fatal, & n'eſt-ce pas une honte pour le Genre-humain, que ceux qui aiment le plus la paix & la concorde, ſoient le plus expoſés aux traits envenimés de la médiſance & de la calomnie. De tous les Grands-hommes, qui ont entrepris de réunir les Chrétiens ſous le même Etendart, ou qui ſe ſont déclarés les défenſeurs de la Tolérance, il n'y en a preſque aucun qui n'ait été violemment ſoupçonné de Déiſme, comme un *Melanchton*, un *Grotius*, un *Bayle*, un *Locke*, & d'autres encore.

Dans preſque toutes les Sectes, on ne veut point que celui qui s'en dit Membre, garde de milieu, on exige de lui qu'il adopte tout ou rien, & il ſuffit qu'il doute du ſens que l'on veut donner à un paſſage, dont l'intelligence ſurpaſſe ſes lumières, pour être mis hors du Bercail, & être effacé de la liſte des vrais Croyans. Vous voyez tous les jours en France chaſſer de leur Egliſe de braves Eccléſiaſtiques, pour ne vouloir pas décider témérairement qu'un Evêque d'Ypres s'eſt trompé. En Suiſſe, on vous force de ſigner un *Conſenſus*; autrement point d'Egliſe, point de Bénéfice. En Hollande, il faut ſigner avec ſoumiſſion les Décrets d'un Synode, qu'on ne croit pas infaillible; refuſez-vous de le faire, on vous juge indigne de gouverner un Troupeau. Le même eſprit d'Intolérance règne par-tout, mais avec plus ou moins de force & de violence,

lencé, ſuivant qu'on eſt plus ou moins animé d'un faux zèle de Religion.

Comment oſer, après cela, porter ſon jugement ſur un Ouvrage tel que celui que je viens d'annoncer. Si je m'aviſe de dire, que l'Auteur des *Conformités* pouſſe quelquefois les choſes à l'excès, ou qu'il montre trop de paſſion contre les Catholiques Romains, les Proteſtans zélés ne manqueront pas de dire que je fléchis le genou devant la Bête pour l'adorer. Qu'il m'échape un ſeul mot, que je lache le moindre trait contre un des Dogmes des Catholiques Romains, je deviens ſur le champ leur ennemi déclaré, & je paſſerai moins pour un Juge impartial, que pour un Critique paſſionné. Louez une belle Coquete tant qu'il vous plaira, faites l'éloge des traits de ſon viſage, de ſon teint vermeil, de ſes mains potelées, de ſa taille fine, de ſa bonne grace & de ſon eſprit; ſi vous dites ſeulement qu'elle a la bouche trop fendue, vous voila perdu ſans reſſource, elle ne vous regardera plus que de travers & avec indignation.

A tout hazard, je propoſerai modeſtement ce que je penſe de ce différend, & je veux bien courir les mêmes risques qu'ont courus avant moi les Grands-hommes que je viens de nommer. J'ai ſur eux, à cet égard, un grand avantage; c'eſt que je me tiens dans l'obſcurité, & que je ſuis couvert d'un voile impénétrable, qui ne permet pas qu'on voie ma figure ni ma démarche. Je ſai qu'on s'eſt trompé cent fois, en voulant deviner qui étoient les Auteurs de tels ou tels Extraits de

ce

ce Journal. Ainſi je compte d'échaper dans la foule de ceux qui y ont quelque part. Après tout, un Auteur, qui renferme ſes réflexions dans les bornes d'une ſage retenue, n'a rien à craindre du jugement qu'en peuvent porter les Perſonnes éclairées & équitables, & il ne doit faire nul cas de la cenſure des ſuperſtitieux & des Faux-dévots.

L'Editeur, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de cet Ouvrage, nous apprend quelques particularités, dont il eſt bon d'inſtruire le Public. Il dit que l'Auteur des Conformités, à l'exemple de pluſieurs Controverſites de France, ne cacha ſon nom, que *pour ne pas rendre ſa perſonne odieuſe au Parti qu'il attaquoit avec tant de ſavoir & de force, ou s'expoſer à quelque choſe de pis, en ſe montrant à découvert.*

Cet Anonyme eſt *Pierre Muſſard*, dont *Bayle* a fait l'éloge en peu de mots, lorſqu'il le qualifie d'Homme illuſtre, *Vir admodum illuſtris* (*a*). Il naquit à Genève vers l'an 1625 ou 1626. Dès ſon enfance on le deſtina au St. Miniſtère, & on augura dès-lors ce qu'il ſeroit un jour, s'il faiſoit un bon uſage de ſes talens naturels. Il les employa ſi bien, qu'en très peu de tems il excella, & du côté de l'Erudition, & du côté de l'Eloquence, qualités qui d'ordinaire ne vont point enſemble, mais qu'il eut pourtant le bonheur de réunir. Après avoir été Miniſtre à Lyon, il quitta

(*a*) *Epiſt. de Script. Adeſpot.* Oeuvr. Mêl. Tom. IV. pag. 165.

quitta cette Ville, à cauſe de l'Edit qui défendoit à ceux qui étoient natifs de Genève, de prêcher en France. Il aima mieux renoncer entierement à ſa Patrie, que de ſigner le *Conſenſus*, ce qu'il n'auroit pu faire ſans trahir ſa conſcience. Arrivé à Londres, il y fut preſque auſſitôt appellé à l'Egliſe de la Savoye, au ſervice de laquelle il employa conſtamment les ſix dernières années de ſa vie. Il mourut en 1681. L'Editeur lui attribue, outre le Livre des *Conformités*, quelques autres Ouvrages, dont il donne le détail dans ſa Préface.

Dans le Traité, dont il eſt ici queſtion, Mr. *Muſſard*, après avoir expoſé les motifs de cette entrepriſe, paſſe en revue 1. tout ce qui concerne le *Souverain Pontife*; 2. les *Ordres Eccléſiaſtiques*, leurs Revenus, les Hermites, les Moines, leurs Vœux, leurs Auſtérités; 3. la *Meſſe*, avec ſes Cérémonies & ſes dépendances; 4. les *Proceſſions*; 5. les *Fêtes*; 6. les *Saints*, leur Canoniſation, leur Culte, & les Offices qu'on leur attribue; 7. les *Temples*; 8. les *Autels*, les *Reliques*, les *Benitiers*, les *Aſyles*, & les *Vœux* appendus aux Temples; 9. les *Images*; 10. les *Prières*, les *Agnus Dei*, les *Funérailles*, le *Son* des *Cloches* & le *Purgatoire*. L'Ouvrage finit par la Réponſe que fait l'Auteur aux raiſons alléguées par ſes Adverſaires.

On voit bien, par ce détail, que le ſujet du Livre n'eſt pas nouveau. C'eſt une matière rebatue cent fois. Quoique les Réformés ayent eu beau jeu dans cette Diſpute, quoiqu'ils

qu'ils aient eu les rieurs de leur côté, ils n'ont jamais pu amener les Catholiques Romains au point d'avouer qu'ils avoient tort. Ceux-ci ſe ſont toujours acharnés au combat, ils ſe ſont défendus avec opiniâtreté, par des raiſons quelquefois aſſez bonnes & le plus ſouvent très mauvaiſes. A la fin on s'eſt preſque entierement laſſé, de part & d'autre, d'en venir aux mains avec la même vivacité; on n'a preſque plus fait qu'eſcarmoucher, & on s'eſt borné à faire de loin à loin quelques décharges, comme pour avertir qu'on ne vouloit pas renoncer à ſes droits, & qu'on reſtoit conſtamment attaché à ſes ſentimens. Ces ſortes de Diſputes Théologiques commencent d'ordinaire par un eſprit d'animoſité, & ne finiſſent que trop ſouvent par la diſcorde. L'abaiſſement de l'un des Partis a toujours fait le triomphe de l'autre, & ce triomphe s'eſt toujours trouvé du côté de celui qui avoit la force en main. Cent fois on a pris les armes en France pour décider la querelle; & enfin, après bien des maſſacres, bien des cruautés commiſes de part & d'autre, les Réformés ſe ſont vus contraints de céder le champ de bataille & de s'exiler pour jamais de leur Patrie.

Tel eſt le fruit de ces fatales diviſions. Les maux qu'elles cauſent ſont infiniment plus grands que ceux qu'on veut prévenir. Après tout, à quoi bon m'inquiéter & me déſoler, parce que le *Pape* eſt riche, & que St. *Pierre* n'étoit qu'un pauvre homme! Ne donne-t-on pas ailleurs qu'à Rome, les Biens de la terre aux Eccléſiaſtiques. Que diroient les Apôtres,

qui ne vivoient que d'aumones & de charités, s'ils voyoient ces riches Evêques & Archevêques d'Angleterre qui sont dans l'abondance, & dont la table n'est pas moins bien garnie que celle des plus Grands Seigneurs? Il y a partout de pareils abus, & ce seroit une espèce de folie que d'entreprendre sérieusement de les réformer.

Je n'entre qu'en tremblant dans le détail de ce que raporte notre Auteur sur cette matière, tant il est difficile de la traiter sans choquer l'un ou l'autre des deux Partis. Je ferai de mon mieux pour les contenter tous.

Un des Chapitres de l'Ouvrage, où notre Auteur brille le plus, c'est celui qu'il a intitulé, *Du Souverain Pontife*. C'est par lui qu'il commence son parallèle. Aujourdhui, dit-il, on lui donne communément le nom de *Pape*, qui est le même dont les Scythes qualifioient autrefois *Jupiter* leur principale Idole (*a*). On le nomme aussi le *Souverain Pontife*, comme faisoient les Payens le prémier Prêtre de leur Religion. Son autorité n'est pas non plus moins grande que celle du Grand Prêtre des Payens.

Pour bien représenter ce parallèle, Mr. *Maſſard* expose d'abord ce qu'on trouve de plus remarquable dans les Anciens sur le pouvoir étendu & presque illimité qu'avoient ces Prêtres des Payens. „ Ils jugent, *dit l'un de ces* „ *Auteurs* (*b*), les choses qui concernent les „ Cho-

(*a*) Hérodote, Liv. IV. p. 275, *ex Edit. Henr. Steph.*
(*b*) Dion. Halic. *Ant. Rom.* L. II. un peu avant la fin.

„ Choſes ſacrées, tant entre les Particuliers, „ qu'envers le Magiſtrat & les Miniſtres des „ Dieux. Ils établiſſent de nouvelles Loix, „ de leur propre autorité, lorſqu'il n'y en a „ point d'écrites. Ils examinent & ont l'in„ ſpection ſur tous les Sacrificateurs, & gé„ néralement ſur tous ceux qui ont les pré„ mières Charges des Cérémonies & des Sa„ crifices des Dieux. Ils retiennent auſſi tous „ les autres, qui ſont dans les plus bas Em„ plois, en leur devoir, afin qu'ils ne faſſent „ rien contre les ſacrées Cérémonies. Ils ſont „ auſſi les Interprêtes & les Prophètes, que „ le Peuple ignorant va conſulter ſur le Culte „ de Dieu & des Saints. Et, s'ils voient que „ quelques-uns n'obéiſſent pas à leurs com„ mandemens, ils les puniſſent, à leur diſcré„ tion, ſelon l'exigence du cas. Mais, quant „ à eux, ils ne ſont ſoumis au jugement de „ perſonne, ils ſont indépendans, & ne ſont „ obligés de rendre compte, ni au Sénat, ni „ au Peuple. Lorſque l'un d'eux vient à „ mourir, on en met un autre en ſa place, „ qui eſt choiſi, non par le Peuple, mais par „ le Sacré Collège".

Il faut avouer que ce Portrait convient parfaitement au Pape, & qu'on ne ſauroit trouver une plus grande conformité entre l'autorité des deux Grands Prêtres, celui des Payens & celui des Catholiques Romains. Tout le monde ſait juſqu'où s'étendoit autrefois celle des Papes, lorſqu'ils diſpoſoient à leur gré des Couronnes des plus puiſſans Monarques. Entre pluſieurs paſſages, cités par notre Auteur,

pour faire voir les Droits que s'arroge le Pontife Romain, je me contenterai d'expoſer ce que dit *Platine* dans la Vie de *Paul* II. Cet Hiſtorien nous apprend que lui & quelques autres, étant accuſés devant ce Pape, ils le ſupplièrent de renvoyer la connoiſſance de leur cauſe par devant leurs Juges. „ Alors, *dit* „ *Platine*, il me regarda avec des yeux fu„ rieux, & me dit : Quoi, tu ôſes me parler „ de Juges ! Ne ſais-tu pas que j'ai tout le „ Droit dans le cofret de ma poitrine ? J'ai dit „ la parole, que chacun quitte la place, qu'on „ aille où l'on voudra, je ne conſidère per„ ſonne. Je ſuis Pape, il m'eſt permis de caſ„ ſer & d'aprouver les Actes des autres ſelon „ ma volonté ".

Je ne pouſſerai pas plus loin ce parallèle. La conformité me paroit parfaite preſque dans tous les points. Mais que doit-on inférer delà ? Ecoutons ſur cela notre Auteur. *En conſcience*, dit-il, *eſt-ce l'eſprit de Dieu, ou l'eſprit du Monde, qui a établi dans l'Egliſe l'autorité d'un Souverain Pontife, ſa grandeur & ſa pompe mondaine, ſa Thiare, ſa Pourpre, ſon Or, ſes Perles & ſes Diamans..... Tout cet appareil, qui étouffe la Religion, a-t-il quelque fondement dans la Parole de Dieu ? n'eſt-il pas tout entier de l'invention du Monde ?* Vous voyez par-là qu'il inſinue aſſez que la concluſion que l'on doit tirer de cette *Conformité*, c'eſt que l'Egliſe Romaine ne ſauroit être la vraie Religion, puiſqu'elle ne diffère preſque en rien de celle des Payens, & qu'elle eſt fondée ſur les mêmes principes. Les Catholiques nient

nient la conſéquence. Ils prétendent qu'on ne doit pas confondre les Cérémonies de la Religion, avec ce qui en fait l'eſſentiel, & qu'il importe peu, pour le fonds d'une Religion, que celui qui la profeſſe, ſoit revêtu de haillons, ou couvert d'un habit tout parſemé de Perles & de Pierreries.

Voila ſur quoi on ſe chamaille depuis quelques centaines d'années, & qu'on a excité des guerres cruelles qui ont déſolé toute l'Europe. Pour moi, je ne vois pas que cette Diſpute ſur le Cérémoniel de la Religion diffère beaucoup de celle des Cordeliers ſur la grandeur de leurs Manches. On a agité vivement parmi les Proteſtans, ſi l'on doit prêcher la tête nue, ou le Chapeau ſur la tête. Cette Diſpute, & cent autres de cette nature, méritoient-elles qu'on fît tant de bruit en Angleterre? Il me ſemble qu'on fait mal de ſe ſcandaliſer d'une coutume établie dans quelque Egliſe particulière, & qu'on doit même s'y conformer, lorſqu'elle ne porte aucun préjudice à l'eſſentiel de la Religion. Il importe beaucoup à tous les Chrétiens d'exercer la Charité & la Bienveillance, mais il importe fort peu à un Miniſtre des Autels de faire ſa prière avec une Thiare ou un ſimple Chapeau ſur ſa tête. En fait d'extérieur de la Religion, l'éclat, la pompe & la magnificence excitent la dévotion du Peuple, & il y en a fort peu qui puiſſent ſe la procurer ſans objets qui les frapent, les yeux fermés, les Sens comme amortis, & au milieu d'un Temple ſans nul

cnement, à la manière des Quakers & de quelques Enthousiastes.

Notre Auteur rencontre fort juste dans presque tout ce qu'il dit sur les *Ordres Ecclésiastiques*, sur leurs *Revenus*, sur les *Moines*, &c. Il remarque entre autres, que les habits & les ornemens des Ecclésiastiques d'aujourdhui ont été taillés sur le modèle de ceux des anciens Payens. La Crosse des Evêques est empruntée du *Lituus*, dont se servoient leurs Pontifes en faisant leurs Sacrifices, & les Augures lorsqu'ils consultoient le vol des Oiseaux. On voit dans les Marbres & dans les Médailles antiques la forme de ce *Lituus*, ou Bâton recourbé, tout semblable à la Crosse Epiſcopale. Les Amicts & les *Dominos* des Evêques sont aussi venus delà, car les Pontifes ne faisoient aucun Sacrifice sans avoir la tête couverte d'un Amict, qu'ils appelloient en Latin *Orarium*, & d'un Superhuméral. Ils portoient aussi une Aube, comme le Prêtre quand il va dire la Messe. Les Flamines, dit du *Verdier* (*a*), étoient vêtus d'une Robe *faite comme les Chapes que nos Prêtres portent aux Eglises*. L'Etole est à l'imitation de celle qu'on mettoit sur le dos des Victimes que l'on menoit à l'Autel. La Peau, que les Chanoines portent sur leurs épaules, le poil en dehors, vient de la coutume des Victimaires des Payens, c'est-à-dire, de ceux qui tuoient les Bêtes des Sacrifices, qui en prenoient la Peau & s'en revêtoient, mettant le poil en dehors.

Vous

(*a*) Dans ses *Leçons*, Liv. II. Ch. IV. pag. 86.

Vous voyez que notre ſévère Critique paſſe en revue tout ce qui tient lieu de vêtemens ou d'ornemens aux Eccléſiaſtiques de l'Egliſe Romaine. Rien ne lui échape. Il les examine depuis la tête juſqu'aux pieds, & étale avec emphaſe toutes les pièces de leur ſuperbe harnois. C'eſt un charme de voir avec quelle ardeur & quel empreſſement il pouſſe le parallèle de chacune de ces pièces, avec celles dont ſe ſervoient les Prêtres des Payens dans leurs Cérémonies Religieuſes. Son triomphe eſt parfait, lorſqu'il y trouve une parfaite conformité.

Pour peu qu'on ſoit prévenu contre la Cour de Rome, on ne ſauroit guère s'empêcher de donner gain de cauſe à l'Auteur. Le plan de ſon Ouvrage eſt très bien imaginé. Il y donne un air de ridicule à tous ces bons Prêtres aſſez biſarement habillés, & il ne tient pas à lui qu'il ne les faſſe paſſer pour autant de Baladins. J'avoue qu'il n'attaque pas le fonds de la Religion Romaine, ce n'eſt pas là ſon but, il le laiſſe en ſon entier; mais tous ſes coups portent à plomb ſur les dehors de la Place, & on peut dire, ſans trop le flatter, qu'il y fait d'affreux ravages.

C'eſt une ſcène aſſez plaiſante que celle qu'il fait repréſenter aux Prêtres qui diſent la Meſſe. D'abord il leur fait laver les mains, ſuivant la coutume des Sacrificateurs Payens. Les mains bien lavées, il les fait confeſſer en s'aprochant de l'Autel, & cela encore à l'imitation des Prêtres Payens, qui n'offroient jamais de Sacrifices qu'après avoir demandé pardon

aux Dieux & aux Déeſſes, aux Saints & aux Saintes.

Il n'y a pas juſqu'aux moindres mouvemens que fait un Prêtre pendant la célébration de la Meſſe, que notre Auteur ne prétende avoir auſſi été obſervés par les Sacrificateurs Payens. Perſonne n'ignore que lorſqu'un Prêtre dit la Meſſe, il prend toutes ſortes de formes & de figures, & que dans un inſtant on le voit cent fois changer de poſture & de ſituation, comme un homme qui ſeroit agité de quelque mauvais Eſprit. Tantôt il ſe tourne à l'Orient, un moment après on le voit ſe tourner à l'Occident. Il ſe proſterne, il ſe relève; il jette les yeux vers le Ciel, comme s'il vouloit examiner les Aſtres, puis il les baiſſe vers la terre, comme s'il étoit frapé d'étourdiſſement. Une autre fois vous le voyez en extaſe, ſans le moindre mouvement, ſans la moindre agitation; & tout à coup, ſemblable à un homme qui s'éveille en ſurſaut, il ſe trémouſſe, il étend les bras, ſe jette à droite, à gauche, met un genou en terre, une fois, deux fois, trois fois, regarde le Peuple attentif & proſterné devant lui, paſſe d'un bout de l'Autel à l'autre, & revient ſe poſter au milieu, où il doit recommencer une nouvelle ſcène. „ Il „ fait, dit Mr. *Muſſard*, à peu près comme „ ceux de *Baal*, dont il eſt dit 1. Rois XVIII, „ qu'ils *alloient ſautant tout à l'entour de* „ *l'Autel* ".

Tout cela n'eſt qu'une imitation de ce que pratiquoient les Payens. C'eſt du moins ce que prétend notre Auteur. „ *Numa*, dit-il, „ or-

„ ordonna aux Sacrificateurs de faire divers „ tours en adorant & saluant leurs Dieux, „ soit pour représenter le tour que fait le Ciel „ par son mouvement, soit parce que les „ Temples étant tournés vers le Soleil le- „ vant, l'Adorateur, en y entrant, a le dos „ vers l'Orient, & pour ce sujet se tourne „ de ce côté-là, & puis se retourne vers le „ Dieu, faisant le tour entier & achevant la „ consommation de sa prière par cette double „ adoration : ou pour signifier par ce tour- „ noyement & changement de regard, ce que „ les Egyptiens figurent par leurs roues, vou- „ lant montrer que les choses humaines ne „ demeurent jamais fermes dans un même „ état : ou pour montrer qu'il faut prendre „ en gré de quelque façon qu'il plaise aux „ Dieux de tourner & de remuer notre vie.

On peut juger par-là de quelle manière l'Auteur tâche de tourner en ridicule toutes les autres cérémonies de l'Eglise Romaine. On sera peut-être un peu surpris qu'il blâme l'usage de chanter en Musique, & qu'il prétende que cela se fait encore à l'imitation des Payens. Il dit que pendant la célébration des Sacrifices que les anciens Payens offroient à leurs Dieux, c'étoit la coutume d'y employer le son des Orgues, des Flutes & des autres Instrumens de Musique qui étoient en usage dans ce tems-là. Il cite sur cela *Galien*, qui dit (*a*) qu'*il ne se fait point de Sacrifice sans Musique*. Nous apprenons aussi de *Strabon* que

(*a*) L. XVII, *de Off. part.*

que les Sacrificateurs de *Cybèle* employoient, durant les Sacrifices, le ſon des Cymbales & des Tambours. C'eſt dequoi *Arnobe* (*a*) ſe moque: *Vos Dieux*, dit-il aux Payens, *prennent-ils plaiſir à la Muſique? ſe divertiſſent-ils à ouïr le ſon des Cymbales & des Tambours? croyent-ils qu'on leur a fait de l'honneur quand on leur a donné une Sarabande? & cela eſt-il capable d'appaiſer leur colère quand ils ſont bien fâchés?*

C'eſt ainſi qu'*Arnobe* apoſtrophe les Payens; & Mr. *Muſſard*, qui ne laiſſe rien échaper, pas même les choſes qu'on pourroit retorquer contre lui, fait ſur cela la réflexion ſuivante. „ Il n'y a guère d'apparence que cet ancien „ Docteur eût ainſi raillé les Payens, ſi, de „ ſon tems, on eût joué des Orgues dans les „ Temples des Chrétiens; ſi on eût parlé parmi eux d'Antiphones, de Collectes, de „ Graduels, de Traicts, de Séquences, & de „ tant d'autres Chants de Muſique, que les „ Prêtres ont inventés pour ſervir d'ornement „ au Sacrifice de la Meſſe".

Il me ſemble que Mr. *Muſſard* auroit pu ſe diſpenſer de toucher cette corde. *David*, tout Roi qu'il étoit, ne danſoit-il pas autour de l'Arche, & ne recommande-t-il pas par-tout le chant des Pſeaumes? Or ce Chant n'étoit-il pas une eſpèce de Muſique? Qui ſait combien de ſortes d'Inſtrumens accompagnoient alors cette Muſique! *David* avoit du moins ſa Harpe, & il y a toute apparence que ceux qui

(*a*) Liv. VIII au milieu.

qui chantoient avec lui avoient auſſi chacun la leur ou quelque autre Inſtrument. Dans tous les Livres de Pſeaumes, dont ſe ſervent les Proteſtans, vous voyez toujours ſur la prémière page, le bon Roi *Dauid* jouant de la Harpe, comme ſi c'eût été ſa principale occupation. *Bèze* & *Marot*, tous deux fameux Poëtes, ont mis les Pſeaumes en Vers, & d'autres les ont mis en Muſique. Il n'y a point d'Egliſe Réformée où cette Muſique ne ſoit chantée dans le Temple, d'un ton mélodieux & grave en même tems; &, pour peu que le Troupeau ſoit à ſon aiſe, il y a dans ces Temples des Orgues, qui font avec les voix des Hommes & des Femmes une harmonie parfaite. On feroit grand tort aux Luthériens Allemans, ſi on les privoit de leur Muſique, qui contribue ſi fort à diſſiper leur mélancolie (*a*).

Il faut donc avouer que cet endroit du Livre de notre Critique eſt un peu foible, parce que les Catholiques peuvent parer le coup qu'il leur porte, & qu'ils peuvent même retorquer contre lui l'argument qu'il tire de la conformité de leur Muſique avec celle des Payens.

(*a*) On diroit que la plupart des Allemans naiſſent Muſiciens. On voit dans la plupart des Univerſités d'Allemagne des Bandes d'Etudians qui vont chanter le ſoir ſous les fenêtres des Comtes & des Barons, qui leur font la charité. Les grandes Villes de Hollande, & ſur-tout celle d'Amſterdam, ſont pleines de pauvres Allemans qui vont de porte en porte demander l'aumone, tout en chantant des airs de Muſique, ou en jouant des Inſtrumens.

Payens. Mais voici quelque choſe de plus fort & de plus terraſſant, & à quoi les Catholiques n'ont jamais pu répondre ſolidement. Je veux parler des *Proceſſions*, & ſur-tout de celle qui ſe fait le jour de la *Fête-Dieu* ou du *St. Sacrement*. C'eſt une eſpèce de Maſcarade, qui a quelque choſe de tout-à-fait burlesque, de la manière dont elles ſe font dans les Païs où la Superſtition eſt ſur ſon trône.

Entre les Cérémonies des anciens Payens, qui ont le plus de conformité avec ce qui ſe pratique dans les Proceſſions des Catholiques, notre Auteur prétend que rien n'y reſſemble davantage, que ce qui s'obſervoit le jour de la *Fête de Diane*. Ce qu'il dit à ce ſujet, eſt tiré d'*Apulée* (*a*), qui parle de cette ridicule cérémonie dans les termes que voici. *L'un étant ceint d'un Baudrier marchoit en poſture de Soldat; l'autre, couvert d'une Cape avec un Epieu, ſembloit un Chaſſeur; l'autre étoit déguiſé en Demoiſelle, & la contrefaiſoit tant qu'il pouvoit par ſa démarche efféminée, portant des Patins dorés, l'Habit de Soie & les Cheveux empruntés. Vous en voyiez un autre qui portoit la Botte, le Bouclier & l'Epée, comme s'il ſortoit d'une Sale d'Eſcrime. Il y en avoit tel qui jouoit le perſonnage d'un Magiſtrat, portant le Faiſceau & la Pourpre; & un autre qui, avec ſon Manteau, ſon Bâton, ſes Pantoufles & ſa Barbe de Bouc, tranchoit du Philoſophe. J'ai vu une Ourſe aprivoiſée, que l'on portoit ſur une Chaiſe, ajuſtée en Démoi-*

(*a*) Lib. II. *Metam. pag.* 200. Edit. Plantin. 1587.

moiſelle, & un Singe avec un Chapeau & une Robe jaune, &c. *un Ane, à qui on avoit attaché des Nageoires, marchant auprès d'un foible Vieillard, deſorte que l'on eût pris l'un pour Pégaſe, & l'autre pour Bellérophon, mais tous deux étoient ridicules.*

Tout cela n'eſt encore que le prélude d'une Scène ſi comique. Ecoutons ce qu'ajoute le même Auteur. Rien de plus divertiſſant qu'un pareil Spectacle. *La pompe de la Déeſſe marchoit enſuite: des Femmes parées de vêtemens blancs alloient devant, couvrant la terre de Fleurs qu'elles tiroient de leur ſein: après venoit un grand nombre de Perſonnes portant des Flambeaux, des Cierges & des Torches: enſuite l'Harmonie agréable, la Flûte & la Trompette rétentiſſoient de doux accens. Cela étoit ſuivi de la Bande agréable des Enfans de Chœur, vêtus de blanc, qui répétoient de jolis Vers. Les Supérieurs & les Surintendans de la Religion, qui ſont comme les Aſtres de la Terre, avec leur Tête raſée au ſommet, couverts d'un Voile blanc, portoient les ſacrées Réliques des Dieux très puiſſans. Ceux, qui étoient aux rangs ſuivans, étoient vêtus de même, & portoient les Autels. Puis voici paroître* les Dieux qui daignent marcher avec les pieds des Hommes (*a*). *Un autre portoit le Cofret, qui contient les Myſtères, & qui couvre entierement les choſes qui doivent être cachées de la magnifique Religion; l'autre portoit en ſon heureux ſein l'Effigie vénérable de la ſouveraine Divinité.* Qu'on

(*a*) *Dei dignati incedere pedibus humanis.*

Qu'on faſſe l'application de tout cela aux extravagances qui ſe commettent le jour de la Proceſſion du Sacrement, & on y trouvera une aſſez grande conformité. Quelles folies ne commet-on pas le jour de cette Fête, en Italie, en Eſpagne, & dans les Païs-Bas. On y voit juſqu'à des Masques danſer au ſon du Violon avec les poſtures les plus laſcives. On y porte des Chiens & des Chats emmaillotés, qui, mêlant leurs cris au ſon des Inſtrumens, font une eſpèce de Muſique enragée. Quoi de plus burlesque que cette fameuſe Proceſſion que firent à Paris dans le tems de la Ligue les Eccléſiaſtiques & les Moines les plus fougueux ? Il en eſt fait mention dans le *Catholicon d'Eſpagne*, & *Mézérai* nous en a laiſſé une deſcription d'autant plus curieuſe qu'elle paroit naturelle. Voici comme il en parle.

„ Les Moines & les Evêques, *dit ce célè-*
„ *bre Hiſtorien* (*a*), firent une Proceſſion mé-
„ morable..... *Roſe*, Evêque de Senlis &
„ le *Prieur* des *Chartreux* étoient à la tête
„ comme Capitaines, portoient chacun une
„ Croix à la main gauche & une halebarde
„ dans la droite, repréſentant, à leur dire, les
„ *Maccabées* qui conduiſoient le Peuple de
„ Dieu. Après eux étoient rangés quatre à
„ quatre tous les Moines des Ordres Men-
„ dians, comme les *Capucins*, les *Feuillans*,
„ les *Minimes*, les *Jacobins* & les *Car-*
„ *mes*....., ils avoient tous leurs Robes re-
„ trouſſées à la ceinture, le Capuchon abattu
„ ſur

(*a*) Dans la *Vie d'Henri* IV.

„ ſur les épaules, le Morion en tête, le Cor-
„ ſelet ou la Jaque de maille ſur le dos, &
„ portoient qui des Rondaches & des Dagues,
„ qui des Pertuiſanes, qui des Pedrinals, &
„ d'autres armes rouillées, qui n'étoient plus
„ propres qu'à faire rire. Les vieux mar-
„ choient aux prémiers rangs, contrefaiſant
„ tant qu'ils pouvoient la démarche & la con-
„ tenance de Capitaines : les jeunes ſuivoient
„ après, tirans à toute heure de leurs harque-
„ buſes, pour montrer qu'ils entendoient bien
„ l'exercice militaire. *Hamilton*, Curé de *S.*
„ *Coſme* faiſoit la charge de Sergent, & les
„ tenoit en ordre. Le plus grotesque Perſon-
„ nage c'étoit le petit *Feuillant*, qui, étant
„ boiteux, ne vouloit garder aucun rang,
„ mais alloit tantôt à la tête, tantôt à la
„ queue, jouant de l'épée à deux mains, &
„ faiſant le moulinet pour couvrir le défaut
„ de ſa démarche. Toute cette Bande mar-
„ chant par les rues avec une gravité affectée,
„ ſe repoſoit de tems en tems, & mêloit par
„ intervalle des Antiennes & des Cantiques
„ avec leurs Salves de mousquetades. Specta-
„ cle qui repréſentoit la force de l'Egliſe Mi-
„ litante".

Je ne crois pas que les Pariſiens vouluſſent commettre aujourdhui de pareilles extravagances, qui ne ſont propres qu'à faire mépriſer ſouverainement la Religion. Mais on n'eſt point encore revenu de ces ſortes de Superſtitions, ni en Eſpagne, ni en Italie, où la folie eſt réputée pour un vrai mérite chez les faux Dévots. Les Eſpagnols ont un grand nombre

de

de Proceſſions, mais les plus conſidérables ſe font pendant la Semaine Sainte & l'Octave du St. Sacrement. La plus grande de toutes eſt celle du Vendredi Saint (*a*). Ce jour-là, dans Madrid, tous les Ordres Religieux, tous les Tribunaux de la Ville, toutes les Confrairies, tous les Corps de Métiers, juſqu'aux Comédiens mêmes, ſont obligés d'y aſſiſter. Le Roi s'y rencontre aſſez ſouvent, auſſi bien qu'à quelques autres, accompagné de toute ſa Cour, ce qui fait un nombreux cortège. Ils marchent tous avec l'Epée au côté, tenant un Cierge à la main. Chaque Seigneur eſt ſuivi de Laquais, qui portent des Flambeaux. Tout l'appareil de la Cérémonie a l'air lugubre. Les Compagnies des Gardes du Roi portent leurs armes couvertes de deuil. On y voit des hommes masqués & habillés de noir, avec divers Inſtrumens de Muſique, comme Trompettes, Tambours, Flutes & autres. Les Tambours ſont couverts de noir, & battent comme pour la mort d'un Général. Les Trompettes ſonnent un air triſte. Toutes les Croix & les Bannières des Paroiſſes ſont couvertes de crêpe.

On traine de lourdes & de peſantes machines élevées ſur des Théatres avec des figures, qui repréſentent tous les Actes de la Paſſion du Sauveur. Ce jour-là toutes les Dames pa-

(*a*) Mr. *Muſſard* ne fait point mention de ces Proceſſions Eſpagnoles. Celle dont je donne ici la deſcription, eſt tirée des *Annales d'Eſpagne & de Portugal*, &c. Tome IV, pag. 28, Edit. *in* 4.

paroiſſent à leurs Balcons, ornées comme le jour de leurs Noces, & appuiées ſur de beaux & de riches Tapis. On voit à cette Proceſſion tous les Pénitens ou les Diſciplinans de la Ville, qui s'y rendent de tous côtés. Ils portent un long Bonnet, couvert de Toile batiſte, de la hauteur de trois pieds, & de la forme de Pains de Sucre, d'où pend un morceau de Toile, qui tombe par devant, & leur couvre le viſage. Il y en a quelques-uns qui prennent ce dévot exercice par un véritable motif de piété; mais il y en a d'autres, qui ne le font que pour plaire à leurs Maitreſſes; & c'eſt une galanterie d'une nouvelle eſpèce, inconnue aux autres Nations.

Ces bons Diſciplinans ont des Gands & des Souliers blancs, une Camiſole, dont les manches ſont attachées avec des Rubans, & portent un Ruban à leur Bonnet ou à leur Diſcipline, de la couleur qui plait le plus à leur Maitreſſe. Ils ſe fuſtigent par règle & par meſure, avec une diſcipline de cordelettes, où l'on attache au bout de petites boules de Cire, garnies de Verre pointu. Celui qui ſe fouette avec le plus de courage & d'adreſſe, eſt eſtimé le plus brave. Lorſqu'ils rencontrent quelque Dame bien faite, ils ſavent ſe fouetter ſi adroitement, qu'ils font ruiſſeler leur ſang juſques ſur elle; & c'eſt un honneur dont elle ne manque pas de remercier le galant Diſciplinant. Quand ils ſe trouvent devant la maiſon de leur Maitreſſe, c'eſt alors qu'ils redoublent les coups avec plus de furie, & qu'ils ſe déchirent le dos & les épaules. La Dame, qui

les voit de ſon Balcon, & qui ſait qu'ils le font à ſon intention, leur en ſait bon-gré dans ſon cœur, & ne manque pas de leur en tenir compte.

Les véritables Pénitens pratiquent encore bien d'autres mortifications. Ils vont nuds pieds, & ſont ſerrés d'une Natte, qui leur couvre les bras & une partie du corps depuis la ceinture. Quelques-uns trainent des Croix d'une peſanteur effroiable, d'autres portent des Epées nues, paſſées dans le dos & dans les bras, qui leur font de larges bleſſures, lorſqu'ils font quelque mouvement un peu rude. Ceux qui pratiquent ces mortifications ſont d'ordinaire masqués, & ſuivis de Domeſtiques masqués, qui les ſoutiennent le long du chemin. Il y en a pluſieurs qui en meurent. La même choſe ſe pratique à Lisbonne tous les Vendredis du Carême, & les Femmes ſont ſi accoutumées à ce ſanglant & dévot ſpectacle, qu'elles crient des injures à ceux qui ne ſe fouettent pas aſſez rudement à leur gré. On voit à Séville ſept à huit cens Diſciplinans à la fois, & ils ont la réputation de ſe fuſtiger plus rudement que ceux de Madrid. On peut juger de ce qui ſe paſſe dans les autres Villes, par ce qui ſe pratique dans les Capitales.

En Italie les Pénitens ſe diſtinguent d'une manière qui n'eſt pas moins biſarre que ce qui ſe pratique en Eſpagne & en Portugal. Voici comme en parle le Père *Labat* (*a*), qui a été lui-même préſent à ce ſpectacle. Sa qualité de

(*a*) Dans ſon *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, Tome IV.

de Prêtre Catholique ne permet pas de douter de la vérité de ce qu'il raporte. „ Je quittai, „ *dit-il*, la Paſſion avant qu'elle fût achevée, „ & j'allai voir les préparatifs de la Proceſſion „ qui ſe devoit faire. Je trouvai notre Cloître „ plein de Pénitens, la face couverte & les „ épaules nues, qui ſe fouettoient d'importance, en attendant la marche de la Proceſſion. Ils ſe ſervent, pour ce ſaint exercice „ de pénitence, d'un trouſſeau de Cordelettes „ nouées, ferrées par les bouts, & ils s'en „ frapent, ſans s'épargner, de manière qu'ils „ ſe font une plaie large de ſept ou huit pouces de diamètre, au milieu du dos, dont le „ ſang ruiſſele de tous côtés, & aſperge ceux „ qui ſe trouvent à côté. Les trois Confraries de la Ville marchoient ſelon leur rang „ ordinaire. Voici comment ſe paſſa cette action de piété.

„ Les Pénitens Noirs de la Mort marchoient les premiers. Leur grand Crucifix, „ tout couvert de noir, étoit à leur tête, avec „ quatre Confrères qui portoient des Flambeaux. On voyoit enſuite quinze jeunes „ Enfans habillés en Anges, qui portoient les „ Inſtrumens de la Paſſion avec un grand ordre, & une extrême dévotion. Chaque Ange étoit cantonné de deux Confrères, portant des Flambeaux. Après les Anges venoit un jeune-homme, vêtu de noir en „ Veuve, avec un grand Voile trainant en „ terre, pour repréſenter la Véronique qui „ portoit un Voile, où étoit repréſentée la „ face du Sauveur. Elle étoit accompagnée

„ de quatre Flambeaux. Après la Véronique, „ paroiſſoit un *Ecce Homo* parfaitement bien „ repréſenté. Il étoit ſur un Brancard, porté „ par quatre Confrères avec quatre Flam„ beaux. L'*Ecce Homo* étoit ſuivi d'une Vier„ ge de Douleur, dont l'eſtomac étoit percé „ de ſept Epées. Cette figure étoit auſſi ſur „ un Brancard, porté par quatre Confrères „ avec des Flambeaux.

„ Un Pénitent, chargé d'une aſſez groſſe „ & peſante Croix venoit enſuite: il étoit cou„ ronné d'Epines, & avoit deux groſſes Chai„ nes de fer aux pieds, qu'il trainoit avec „ beaucoup de peine. Il étoit ſuivi de dix ou „ douze Flagellans, dont les Robes étoient „ enſanglantées. On vit paroitre après eux „ deux hommes tout nuds, excepté le viſage „ & les parties honteuſes, qui étoient couver„ tes. Ils avoient de groſſes pelottes de Cire, „ garnies de morceaux de Verre, dont ils ſe „ frapoient l'eſtomac, le gras des cuiſſes, des „ jambes & des bras, avec ſi peu de diſcré„ tion, qu'ils répandoient du ſang de tous cô„ tés. On les appelloit des *Saints Jérômes*, à „ cauſe de cette eſpèce de Caillou dont ils ſe „ frapoient la poitrine, avec un danger évi„ dent d'en mourir ..... Les Pénitens „ Bleus avoient, après leur Croix, une dou„ zaine de Flagellans, après lesquels venoit „ un homme en habit déchiré, couronné d'E„ pines, les mains liées & chargées d'une pe„ ſante Croix. Il repréſentoit le Sauveur. Il „ étoit accompagné de ſept à huit Bourreaux, „ qui le tirailloient avec des cordes, & d'au-

„ tant

„ tant de Soldats armés de Cuiraſſes, de Casques & de Halebardes, qui repréſentoient „ les Romains Soldats de *Pilate*.

„ Il y avoit dans cette troupe un Perſonnage à barbe rouſſe & cheveux noirs, qui „ faiſoit la figure de *Judas*, qui avoit un Sac „ avec quelques deniers dedans, qu'il faiſoit „ ſonner, comme pour montrer qu'il avoit „ reçu le prix de ſa trahiſon. Ce Groupe ne „ me plut point du tout. Après le prétendu „ Sauveur marchoit un *Simon le Cirénéen*, „ qui aidoit de tems en tems à porter la Croix „ du Sauveur, & après lui paroiſſoient les „ trois *Maries* bien éplorées, ayant de grands „ mouchoirs à la main, *&c.*".

Voila des Scènes où il entre bien du comique & du tragique, mêlé d'un excès d'extravagance & de ſuperſtition. Tout cela donne beau jeu aux Proteſtans, & eſt pour eux un vrai ſujet de triomphe. Une Religion, bien épurée d'un faux Culte, peut-elle jamais preſcrire rien de ſemblable! Si un Légiſlateur Payen eût voulu introduire de pareilles Maſcarades, à l'honneur de ſes faux Dieux, ne ſe ſeroit-il pas rendu ridicule, & n'eut-il pas mérité d'être renfermé, comme les foux, dans les Petites Maiſons? Parmi les Catholiques de certains Païs il en eſt tout autrement. Les Prêtres & les Moines y font tout ce qu'ils veulent, c'eſt-à-dire, bien des extravagances, & ces extravagances, ſont toujours bien reçues du Peuple, qui croit aveuglément tout ce qu'on entreprend de lui inculquer. On fait de l'Homme tout ce qu'on veut. D'un Etre raiſonnable

on en fait une Bête de somme. Il ne faut pour cela que trouver le secret d'assujettir la Raison au joug des Préjugés.

Je crois pouvoir me dispenser de joindre ici l'Extrait de la *Lettre écrite de Rome* par Mr. *Conyers Middleton*, à la tête de laquelle on a mis un *Discours Préliminaire*, presque aussi long que la *Lettre* même, & dans lequel on répond à toutes les Objections d'un Livre *Papiste* intitulé *le Chrétien Catholique instruit*. Il y a dans l'une & l'autre de ces deux Pièces d'excellentes choses; mais comme le plan de Mr. *Middleton* ne diffère presque en rien de celui de Mr. *Mussard*, & que tout ce qu'il avance roule absolument sur le même sujet, il paroît assez inutile d'entrer sur cela dans le moindre détail. D'ailleurs cette matière a déja été traitée une infinité de fois depuis le commencement de la Réformation, & c'est un champ si vaste & si fertile qu'on peut toujours ajouter de nouveaux faits à ceux qu'on a déja produits, sans que l'état de la question change pour cela de nature.

Tous ces faits, ou du moins la plupart sont constans, & les Catholiques ne sauroient les nier. Il ne reste donc qu'à examiner si la réponse qu'ils y font est solide, & si elle les justifie. Il y a des Catholiques qui conviennent de bonne-foi que quelques-unes de leurs Cérémonies ont été empruntées de celles des Payens, mais ils prétendent que leur Religion n'en conserve pas moins toute sa pureté, tant à l'égard des Mœurs, qu'à l'égard des Dogmes; de même qu'un homme peut

rester

rester le même, soit qu'on le revête de haillons, ou qu'on lui mette sur le corps un habit tout couvert d'or & d'argent. D'autres prétendent que plusieurs de ces Cérémonies ont été établies par *Moïse* même, & qu'ayant été en usage dans le Temple, rien n'empêche qu'on ne puisse encore y avoir recours aujourd'hui, sans porter aucun préjudice à la Religion. C'est ce qu'allègue, entre autres raisons, l'Auteur que Mr. *Middleton* entreprend de réfuter dans son Discours. Pour parer le coup, il fait à ce Catholique une réponse que l'on trouvera peut-être un peu cavalière. „ Quand, dit-il, au-lieu de *Cérémonies Payennes*, j'employerois le terme de *Cérémonies Juives*, est-ce que les *Rites Juifs* ne „ sont pas également en horreur & en abomination dans l'Eglise Chrétienne, où ils sont „ jusqu'à ce jour expressément abolis & défendus par Dieu lui-même".

Mr. *Warburton*, dans sa *Divine Mission de Moïse*, a avancé sur cette question un sentiment bien opposé à celui de Mr. *Middleton* son Ami. Il croit que l'*original de cette ressemblance n'est autre que la voix d'une Nature commune cultivée par la Raison, ou avilie par la Superstition, & qui parle à toutes ses espèces d'Individus.* Il s'exprime plus bas en termes encore plus formels & d'une manière à faire clairement comprendre sa pensée. „ Combien d'habiles Ecrivains, *dit-il*, ont „ employé leur tems & leurs talens pour „ prouver que *Rome Chrétienne a emprunté* „ *ses Superstitions de Rome Payenne?* Ils ont,

„ à la vérité, réuſſi à montrer une reſſem-
„ blance ſurprenante dans quantité d'exemples
„ différens. Mais d'inférer delà que les Ca-
„ tholiques ont emprunté des Payens, j'avoue
„ que, quelque plauſible que paroiſſe la con-
„ cluſion, je ne laiſſe pas de la croire entiere-
„ ment fauſſe". La raiſon qu'il en donne eſt toute ſimple. C'eſt que les Superſtitions, dont il eſt ici queſtion, n'ont commencé que bien des Siècles après la Converſion de cette Ville Impériale au Chriſtianiſme, & qu'il n'y avoit alors aucun préjugé du Paganiſme qui pût exiger du Clergé dominant une telle condeſcendance.

C'eſt ce raiſonnement que Mr. *Middleton* examine & tâche de réfuter dans le *Poſtſcript* qu'on a inſéré à la fin de ſa *Lettre écrite de Rome*. Il eſt bien difficile de décider ſur une queſtion qui ne ſauroit être éclaircie ſans une infinité de recherches & de diſcuſſions. Ces recherches pourroient occuper l'homme du monde le plus laborieux, pendant l'eſpace de plus de 50 ans, & il n'y a guère qu'une Communauté de *Bénédictins* qui puiſſe ſe charger d'un ſi pénible Ouvrage.

On auroit dû donner une pareille tâche à un *Mabillon*, à un *Montfaucon*, à un *Calmet*, qui faiſoient travailler ſous leurs yeux & ſous leur direction tous ceux de leur Ordre & de leur Congrégation qu'ils croyoient les plus capables de les aider dans l'exécution de leurs vaſtes projets. Je doute même que de cette manière la queſtion puiſſe être entierement éclaircie, parce que je penſe qu'il eſt impoſſi-

ble

ble de remonter juſqu'à la ſource & à la prémière origine de chaque Cérémonie Religieuſe. Les Monumens que nous avons ſur cela, ou ne ſont pas en aſſez grand nombre, ou ne ſont pas toujours aſſez autentiques. C'eſt vouloir tenter l'impoſſible, que d'entreprendre de nous donner ſur cette matière des éclairciſſemens qui ne laiſſent aucun doute, & qui puiſſent réunir tous les ſentimens au même point.

ARTICLE III.

HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* Rome *juſqu'à la Bataille d'*Actium: *c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin de la République.* Par Mr. CREVIER, Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, pour ſervir de Continuation à l'Ouvrage de Mr. ROLLIN. *Tome* X. *In* 12. *pag.* 435, ſans compter la *Table* & l'*Avertiſſement* de l'Auteur. A *Amſterdam*, chez *J. Wetſtein*, 1744.

QUelque belle que ſoit une entrepriſe, c'eſt une chimère de s'attendre qu'on puiſſe jamais réunir tous les ſuffrages en faveur de celui qui en eſt l'Auteur. Parcourez toute l'Antiquité, paſſez en revue tous les Grands-hommes qui ſe ſont le plus diſtingués, & dites-moi s'il y en a un ſeul dont la conduite ait été généralement approuvée. Vous n'en trouverez aucun. L'éducation, l'envie, la jalouſie, l'eſprit de Parti, ne ſont pas les ſeules ſources de cette diverſité des opinions des

Hommes. Les reſſorts, qui donnent le branle aux principaux organes du Corps humain, ſont faits ſi différemment, que ce ſeroit le phénomène le plus rare de la Nature, ſi le même objet faiſoit ſur eux la même impreſſion. Un grand Philoſophe a avancé qu'il n'y a pas dans tout l'Univers *deux parties de matière abſolument ſimilaires & ſemblables*, & il eut un jour le plaiſir de voir confirmer cette vérité par les yeux mêmes de ceux qui la nioient, en préſence d'une Princeſſe qui pouvoit juger pertinemment de ce différend (*a*).

Mais il y a encore quelque choſe de plus ſingulier à l'égard de l'Homme. Le même Etre, le même Individu, eſt affecté différemment par le même objet, ſans que l'on puiſſe dire bien préciſément d'où reſulte cette variété d'impreſſion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quelques Verres d'un pétillant Vin de Champagne feront ſouvent prendre à un Général la réſolution de livrer bataille à l'Ennemi, & qu'avec trois ou quatre bons verres d'Eau

(*a*) Je veux parler ici de *Leibnitz* & de Madame d'*Electrice* de *Hanover*. Ce Philoſophe, ſe trouvant un jour dans le Jardin d'*Herrenhauſen* avec cette Princeſſe, aſſura qu'on ne trouveroit jamais deux feuilles ſemblables, dans la quantité preſque innombrable de celles qui les entouroient. A l'inſtant pluſieurs Courtiſans ſe mirent en campagne, & parcoururent avec empreſſement toutes les allées du Jardin. Une partie de la journée ſe paſſa inutilement à cette recherche; il ne fut pas poſſible de trouver deux feuilles, qui n'euſſent des différences ſenſibles, même à l'œil. Quelle variété n'y euſſent-ils pas remarquée, s'ils euſſent employé le Microſcope!

d'Eau & quelques heures d'un doux ſommeil, on lui en fera paſſer l'envie. Un ſang pouſſé en peu trop rapidement vers le Cerveau, peut bouleverſer en un moment toutes nos idées, de même que les reſſorts d'une Machine au peu trop tendus, peuvent la détraquer entierement. Avec toute notre liberté, nous ne penſons & n'agiſſons, que ſuivant le ton ſur lequel nous ſommes montés. J'ai connu un Médecin, qui prétendoit juger aſſez bien du caractère d'un Homme par le battement de ſon Pous; tout comme un Général d'Armée juge de la diſpoſition de ſes Soldats, par l'air de leur viſage.

Qu'on ne regarde pas ces réfléxions comme une pure digreſſion. Elles ſerviront à rendre raiſon de ce qui a pu porter un Ecrivain renommé à affecter des airs de mépris pour l'*Hiſtoire Romaine* de Mr. *Rollin*, comme ſi cette Hiſtoire n'étoit pas plus utile que l'eſt la Fable même. Dans l'Extrait que nous avons donné (*a*) du Tome IX de cet Ouvrage, nous avons déja expoſé le ſentiment d'un Auteur Moderne (*b*), qui ſoutient que l'*étude de* l'Hiſtoire Ancienne *ne ſauroit ni amuſer agréablement un Lecteur, ni l'intéreſſer, ni lui être d'aucune utilité*; & nous avons dit ce qu'on devoit penſer d'un jugement ſi injuſte, dont on eſt toujours en droit d'appeller à un Tribunal moins ſévère & plus équitable.

C'eſt

(*a*) Voyez le Tome XXIII, pag. 59, & ſuiv.

(*b*) M. LE M. *Idée du Gouvernement ancien & moderne de l'*EGYPTE, &c. Paris, 1743.

C'eſt Mr. *Crévier* lui-même qui nous apprend, dans ſon *Avertiſſement*, qu'un Ecrivain, dont il donne d'ailleurs une idée fort avantageuſe, a entrepris (*a*) d'ériger en Syſtême la Propoſition ſuivante: *Traiter l'Hiſtoire Ancienne, c'eſt compiler, me ſemble, quelques vérités avec mille menſonges. Cette Hiſtoire n'eſt peut-être utile que de la même manière dont l'eſt la Fable . . . . . Il faut ſavoir les exploits d'*Alexandre, *comme on ſait les travaux d'*Hercule. Ce jugement n'eſt guère plus modéré que le précédent; car ſi l'Hiſtoire ancienne n'a d'autre utilité que la Fable, & que ce qu'elle renferme de vrai, ſoit ſi peu de choſe, en comparaiſon du faux qui s'y trouve, elle ne mérite pas qu'on en faſſe une étude ſérieuſe, & elle ne peut ſervir tout au plus qu'à faire paſſer agréablement quelques momens de loiſir à un homme qui cherche à ſe délaſſer l'eſprit. Il me ſemble cependant, qu'en oppoſant autorité à autorité, celle de ce ſévère Cenſeur eſt furieuſement contrebalancée par celle d'un nombre prodigieux d'Auteurs, & même d'Auteurs d'un rang diſtingué, dont le témoignage doit être d'autant moins ſuſpect, qu'on ne ſauroit les ſoupçonner d'être partiſans zélés des Anciens. Ainſi, à cet égard, la déciſion de cet Ecrivain prouve ſeulement, qu'il enviſage l'Hiſtoire ancienne ſous un autre point de vue que ne l'a regardée Mr. *Rollin* & d'autres Grands-hommes. Ce n'eſt pas là

(*a*) Voyez les *Conſidérations ſur l'Hiſtoire*, à la ſuite de la *Mérope Françoiſe*, pag. 115.

ſa ſon gibier, & ſon inclination le porte ailleurs. Peut-il penſer ſur cela comme Mr. *Rollin*, ſi ſon eſprit n'eſt ni diſpoſé, ni affecté de la même manière?

Mais, dira-t-on, il n'eſt pas queſtion de gout dans ce différend, il s'agit d'un Fait qui doit être diſcuté avec ſoin. Eſt-il vrai, comme le ſoutient notre Cenſeur, que *traiter l'Hiſtoire Ancienne, c'eſt*, en effet, *compiler quelques vérités avec mille menſonges*? C'eſt maintenant à Mr. *Crévier* à répondre à cette queſtion, s'il veut défendre & ſon propre Ouvrage, & celui de Mr. *Rollin* ſon Illuſtre Maitre. Expoſons donc ce qu'il dit ſur cela dans l'*Avertiſſement* qu'il a mis à la tête de ce dixième Tome, qui eſt entierement de ſa façon.

„ Je conviens, dit Mr. *Crévier*, qu'il eſt „ beſoin de critique dans l'étude de l'Hiſtoire „ Ancienne, & que l'on ne doit pas adopter „ aveuglément tout ce que l'on trouve écrit „ dans les Livres. Mais il eſt des règles pour „ diſcerner le vrai du faux; &, s'il y a de la „ ſimplicité à tout croire, il y a de la témérité „ à tout rejetter. Voici, par exemple, un „ principe également ſimple & lumineux, qui „ doit rehabiliter aux yeux de l'Illuſtre Auteur que je prens la liberté de réfuter, „ une partie au moins des Faits de l'Hiſtoire „ Ancienne. Ce n'eſt point l'éloignement des „ tems qui répand l'incertitude ſur les Faits, „ c'eſt le défaut d'Ecrivains contemporains. „ Si des evènemens ont été conſignés à la „ Poſtérité par des Hommes de ſens, qui en „ aient

„ aient été ou témoins, ou acteurs, ou qui „ fussent à portée de s'en instruire avec exac„ titude, alors, en lisant leurs Ouvrages, „ nous devenons en quelque façon nous-mê„ mes contemporains de ces Faits: & je ne „ crois pas qu'il soit plus permis de douter de „ ce que *Polybe* nous a laissé touchant la „ Guerre d'*Annibal*, que de ce que *Comines* „ a écrit sur celle du Bien-public".

Ce principe posé, Mr. *Crévier* fait cette demande: *Pourquoi releguerions-nous l'Histoire d'*Alexandre *au pays des Fables, & la mettrions-nous de niveau avec les travaux d'*Hercule? Sans parler d'une infinité d'autres preuves, qu'il n'a pas cru devoir raporter, il nous apprend que cette Histoire avoit été écrite par *Ptolémée* fils de *Lagus*, & par *Aristobule*, compagnons de toutes les expéditions de ce fameux Conquérant; & qu'*Arrien*, dont nous avons l'Ouvrage, a travaillé d'après les Mémoires de ces deux Ecrivains contemporains. *Ainsi*, conclut Mr. *Crévier*, *l'Histoire d'*Alexandre *est constante, & le Pyrrhonisme le plus outré ne peut en ébranler la certitude.*

Je prévois que si le Censeur, qu'on a ici en vue, est d'humeur de revenir à la charge, il pourra donner de l'exercice à Mr. *Crévier*; & je ne sai même si, après une ou deux joutes, ils amèneront l'affaire au point d'être décidée, sans qu'il reste toujours bien des difficultés à éclaircir. Les plus grandes de ces difficultés, & qui me paroissent presque insurmontables, c'est de savoir si ceux qui nous ont laissé des Mémoires sur l'Histoire d'*Alexandre*, n'ont

pas

pas cherché à en imposer au Public, si nul intérêt ne les a portés à flatter leur Héros, s'ils ne se sont pas laissés séduire par un panchant naturel qui les portoit à débiter du merveilleux, si ceux qui ont écrit après eux, ou sur leurs Mémoires, n'ont point encore renchéri sur des Faits déja deguisés & falsifiés, & enfin si l'esprit de Parti n'a point porté ces Historiens à tout exagérer, ce qu'ils pouvoient faire d'autant plus impunément, qu'ils n'avoient pas à craindre qu'il s'élevât du milieu des Nations barbares, qu'*Alexandre* venoit de subjuguer, des Censeurs importuns qui fissent voir la fausseté de leurs relations.

Tout cela, me direz-vous, ne sont que des suppositions, qui peuvent être très fausses. J'en conviens. Mais comme je ne suppose rien qui ne soit très possible, les mêmes difficultés restent toujours, & il n'y a pas lieu de se flatter qu'on soit jamais en état de les lever entierement. Je regarde donc cette question, comme une de celles qui peuvent occasionner des disputes éternelles, à moins qu'on ne convienne une bonne fois de la laisser indécise. C'est, ce me semble, tenter l'impossible, que d'entreprendre de prouver le pour ou le contre, d'une manière évidente & capable de réunir tous les suffrages.

Je ne raporterai pas ici tout ce que Mr. *Crévier* allègue pour répondre à son Adversaire; & lui-même n'expose pas non plus dans son *Avertissement*, tout ce qu'il auroit pu produire en faveur de sa cause, se contentant de nous renvoyer sur cela aux Dissertations de plusieurs

Savans

Savans de l'Académie des Belles-Lettres. Sans m'ériger en juge de ce différend, je crois pouvoir dire que la thèſe de l'Auteur que Mr. *Crévier* entreprend de réfuter, eſt inſoutenable, à la prendre dans toute ſon étendue ; car ſi ſon parallèle avoit lieu, on ſeroit en droit de révoquer en doute tout ce qu'il y a de plus certain & de mieux avéré dans l'Hiſtoire Ancienne. Si les Faits raportés par *Céſar*, par *Salluſte*, par *Suétone*, par *Polybe*, doivent être rangés dans la même claſſe que tout ce qu'on nous a débité des *travaux d'Hercule*, comment me convaincra-t-on que les Romains aient jamais été en guerre avec les Carthaginois, que *Pompée* ait été défait par *Céſar*, & que celui-ci ait été maſſacré dans le Sénat ? Cependant ces faits ſont ſi certains, qu'on ne ſauroit en douter, ſans introduire le Pyrrhoniſme le plus outré. Le défaut de la thèſe de ce Cenſeur, eſt d'être trop générale, il ſuppoſe dans l'Hiſtoire Ancienne autant de menſonges que dans la Fable, auſſi peu de vérités que dans un Roman, en un mot ſon parallèle n'eſt pas juſte, parce qu'il le pouſſe beaucoup trop loin, & il donne par-là gain de cauſe à Mr. *Crévier*, ſur ce point eſſentiel de la queſtion.

En même tems que Mr. *Crévier* entreprend la défenſe de Mr. *Rollin*, il croit devoir ſe juſtifier lui-même d'un reproche qu'on pourroit lui faire au ſujet de ce dixième Volume, où il traite à neuf la Guerre de *Mithridate*, quoiqu'on en ait déja donné le récit dans l'*Hiſtoire Ancienne*. Une des raiſons qu'il

qu'il allègue, pour juſtifier ſa conduite à cet égard, c'eſt qu'il n'a pas cru devoir *offrir au Public un bien dont il étoit déja en poſſeſſion, & qu'il s'eſt perſuadé que c'étoit ici un mérite de faire autrement, même en faiſant moins bien.* Joignez à cette raiſon, qu'on ne pouvoit exiger de Mr. *Rollin*, que les mêmes ſujets qu'il avoit déja mis en œuvre venant s'offrir encore ſur ſa route, il les traitât d'une façon nouvelle. Un même homme n'a ſouvent qu'une manière d'enviſager un objet; & ce ſeroit une fécondité ſtérile & digne ſeulement de l'Ecole, que de ſe piquer de faire deux Ouvrages tout différens ſur une même Hiſtoire. *Mais moi*, dit Mr. *Crévier*, *pour qui le ſujet eſt tout nouveau, je pourrois être accuſé de pareſſe, ſi j'aimois mieux le prendre tout fait, que de le travailler moi-même.* Tels ſont les principaux motifs qui l'ont porté à donner, dans ce nouveau Tome, le commencement de la Guerre de *Mithridate*, traité à ſa manière, & il promet d'en uſer de même par raport aux autres ſujets communs à l'*Hiſtoire Ancienne* & à l'*Hiſtoire Romaine.*

Sans chercher à flatter Mr. *Crévier*, on peut dire que ce Volume, dont il eſt l'Auteur, ne le cède abſolument en rien aux précédens; & quoique, par modeſtie, il ſouhaite *qu'on ne le compare point avec ſon Maitre*, je crois qu'on peut hardiment faire le parallèle de ce Cadet avec ſes Aînés, ſans qu'il perde rien du mérite qu'on lui reconnoit, lorſqu'on l'examine ſéparément. Quand un Diſciple a de grands talens, il ne les perd pas pour avoir

étudié ſous un habile Maitre, il ne fait que les augmenter, & il arrive même aſſez ſouvent qu'il le ſurpaſſe, lorſqu'il joint ſes acquêts à ce qu'il tire de ſon fonds & de ſon Domaine.

Ce dixième Tome eſt partagé, comme le précédent, en quatre Livres, qui ſont la *Suite* du XXXI, le XXXII, le XXXIII & le XXXIV. La *Suite* du XXXI contient divers evènemens remarquables arrivés depuis l'an de Rome 664, juſqu'à 666. On trouve dans le XXXII, prémierement l'Hiſtoire de l'origine, de l'enfance & des prémiers exploits de *Mithridate*; enſuite ſa prémière Guerre contre les Romains, juſqu'à la Paix que lui accorda Sylla; & enfin le retour de Sylla en Italie, qui tombe à l'an de Rome 668. Le XXXIII renferme ce qui s'eſt paſſé à Rome & dans l'Italie en l'abſence de *Sylla*; la Guerre du même *Sylla* contre la Faction de *Marius*; les Proſcriptions, la Dictature & la mort de *Sylla*. On y trouve encore la petite Guerre de *Murêna* contre *Mithridate*. Tous ces Faits ſont renfermés dans un eſpace de moins de neuf ans, ſavoir depuis l'an 666, juſqu'en 674. On expoſe dans le XXXIV les Guerres de *Lépidus*, de *Sertorius*, de *Spartacus*, & pluſieurs Faits détachés, parmi leſquels on rencontre quelques détails ſur *Cicéron* & ſur *Céſar*. Tout cela eſt contenu dans un eſpace de ſept ans, depuis l'an 674 juſqu'à l'an 681 inclûſivement.

Le Lecteur ne perdra pas ſon tems à la lecture de ces evènemens, dont la plupart ſont extrêmement intéreſſans. Cette Hiſtoire ne fut-

elle

elle qu'un Roman, on ne laisseroit pas de la lire toujours avec plaisir. Les Faits y sont si bien détaillés, & exposés dans un si beau jour, que l'esprit se laisse comme entrainer par l'agrément qu'il trouve à les parcourir. J'en raporterai quelques-uns, sans m'attacher à suivre le fil de l'Histoire, ce qui m'obligeroit d'entrer dans des détails dont un Extrait n'est pas susceptible.

Un de ces Faits, exposé d'une manière très propre à captiver l'attention, c'est la fuite de *Marius*, dont les avantures surprenantes pourroient seules fournir la matière d'un Roman des plus curieux. J'abrégerai, autant qu'il me sera possible, ce qu'en dit l'Auteur, afin de ménager un terrain, dont nous ne sommes pas toujours libres de disposer à notre gré.

Lorsque *Sylla* eut réformé le Gouvernement, relevé l'autorité du Sénat Romain, & abaissé celle du Peuple, il ne songea plus qu'à tirer vangeance de ceux qu'il regardoit comme ses plus mortels ennemis. Dans cette vue il assembla le Sénat, & proposa de déclarer ennemis publics les deux *Marius* Père & Fils, *Sulpicius*, & neuf autres Sénateurs leurs principaux partisans. Tout trembloit alors devant ce Consul; & il n'y eut que *Q. Scévola* l'Augure, Beau-père du jeune *Marius*, qui osa lui résister. Le Décret du Sénat fut conforme à la proposition de *Sylla*. Il portoit *que les coupables étoient déclarés ennemis publics, & qu'en conséquence il seroit permis à tous de leur courre sus, de les tuer, ou de les amener aux Consuls, & que leurs Biens seroient confisqués.*

D'abord *Sylla* dépêcha des Gens de guerre à la pourſuite de ceux qu'il venoit de faire condamner. *Sulpicius* ne tarda pas à tomber entre leurs mains, ayant été décélé par un de ſes Eſclaves. La tête de ce malheureux Tribun fut aportée à Rome, & miſe ſur la Tribune aux Harangues.

Pour ce qui eſt de *Marius*, voici comme il échapa à la pourſuite de ceux qui le cherchoient. Au ſortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnoient s'étant diſperſés, il ſe retira dans une maiſon de campagne qu'il avoit près de Lanuvium. De cette prémière retraite, où il ne put reſter longtems ſans être découvert, il ſe rendit à Oſtie; & là, ayant trouvé un Vaiſſeau qu'un de ſes Amis lui avoit fait tenir prêt, il y entra avec *Granius* ſon Beaupère. Bientôt le vent fraîchit, & la Mer étant devenue furieuſe, il fallut débarquer *Marius* avec toute ſa Compagnie. Ils ne ſavoient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Dans cette détreſſe, ils apperçurent des Bergers, qui, ayant reconnu *Marius*, l'avertirent de ſe ſauver promptement, parce qu'ils avoient vu peu auparavant des Cavaliers qui le cherchoient. Il quitta donc le grand-chemin, & s'enfonça dans un Bois épais, où il paſſa la nuit fort mal à ſon aiſe.

Tandis que *Marius* erroit avec ſa troupe fugitive ſur le bord de la Mer, ils apperçoivent une troupe de Cavaliers qui venoient à eux. Dans ce même moment, tournant les yeux vers la Mer, ils voient deux Vaiſſeaux marchands, ſeule reſſource pour eux dans une ſi

grande

grande extrémité. C'eſt à qui courra le plus vite vers la Mer. Ils ſe jettent à l'eau, & tâchent de gagner les deux Vaiſſeaux à la nage. *Granius*, avec quelques autres, arrive à l'un de ces Vaiſſeaux, & paſſe dans l'Ile d'Enarie (*a*). *Marius* étoit vieux & peſant; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux Eſclaves le portant au-deſſus de l'eau, atteignirent l'autre Vaiſſeau, dans lequel il fut reçu. Cependant les Cavaliers étoient arrivés ſur le bord, & crioient aux Matelots d'amener à terre, ou de jetter dehors *Marius*, & de s'en aller où ils voudroient. Les Maitres du Vaiſſeau, touchés des larmes de *Marius*, ne voulurent point le leur livrer. Cette généroſité ne fut pas de longue durée. La peur ſaiſit les Marchands, & s'étant approchés de terre, ils jettèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui propoſèrent de deſcendre, pour ſe repoſer un moment après tant de fatigues. *Marius*, qui ne ſe défioit de rien y conſentit. On le porte ſur le rivage, on le place dans un endroit où il y avoit de l'herbe. Mais pendant qu'il y étoit tranquile, & ne ſongeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçoit, il voit tout d'un coup lever l'anere, & le Vaiſſeau partir.

Marius, ſe voyant ſans ſecours, ſans défenſe, & abandonné de tout le monde, traverſa avec une fatigue incroiable des foſſes pleines d'eau, des terres bourbeuſes, & arriva enfin à la Cabane d'un pauvre Bucheron. Il

(*a*) *Iſebia.*

Il ſe jette à ſes pieds, & le conjure de ſauver un homme, qui, s'il échape au danger, peut le récompenſer au-delà de ſes eſpérances. Le Bucheron, pour le mieux cacher, le mène près d'un Marais, dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roſeaux & de joncs. *Marius* y étoit à peine, qu'il entendit des Cavaliers, qui menaçoient le Bucheron ſur ce qu'il recelolt un Ennemi public, condamné à mort par le Sénat. Comme il ne lui reſtoit plus de reſſource, il ſort de ſa retraite, ſe deshabille, & s'enfonce dans l'eau bourbeuſe de la mare. Ce ſale aſyle ne put le cacher. Ceux, qui le pourſuivoient, accoururent, & l'ayant tiré de l'eau, nud & tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au cou, & le trainent ſur le champ à Minturnes, où ils le livrent aux Magiſtrats.

L'infortuné priſonnier fut dépoſé à Minturnes dans la maiſon d'une femme, qui avoit de longue main des raiſons de ne pas l'aimer. On verra dans l'Ouvrage même de quoi il s'agiſſoit. Les Magiſtrats ayant délibéré ſur ce qu'ils devoient faire, il fut réſolu d'obéir aux ordres du Sénat. Heureuſement pour *Marius*, il ne ſe trouva pas un ſeul Citoyen qui voulût ſe charger de cette odieuſe exécution. Un Etranger, Gaulois ou Cimbre de naiſſance, fut envoyé pour le tuer, & entra dans ſa chambre l'épée à la main. Le lit, où repoſoit *Marius*, étoit placé dans un enfoncement fort ſombre. Du milieu de cette obſcurité il lança ſur le Barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu, & en même tems il lui cria d'une

voix

voix terrible : *Malheureux, tu ôses tuer Marius!* Ce fut un coup de tonnère pour le Soldat, qui s'enfuit sur le champ, jettant son épée à terre, & criant : *Je ne puis point tuer Marius.*

Les Minturnois, touchés & attendris par cet exemple d'humanité, se reprochèrent de s'être rendus coupables de cruauté & d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie. *Qu'il se sauve*, s'écrièrent-ils, *qu'il se sauve, & qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas! nous n'avons que trop de lieu de prier les Dieux de nous pardonner la faute involontaire que nous commettons, en renvoyant* Marius *hors de notre Ville, sans défense & sans secours.* En même tems, ils entrent en foule dans la maison où il étoit, ils l'environnent, & le conduisent à la Mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zèle, en portant au Vaisseau, qu'on lui destinoit, les provisions dont il avoit besoin. Dès que tout fut prêt, *Marius* s'embarqua sur un très petit Bâtiment, au milieu des vœux des Minturnois, qui levoient les mains au Ciel, & prioient les Dieux de prendre ce Grand-homme sous leur protection.

Voilà *Marius* échapé du plus grand danger qu'il eût couru depuis le commencement de sa fuite. De Minturnes il passa dans l'Ile d'Enarie, où il rejoignit *Granius*. Tous deux firent route vers l'Afrique; mais, comme ils manquoient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile du côté du Mont Eryx (*a*).

Notre

(*a*) *Monte di San Giuliano, ou di Trapani.*

Notre fugitif n'étoit pas encore à la fin de ſes infortunes. Le Queſteur de la Province tomba ſur ſes Gens, qui étoient deſcendus pour faire eau, en tua dix-huit, & penſa le prendre lui-même. *Marius* fut obligé de ſe rembarquer au plus vite, & il paſſa dans l'Ile de Méninge (*a*), où il apprit, pour la prémière fois des nouvelles de ſon Fils. Il ſçut que, s'étant ſauvé avec *Céthégus*, l'un des douze compris dans le Décret du Sénat, il s'étoit retiré auprès d'*Hiempſal*, qui regnoit dans une partie de la Numidie.

Marius étoit à peine débarqué, qu'il vit venir à lui un Officier du Préteur, qui lui dit d'un ton menaçant. *Le Préteur* Sextilius *vous défend de mettre le pied dans ſa Province. Si vous contrevenez à ſes ordres, il vous déclare qu'il eſt réſolu d'exécuter le Décret du Sénat, & de vous traiter en Ennemi public.* La ſurpriſe, l'indignation, la douleur ſaiſirent tellement *Marius*, qu'il demeura fort longtems ſans rien dire, regardant fixement celui qui étoit venu lui faire ce meſſage. Enfin, comme l'Officier le preſſoit, & lui demandoit quelle réponſe il rendroit au Préteur: *Va*, lui dit-il, *raporter à celui qui t'envoie, que tu as vu* Marius *fugitif aſſis au milieu des ruines de Carthage. Marius* ne ſe preſſa pas d'exécuter l'ordre du Préteur; & il étoit encore autour de Carthage, lorſqu'il recueillit ſon Fils, qui avoit été obligé de s'enfuir des Etats d'*Hiempſal*. Après cette heureuſe rencontre, ils s'embarquè-

(*a*) *Ile des Gerbes, ou de Zerbi.*

barquèrent tous deux dans une Barque de Pecheur, qui les mena dans l'Ile de Cercine (*a*). Ils étoient à peine en Mer, qu'ils virent des Cavaliers Numides envoyés par *Hiempſal* à la pourſuite du jeune *Marius*. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent, mais il fut le dernier. Ils paſſèrent le reſte de l'hiver aſſez tranquilement dans les Iles de la Mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

Telles ſont les avantures de la fuite de *Marius*, dont je ne donne ici que l'abrégé. On ne ſauroit diſconvenir que ce morceau ne ſoit très curieux & très capable d'intéreſſer toute ſorte de Lecteurs. Le merveilleux qui s'y trouve, frape d'autant plus, qu'on n'y remarque rien qui ſente la fable & la fiction. Quelques traits de cette nature relèvent infiniment le mérite d'une Hiſtoire, & la font gouter de ceux mêmes qui cherchent le moins à s'inſtruire.

Le retour de *Marius* à Rome y cauſa d'affreux deſordres. La ſuite de ſon Hiſtoire eſt remplie de ſcènes ſi tragiques, dont il fut lui-même l'Auteur, qu'on ne ſauroit la lire ſans horreur, & ſans regarder ce Conſul comme tout-à-fait indigne de porter le nom de Héros & de Grand-homme, que quelques Auteurs lui ont prodigué. Le ſang des Citoyens Romains, verſé inhumainement par ſes ordres, répand ſur ſes plus belles actions un nuage

(*a*) *Cercina.*

nuage qui les obſcurcit entierement. Le Lecteur en jugera par ce que je vai raporter, & dont on trouvera le détail vers la fin du trente-unième Livre de cette Hiſtoire.

Lorſque *Marius* eut appris que les conjonctures lui étoient favorables pour retourner en Italie, il repaſſa la Mer, & vint aborder à un Port de Toſcane, amenant avec lui quelques Troupes qu'il avoit raſſemblées. D'abord il envoya offrir ſes ſervices à *Cinna*, qui, ayant été chaſſé de Rome, parcouroit toutes les Villes d'Italie pour ſe faire des Partiſans. Il y a lieu de croire que *Cinna* fut écouté favorablement, puiſqu'il trouva hommes & argent en abondance, & qu'il eut même à ſes ordres juſqu'à trois cens Cohortes, ou trente Légions, formées des différens Peuples d'Italie. Comme *Cinna* avoit travaillé lui-même au rapel de *Marius*, il le reçut ſans nulle difficulté, le déclara Proconſul, & voulut même lui donner des Faiſceaux & des Licteurs.

La réſolution fut priſe, dans un Conſeil, d'aller droit à Rome, & d'attaquer cette Capitale. L'exemple en avoit été donné par *Sylla*, qui étoit alors en Grèce, & *Marius* ne ſe piquoit pas d'être plus délicat que ſon ennemi ſur l'amour & le reſpect dus à la Patrie. *Cinna* & lui comptoient réuſſir ſans peine. *Octavius* & *Mérula* avoient fortifié la Ville; mais ils n'avoient que peu de Troupes. Rome fut donc aſſiegée par quatre Armées. La prémière, qui avoit *Marius* pour Chef, ſe poſta au-deſſous de la Ville, du côté de la Mer; la ſeconde, commandée par *Sertorius*, alla camper

per au-dessus. *Cinna* & *Carbon* prirent leurs quartiers entre ceux de *Marius* & de *Sertorius*. Pour affamer la Ville, ils firent battre la campagne par leurs Partis. Ostie, à l'embouchure du Tibre, fut surprise par *Marius*, livrée au pillage & à la fureur du Soldat.

Rome étoit déja aux abois, lorsque *Pompéius Strabo* vint à son secours. Il livra, aux portes de la Ville, un Combat qui ne fut point décisif, & où deux frères, qui servoient dans les deux Armées ennemies s'étant rencontrés dans la mêlée, se battirent sans se connoître. Celui, qui étoit du côté de *Pompéius*, ayant tué l'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla jusqu'au desespoir. Après l'action, il fit dresser un bucher, sur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même, se perça de la même épée dont il l'avoit tué; &, ayant ordonné qu'on mît le feu, mêla ainsi ses cendres avec celles de son frère.

Afin d'opposer des forces capables de contrebalancer celles du Parti de *Marius*, les Consuls envoyèrent ordre à *Métellus Pius*, qui faisoit actuellement la guerre contre les Samnites, de traiter avec ces Peuples, & de leur offrir le droit de Bourgeoisie Romaine. *Marius* & *Cinna*, ayant été avertis de cette négociation, la traversèrent, & attirèrent les Samnites à leur parti. *Métellus* ne laissa pas de s'approcher de Rome, & de se joindre à l'Armée d'*Octavius*. Celle de *Pompéius* se dissipa bientôt après, & lui-même fut tué d'un coup de tonnère, après s'être attiré la haine publique par son avidité, son ambition effrénée, & surtout

tout par l'indifférence criminelle qu'il avoit témoignée pour les dangers qui menaçoient Rome. Dans le tems qu'on portoit ſon corps au bucher, la Populace ſe jetta ſur lui, lui fit mille outrages, & le traina dans les rues avec un croc. C'eſt d'un père ſi déteſté qu'étoit fils le Grand *Pompée*, qui fut chéri du Peuple Romain juſqu'à l'adoration.

Pour ne pas m'engager dans de trop longs détails, je paſſe tout-à-coup à la priſe de Rome par *Marius* & *Cinna*, afin de pouvoir donner au Lecteur une légère idée de la Scène tragique qui s'y paſſa. Cette Ville infortunée fut d'abord livrée à toutes les horreurs de la guerre. Un très grand nombre de Citoyens furent tués, les femmes deshonorées, les maiſons pillées. C'étoit avoir été ennemi de *Marius*, que d'être riche. Le Conſul *Octavius* ne fut pas témoin de ces maux. Il avoit été tué ſur le Janicule, avant même que les vainqueurs entraſſent dans la Ville. Sa tête fut portée à *Cinna*, & miſe enſuite ſur la Tribune aux Harangues. Les vainqueurs continuèrent de faire ainſi trophée de toutes les autres cruautés qu'ils exercèrent. Cette Tribune, lieu reſpectable, devint par-là un lieu patibulaire, où l'on expoſoit les têtes ſanglantes de tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illuſtre par les Dignités, les Talens, & les Vertus. Telle fut la deſtinée des deux frères *L.* & *C. Céſars*, dont le prémier avoit été Conſul, & le ſecond étoit celui qui avoit diſputé le Conſulat contre *Sylla*. Ce qu'il y eut encore de plus atroce dans la mort de *Lucius*, c'eſt que *Marius*,

rius, par une lâche barbarie, le fit tourmenter cruellement devant le Tombeau de ce miſérable Tribun *Q. Varius*, qui avoit cauſé tant de maux à l'Etat (*a*).

Les vainqueurs immolèrent à leur reſſentiment pluſieurs autres illuſtres perſonnages. *P. Craſſus*, ayant vu ſon fils aîné tué ſous ſes yeux, ſe perça lui-même de ſon épée, pour n'être point expoſé à des inſultes indignes de ſon courage & de ſa vertu. Le Tribun Militaire *Annius*, pour exécuter les ordres cruels de *Marius*, alla lui-même trancher la tête à l'Orateur *Marc-Antoine*, & la porta auſſitôt à ce barbare, qui reçut ce préſent avec une ſatisfaction égale avec laquelle il l'attendoit; il embraſſa le Tribun encore tout ſanglant, prit de ſes mains la tête d'*Antoine*, & ne craignit point de ſouiller la table, qui étoit regardée par les Anciens comme quelque choſe de ſacré, du ſang d'un ſi illuſtre Citoyen & d'un ſi grand Orateur. *Catulus*, qui avoit été Collègue de *Marius*, & avoit triomphé avec lui des Cimbres, s'enferma dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, & s'étouſa ainſi lui-même, pour éviter une mort plus ignominieuſe à laquelle l'impitoiable *Marius* venoit de le condamner. Quant à *Mérula*, il voulut rendre témoin de ſa

(*a*) Marius *iram ſuam nefarie diſtrinxit*, L. Cæſaris *Conſularis & Cenſorii nobiliſſimum corpus ignobili ſævitiâ truncando: & quidem apud ſeditioſiſſimi & abjectiſſimi hominis buſtum. Id enim malorum miſerrima tunc Reipublicæ decrat ut* Vario Cæſar *piaculum cederet.* Val. Max. X, 2.

ſa mort le Dieu même dont il étoit le Prêtre. S'étant mis au pied de l'Autel de *Jupiter*, il s'ouvrit les veines, enſorte que ſon ſang réjaillit juſques ſur la Statue de ce Dieu.

Joignez à toutes ces horreurs le carnage effroiable d'un très grand nombre de Citoyens. Un mot, un ſigne de tête de *Marius*, coutoit la vie à ceux qui ſe préſentoient devant lui. Un Sénateur l'ayant abordé, & n'ayant point reçu de réponſe à ſon compliment, fut maſſacré ſur le champ; & cela paſſa en règle. Tous ceux, qui venoient le ſaluer, à qui il ne rendoit pas le ſalut, étoient tués par les Eſclaves qui lui ſervoient de Garde. Ce carnage, accompagné du pillage des maiſons, & des plus criminelles violences, dura cinq jours & cinq nuits dans Rome, dont l'aſpect étoit devenu un objet d'horreur. Toute l'Italie ſe reſſentoit des fureurs de *Marius*. Les Grands-chemins & les Villes étoient remplies de ſes Satellites, qui ſuivoient à la piſte ceux qui s'étoient enfuis & ſe cachoient, & très peu échapèrent. Sur la fin de l'année *Cinna* & *Marius* ſe nommèrent eux-mêmes Conſuls, ſans aucune forme d'Aſſemblée ni d'élection; & le prémier jour de l'année ſuivante fut ſignalé par d'horribles cruautés. Le fils de *Marius* tua de ſa main un Tribun du Peuple, & en envoya la tête aux Conſuls. Deux Préteurs furent éxilés, & un Sénateur fut précipité, par ordre de *Marius*, du haut du Roc Tarpeien.

La mort arrêta enfin les fureurs de ce vieillard. Fatigué par des inſomnies continuelles, il s'aviſa d'un remède, qui ne convenoit guère

ni

ni à sa Dignité ni à son âge. Ce fut de se livrer aux excès de la table, & de passer les nuits à boire avec ses amis. Il s'échauffa bientôt le sang par ce régime. Attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de transport au Cerveau, il mourut le treize Janvier de l'an 666 de Rome, âgé de soixante & dix ans, après avoir été sept fois Consul. C'est au Lecteur à juger s'il doit être traité de Héros pour quelques victoires qu'il avoit remportées. L'héroïsme ne s'accorde guère avec les vices les plus nuisibles à la Société. Il est peint avec les couleurs qu'il mérite dans ce portrait qu'en fait notre Historien. *Il eut*, dit-il, *les vices des grands Scélérats : il fut sans foi, sans honneur, sans humanité; ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite; cruel comme une Bête féroce.* Voila d'affreux traits; mais *Marius* ne méritoit pas d'être traité autrement.

Le précis que je viens d'exposer d'une partie du trente-unième Livre de ce Volume, peut donner une idée assez juste de la manière dont Mr. *Crévier* continue son Histoire dans les Livres suivans. La guerre contre *Mithridate*, qui en fait le principal sujet, y est décrite avec l'exactitude la plus scrupuleuse; &, malgré le grand nombre de Faits qu'elle contient, tout y est exposé si clairement & avec tant d'ordre, que l'Auteur ne pouvoit guère former de meilleur plan pour l'exécution d'une entreprise, où l'on rencontre à chaque pas mille difficultés. Il ne suffit pas pour un Ouvrage de cette importance, de ramasser avec soin un nombre prodigieux de matériaux, dis-

persés

persés dans quantité d'Auteurs, il faut, outre cela, en faire un bon choix, les mettre chacun à leur place, éviter les répétitions, lier les Faits de telle manière qu'ils forment une agréable perspective, & les accompagner, lorsqu'il est besoin, de réfléxions sensées qui en fassent sentir toute l'importance. Tout cela se trouve réuni dans cette Histoire, qui est d'ailleurs recommandable par la pureté & l'élegance du Style de son Auteur.

De tous les Héros qu'il introduit sur la Scène, il n'y en a aucun dont il ne fasse connoitre & l'Histoire & la Vie, tantôt par des traits rassemblés par lui-même, tantôt en empruntant les expressions mêmes des grands Maitres qu'il a suivis pour guides. Vous trouverez, par exemple, dans le Livre trente-deuxième, un détail très circonstancié & très curieux de tout ce qui regarde les Ancêtres & la Noblesse de *Mithridate*; vous en trouverez sur son Enfance, sur ses Inclinations; &, en parcourant les exploits de ce fameux Guerrier, vous verrez que Mr. *Crévier* ne lui attribue presque rien, qui ne soit fondé sur les Faits mêmes, & que par conséquent le portrait qu'il en fait, est tiré d'après nature.

Veut-on voir un autre portrait non moins naturel, où l'on donne une idée du caractère & de la conduite du Grand *Pompée*? C'est celui que nous en a laissé un célèbre Historien, & que Mr. *Crévier* a cru devoir copier pour l'insérer dans son Ouvrage. Ces sortes de morceaux méritent toujours d'être recueillis avec soin, lorsque la solidité des pensées répond

répond à la beauté de l'expreſſion. Celui dont il s'agit ici, eſt de *Velleius*. „ *Pompée*, dit cet „ Auteur, étoit avide de puiſſance, mais il ne „ vouloit pas la ravir. Son deſir étoit qu'elle „ lui fût déférée volontairement. C'eſt pour- „ quoi, autant qu'il étoit grand Général dans „ la Guerre, autant ſe montroit-il Citoyen „ modeſte dans le Gouvernement intérieur de „ la République, ſi ce n'eſt lorſqu'il craignoit „ que quelqu'un ne ſe rendît ſon égal. En „ tout autre cas ſa conduite étoit toute louа- „ ble. Il étoit ami conſtant, & nullement im- „ placable ennemi; fidèle & ſincère dans les „ réconciliations, peu difficile s'il s'agiſſoit „ d'une ſatisfaction qui lui fût due; commu- „ nément modéré dans l'uſage de ſa puiſſan- „ ce; en un mot exemt preſque de tout vice, „ ſi ce n'en étoit un très grand de ne pouvoir „ ſouffrir que, dans une Ville libre & mai- „ treſſe de l'Univers, dont tous les Citoyens „ étoient égaux de droit, il s'en trouvât un „ ſeul qui lui diſputât le prémier rang (*a*).

Sur la fin du dernier Livre de ce Volume Mr. *Crévier* a raſſemblé certains *Faits détachés*,

(*a*) *Fuit* (Pompeius) *potentiæ quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus; Duxbello peritiſſimus, Civis in togâ, niſi ubi vereretur ne quem haberet parem, modeſtiſſimus: amicitiarum tenax; in ofenſis exorabilis, in reconciliandâ ſatisfactione facillimus; potentiâ ſuâ nunquam aut raro ad impotentiam uſus; penè omnium vitiorum expers, niſi numeraretur inter maxima, in Civitate liberâ dominâque Gentium, indignari, quum omnes Cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere.* Vell. II. 29.

chés, dont les principaux regardent *Cicéron* & *César*. C'eſt là qu'il nous apprend quel fut le motif qui porta *Cicéron* à fixer ſon domicile à Rome, & à ne plus s'éloigner de la préſence de ſes Concitoyens. Cette réſolution fut occaſionnée par une petite avanture que nous allons raporter, & ſur laquelle nous ferons quelques réflexions.

L'an 676 de Rome *Cicéron*, qui étoit alors âgé de 31 ans, fut nommé à la Queſture, que l'on regardoit comme le premier dégré des honneurs, ſous les Conſuls *Cn. Octavius* & *Curion*. Lui-même nous apprend que, dans cette nomination, il eut une des premières places. L'année ſuivante il exerça la Queſture en Sicile, ſous le Conſulat de *L. Octavius* & de *C. Cotta*. La Sicile avoit deux Queſteurs; dont l'un réſidoit à Syracuſe, & l'autre à Lilybée. Ce fut ce dernier département qui échut à *Cicéron*. La maniére dont il s'y conduiſit lui attira beaucoup de louanges & d'aplaudiſſemens. Voici ce qu'il nous en apprend lui-même. „ Pendant ma Queſture de Sici„ le, *dit-il*, j'envoyai à Rome une grande „ quantité de Blé; je mériai, par ma con„ duite, que les Négocians ſe louaſſent de „ ma juſtice & de la facilité de mes Mœurs; „ les Citoyens, de la nobleſſe de mes procé„ dés; les Alliés, de mon déſintéreſſement; „ tous enfin me rendirent témoignage d'une „ exactitude parfaite à remplir toutes les par„ ties de mon devoir (*a*) ".

Per-

(*a*) *Frumenti in ſummâ caritate maximum numerum mi-*

Perſonne n'ignore que *Cicéron* étoit un peu vain, il s'aimoit beaucoup, & il étoit bien aiſe qu'on eût bonne opinion de ſon mérite & de ſes belles qualités. Cela eſt aſſez naturel, & il n'y a guère d'hommes qui ne ſoient marqués à ce coin-là. Peut-être en avoit-il une doſe un peu forte, & peut-être auſſi que ſans cette doſe il n'eût pas aſpiré à devenir le plus grand Orateur de ſon ſiècle. Pour faire de grandes choſes, pour devenir Grand-homme, il faut s'aimer beaucoup, il faut aimer la gloire & la diſtinction, & il faut auſſi ſavoir ce que l'on eſt, ſentir ſes forces, connoître ſes talens, & ce à quoi on eſt propre. Sans ce ſentiment interne, & une grande ardeur de ſurpaſſer les égaux, on ne fait d'ordinaire que ramper, quelques belles qualités qu'on ait d'ailleurs. On me pardonnera bien cette petite réflexion, qui juſtifie un peu *Cicéron* d'un reproche qu'on lui fait aſſez généralement, ſans conſidérer que ce qu'on regarde en lui comme un défaut, eſt juſtement ce qui l'a fait devenir le plus fameux Orateur, le plus grand Philoſophe & un des plus Grands-hommes de ſon ſiècle. Voici maintenant la petite avanture en queſtion.

Cicéron étoit ſi plein de l'honneur qu'il croyoit lui être dû pour ſa Dignité de Queſteur, que, partant de Sicile pour retourner en Italie, il croyoit qu'on ne parloit d'autre choſe à Rome,

miſeram. Negotiatoribus comis, Mercatoribus juſtus, Municipibus liberalis, Sociis abſtinens, omnibus eram viſus in omni officio diligentiſſimus. Cic. pro Plancio, n. 64.

Rome, & qu'on y étoit tout occupé du bruit de ſes grands exploits. Il fut bien ſurpris, lorſqu'en paſſant par Pouzzole, dans la ſaiſon où on y prenoit les Eaux, la prémière perſonne qu'il rencontra, lui demanda quand il étoit parti de Rome, & ce qu'il y avoit de nouveau à la Ville. *Je ne viens point de Rome*, répondit-il d'un air aſſez fâché, *mais de Province. Il eſt vrai*, lui dit celui qui l'avoit interrogé, *c'eſt d'Afrique, je penſe. Cicéron* ſe trouva encore plus piqué, & repliqua vivement qu'il avoit eu la Sicile pour Province, & non pas l'Afrique. Alors un tiers ſe mêla dans la converſation, &, reprochant au prémier qu'il n'étoit point au fait des choſes : *Eh ! ne ſavez-vous pas*, lui dit-il, *que Cicéron a été Queſteur à Syracuſe* ? A cette dernière attaque, *Cicéron* prit ſon parti en galant-homme ; &, renonçant à la fantaiſie de vouloir être regardé comme un perſonnage important, il ſe confondit dans la foule, & voulut bien paſſer pour être venu à Pouzzole prendre les Eaux avec les autres (*a*).

Cette avanture, toute petite qu'elle eſt, lui fit faire de ſérieuſes réfléxions. Je les raporterai ici, parce qu'en une infinité de rencontres elles peuvent guider ceux qui cherchent à faire valoir leurs talens, & à parvenir aux grandeurs & aux dignités. Il conçut dès lors, comme il nous l'apprend lui-même, que le Peuple Romain étoit peu ſenſible à ce qui ne frapoit que ſes

(*a*) *Deſiti ſtomachari, & me unum ex iis feci qui ad Aquas veniſſent.* Cic. pro Planc. n. 65.

ſes oreilles, & que c'étoit ſur ſes yeux qu'il falloit agir. De ce moment il fit ſon plan de ſe fixer dans la Ville, de ſe rendre aſſidu ſous les yeux de ſes Concitoyens, de faire de la Place publique comme ſon domicile: &, fondant ſur ſon éloquence toutes les eſpérances de ſa fortune, non-ſeulement il travailla à ſe faire un grand nom par de fréquentes & brillantes Plaidoiries, mais il ſe livra tellement aux beſoins de tous ceux qui recherchoient ſon appui, qu'à toute heure du jour & de la nuit il étoit acceſſible, & que jamais perſonne ne trouva ſa porte fermée (*a*).

Ces réfléxions de *Cicéron* m'en feront auſſi faire une, qui ne ſera que pour les Philoſophes. Elle roulera ſur la remarque judicieuſe de ce grand Orateur, *que le Peuple Romain étoit moins ſenſible à ce qui frapoit ſes oreilles, qu'à ce qui agiſſoit ſur ſes yeux.* Ce phénomène a plus d'étendu que *Cicéron* ne lui en donne ici; il regarde tous les hommes. On peut établir comme une règle aſſez généralement vraie, que les objets qui agiſſent ſur la Vue, font ſur l'Ame une impreſſion beaucoup plus forte, que ceux qui frapent l'Ouie & les autres Sens. Cette impreſſion eſt même plus durable, & l'Ame ſe la rapelle bien plus fréquemment & plus

(*a*) *Poſteaquam ſenſi Populum Romanum ores hebetiores, oculos acres atque acutos, habere, deſiti quid de me audituri eſſent homines cogitare; feci ut poſtea quotidie me præſentem viderent: habitavi in oculis, preſſi Forum: neminem à congreſſu meo, neque Janitor meus, neque ſomnus abſterruit.* Idem, ibid. n. 66.

plus facilement. Il arrive bien rarement que, dans les Rêves, on soit charmé par l'Odorat, par le Gout, ou par le Tact, à moins que, par raport à ce dernier Sens, il n'ait été joint par celui de la Vue.

Quelle est la cause de cette prérogative de la Vue? Viendroit-elle de ce que son Organe est beaucoup plus nerveux, plus voisin du Cerveau (*a*), qu'il abonde davantage en esprits animaux, ou qu'il agit plus directement sur ce qu'on nomme le *Sensorium commune*, qui est, dit-on, l'endroit où l'Ame se tient toujours en sentinelle pour veiller sur les mouvemens que lui donnent, souvent malgré elle, les petites cordes nerveuses dont elle n'est pas moins l'esclave & le jouet, que la plus légère Girouette l'est du Vent qui l'emporte & la fait tourner à son gré? Mais, en supposant la réalité de ces causes, ou de quelques-unes d'entre elles, on fera encore cette autre question: Pourquoi les idées que reçoit l'Ame par le chemin le plus court, par un plus grand nombre de fibres nerveuses, ou à l'aide d'une plus grande quantité d'esprits animaux, font-elles sur elle plus d'impression que toutes les autres?

Un Philosophe-Naturaliste prétend (*b*) que, comme les esprits animaux ont une étroite analogie avec la lumière, les objets qui agissent par son moyen sur l'Organe de la Vue doivent être aussi les plus sensibles, & y produire des

(*a*) Voyez sur cela *Le Cat* dans son *Traité des Sens*, pag. 79.

(*b*) *Bourguet* dans ses *Lettres Philosophiques*.

des effets plus prompts & plus vifs. Pour adopter le sentiment de ce Philosophe, il auroit dû nous démontrer qu'il y a réellement une étroite analogie entre les esprits animaux & la Lumière. C'est une chose qu'il suppose sans le moindre fondement, sans en donner aucune preuve, parce qu'il ne pouvoit effectivement en donner. Le Héros des Philosophes modernes (*a*) nous a appris, il est vrai, ce que c'est que la Lumière, il nous en a du moins donné une espèce d'anatomie; mais quant aux esprits animaux, bien loin d'en connoître la nature, on n'a pu jusqu'à présent les appercevoir, il y a même des Philosophes qui nient leur existance, & ceux qui les admettent, n'osent presque en parler que par conjecture. Ce n'est qu'en tremblant, & à la faveur d'un *peut-être*, qu'un fameux Médecin, & en même tems grand Philosophe, a osé avancer que si ces esprits ont de l'analogie avec quelque autre corps connu, c'est sur-tout avec de l'*eau très subtile*, quoiqu'il reconnoisse d'ailleurs qu'ils tirent leur origine d'une matière bien différente (*b*).

Je crois donc que pour répondre pertinemment à la question proposée, il faut attendre que nous connoissions, non seulement la nature de l'Ame même, mais encore la manière dont elle agit sur le corps, & celle dont le corps

(*a*) *Newton.*

(*b*) *Quare aqua subtilissima forte spiritus bi maxime conveniunt . . . . . liket tamen ex alia materie productos mutatio liquoris in quo incubata docuit.* Boerhaave, *Inst. Med.* §. *n.* 277.

corps agit ſur elle. Suivant toutes les apparences nous attendrons encore longtems ; mais qu'importe ? ne vaut-il pas mieux attendre, lorſqu'on ne court aucun risque, que de bâtir de vaines Hypothèſes, qui jettent toujours ſurement dans l'erreur, lorſqu'elles ne ſont point fondées ſur la nature des choſes. Un Philoſophe à Syſtêmes ne mérite que le nom de *Romancier*.

ARTICLE IV.

INSTITUTIONS MILITAIRES *de* VEGECE. Un Volume 8, de 176 *pages*, ſans la *Préface* & la *Table* des *Chapitres*, qui en contiennent 32. A *Amſterdam* chez *J. Wetſtein*, 1744.

UN Auteur, qui ſeroit aſſez téméraire pour enſeigner à voler adroitement ſon prochain, à ſéduire la Jeuneſſe, ou à commettre des crimes qui troubleroient le repos de la Société, paſſeroit, & avec raiſon, pour un ſcélérat, & un très mauvais Citoyen. Cependant on ne trouve point à redire qu'on enſeigne publiquement la manière de faire la Guerre, ou la *Science Militaire*, quoique cette Science ne ſoit réellement autre choſe que l'*Art de tuer les Hommes avec adreſſe*. D'où cela vient-il ?

Pour décider cette queſtion, je crois qu'on doit conſidérer, que l'Homme étant porté, par un panchant naturel, à ſe procurer tout l'avantage qu'il lui eſt poſſible, aux dépends

mêmes

mêmes de ſon Voiſin, il eſt comme impoſſible, qu'il n'en réſulte en une infinité de cas, des diviſions, des querelles, & enfin une Guerre ouverte, ſi celui qui ſe croit leſé, veut uſer de repréſailles, & repouſſer la force par la force. L'Amour-propre, l'Amour de ſoi-même & de ſon bien-être, eſt donc la prémière ſource de toute diviſion parmi les Hommes. Ce Principe paroit inconteſtable. Pour empêcher les deſordres qui troubleroient à chaque inſtant la Société, les ſages Légiſlateurs ont d'abord cherché à réprimer ce panchant naturel, en établiſſant des Loix ſévères qui retiennent chaque Citoyen dans de juſtes bornes, & l'obligent de regler ſes paſſions ſur l'Equité & la Juſtice. Mais, à l'égard des Souverains, qui font ſouvent eux-mêmes les Loix, & qui ſe croyant au-deſſus d'elles, les enfreignent impunément, il n'y a guère qu'une Force majeure qui puiſſe oppoſer une digue au torrent de leurs Paſſions. Dès que le motif de l'intérêt l'emporte une fois ſur celui de la Religion & de l'équité, ou il faut que celui qui eſt attaqué, ſubiſſe le joug de l'Agreſſeur, ou, s'il ſe croit en état de faire réſiſtance & qu'il ne veuille rien ceder à ſon Ennemi, la Guerre devient dès ce moment inévitable, & il faut alors que le différend ſe vuide par les armes.

Il y aura donc toujours des Guerres, tandis qu'il y aura des Princes ambitieux, qui chercheront à s'agrandir aux dépends de leurs Voiſins. Comme la ſource de ces Guerres réſide effectivement dans le panchant naturel

qu'ont tous les Hommes à dominer, c'eſt une chimère de prétendre qu'on puiſſe jamais établir une Paix générale, à moins que de réformer toute la Nature humaine, & faire que chaque Individu ſoit transformé en un autre Etre. Otez à l'Homme ſon Amour-propre, le panchant qu'il a de tout raporter à lui-même, vous lui raviſſez ce qui conſtitue une partie de ſa nature, & vous en faites un Etre biſare, à qui tout deviendra indifférent.

La Guerre étant donc un mal néceſſaire, il réſulte de cette néceſſité celle de la faire *avec art*, ſoit pour attaquer, ou pour ſe défendre contre l'Oppreſſeur. Dès que vous poſez la néceſſité de ſe battre, vous poſez celle de remporter l'avantage; &, dès que vous poſez celle-ci, vous poſez celle de chercher les moiens de réuſſir. Puiſqu'il faut que l'un des deux Combattans ſubiſſe le joug, il eſt naturel, il eſt même du devoir de chacun d'eux de chercher à vaincre ſon Ennemi, ſoit par la force, par la ruſe, ou par quelque autre voie que ce ſoit.

Voila donc la *Science Militaire*, ou l'*Art de tuer les Hommes avec adreſſe*, devenu un Art néceſſaire, un Art qu'il eſt permis & qu'on doit même enſeigner, ſi l'on veut conſerver ſon Bien, ſa Liberté, & oppoſer des digues aux injuſtes prétenſions d'un puiſſant Voiſin. Otez l'uſage des armes à toute une Nation, qu'il n'y ait perſonne chez elle qui entende l'Art de faire la guerre, & vous verrez qu'elle deviendra bientôt la proie de quelque Voiſin qui aura ſur elle l'avantage de manier les armes.

Ces

Ces Principes posés, & devenus incontestables par la constitution même du Genre-humain, il ne faut pas demander si un Ouvage, tel que celui que nous venons d'annoncer, peut être de quelque usage à la Société (*a*), & on seroit d'autant moins fondé à faire cette demande, que la crise où se trouve aujourdhui la plus grande partie de l'Europe, demande que chaque Nation se tienne sur ses gardes, soit pour conserver la Paix & les Prérogatives dont on est en possession, soit pour terminer avec avantage une Guerre où l'on est actuellement engagé.

Ainsi, en supposant que les *Institutions Militaires de Végèce* soient un Ouvrage d'un mérite

(*a*) On fera, peut-être, cette objection. L. fait la guerre à G, & fait la guerre à L. Sur ces entrefaites L. trouve un Secret qui lui apprend la manière de remporter de l'avantage; mais, au lieu de garder ce secret pour lui seul, il le communique à G son Ennemi, qui en profite aussi contre lui. Ainsi ce secret devient inutile à L, puisqu'en le faisant connoître à G, il lui fait part du même degré de supériorité qu'il auroit eu sur lui en cachant son secret. C'est le cas, dira-t-on, des Ouvrages qui enseignent l'*Art de faire la Guerre*. Ces Ouvrages ne paroissent pas plutôt dans un Païs, qu'ils passent dans tous les Païs voisins. Les imprime-t-on dans le Royaume de L, on les envoie dans le Royaume de G, & réciproquement. Quest-il donc besoin d'augmenter les progrès d'une Science, nuisible & dangereuse par elle-même, lorsqu'elle ne sauroit contribuer à l'avantage d'aucun des deux Champions? Si L. sait bien *pointer*, quelle supériorité a-t-il sur G qui ne sait pas moins bien *pointer* que lui. Ne vaudroit-il peut-être pas mieux que l'un & l'autre ignorassent l'*Art de pointer*? Je laisse cette objection à résoudre au Lecteur.

rite reconnu, en ſuppoſant qu'elles renferment d'excellens préceptes que l'on puiſſe encore mettre aujourdhui en pratique, nous aurons tout ce qu'il faut pour prouver leur utilité, & les rendre par conſéquent recommandables au Public. On ne doit pas s'en raporter ſur cela au témoignage ſeul de ſon Traducteur, il pourroit être ſuſpect; nous le citerons cependant, ne fût-ce que pour apprendre au Lecteur ce qu'il en penſe lui-même. „ Si je vou-„ lois, *dit-il* (*a*), en parler en Traducteur, „ c'eſt-à-dire, en faire l'éloge, il me ſeroit „ aiſé d'accabler mes Lecteurs du nom ſeul „ de tous ceux qui lui ont donné des louan-„ ges, ou qui ont fait valoir ſon autorité. Au-„ cun Auteur n'a parlé de la Milice ancienne, „ ſans le citer; beaucoup l'ont fait, en parlant „ de la Guerre en général".

Mais voici un Juge, au témoignage duquel on peut bien s'en raporter, pour aprécier le mérite de l'Ouvrage. Je veux parler du célèbre *Montécuculli*, le digne émule du Maréchal de *Turenne*. Ce Héros ne s'eſt fait nul ſcrupule d'adopter, dans ſes principes de l'Art de la Guerre, un grand nombre de Maximes de *Végèce*; & cet éloge tacite n'eſt pas moins glorieux pour lui, que d'être mis à côté de *Scipion* & de *Sempronius*. „ On ne peut prudem-„ ment, dit *Montécuculli* (*b*), hazarder une „ Bataille avec des Troupes qui ne ſont, ni „ diſciplinées, ni aguerries. Et qui ſeroit aſ-„ ſez

(*a*) Préface, pag. XVII.

(*b*) Liv. II, Chap. II.

„ fez fou pour le faire. Ce ne ſera, ni *Scipion* (*a*), ni *Sempronius*, ni *Végèce* ".

Joignons à cette autorité reſpectable, celle du Chevalier de *Folard*, à qui l'Art de la Guerre doit infiniment. L'idée qu'il donne de l'Ouvrage de *Végèce* eſt magnifique. C'eſt un éloge auquel on ne ſauroit rien ajouter. „ Si „ nous liſons *Végèce*, *dit ce Chevalier*, avec „ toute l'attention qu'il mérite, nous trouve„ rons que ſon Ouvrage eſt tout pris de *Tite„ Live*, qu'il a réduit en principes & en mé„ thode, autant que le plan qu'il s'étoit pro„ poſé le pouvoit permettre, ce qui n'eſt pas „ un petit travail. Il s'eſt tellement reſſerré, „ dans ſon quatrième Livre, quoiqu'il le ſoit „ trop dans les autres, qu'il écarte une infini„ té de choſes à l'égard de l'Attaque & de la „ Défenſe des Places, dont il donne à peine „ une idée; comme s'il n'avoit écrit que pour „ ceux de ſon tems, & que ſon Ouvrage ne „ dût pas paſſer au loin dans la Poſtérité. Ce„ pendant cette Poſtérité, qui s'en fait tant „ accroire, n'a rien de mieux à lire ni à faire, „ que de le ſuivre dans ſes préceptes. Je ne „ vois rien de plus inſtructif, cela va juſqu'au „ merveilleux dans ſes trois prémiers Livres.

Cet éloge eſt ſi magnifique, & exprimé en des termes ſi énergiques, que tout ce qu'on pourroit y ajouter d'ailleurs, deviendroit ſuperflu. Deux ou trois témoignages bien choiſis ſont plus que ſuffiſans, lorſqu'on peut les oppoſer à une infinité d'autres. Ce qui augmente encore

(*a*) Il s'agit ici de *Scipion l'Emilien*.

encore le prix de l'Ouvrage, c'eſt le plan que ſon Auteur a ſuivi, plan méthodique, & qui donne d'abord une idée claire & diſtincte des matières qu'il embraſſe. Le premier Livre roule ſur les Levées & les Exercices des nouveaux Soldats. Le ſecond traite de la Légion, de ſon ordonnance, de ſes différens genres de Soldats, de leurs Armes, de leurs fonctions, &c. On trouve dans le troiſième ce qui concerne les grandes Opérations de la Guerre, & ſur-tout la Tactique. Le quatrième regarde l'attaque & la défenſe des Places. La Marine fait le ſujet du cinquième & dernier Livre.

Nous venons d'expoſer le beau côté, tournons maintenant la Médaille. *Végèce* ſi eſtimé, ſi loué par les meilleurs Juges, n'eſt pas ſans défauts, mais ces défauts ne regardent pas le fonds de l'Ouvrage, dont le mérite reſte à l'abri de la plus ſévère critique. On reproche à cet Auteur une certaine ſéchereſſe & obſcurité, qu'on ne ſauroit guère éviter, lorſqu'on veut être court: *Brevis eſſe volo, obſcurus fio.* On l'accuſe de confondre ſouvent les tems & les uſages militaires, en n'obſervant pas aſſez les différentes époques de la Milice. Par les *Anciens*, il entend quelquefois les Romains dans leurs commencemens, tantôt la République floriſſante, & ſouvent des tems peu antérieurs à ſon ſiècle. Quelques-uns ont dit qu'il court quelquefois après des fleurs de Rhétorique, & que ſa diction eſt au-deſſus de la barbarie de ſon ſiècle; mais le Traducteur, qui ne cherche certainement point à le flatter, prétend qu'en y regardant de plus près, on s'aperçoit

soit qu'*il est élégant où il devroit être exact*. Tout concis qu'il est, il ne laisse pas d'user de fréquentes répétitions, sur-tout lorsqu'il expose les Maximes sur la nécessité des Exercices Militaires. Heureusement pour lui, on convient que ces Maximes sont la base de la réforme qu'il proposoit, & que par conséquent on peut bien l'excuser d'avoir tâché de les inculquer à force d'importunité.

Tous ces défauts, & d'autres encore, doivent faire juger combien il étoit difficile de bien traduire cet Ouvrage, & de le faire paroître avec des agrémens dont il ne paroissoit presque pas susceptible. Pour y réussir, il a fallu prendre des libertés, mais des libertés permises, & qui ne donnassent pas lieu au reproche d'infidélité. On jugera de ces libertés par les Remarques qu'on a faites sur la Traduction, & qu'on a renvoyées à la fin de l'Ouvrage. Il n'y a qu'une seule chose dont le Traducteur a cru devoir rendre compte, & il suffit de l'exposer pour le justifier, & même pour lui en savoir bon gré. *Végèce* Latin contient 125 Chapitres, mais la plupart mal intitulés, & si courts qu'ils n'en méritent pas le nom. Il n'est pas moins fatigant de s'arrêter à tout moment, que de ne se reposer jamais. Le Traducteur a jugé à propos de réduire tous ces petits Chapitres à 17 d'une étendue convenable. Comme il n'y a, ni transposition, ni retranchement, ce n'est proprement, comme il le remarque fort bien, qu'une réunion de parties séparées mal-à-propos, & il se flatte qu'on les approuvera.

Il est assez rare d'entreprendre la Traduction d'un

d'un Ouvrage, ſans conſulter auparavant celles qui en ont été faites auparavant, ſoit pour en profiter, ou pour les critiquer. Il a paru deux Traductions Françoiſes de *Végèce*, la première en 1536, la ſeconde en 1616, toutes deux *in folio*. Notre Traducteur n'en a tiré aucun ſecours, puiſqu'il n'a pu les avoir, après s'être donné bien de la peine pour les trouver. A ce défaut, il a conſulté l'ample Commentaire de *Stéwéchius*, mais il n'y a trouvé qu'une érudition immenſe dont il n'avoit pas beſoin, & beaucoup d'adreſſe à éluder toutes les difficultés. Le Public n'eſt que trop ſouvent la dupe des Grammairiens. Conſulte-t-on leurs Ouvrages, on n'y trouve preſque jamais ce qu'on y cherche, & on y trouve ce qu'on n'y cherche pas. Leur mémoire prend ſi bien le deſſus, qu'elle impoſe ſilence à leur jugement.

On ne lit guère Auteur, ſans être curieux de ſavoir qui il eſt, comme ſi on devoit juger du mérite de ſon Ouvrage par celui de ſa perſonne, ou par le rang qu'il tient dans le monde. On ſait peu de choſes de la perſonne de *Végèce*, & le Traducteur n'en connoit d'autres Mémoires que les inſcriptions de ſon Livre, où il eſt appellé *Homme illuſtre*. Pluſieurs Manuſcrits lui donnent la qualité de *Comte*; & *Raphaël* de *Volterre* le fait *Comte de Conſtantinople*; mais le Traducteur avoue ingénuement qu'il ignore ſur quel titre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Végèce* a dédié ſon Ouvrage à un Empereur d'Occident, & qu'il ne nomme jamais Conſtantinople. Il eſt plus intéreſſant de ſavoir ſous lequel des trois *Valentiniens* il a vécu.

vécu. Le Traducteur prétend que ce n'eſt ni ſous le prémier, ni ſous le troiſième, & les preuves qu'il en donne, paroiſſent très bien fondées. Ainſi, *Valentinien Second*, ſurnommé le *Jeune*, déclaré *Auguſte* en 375, & aſſaſſiné dans les Gaules en 392, à l'âge d'environ 20 ans, eſt le même Prince à qui *Végèce* a dédié ſes *Inſtitutions Militaires*.

A l'aide de tout ce que je viens de dire, on peut ſe former une idée générale & aſſez nette de l'Ouvrage & de la Traduction; mais pour faire connoître l'un & l'autre encore plus particulierement, j'en extrairai ce qui me paroitra le plus digne de remarque, & ſur quoi on pourra mieux juger du reſte.

Végèce examine, dès le commencement de ſon prémier Livre, cette belle queſtion qui regarde les Milices: *De qui doit-on attendre un meilleur ſervice, ou du Soldat levé dans la Campagne, ou de celui qu'on prend dans la Ville?* Il paroit qu'il donne entierement la préférence aux Milices de la Campagne. „ Je ne crois „ pas, *dit-il*, qu'on ait jamais pu douter que „ les gens de la Campagne ne ſoient les plus „ propres à porter les armes: ils ſont déja faits „ aux injures de l'air, & nourris dans la peine: ils ſavent ſuporter les ardeurs du Soleil, ne connoiſſent ni l'uſage des Bains, ni „ les délices de la Ville. Dans la ſimplicité „ de Mœurs, qu'ils ont conſervée, tout eſt „ preſque ſuperflu pour eux; endurcis aux travaux les plus pénibles, ils ſont dans l'habitude de manier le Fèr, de creuſer les Foſſés, & de porter des fardeaux".

Vous voyez que, ſans faire juſtement le parallèle des Milices de la Campagne avec celles de la Ville, il donne aſſez à entendre qu'un Soldat levé dans la Ville eſt bien moins propre à ſuporter les travaux de la Guerre, que celui qu'on a levé dans la Campagne. Mais il y a des cas où la néceſſité oblige de prendre des Soldats dans les Villes. „ Alors, dit *Végéce*, dès qu'ils ſont enrolés, il faut les accoutumer à travailler aux Camps, à marcher en troupe, à ſe contenter d'une nourriture frugale & groſſière, à porter des fardeaux, à ne point craindre le Soleil ni la pouſſière, à paſſer les nuits, tantôt ſous des Tentes, tantôt à découvert. Après cette préparation, on leur montrera le maniment des armes; &, ſi l'on prévoit qu'on puiſſe en avoir beſoin pour une longue expédition, il faudra les tenir le plus de tems qu'on pourra dans des Camps, où, éloignés des débauches de la Ville, a fin de ſe former le corps par cette vie militaire, & prendre l'eſprit du métier ".

Il ne diſconvient pas que, dans les premiers tems de la République, c'étoit toujours à Rome que ſe levoient les Armées; mais on ne pouvoit pas s'amollir dans une Ville, où l'on ne connoiſſoit ni luxe, ni plaiſirs. Le Guerrier & le Laboureur étoient alors le même homme, qui ne faiſoit que changer, dans l'occaſion, ſes Outils contre des Armes. Cette préférence qu'il donne, à tous égards, à la Milice de la Campagne, le porte à établir ce principe: *Que les Armées doivent être principalement*

ment recrutées de Gens de la Campagne, & qu'on doit plus compter ſur leur courage. En effet, ajoute-t-il, *ceux qui ont moins goûté des douceurs de la vie, ont moins ſujet de craindre la mort.*

Qu'il me ſoit permis de faire ſur tout cela quelques courtes réfléxions. Si l'on y prend bien garde, tout l'avantage que donne *Végèce* au Soldat levé dans la Campagne, c'eſt d'être plus fort, plus robuſte, plus en état de ſuporter les travaux de la Guerre, que celui qu'on lève dans la Ville. Je conviens avec lui, que les Levées de la Campagne ont cet avantage, & je ne nie pas même que cela ne leur donne une grande ſupériorité ſur celles des Villes. Mais les Soldats, qu'on tire des Villes, n'ont-ils pas auſſi des avantages que poſſèdent rarement les Milices de la Campagne? Ils ont le corps plus ſouple, plus agile, plus diſpos; &, par conſéquent, dans tous les cas où il faut être alerte & expéditif, ils l'emporteront toujours ſur le Laboureur & le Païſan, dont les mouvemens ſont plus lents & moins vifs. Un Soldat de la Ville fera mieux & plus vite ſes évolutions, que celui de la Campagne; il tirera cinq coups de fuſil, & peut-être davantage, lorſque le Païſan n'en tirera que quatre; s'il a moins de force pour porter les armes, il les maniera mieux, & s'en ſervira avec plus de dexterité; il pointera mieux, & d'une manière plus dégagée; il ſera plus propre pour un coup de main & pour toutes les expéditions dont la réuſſite dépend plus de l'adreſſe que de la force. Joignez à cela que le Soldat levé dans la

Ville, ayant l'eſprit plus vif & plus délié, apprendra bien plus vite & plus facilement l'Art de la Guerre, qu'un Lourdaut de Village, dont l'eſprit répond ſouvent à la groſſiereté de ſes Organes. Le Païſan eſt bon pour pouſſer une Tranchée à la ſape, pour faire des jettées de facines, & pour tout ce qui demande de la force.

Concluons donc que, s'il y a des cas où les Milices de la Campagne l'emportent ſur celles des Villes, il y en a auſſi où ces dernières doivent être préférées. Le principe établi par *Végèce* étoit autrefois moins ſujet aux exceptions qu'aujourdhui. La raiſon en eſt, qu'on comptoit alors beaucoup plus ſur la force du corps qu'on ne fait à préſent, depuis qu'on a trouvé l'uſage des armes à feu.

C'eſt encore dans ce même Livre que notre Auteur examine, *s'il eſt plus avantageux de pointer que de ſabrer*. Il prétend que ceux, qui ont apris l'Art de pointer, ont un grand avantage ſur ceux qui ne ſavent que ſabrer. Voici la raiſon qu'il en donne. „ Avec quelque force qu'un coup de tranchant ſoit appuié, il „ tue rarement, parce que les Armes défenſives & les Os l'empêchent de pénétrer; tandis que la pointe enfoncée ſeulement de deux „ doigts, fait ſouvent une bleſſure mortelle. „ D'ailleurs il n'eſt pas poſſible de porter un „ coup de Sabre, ſans découvrir le bras & le „ côté droit; au-lieu qu'on peut pointer, ſans „ donner de jour à ſon Ennemi, & le percer „ avant qu'il voie venir l'Epée ". Les Romains apprenoient principalement à pointer, &

Végèce

Végèce prétend qu'ils ont non ſeulement battu aiſément leurs Ennemis, qui ne faiſoient que ſabrer, mais qu'ils les ont même mépriſés. Les choſes ont encore changé à cet égard, depuis *Végèce*. Aujourdhui on ne porte preſque plus d'*Armes défenſives*, qui mettent le Fantaſſin ou le Cavalier à l'abri d'un coup de Sabre.

Une Maxime qui doit avoir lieu en tout tems, parce que la Nature humaine reſte toujours la même, c'eſt qu'on ne ſauroit jamais prendre trop de précautions pour conſerver la ſanté du Soldat. *Envain*, dit l'Auteur, *on aura de bonnes Armées, ſi on ne ſait pas y maintenir la ſanté.* Rien de plus judicieux que ce qu'il dit ſur cet article ; ce ſont des règles de pratique, dont l'obſervation eſt de la dernière importance. C'eſt dommage qu'elles ne ſoient pas plus détaillées. J'en toucherai ici quelque choſe.

Les moyens qu'on peut propoſer, pour conſerver la ſanté dans les Armées, comprennent les Lieux, les Eaux, les Saiſons, les Remèdes, & les Exercices. Quant aux Lieux, la précaution qu'on doit prendre, c'eſt de ne pas tenir les Troupes dans des Campagnes ou des Colines ſeches, ſans arbres & ſans couvert. Par raport aux Saiſons, de ne pas les faire camper l'Été ſans Tentes ; de ne pas les faire partir trop tard les matins dans cette Saiſon, de peur que la chaleur, jointe à la fatigue du chemin, ne leur cauſe des maladies. Il faut plutôt les mettre en marche à la pointe du jour, afin d'arriver de bonne heure à l'endroit marqué. Dans un Hiver rigoureux, on ne doit

pas les faire marcher de nuit par les nèges & les glaces, ni les laiſſer manquer de bois ni d'habits. Le Soldat, qu'on fait morfondre de froid, n'a ni force ni courage pour une expédition. A l'égard des Eaux, il faut éviter de boire de celles des Marais, &, en général, de toutes les mauvaiſes Eaux, qui ſont une ſorte de poiſon, & engendrent des maladies épidémiques dans une Armée. Pour les Remèdes, les Officiers doivent ſe faire un devoir de veiller qu'aux heures marquées on donne aux Soldats malades les alimens convenables à leur état, & qu'ils ſoient bien traités pas les Médecins; car, dans une affaire, on tire un mauvais ſervice de Soldats qui ont l'Ennemi & la maladie à combattre.

Tout ce qu'ajoute *Végèce*, ſur cet article, eſt dans le même gout. Il inſiſte ſur-tout beaucoup, pour qu'on exerce ſans ceſſe les Soldats, ſoit à découvert lorſque le tems le permet, ſoit à couvert dans les jours de pluie & de nège. Une autre choſe qu'il recommande encore, c'eſt qu'on faſſe ſouvent changer de Camp à une Armée. Laiſſe-t-on de nombreuſes Troupes dans les mêmes lieux, pendant l'Eté ou dans l'Autonne, la malpropreté, la corruption des Eaux, l'infection de l'Air, y répandent des maladies capables de les détruire entierement. Tout ce qu'il dit, au même endroit, touchant le Fourage, les Vivres, & les remèdes contre la Mutinerie des Soldats, mérite auſſi d'être obſervé, du moins en partie.

On ne ſauroit guère donner de cet Ouvrage un Extrait qui réponde à l'abondance des matières qu'il renferme. Il y a mille détails curieux

gieux & intéreſſans, qu'il eſt preſque impoſſible de faire connoître au Lecteur ſans les tranſcrire en entier. D'un autre côté la plupart de ces détails roulent ſur des ſujets différens, ce qui produit une diverſité d'autant plus agréable, qu'on n'eſt pas obligé de s'écarter beaucoup pour rencontrer de nouveaux objets. Cette briéveté, jointe à la multiplicité des objets, ne permet pas qu'on ſuive un Auteur pas à pas; & il faut néceſſairement, pour donner une idée de ſon Ouvrage, qu'on ſe borne à en détacher quelques morceaux qui puiſſent faire juger du reſte. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi, dans ce qu'il me reſte à expoſer, je paſſe rapidement d'une matière à l'autre, & ſi je me trouve obligé de ſéparer des ſujets qui ont trop de raport les uns avec les autres, pour ne pas perdre de leurs agrémens lorſqu'ils viennent à être deſunis.

Perſonne ne doute qu'il n'y ait certaines règles à ſuivre dans le choix qu'on fait des Soldats. Tout Homme n'eſt pas propre à devenir un bon guerrier. Il y a, ſuivant *Végèce*, des indices certains & avoués par les gens d'expérience, pour juger des qualités guerrières dans les Hommes, comme pour connoître la bonté des Chevaux & des Chiens de chaſſe. Voici quels ſont ces indices. „ Le nouveau Soldat „ doit avoir les yeux vifs, la tête élevée, la „ poitrine large, les épaules fournies, la main „ forte, les bras longs, le ventre petit, la tail„ le dégagée, la jambe & le pied moins char„ nus que nerveux ". Quand on trouve tout cela dans un Homme, on peut bien ſe relâcher ſur la hauteur de ſa taille, parce qu'il eſt plus né-

néceſſaire que les Soldats ſoient robuſtes que grands. C'eſt dommage que les circonſtances ne permettent pas toujours de faire un pareil choix. Lorſqu'on eſt obligé de lever de nombreuſes Troupes, on enrôle ſouvent la plupart de ceux qui ſe préſentent, ſans beaucoup de diſtinction. On n'examine pas de fort près ni leurs bras, ni leurs jambes, ni leur ventre, pourvu qu'ils ſoient d'une aſſez bonne taille, & qu'ils puiſſent manier les armes.

On ne croiroit peut-être pas qu'il y a des attentions à faire ſur les profeſſions de ceux qu'on veut engager. Il y en a cependant. „ Je „ voudrois, *dit Végèce*, qu'on exclût de la „ Milice les Pêcheurs, les Oiſeleurs, les Pa„ tiſſiers ou gens de cuiſine, les Tiſſerans, & „ en général tous ceux qui exercent des pro„ feſſions de femmes. On fera bien, au con„ traire, de préférer les Forgerons, les Char„ pentiers, les Bouchers, & les Chaſſeurs de „ la Bête fauve ". Il n'allègue point la raiſon de ce choix, mais on peut la deviner. Plus un homme exerce ſon corps, plus il devient robuſte. Nos Charpentiers, nos Maſſons, nos Laboureurs, nos Matelots, ont bien plus de force, que nos Fileurs de Laine, nos Peruquiers, nos Tailleurs, nos Peintres, & nos Compoſiteurs d'Imprimerie. Preſque tous nos porteurs de Bière ont les épaules fortes, la poitrine large & bien quarrée. La main de nos Barbiers, qui ne manient que la Savonette & le Raſoir, n'a pas la force de celle de nos Forgerons & de nos Savetiers.

On trouvera d'excellentes remarques dans le Cha-

Chapitre ſecond du troiſième Livre, où l'Auteur traite des *Marches à portée de l'Ennemi*, du *paſſage des Rivières*, & de la *manière dont on établit un Camp*. Comme ces remarques peuvent être utiles en tout tems, & en tous lieux, lorſqu'on eſt en guerre, nous en toucherons ici quelque choſe. Un Général ne doit rien négliger pour mettre ſon Armée à couvert des inſultes de l'Ennemi pendant ſa marche, ou du moins pour la tenir en état de les repouſſer facilement & ſans perte. Veut-il éviter les embuſcades qu'on peut lui tendre, il doit avoir des tables dreſſées avec exactitude, qui lui marquent non ſeulement la diſtance des lieux par le nombre des pas, mais la qualité des chemins, les routes qui abrègent, les logemens qui s'y trouvent, les Montagnes & les Rivières. Pour déterminer plus ſurement leur marche ſur le tableau même des lieux, les plus habiles Généraux, non contens de ces ſimples Mémoires, faiſoient auſſi autrefois lever les plans du théatre de la Guerre, comme cela ſe pratique encore plus fréquemment aujourdhui.

Pour plus de ſureté, un Général doit s'adreſſer aux habitans du Païs, il doit les interroger ſéparément, & confronter leurs raports, lorſqu'il craint d'être trompé. Eſt-il incertain ſur le choix des chemins, il doit ſe ſervir de bons Guides, s'aſſurer de leur perſonne par une bonne Garde, & de leur fidélité par les promeſſes & les menaces : ils ſerviront bien, lorſqu'ils verront qu'ils n'ont aucun moyen de s'échaper, & que l'on reſerve des ſupplices & des récompenſes à leur fidélité ou à leur perfidie.

Voila de bonnes précautions ; mais en voici encore une autre, qui n'eſt peut-être pas la moins importante. C'eſt que perſonne ne ſache de quel côté, ni par quel chemin, l'Armée doit marcher. Le ſecret fait la ſureté des expéditions. Lorſqu'on eſt une fois en marche, & qu'il ſe trouve des chemins étroits, mais ſurs, il faut envoyer en avant des travailleurs avec des haches & d'autres outils pour les ouvrir, afin de ne pas courir le risque d'être battu en beau chemin. Il eſt auſſi eſſentiel de ſavoir en quoi l'Ennemi eſt le plus fort ; ſi c'eſt en Cavalerie, ou en Infanterie, & ſi ſa force conſiſte dans le nombre d'hommes, ou dans ſes armes, afin de former là-deſſus ſes diſpoſitions. Il faut encore délibérer, s'il eſt plus à propos de ſe mettre en marche de nuit ou de jour ; calculer la diſtance des lieux où l'on veut aller ; prendre ſes meſures pour que, pendant l'Eté, la diſette d'eau ne faſſe pas ſouffrir le Soldat qui marche, & que, pendant l'Hiver, on n'ait pas ſur ſon chemin des Marais difficiles ou impraticables, ou de larges torrens : obſtacles qui expoſeroient l'Armée, avant qu'elle eût gagné le poſte qu'elle doit occuper. On peut éviter une infinité d'accidens, en tenant de bons Eſpions en campagne, en attirant les Déſerteurs, & en débauchant les Soldats de l'Ennemi, parce qu'en découvrant par-là ſes démarches & ſes vues, on peut fondre ſur lui, lorſqu'il s'y attend le moins, ſoit dans une marche, dans un fourage, à la maraude, ou en quelque autre rencontre.

Je ne m'arrêterai pas ſur ce que dit ici l'Auteur,

teur touchant le paſſage des Rivières, parce que la plupart des moyens qu'il propoſe n'ont pas les mêmes avantages que ceux que l'on met en uſage depuis qu'on a perfectionné l'art de la Guerre. Aujourdhui, on paſſe une Rivière très facilement, en peu de tems, & ſans preſque courir aucun risque, à l'aide de Ponts de nouvelle invention.

Quant aux Campemens, tout ce que *Végèce* en dit mérite attention. Pour aſſeoir un Camp, il ne ſuffit pas de choiſir un lieu avantageux, s'il n'eſt tel qu'on n'en puiſſe pas trouver de meilleur dans les environs, de peur qu'il ne prenne envie à l'Ennemi de venir s'y poſter lui-même. En Eté, il ne faut pas que ce Camp ſoit trop près des mauvaiſes eaux, ni trop loin des bonnes; &, en Hiver, il faut prendre garde qu'on n'y puiſſe manquer ni de fourage, ni de bois; qu'il ne ſoit pas ſujet à être inondé, en cas d'orage; qu'il ne ſoit point auſſi trop eſcarpé, ou trop ſerré par ſes avenues, de peur que, ſi on y étoit inveſti, on ne pût pas en déboucher facilement; enfin, qu'il ne ſoit pas commandé par des hauteurs, d'où l'on pût être incommodé par les traits de l'Ennemi. Ces précautions une fois priſes avec ſoin, on forme ſon Camp, & après l'avoir formé, on le retranche de la manière que l'enſeigne l'Auteur, mais que nous n'expoſerons pas ici, parce que la deſcription qu'il en donne, demanderoit de trop longs détails.

A la ſuite du Chapitre, dont je viens de donner le précis, le Lecteur trouvera de belles maximes de pratique ſur tout ce qui concerne

le

le plan général d'une Campagne : sur les moyens d'aguerrir les Milices, & de redresser de mauvaises Troupes ; sur les mesures qu'il faut prendre pour donner bataille ; sur le choix d'un Champ de bataille, & sur ce que l'on doit faire avant que de combattre. Mais je l'ai déja dit, *Végèce* est si concis, qu'on ne sauroit guère le réduire en abrégé, sans faire perdre au Lecteur une bonne partie de ce qu'il y a de plus essentiel dans ses Instructions.

Un endroit de son Ouvrage assez curieux, c'est celui (*a*) où il traite des différentes Machines autrefois en usage pour l'attaque des Places. On y verra ce que c'est que le *Bélier*, la *Faulx*, la *Tortue*, les *Vignes*, les *Mantelets*, le *Cavalier*, les *Musculi*, les *Tours mobiles*, les *Harpes*, les *Excubia*, les *Tollenons*, les *Balistes*, les *Onagres*, les *Scorpions*, les *Arbalaces*, les *Fustibales*, les *Frondes*, les *Mateles*, les *Nœuds coulans*, & les *Loups*. Il donne de toutes ces Machines & Instrumens une courte, mais très exacte description, & expose en même tems l'usage qu'on en faisoit autrefois.

Tout cela le conduit naturellement à parler ensuite des *Mines*, qu'il dit être *une autre manière fourde & subtile de prendre les Places*. L'usage de ces Mines est de s'introduire dans la Ville, ou de saper la Muraille & de la faire écrouler. Mais, quoique l'Ennemi entre souvent dans la Place par le moyen des Mines, elle n'est pourtant pas pour cela toujours perdue ; il reste encore aux habitans une dernière ressour-

(*a*) Voyez le *Chap.* II. du *Liv.* IV.

reſſource. Si vous ſuppoſez que les Aſſiegés demeurent maîtres des Remparts, des Tours, & des Lieux les plus élevés, ils peuvent delà reſſerrer les Vainqueurs, & les écraſer de tous côtés, dans les Rues & dans les Places, tandis que des fenêtres & des toits des maiſons, la Bourgeoiſie de tout Sexe & de tout âge fait pleuvoir ſur eux les pierres & les traits. Pour ne point courir un pareil danger, on ouvre ordinairement les portes de la Ville aux Aſſiegés, afin de leur ôter la penſée d'une défenſe opiniâtre que produiroit le deſeſpoir. Il arrivoit ſouvent, dans ces Sièges meurtriers, que, lorſque l'Ennemi s'étoit une fois introduit dans la Ville, il entroit dans les maiſons, & y égorgeoit ſans miſéricorde tous les habitans.

On eſt aujourdhui plus humain, du moins en Europe, où l'on ne commet guère de ſemblables cruautés. Les Guerres des ſiècles paſſés étoient beaucoup plus ſanglantes, plus meurtrières, qu'elles ne le ſont à préſent. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer l'Hiſtoire ancienne avec la moderne. On ne fait plus ſouffrir à un Roi priſonnier une mort cruelle & ignominieuſe; on ne maſſacre plus avec une barbarie inouïe des Troupes faites priſonnières de guerre, & on n'ôte pas inhumainement la vie aux Femmes & aux Enfans dans une Ville dont on s'eſt rendu maître, lors même qu'elle a été priſe d'aſſaut.

Je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire d'entrer dans d'autres détails pour faire connoître cet Ouvrage. J'en ai dit aſſez pour qu'on puiſſe s'en former une juſte idée. Une ſeule choſe,

qui

qui mérite encore le plus d'attention, & dont on ne sauroit guère se dispenser de parler, ce sont les *Maximes générales de Guerre* insérées à la fin du troisième Livre. C'est par-là que je terminerai mon Extrait. Ces *Maximes*, puisées apparemment dans d'excellentes sources, sont autant de Sentences qu'un Général d'Armée ne devroit jamais oublier, pour les mettre en pratique lorsque l'occasion s'en présente. En voici quelques-unes.

Plus vos Troupes auront fait de service dans les Camps de Province, & plus vous aurez pris de peine à les exercer, moins vous courrez de danger en campagne.

Il ne faut jamais mener des Soldats au Combat, qu'on ne les ait éprouvés auparavant.

Il vaut mieux réduire l'Ennemi par la faim, par des ruses, par la terreur, que par des Batailles, où la fortune a souvent plus de part que la valeur.

Il n'est point de meilleurs desseins que ceux qui seront absolument ignorés de l'Ennemi avant leur exécution.

L'occasion à la Guerre fait ordinairement plus que la valeur.

On gagne beaucoup à débaucher les Soldats de l'Ennemi, & à les recevoir, s'ils se livrent de bonne-foi, parce que les Transfuges lui font plus de tort que ceux qu'on lui tue.

Qui peut connoître au juste l'état respectif de ses forces & de celles de son Ennemi, est difficilement battu.

La valeur est supérieure au nombre.

Le terrein fait souvent plus que la valeur.

Une

Une Armée se fortifie par le travail, & s'énerve par l'oisiveté.

N'engagez jamais une affaire générale, que vous ne voyiez le Soldat se promettre la Victoire.

Celui qui poursuit inconsidérement un Ennemi avec des Troupes débandées, veut lui ceder la Victoire.

Qui n'a pas fait provision de Blé & de Vivres nécessaires, est vaincu sans coup férir.

Si un Espion rôde dans votre Camp, faites rentrer pendant le jour tous vos Soldats dans leurs Tentes, & il est d'abord pris.

Quand vous connoîtrez que l'Ennemi a éventé vos desseins, changez-les aussitôt.

Consultez avec plusieurs personnes ce qui se peut faire: mais, pour ce que vous voulez exécuter, ne prenez conseil que de peu de gens choisis & fidèles, ou plutôt que de vous seul (a).

La crainte & les châtimens corrigent les Soldats dans leurs Quartiers. En campagne, l'espérance & les récompenses leur font faire leur devoir.

Les bons Généraux ne donnent jamais des Batailles, que par occasion ou par nécessité.

Il y a bien de l'art & de la sagesse à presser davantage l'Ennemi par la faim que par le fer.

Que les Ennemis ne sachent point sur quelle disposition vous allez les combattre, de peur qu'ils ne vous en fassent perdre les avantages par des mesures contraires.

Ces Maximes sont une preuve non équivoque

(a) On dit que le Roi de Prusse suit exactement cette Maxime.

que du bon *gout de Végèce*, & de ſon grand diſcernement. Ne ſe donnant lui-même que pour un Abréviateur, on ne ſauroit lui donner les éloges que mérite un Original, mais on le louera de l'heureux choix qu'il a fait, & de n'avoir puiſé que dans d'excellens Originaux. C'eſt un talent peu commun de ſavoir réunir avec art, ſous un même point de vue, tout ce qui ſe trouve diſperſé & comme abſorbé dans un grand nombre de Volumes. Il faut, pour cela, avoir beaucoup de préciſion & de juſteſſe d'eſprit. Il doit être redevable à ſon Traducteur de l'avoir fait parler François avec une élégance peu commune, & de lui avoir même donné, ſans ſortir des bornes de ſon devoir, des agrémens qu'on n'auroit jamais cru pouvoir lui convenir. La grande capacité du Traducteur a rendu poſſible ce qui ne paroiſſoit pas l'être.

Ce qui donne encore un nouveau relief à cet Ouvrage, c'eſt qu'on l'a fait paroître avec tous les ornemens extérieurs dont il étoit ſuſceptible. Il eſt imprimé ſur du très beau Papier; & le Caractère, qu'on a employé, eſt tout-à-fait charmant. Il ſeroit difficile d'en donner une Edition, qui fût mieux ordonnée que celle-ci, & plus digne d'être préſentée au Public. On a cru, par-là, faire plaiſir aux perſonnes de bon gout, qui aiment qu'on pare les belles productions d'une manière qui réponde à leur mérite.

A R.

ARTICLE V.

DE GENERATIONE HOMINIS Liber PETRI GERIKE Med. Doctoris, Chymiæ Theoriæ & Mater. Med. Professoris P. O. in Academiâ Juliâ Sereniſſimi Ducis Brunsvic. & Luneb. à Conſiliis Aulæ & Archiatri, ac Regiæ Societatis Scientiarum Berolin. Membri:

C'eſt-à-dire:

TRAITE' *de la* GENERATION *de l'*HOMME par PIERRE GERIKE, *Docteur en Médecine, Profeſſeur en Chymie, Membre de la Société Royale des Sciences de Berlin*, &c. Un Volume *in* 8. de 167 *pages*. A *Helmſtad* 1744.

L'Homme devient à lui-même un ſujet d'étonnement & de ſurpriſe, lorſqu'il vient à ſe conſiderer attentivement. Placé dans cette étendue immenſe de l'Univers, dont le centre eſt par-tout, parce qu'on ne ſauroit le fixer nulle part, il ne ſait ni d'où il vient, ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il deviendra un jour. Nous ne connoiſſons guère cet état, où une attention ſérieuſe ſur ce que nous ſommes devroit nous mettre, parce que nous n'entrons dans le Monde qu'inſenſiblement & comme par dégrés. Dans l'enfance nous ne ſommes frappés que des ſeuls objets qui agiſſent ſur nos ſens. A meſure que nos

connoiſſances augmentent, nous nous accoutumons avec notre propre Individu, ſans avoir aucune idée ni de ce qu'il eſt, ni de la manière dont il a pu être formé.

Un Grand Philoſophe Chrétien (*a*) n'a pu réfléchir ſur lui-même, ſans entrer dans une eſpèce d'horreur de ſon Etre. Si le Père de tous les Hommes a paru tout à coup ſur la Terre, avec les Facultés qu'on lui donne, quelle ne fut pas ſa ſurpriſe lorſqu'il commença à s'examiner. Dans ce prémier inſtant, tout devoit lui paroitre étrange, & il lui fallut ſans doute du tems pour ſe familiariſer avec lui-même, & avec les corps dont il ſe voyoit entouré. Dès qu'il put juger qu'il avoit commencé d'exiſter, & que le commencement de cette exiſtance ne pouvoit être fort éloigné, quel fut ſon embaras dans la recherche qu'il lui fallut faire enſuite de ſon origine. Si vous ſuppoſez qu'il n'ait eu d'abord aucune idée de l'Etre Suprême, qui l'avoit tiré du néant, & qui d'une matière informe en avoit fait une Machine ſi artiſtement travaillée, on ne voit pas qu'il ait rien pu concevoir qui fixât ſes incertitudes. Se voyant ſeul de ſon Eſpèce, il ne pouvoit s'imaginer qu'un autre Homme lui eût donné la vie. Si l'on veut qu'il ait eu cette penſée, il lui reſtoit toujours cette énorme difficulté à dévorer. *Comment un autre homme a-t-il pu me former?* De cette difficulté inſurmontable naiſſoit naturellement cette concluſion : *Mais ſi un autre Homme a pu me donner l'exiſtance, il eſt*

(*a*) *Paſcal.*

eſt donc infiniment plus puiſſant que moi, qui me trouve dans l'impuiſſance de produire mon ſemblable; il eſt donc d'une autre nature que moi, c'eſt un autre Etre infiniment plus parfait. C'eſt ainſi que le prémier Homme pouvoit ſe convaincre de l'exiſtance d'un Dieu, en recherchant la cauſe de ſon origine.

Juſques-là *Adam* ignoroit qu'il pût donner naiſſance à un autre Individu de ſon Eſpèce. *Eve* formée d'une de ſes Côtes, & expoſée nue à ſes yeux avec tous ſes attraits, il ſent naître en lui un panchant naturel qui le porte à ſe joindre amoureuſement à elle. Il jouit avec cette charmante Compagne des doux plaiſirs de l'Amour, ſans ſavoir apparemment quel devoit être le fruit d'une ſi étroite union. Au bout de neuf mois, *Eve* ſent les douleurs de l'enfantement, & accouche d'un fils qui eſt nommé *Caïn*. Quel fut l'étonnement d'*Adam* & d'*Eve* à la naiſſance de cet Enfant! Ils voyoient que ce Prémier-né ne ſortoit point immédiatement des mains du Créateur; ainſi pour rendre raiſon d'un phénomène, qui devoit leur paroitre fort étrange, il falloit recourir à une cauſe ſeconde qui eût concouru à la formation de *Caïn*. Ils ne pouvoient l'attribuer, cette formation, qu'au mêlange de ce que fourniſſent les Parties de l'Homme & de la Femme dans le plus fort de leurs tranſports amoureux. On peut bien croire que dans ce tems-là on s'en tenoit aux apparences extérieures, & que l'on ſe contentoit de ſimples probabilités. On remarquoit que de l'union des deux Sexes & du mêlange de leurs Semences réſultoit d'ordinaire la forma-

tion d'un nouvel Etre; en falloit il davantage pour conclurre que la Génération ne ſe faiſoit que par le concours, l'aſſemblage & la réunion de ces deux Liqueurs? D'ailleurs, toute la Nature paroiſſant aſſez uniforme à cet égard, dans tous les Animaux, confirmoit encore cette idée, & on ne s'aviſoit pas d'examiner ſcrupuleuſement comment cette grande merveille pouvoit s'opérer. Le prémier de tous les Syſtêmes ſur la Génération ſemble donc avoir été celui-ci, qui eſt le plus ſimple que l'on puiſſe imaginer: *La formation de l'Homme & de tout autre Animal eſt le réſultat du mêlange de la Semence des deux Sexes.*

Dans ces tems d'ignorance on ne prenoit pas la peine de rechercher comment il étoit poſſible que deux Liqueurs, en ſe mêlant enſemble, puſſent produire le corps d'un Embryon, dont la formation ne ſauroit jamais dépendre d'aucune des Loix du mouvement. Depuis *Ariſtote* juſqu'à *Deſcartes* on forgea, à la vérité, mille Hypothèſes, mais toutes dénuées de vraiſemblance, & n'ayant d'autre fondement que la foible imagination des Philoſophes. On ſuppoſoit dans la Semence une puiſſance aveugle, *Etre de raiſon*, qui fabrique ſucceſſivement les organes du Corps humain, & qui en fait tantôt un Mâle, tantôt une Femelle, ſuivant que cette Liqueur eſt plus ou moins abondante, ſuivant qu'elle a plus ou moins de force, plus ou moins de chaleur & d'activité.

C'eſt ainſi qu'on raiſonnoit ſur la formation de l'Homme lorſque *Deſcartes* vint au monde. Ce vaſte & puiſſant Génie, né pour former un nouvel

nouvel Empire, commença par révoquer tout en doute, & n'admit d'autre guide que la Raiſon dans la recherche qu'il entreprit de faire de la Vérité. Il détruiſit bientôt toutes les chimères dont on infatuoit la Jeuneſſe depuis bien des ſiècles. Sa nouvelle doctrine ne pouvoit manquer de lui attirer un nombre prodigieux d'ennemis. Tous les faux Savans ſe ſoulevèrent contre lui, parce qu'il vouloit les éclairer. Cet Homme divin, qui cherchoit à mettre les autres ſur la voie de la Vérité, ſe trompa lui-même, & entraina dans l'erreur tous ceux qui voulurent le ſuivre. Il poſa de faux principes, & s'égara d'une manière étrange, mais avec méthode, & de conſéquence en conſéquence. Au-lieu d'aller lentement & de ne prendre que la Nature pour guide, il ne ſuivit que ſon imagination brillante & féconde, qui lui fit enfanter tout le plan du Roman ingénieux de ſa nouvelle Philoſophie. Il fit ſuccéder l'erreur à l'erreur, mais avec tant d'eſprit, tant d'ordre, tant de clarté, tant de netteté dans ſes idées, qu'on ne pouvoit comparer ſa Doctrine à celle de l'Ecole, ſans ſe déclarer entierement en ſa faveur.

Son *Traité de l'Homme* parut un Chef-d'œuvre aux Philoſophes de ſon tems. On n'avoit encore rien vu de ſi beau ſur cette matière; c'eſt un Roman tout-à-fait bien imaginé, & qui ſemble être revêtu des caractères mêmes de la Vérité. C'eſt là qu'il enſeigne comment une ſimple Liqueur peut être transformée en un Corps doué d'un nombre prodigieux d'organes, par les ſeules Loix du Mouvement. Je

ne m'arrêterai pas à réfuter cet ingénieux Syſtême, qui n'a preſque plus aujourdhui de Partiſans.

Deſcartes mort, & les Hommes devenus plus éclairés, chacun ſe crut en droit de philoſopher à ſa manière. Les plus ſenſés ſuivirent le plan tracé par le fameux Comte de *Vérulam*, connu en Europe ſous le nom de *Bacon*. Il avoit enſeigné dans ſon excellent Ouvrage, intitulé *Novum Scientiarum Organum*, la ſeule & vraie route qui conduit à la connoiſſance de la Vérité. Il vouloit qu'on examinât les ſecrètes démarches de la Nature, & qu'on n'établît aucun Syſtême qui ne fût fondé ſur les Expériences.

C'eſt à la lumière de ce flambeau qu'on ſe conduit depuis près d'un ſiècle, pour jetter les fondemens de la Philoſophie expérimentale. On ne ſauroit donner l'Hiſtoire de la Nature ſans ſuivre cette route; & tous ceux, qui s'en ſont écartés, ſont tombés dans des égaremens étonnans. Les Anatomiſtes, en fouillant le Corps humain, y ont déja fait un nombre prodigieux de belles découvertes. A force de le diſſéquer, de fouiller dans tous les coins & recoins de cette admirable Machine, d'en examiner tous les organes & tous les reſſorts qui la font agir, on a enfin trouvé ce que ni *Deſcartes*, ni les anciens Philoſophes n'avoient pas même ſoupçonné, & dont la découverte leur eût épargné la peine de forger des Syſtêmes qui n'ont ſervi qu'à les détourner davantage de la route qu'ils auroient dû ſuivre dans leurs recherches.

Cette belle découverte eſt celle des Oeufs, contenus dans les Ovaires de la Femme, & dans leſquels ſe forme le Fœtus. On en eſt redevable

devable à *Swammerdam*, à *Drelincourt*, Professeur dans l'Université de Leyden, & à quelques autres habiles Anatomistes, qui ont démontré par un grand nombre d'Expériences, que la Nature est assez uniforme dans la production de tous les Animaux, & que la Femme n'est pas moins Ovipare que les Oiseaux.

Après cette découverte, il ne fut presque plus question du Système de *Descartes*, touchant la formation du Fœtus par les Loix du Mouvement. On fit voir à l'œil que l'Embryon étoit déja tout formé dans l'Oeuf, & qu'il ne faisoit que s'y développer. Le fameux Père *Malebranche*, qui n'avoit pu lire auparavant le *Traité de l'Homme* de *Descartes*, qu'*avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture* (*a*), abandonna entierement son Maitre sur cet article, & adopta sans reserve le Système des Oeufs, que lui avoit fait connoitre *Swammerdam* avec qui il étoit en rélation. Sur ce Système il en bâtit un autre, digne de son vaste génie. Il établit que tous les Corps organisés ont été créés dès le commencement du Monde, que tous les Individus de chaque Espèce ont été renfermés dans les prémières Fémelles sorties immédiatement des mains du Créateur, & que tous les Hommes qui ont paru sur la terre depuis l'origine du Monde, ont été contenus dans les Ovaires d'*Eve*, Mère com-

(*a*) C'est Mr. *de Fontenelle* qui nous apprend cette particularité dans la vie de ce Père. Voyez l'*Hist. de l'Acad.* An. 1715.

commune du Genre humain. Suivant ce Syſtême, il n'y a point de Génération proprement dite dans la Nature, les Corps ne font que ſe développer.

A cette opinion du Père *Malebranche*, qui étoit auſſi celle de *Swammerdam*, il en ſuccéda bientôt après une autre, qui enlevoit à *Eve* la prérogative d'avoir porté tout le Genre-humain. En examinant avec un bon Microſcope la Semence de l'Homme, celle des Chiens, des Coqs, des Merlues, & de divers autres Animaux, on la trouva toute remplie d'un nombre prodigieux de Vers parfaitement reſſemblans aux petits Embryons qui commencent à ſe développer dans l'Oeuf. Deux Philoſophes-Naturaliſtes, *Leeuwenhoek* & *Hartſoeker*, s'attribuèrent l'honneur de cette découverte.

Leeuwenhoek, qui étoit en poſſeſſion des Obſervations microſcopiques les plus fines, & à qui tous les objets inviſibles ſembloient appartenir, vit ces Vers pour la prémière fois au mois d'Aout 1677 (*a*). Trois mois après il envoya ſes Obſervations (*b*) ſur cette matière à la Société Royale de Londres, qui ne manqua pas de les faire imprimer (*c*). Il avoit déja examiné la Semence en 1674, mais il ne crut pas alors que ce qu'il y voyoit, fût autre choſe que de ſimples globules.

Ce ne fut qu'en 1678 qu'on vit paroitre (*d*) les Obſer-

(*a*) Voyez ſa Lettre à Mr. *van Zoelen.*
(*b*) Idem. *ibid.*
(*c*) Voyez les Actes de *Décembre* 1677, & ceux de *Janvier* & de *Février* 1678.
(*d*) Dans le *Journal des Savans.*

Obſervations de *Hartſoeker* ſur ces Vers, ce qui a fait croire à quelques Auteurs qu'on étoit redevable de cette découverte à *Leeuwenhoek*. Mais, ſi l'on conſulte & les Ouvrages de *Hartſoeker*, & l'Eloge qu'a fait de ce Philoſophe Mr. *de Fontenelle* (*a*), on ne ſauroit ſe diſpenſer de reconnoitre qu'il a vu le prémier ces Vers dans la Semence, quoiqu'il n'ait publié ſes Obſervations qu'après *Leeuwenhoek*.

Pour éclaircir ce point hiſtorique, dont je laiſſe d'ailleurs la déciſion au Lecteur, je me contenterai d'expoſer ici ce qu'en a dit Mr. *de Fontenelle* dans l'Eloge que je viens de citer. „ Il (*Hartſoeker*) fut, *dit-il*, le prémier à qui „ ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus im„ prévu pour les Phyſiciens même les plus har„ dis en conjectures, ces petits Animaux juſ„ques-là inviſibles, qui doivent ſe transfor„ mer en Hommes, qui nagent en une quan„ tité prodigieuſe dans la Liqueur deſtinée à „ les porter, qui ne ſont que dans celle des „ Mâles, qui ont la figure de Grenouilles „ naiſſantes, de groſſes têtes & de longues „ queues, & des mouvemens très vifs. Cette „ étrange nouveauté étonna l'Obſervateur, & „ il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce „ qu'il voyoit, pouvoit être l'effet de quelque „ maladie, & il ne ſuivit point l'Obſervation (*b*).

Ce ne fut qu'en 1677 que Mr. *Hartſoeker* reprit ſes Obſervations du Microſcope, interrompues

(*a*) *Hiſt. de l'Acad. Roy. des Sciences*, An. 1725.

(*b*) Cette Obſervation eſt de 1674. *Hartſoeker* n'étoit alors âgé que de 18 ans.

pues depuis deux ans, & il revit encore pour la ſeconde fois ces mêmes Animaux qui lui avoient été ſuſpects. „ Alors, *dit ſon Hiſtorien*, „ il eut la hardieſſe de communiquer ſon Obſervation à ſon Maitre de Mathématiques, „ & à un autre Ami. Ils s'en aſſurèrent tous „ trois enſemble. Ils virent de plus ces mêmes „ Animaux ſortis d'un Chien, & de la même „ figure, à peu près, que les Animaux humains. Ils virent ceux du Coq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Obſervation s'affermiſſoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce ſecret de la „ Nature ne doutoient preſque plus que tous „ les Animaux ne naquiſſent par des métamorphoſes inviſibles & cachées, comme toutes „ les Eſpèces de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoſes ſenſibles & connues.

C'eſt ſur ces faits autentiques qu'on doit juger du différend entre *Leeuwenhoek* & *Hartſoeker* ſur la découverte de ces Vermiſſeaux, qui ſont regardés comme les prémiers *rudimens* de l'Homme & de tous les autres Animaux.

On eſt aujourdhui aſſez généralement partagé ſur les deux derniers Syſtêmes que nous venons d'expoſer, celui des Oeufs, & celui des petits Animaux primitifs. Les uns prétendent que l'Embryon ſe trouve originairement dans l'Oeuf de la Femme avant l'union des Sexes, & que par conſéquent la Semence de l'Homme n'a d'autre uſage que celui de communiquer un certain mouvement à cet Embryon pour faciliter ſon dévelopement. Les autres ſoutiennent, au contraire, qu'avant l'accouplement

ment il n'y a dans l'Oeuf aucune trace d'Embryon, & qu'on ne commence à l'y appercevoir que lorſqu'il a été imprégné de la Semence du Mâle; d'où ils concluent que cette Semence, en s'introduiſant dans l'Oeuf, y porte avec elle un ou pluſieurs de ces Vermiſſeaux qu'elle contient, & qu'elle les dépoſe dans l'endroit même où ils doivent ſe développer, pour prendre enſuite la forme de l'Animal qui les a fournis.

Pour ſavoir lequel de ces deux ſentimens eſt le mieux fondé, il ne s'agit que de vérifier un fait conteſté. *Le Fœtus eſt-il dans l'Oeuf avant l'accouplement, ou ne s'y trouve-t-il pas*? Voila de quoi il eſt queſtion. Mr. *Lyonnet* (*a*) prétend qu'il s'y trouve longtems avant l'imprégnation, & s'appuie même, pour le prouver, du témoignage de *Swammerdam*, mais ſans citer l'Ouvrage où ce fameux Naturaliſte a parlé ſi affirmativement. On ne ſauroit donc rien dire de ce témoignage de *Swammerdam*, juſqu'à ce que Mr. *Lyonnet* ait indiqué l'endroit où il eſt expoſé. *Il faut même*, comme nous l'avons déja remarqué en répondant à cette Objection (*b*), *que ce ſentiment de* Swammerdam *ſoit fondé ſur de bonnes Obſervations réitérées; car s'il ſe contente de ſuppoſer le Fait ſans preuves, on pourra ſe diſpenſer de ſouſcrire à ſes déciſions, & par conſéquent la difficulté propoſée par Mr.* Lyonnet *ne ſera d'aucun poids, & tombera d'elle-même.* En

(*a*) Voyez cette *Bibliothèque*, Tome XXXI, page 94, & ſuiv.

(*b*) Ibid. pag. 96.

En ſuppoſant d'ailleurs que *Swammerdam* ait fait cette découverte, & qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter, on lui oppoſera toujours celle du célèbre *Malpighi* (*a*), qui a démontré par des Expériences faites avec ſoin, que le Fœtus ne ſe trouve point dans un Oeuf de Poule, qui n'a pas encore connu les aproches & les careſſes amoureuſes du Coq, & qu'il ſe rencontre au contraire dans un Oeuf qui a été arroſé de la Liqueur prolifique de ce laſcif Animal. Le témoignage de *Malpighi* eſt formel, celui de *Swammerdam* n'eſt connu que par ce qu'en dit en termes fort vagues Mr. *Lyonnet*, dont nous ne révoquons point en doute la bonne foi, mais que nous croyons pouvoir s'être trompé, comme nous pourrions nous tromper nous-mêmes en pareil cas.

On me dira, peut-être, que j'ai fait un long détour pour venir à mon Auteur, & faire connoitre ſon Ouvrage. J'en conviens. Mais, en parcourant cette route, j'ai eu ſoin de faire remarquer au Lecteur des objets qui ne ſont point étrangers au but que s'eſt propoſé Mr. *Gerike*. Ce n'eſt pas faire une digreſſion inutile, ſi même c'en eſt une, que d'expoſer les différentes opinions des Philoſophes ſur une matière dont on doit rendre compte, & qui n'en devient que plus facile à comprendre. On trouvera même dans mon Auteur quelque choſe de ce que j'ai avancé, quoique j'aie ſuivi une route un peu différente de la ſienne dans l'expoſition des Faits.

En donnant l'Extrait de ce petit Ouvrage de Mr.

(*a*) Ibid. *& ſuiv.*

Mr. *Gerike* ſur la *Génération de l'Homme*, je ne toucherai point à ce qui a raport aux découvertes dont j'ai déja fait mention; &, en parcourant le reſte, je ne m'arrêterai qu'à ce qui me paroitra mériter davantage l'attention du Lecteur.

Cet Ouvrage, que l'Auteur a principalement compoſé pour ſervir de canevas à ſes Leçons Académiques, eſt partagé en ſept Chapitres, dont voici le précis. Le prémier & le ſecond traitent des Parties des Hommes & des Femmes, qui ſervent à la Génération. Le troiſième roule ſur les Menſtrues. Le quatrième contient les principales Obſervations touchant le commencement de la Génération. On examine, dans le cinquième, l'Oeuf de Poule & les changemens les plus conſidérables qui lui arrivent, après avoir été fécondé & couvé. On explique dans le ſixième, la manière dont ſe fait la Génération, & particulierement celle de l'Homme. Le ſeptième enfin roule ſur l'Union de l'Ame avec le Corps du Fœtus.

Je ne dirai qu'un mot de ce qui eſt contenu dans le prémier & le ſecond Chapitres, parce que cette matière eſt un ſujet rebattu, & connu même de la plupart des Jeunes-gens, depuis qu'ils ont fait de *Venette* leur Livre de poche, dans lequel ils trouvent un portrait aſſez naturel & animé des objets qui flattent le plus leur imagination. Ce prémier Chapitre de l'Ouvrage de Mr. *Gerike* contient une courte deſcription de ces précieux Joyaux, dont chaque Homme a ordinairement deux, quoiqu'on puiſſe avec un ſeul s'aquiter des fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. On

On a vu des Familles entières, dont les Mâles n'en avoient naturellement qu'un ſeul, & on prétend que les Hottentots n'en laiſſent qu'un à leurs Enfans, comme s'ils croyoient que la Nature eût uſé de prodigalité à cet égard. *Hippocrate*, qui a cru bien des choſes que ſes Diſciples ne croient plus aujourdhui, parce que la Foi leur manque ſur bien des articles, ſemble inſinuer que la plupart des Hommes en ont deux, parce que le droit ſert à engendrer les Mâles, & le gauche des Fémelles. L'Expérience a fait voir que ce bon Père de la Médecine s'eſt trompé, & il y a apparence qu'il s'eſt laiſſé ſéduire par quelque erreur populaire de ſon ſiècle.

Il arrive, mais rarement, que ces Parties ſe tiennent cachées dans l'Abdomen juſqu'à l'âge de Puberté, & même pendant toute la vie, ſans que cela porte aucun préjudice à leurs fonctions. Mais pourquoi pendent-elles d'ordinaire hors du corps? C'eſt une queſtion que fait Mr. *Gerike*, & à laquelle il répond dans une Note. *De tous les Auteurs*, dit-il, *qui ont entrepris d'en rendre raiſon, je n'en ſache aucun qui ait mieux rencontré, que celui qui a cru que ſi ces parties euſſent été renfermées dans la capacité de l'Abdomen, leur trop grande chaleur eût rendu les Hommes trop laſcifs.* De cent probabilités Mr. *Gerike* a apparemment choiſi la meilleure; ainſi on peut juger de la valeur des autres.

Je voudrois bien ſavoir pourquoi Meſſieurs les Médecins & les Chirurgiens leurs Confrères ſe ſont aviſés, comme de concert, de nous faire accroire, que ces Parties ſont chaudes; &

pour-

pourquoi *Hippocrate* a prétendu que celle qui eſt ſituée à la droite, eſt plus chaude que celle qui ſe trouve à la gauche? N'eſt-ce pas là une de ces opinions qu'on a reçues ſans beaucoup d'examen? Pour moi, il me ſemble qu'il n'y a preſque point de Parties de notre Corps qui ſoient plus froides que celles-là. Leur éloignement du Cœur, qui eſt le principe du mouvement & de la chaleur, la longueur & l'entrelacement de leurs vaiſſeaux, la lenteur avec laquelle les humeurs y circulent pour avoir le tems de s'y préparer, leur ſituation même, ſemblent prouver qu'elles doivent être plutôt froides que chaudes. J'en appelle ſur cela au témoignage de tous les Hommes, & je leur demande s'ils ont jamais ſenti beaucoup de chaleur dans ces parties, même dans les plus grandes chaleurs, ou lorſqu'ils ſe ſont trouvés le plus d'ardeur pour le jeu de l'Amour. Excepté peut-être le bout du Nés & des Oreilles, il n'y a point de Parties plus froides dans tout le Corps humain que celles qu'on appelle les *Témoins de la Virilité & de la Force*.

Comme le ſecond Chapitre de cet Ouvrage ne contient qu'une ſimple deſcription anatomique des Parties de la Femme qui ſervent à la Génération, je me contenterai de faire remarquer que cette deſcription, toute courte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'en donner une idée claire & fort juſte, l'Auteur ayant ſuivi par-tout d'excellens Guides, tels que ſont *de Graaf*, *Ruyſch*, *Santorini*, & *Morgagni*. Il lui eût été facile de s'étendre davantage; mais il ſe ſeroit écarté de ſon plan, & auroit trop pris ſur ce qu'il ſe reſerve

ſerve d'enſeigner à ſes Diſciples dans ſes Leçons Académiques. On peut juger d'avance, par la nature des Textes qu'il prend, & par la manière dont il les expoſe, que ſes Commentaires ſeront inſtructifs.

Son Syſtême ſur les Mois ou Menſtrues, tel qu'il l'expoſe dans le troiſième Chapitre, paroit le plus ſimple de tous ceux qu'on a formés juſqu'à préſent ſur cet écoulement auquel les Femmes ſont ſujettes, c'eſt même le plus en vogue aujourdhui; mais il ne laiſſe pas de rencontrer de très grandes difficultés, qui pourront peut-être un jour donner lieu à en ſubſtituer un autre en ſa place. On a même déja furieuſement ébranlé celui qu'on propoſe ici, & peut-être perdra-t-il avec le tems tout ſon crédit, s'il s'en préſente un autre qui ſoit recommandé par quelque habile homme. *Ariſtote*, *Deſcartes*, & *Newton* ont fait valoir bien des opinions, qu'on n'eût jamais adoptées, s'ils ne s'en fuſſent déclarés les défenſeurs. Il n'y a guère que les Vérités évidentes par elles-mêmes, qui n'ayent pas beſoin de recommandation pour être crues.

Dans le quatrième Chapitre l'Auteur entre proprement en matière, car tout ce qu'il dit dans les Chapitres précédens, n'eſt qu'une eſpèce d'introduction à ceux qui doivent ſuivre, & où il traite de ce qui concerne plus particulierement la Génération.

Les deux prémières queſtions qui ſe préſentent ne ſont pas les moins curieuſes, ni peut-être même les moins importantes. Il s'agit de ſavoir, prémierement, ce qu'il y a dans la Semence

de

de l'Homme qui contribue le plus à la Génération ; &, ſecondement, ce que la Femme fournit de ſon côté, dans le moment qu'elle eſt comme ravie & abſorbée par les plus violens tranſports de l'Amour. On ne ſauroit être bien éclairci ſur ces deux points importans, ſans ſuivre la Nature de fort près, & ſans la ſurprendre lorſqu'elle ſemble vouloir ſe cacher. Il faut pour cela recourir aux expériences, mais comme l'occaſion ſe préſente très rarement de pouvoir les faire ſur des Femmes, Meſſieurs les Anatomiſtes ſe ſont rabatus ſur les Animaux, qu'ils ont ſacrifiés inhumainement à leur curioſité.

Harvée, à qui nous ſommes redevables d'une infinité de belles découvertes, donna l'exemple aux autres, & l'Ouvrage que ſes Obſervations ont fait naître, eſt encore regardé aujourdhui comme un Chef-d'œuvre. Pour connoître le myſtère de la Génération, il ouvrit quantité de Fémelles d'Animaux après leur accouplement, & il ne trouva dans leur Matrice aucune trace de Semence, ce qui lui fit croire qu'il n'y a que ſon ſouffle ou ſon eſprit (*a*), qui parvient

(*a*) *Aura ſeminalis.* Il s'étoit formé une idée tout-à-fait ſingulière, & peut-être un peu trop métaphyſique de la manière dont ſe fait la Génération. N'ayant point trouvé de Semence dans les Fémelles dont il avoit fait la diſſection, après s'être accouplées, il s'imagina que la Conception de l'Enfant ſe fait à peu près comme celle de nos penſées. Nos yeux voient des objets, notre mémoire en conſerve les traces & les idées, & notre Ame en conçoit les conſéquences. Une Femme ne conçoit pas, parce que la Semence de l'Homme entre dans ſa Matrice, mais parce qu'elle l'a touchée, & lui

vient juſques-là, & qui forme les prémiers traits du Fœtus.

D'autres Anatomiſtes ont été plus heureux dans leurs recherches. Ils ont trouvé, non-ſeulement dans la Matrice, mais même dans les Tubes ou Trompes de *Fallope*, une Semence très bien conditionnée, & qu'il étoit facile de diſtinguer de toute autre Liqueur. *Verheyen* (*a*) en a rencontré une quantité conſidérable dans la Matrice d'une jeune Vache, qui, ſix heures auparavant, avoit été couverte par un Taureau. Une femme ayant été tuée par ſon Mari, qui l'avoit ſurpriſe en adultère, *Ruyſch* (*b*) fit la diſſection de cette infortunée, & trouva une bonne quantité de Semence virile dans ſa Matrice & dans les deux Trompes. Il eut le plaiſir de voir la même choſe dans la diſſection qu'il fit d'un Courtiſane, que ſon brutal Galant avoit égorgée, après avoir ſatisfait ſa paſſion (*c*). *Fallope* (*d*) en a vu très ſouvent dans les Cornes ou Trompes qui portent ſon nom, de même que *Venette* (*e*), quoique ce dernier n'en ait point rencontré dans la Matrice. Enfin *Leeuwenhoek* (*f*), à qui la plupart des petits objets

ne

a communiqué ſa vertu. C'eſt ainſi, à ce qu'il prétend, que le vintième Oeuf d'une Poule eſt fécond par l'impreſſion que la Semence du Coq a faite ſur le Corps de la Poule, qui n'en a été touchée qu'une ſeule fois.

(*a*) Anat. Lib. II. Tract. I. Cap. 16.

(*b*) Theſ. VI. pag. 17--18.

(*c*) Dans ſes *Adverſar. Anat.* Dec. I, n. 1.

(*d*) Voyez *de Graaf*, de Mulier. Organ. Cap. XIV, pag. 344.

(*e*) De la Génération de l'Homme. P. III. C. IV. Art. 5.

(*f*) Voyez Chriſt. Wolfii *natuͤrlicher Verſuch*, T. II. §. 95.

ne pouvoient échaper, a trouvé cette Semence toute pleine de petits Animaux dans la Matrice d'un Lapin, un quart-d'heure après l'accouplement.

Il n'y a donc pas lieu de douter que la Semence du Mâle ne pénètre jusques dans la Matrice, & même jusques dans ses Cornes, quoiqu'on prouve par d'autres Observations, qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour la conception, qu'elle y soit portée en grande quantité. La Conception une fois faite, il arrive à l'Oeuf, qui a été imprégné de la Semence du Mâle, des changemens qui se manifestent insensiblement, jusqu'à ce que le Fœtus soit entierement formé.

Nous n'avons point d'Observations bien suivies touchant la formation successive, ou plutôt le dévelopement du Fœtus humain; mais *de Graaf* en a fait de très curieuses & de très exactes sur les Lapins, depuis leur conception jusqu'au trentième jour, qui est celui de leur naissance. Notre Auteur donne le précis d'une partie de ces Observations. Jusqu'au dixième jour on ne voit encore rien de bien distinct; mais ce jour-là le Fœtus paroit au milieu de l'Oeuf sous la forme d'un *Vermisseau*. Le douzième jour on commence à distinguer un peu ses membres, & le quatorzième on lui voit une grosse tête transparente, avec le Cervelet qui finit en pointe: ses Yeux, sa Bouche, ses Oreilles, se font aussi remarquer, de même que l'Epine du dos, deux points rouges, qui sont ses Poumons, le Foie de couleur rougeâtre, & les premiers traits du Ventricule & des Intestins.

A l'égard du dévelopement du Fœtus humain, voici quelques Observations assez curieuses qui méritent d'être raportées. Elles sont de *Harvée*. Cet Auteur a remarqué que le second Mois de la grossesse, l'Oeuf, qui a été fécondé, est de la grosseur d'un Oeuf de Pigeon, ou même d'un Faisan. L'Embryon, qui s'y trouve renfermé, est de la longueur de l'ongle du petit doigt, & à peu près comme une petite Grénouille. Il a la bouche fort grande; & sa tête paroit comme une grosse Vessie attachée au reste du Corps. Dans une grossesse d'environ cinquante jours, l'Oeuf fécondé ressemble à un Oeuf de Poule ou de Poule d'Inde, & le Fœtus qu'il contient, est de la longueur d'une grosse Fève. La tête est fort grande, & déborde le Cervelet comme une Crête: le Cerveau ressemble alors à du Lait caillé. Le Crane n'est autre chose qu'une Membrane coriace, & cartilagineuse en quelques endroits, laquelle se partage le long du front jusqu'à la racine du Nés, & sa Bouche ressemble au Museau d'un Chien. Le troisième Mois de la grossesse l'Oeuf est de la grosseur d'un Oeuf d'Oie, & le Fœtus est parfait, quoiqu'il n'ait pas encore toute la forme qu'il doit avoir.

A ces Observations, qui regardent le dévelopement du Fœtus humain, notre Auteur joint celles qui ont été faites sur l'Oeuf de Poule, tant par *Harvée*, que par le célèbre *Malpighi*, & autres Naturalistes. C'est-là qu'il fait voir la différence qu'il y a entre un Oeuf stérile, & celui qui a été imprégné de la Semence du Coq. Dans un Oeuf stérile on ne voit pas la moindre

trace

trace d'Embryon, rien absolument qui lui ressemble. Cela est hors de doute par les Observations de *Malpighi* (*a*), & de *Harvée* (*b*). Mais dans un Oeuf fécondé, & qui n'a pas encore été couvé, qu'y remarque-t-on? On y voit, dit notre Auteur après *Malpighi* (*c*), *la Cicatrice, laquelle représente les prémiers rudimens du Fœtus, ou la Tête, avec l'Epine qui y tient, & qui se termine en pointe.*

Voila qui est précis. La remarque a été faite plus d'une fois par un des plus habiles & des plus exacts Observateurs de la Nature; c'est donc un fait constant & bien avéré. Que devient, après cela, l'Objection formée par Mr. *Lyonnet*, lorsqu'il soutient que le Fœtus est tout formé dans un Oeuf avant l'accouplement? Je doute qu'il puisse rien opposer qui détruise des Observations faites avec tant de soin, & par un Naturaliste moins prévenu & plus amateur de la Vérité que le bon *Malpighi*, qui s'est contenté de raporter simplement & de bonne foi ce qu'il a vu lui-même. S'il faut ranger ce Fait dans la classe des choses incertaines & des chimères, je ne veux plus rien croire ni de ce que j'ai lu dans les Mémoires de Mr. *de Reaumur* sur les Insectes, ni des Merveilles que vient de nous apprendre Mr. *Trembley* dans son Chef-d'œuvre de l'*Histoire des Polypes*, & je me renfermerai dorénavant dans le nuage épais d'un parfait

(*a*) De formatione Pulli ex Ovo, Fig. 3.
(*b*) Exercit. XVI, pag. 53.
(*c*) Malpighi, *ibid.* Fig. 1 & 2. Voyez encore son *Appendix*, qui contient de nouvelles Observations qui confirment les prémières.

fait Pyrrhonisme à l'égard de tout ce que je ne pourrai savoir par moi-même en matière de Physique.

Mr. *Genike*, après avoir suivi la Nature dans ses plus secrètes démarches, après avoir examiné l'ordre qu'elle observe dans la formation & le dévelopement du Corps du Fœtus, explique enfin, dans un autre Chapitre, comment se fait la Génération, & particulierement celle de l'Homme. Il a sur cet article un sentiment qui me paroit bien singulier, & qu'on regardera plutôt comme une Hypothèse que la sagacité de son esprit lui a fait inventer, que comme un principe fondé sur ce que la Nature veut bien nous faire entrevoir. Suivant lui, la Semence de l'Homme est composée d'un Fluide très subtil, d'Animalcules, & d'une Humeur grossière. Accordons-lui cela, mais voyons ce qu'il ajoute. Dans le moment que la Semence est poussée avec force, la partie la plus subtile se sépare de la plus grossière, &, après avoir pénétré dans la Matrice, de la Matrice dans les Trompes, des Trompes dans l'Ovaire, & de l'Ovaire dans l'Oeuf, à travers ses pores, elle s'y mêle avec l'Humeur qu'il contient. Il n'y a encore rien là qui ne paroisse très possible, & qui ne s'accorde assez avec les Observations.

Mais voici le merveilleux, & ce qui demande une foi aveugle pour être cru. Tandis qu'une partie de la Semence la plus subtile est portée jusques dans l'Oeuf par la route que je viens d'indiquer, une autre partie de cette même Semence la plus spiritueuse traverse la Matrice par

les

les Vaiſſeaux abſorbans, qui ſont alors plus ouverts par la chaleur, & eſt conduite delà juſqu'au Cœur, d'où elle ſe répand enſuite dans toutes les parties du Corps, & par conſéquent dans l'Ovaire même, où elle devient peut-être la principale cauſe des changemens qui arrivent enſuite aux Membranes de l'Oeuf.

Quel prodigieux détour ne fait-on pas prendre ici à une portion de ce que la Semence a de plus ſpiritueux! Mr. *Gerike* y a-t-il bien penſé, & a-t-il prévu le danger auquel il l'expoſoit dans un ſi long trajet? Dans une route ſi difficile, à travers des millions de petits Vaiſſeaux tortueux, comment peut-on concevoir qu'une ſi petite quantité de Liqueur puiſſe être diviſée au point d'aller abreuver toutes les parties du Corps, & ſe rendre préciſément juſques dans l'intérieur de l'Oeuf pour opérer le grand œuvre de la fécondation? Autre difficulté dans ce Syſtême. Comment conçoit-on que ces eſprits ne ſoient pas arrêtés dans leur courſe, qu'ils ne ſoient pas abſorbés dans les Mers immenſes de Sang & d'autres Humeurs qu'ils traverſent? car chaque Vaiſſeau d'un médiocre diamètre doit être regardé comme un abîme, ſi on le compare à la petite quantité d'eſprits qu'il reçoit dans ſon ſein. Il y a plus. En ſuppoſant que ces eſprits ſeminaux parcourent heureuſement une ſi vaſte étendue, ne changent-ils pas de nature, ne perdent-ils pas toute leur force & leur vertu prolifique, à moins que l'Auteur ne les donne pour immuables, comme ſont les Atomes d'*Epicure*, ou les *Monades* de *Leibnitz*?

Tout l'embaras ne ſe borne pas là, voici encore un autre inconvénient. Puiſqu'une partie de ces eſprits prend la route la plus courte, en ſe rendant de la Matrice dans les Trompes & des Trompes dans l'Ovaire, quelle néceſſité y a-t-il de faire promener l'autre portion à travers mille écueils, où elle eſt par-tout expoſée à ſe perdre & à être abîmée dans les torrens qui l'entrainent? D'un autre côté ſi cette partie de la Semence, qui eſt portée dans l'Oeuf par les Trompes, a aſſez de vertu pour féconder l'Oeuf, ſoit en y dépoſant un Vermiſſeau, ou de quelque autre manière, qu'a-t-on beſoin de faire intervenir, pour le même effet, une ſeconde portion de la même Liqueur, qui ne ſauroit y arriver que longtems après la prémière, & par conſéquent après que l'imprégnation eſt déja faite. J'entrevois dans cette Hypothèſe une infinité d'autres difficultés, mais la crainte où je ſuis de m'étendre beaucoup au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites, m'oblige de les ſupprimer entierement, & de terminer même par-là cet Extrait.

Je quitte à regrèt une matière ſi curieuſe, mais qu'on n'éclaircira jamais bien ſans ſacrifier des ſommes immenſes. Cette partie de la Phyſique eſt la plus myſtérieuſe, c'eſt celle qui demande le plus d'expériences, & une grande capacité de la part de l'Obſervateur. Je doute même qu'en cherchant le point d'où nous partons, on puiſſe remonter au-delà du moment de notre conception. Mais avant ce terme, qui eſt aſſez proche de celui où nous ſommes, qu'étions-nous, quelle place occupions-nous dans

la

la vaſte étendue de notre Globe, & qu'y faiſions-nous ? Nous voudrions bien le ſavoir, mais nous ne le ſaurons peut-être jamais.

ARTICLE VI.

Leben CARL des Zwölften, &c.

C'eſt-à-dire:

VIE *de* CHARLES XII, *Roi de Suède, par* G. NORTBERG, *enrichie d'un grand nombre de Figures, de Plans, de Médailles & d'autres ornemens.* Page 700, *in Folio.* Hambourg 1744, *Tome I.*

VOici le prémier Volume d'un Ouvrage, qui ſera bientôt ſuivi d'un autre plus conſidérable, & dont nous devons la Traduction en Allemand à Mr. *Huebel*, Conſeiller de Juſtice du Prince Succeſſeur de Suède. L'Auteur, *George Nortbert*, Docteur en Théologie, *&c.* à Stokholm, le compoſa en Suédois, en partie ſur ſes propres Mémoires, en partie ſur quantité de Papiers qui lui furent communiqués des Archives de Suède & d'ailleurs; il y ajouta grand nombre de Pièces originales, de Lettres, d'Inſtructions données aux Miniſtres du Roi, & d'Inſtrumens de Paix.

Mr. *Nortberg*, de même que Mr. *Adlerfeld* (*a*), de qui nous avons en abrégé le portrait

(*a*) *Guſtave Adlerfeld* fut Chambellan de *Charles* XII, & en poſſédoit entierement les bonnes graces. Il tint

trait le plus parfait de *Charles* XII, & le détail le plus exact des Campagnes de ce Prince, paſſa neuf années dans l'Armée du Roi, il ne la quitta qu'à la défaite de *Pultowa*, où il fut fait priſonnier, & a ſon retour de la Ruſſie étant Confeſſeur de ſon Prince, il remplit ce poſte juſqu'à la mort de *Charles*.

Ce prémier Tome, que nous annonçons, ne va

un Journal ſi exact de tout ce qui ſe paſſa dans l'Armée, depuis l'an 1700 juſqu'à 1709, qu'on a vu, par ſon Manuſcrit, qu'il y avoit travaillé la veille même de la fatale Bataille de *Pultowa*, où il fut tué d'un boulet de Canon, à côté du Brancard du Roi. L'Ouvrage qu'il avoit compoſé en Suédois, fut traduit en François par ſon Fils unique *Charles Maximilien Adlerfeld*, & imprimé à Amſterdam en IV Tomes in 12. Il porte le titre d'*Hiſtoire Militaire de* CHARLES XII. Les trois prémiers Volumes ſont proprement de l'Auteur, & contiennent l'Hiſtoire de la Vie & des Exploits Militaires de ce Prince. Le quatrième commence par une Rélation de la Bataille de *Pultowa*, laquelle peut paſſer à juſte titre pour un morceau tout-à-fait curieux & qui renferme des particularités que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Cette Pièce vient de la main d'un Officier de grand mérite, qui n'a pas voulu ſe faire connoitre, & elle paroit d'autant plus intéreſſante, que l'Auteur entre dans le détail des motifs qui portèrent *Charles* XII à attaquer la *Ruſſie* du côté de l'*Ukraine*. Ce dernier Volume finit par un Journal de la retraite du Roi après la perte de la Bataille; ce Journal fut envoyé de *Bender* par le prémier Courier que ſa Majeſté dépêcha. Quant au reſte, cet Ouvrage eſt enrichi des Plans des Sièges & des plus fameuſes Batailles, tous gravés ſur les deſſins du Major-Général *Wolff*, très habile Officier Ingénieur. Un autre ornement qui relève encore le mérite de l'Ouvrage, c'eſt le Portrait du Roi, gravé par un habile Maitre ſur l'Original du fameux Peintre *Kraft*, & qui ſe trouve à la tête du prémier Volume.

va que juſqu'à la paix d'*Altranſtat* ; c'eſt le bel endroit de la vie de *Charles* XII, brave comme *Alexandre* & auſſi victorieux que lui, mais pieux, tempérant, fidèle à ſa parole, & ne faiſant même la Guerre que par néceſſité : il y remplit le faſtueux rôle d'un Héros, dans toute la perfection qu'imagine le Roman. Victoires, périls de toute eſpèce, actions de main, défaites, exils, priſons ; tout cela ſe ſuccède dans ſa vie avec autant de rapidité, que dans la Fable ; point de paix, point d'intrigues de cour, ni de repos ennuiant ; des evènemens tous intéreſſans ſe ſuivent ſans interruption, & ſans laiſſer tomber l'attention du Lecteur. Un Hiſtorien n'a rien a y ajouter ; ce Héros ſort de la main de la Nature avec toute la Majeſté & toute la perfection, dont la valeur d'un Mortel eſt ſuſceptible. Quelle nobleſſe ! quelle valeur ! quel gout pour les dangers ! quelle modeſtie dans la victoire ! quelle fermeté dans les disgraces, & qu'elles reſſources dans l'épuiſement le plus parfait !

Nonobſtant l'Extrait qu'on a déja donné, dans le Tome XXIV de ce Journal, de l'*Hiſtoire Militaire* de ce Prince par Mr. *Adlerfeld*, Hiſtoire très fidèle, nous avons cru néanmoins faire plaiſir au Lecteur de nous étendre un peu ſur cette brillante matière, & de faire remarquer que Mr. *Nortberg* n'a pas pris une peine inutile. D'ailleurs les actions glorieuſes que nous voyons de nos jours d'un autre Prince *Charles* réveillent preſque en général le gout pour tout ce qui reſſent la valeur & la bravoure.

Charles XII naquit le 17 de Juin 1682. Il n'y

n'y a pas juſqu'à ſon jour de naiſſance qui n'ait été mal raporté par d'autres Hiſtoriens. *Charles* XI ſon père avoit pouſſé la Puiſſance Royale juſqu'au deſpotiſme, & il avoit anéanti la Nobleſſe par la réduction des biens, qui avoient apartenus à la Couronne. Ce deſpotiſme nouveau étoit ſoutenu par une grande Armée, formée ſur les idées des Turcs. *Charles* XII, dans une Cour imbue de pareils principes, ne pouvoit prendre que des ſentimens extrêmement Monarchiques, il ſe perſuada que la gloire d'un Prince fait ſon prémier devoir, & que les Peuples ſont nés pour la ſoutenir. Ce funeſte préjugé fut la cauſe de ſes malheurs & de ceux de ſon Peuple ; malheureux effet d'une éducation qui auroit dû l'en éloigner. *Charles* ne manquoit pourtant pas de bonté de cœur, il en a donné pluſieurs preuves, mais peu à peu les malheurs qu'il voyoit, & ceux qu'il eſſuioit lui-même, l'endurcirent ſur les ſouffrances du Peuple ; &, dans les dernières années de ſa vie, il a vu tomber ſes Généraux favoris à ſes côtés, ſans en avoir montré la moindre ſenſibilité. Son avènement à la Couronne fut des plus glorieux. *Charles* XI avoit commencé à offrir ſa médiation aux Alliés, qui faiſoient la Guerre à *Louis* XIV. La France l'en prioit, dirigée par de plus grandes vues. Elle ne rougit point d'offrir 500000 écus à la Suède, avec une penſion annuelle de 300000, pour l'engager à lui procurer une paix honorable. Ce n'eſt pas le dernier exemple que nous avons d'une pareille libéralité contrainte des François. Tout le monde ſait que *Charles* XII hérita de cette gloi-

gloire, & qu'il procura la paix de *Ryswick* à l'Europe.

Le Roi ſon père lui avoit laiſſé par teſtament un Conſeil de Régence, ſous la direction de ſa Grand'-mère, Veuve de *Charles Guſtave*; mais la Nobleſſe, impatiente de ſe voir un Roi, eut le courage de faire abréger la Minorité de *Charles*, qui fut couronné le 14 Décembre 1697. C'eſt la ſeule marque de vie que les Etats de Suède aient donnée ſous ce Règne, qui fut parfaitement deſpotique: ſemblables aux Grénouilles de la Fable, ils demandèrent un Roi belliqueux, dont ils ſe répentirent après.

Mr. *Nortberg* entre enſuite dans un grand détail, au ſujet des troubles du *Holſtein*, qui donnèrent occaſion à la prémière Guerre que *Charles* eut à ſoutenir. De tout tems la Branche Royale de *Holſtein* a tâché de ſoumettre celle qui n'eſt que Ducale, & qui cherchoit de l'appui en Suède. *Chrétien Albert*, Duc de *Holſtein* arrêté à *Rensbourg*, où il eut une entrevue avec *Chrétien* V, avoit été forcé de recevoir des conditions fort dures. Déja on avoit pacifié ces deux Maiſons à pluſieurs repriſes; mais le Danemarc, allié avec la Pologne & la Ruſſie, & d'ailleurs ne croyant avoir en tête qu'un Roi de Suède encore enfant, crut pouvoir bruſquer la choſe. En 1700 il fit forcer *Sleeswic*, & ſans formalités s'empara des Etats du Duc, à l'exception de *Tonningue*, qui fit une vigoureuſe défence. L'Angleterre & la Hollande crurent devoir s'y intéreſſer, & *Guillaume* III conjointement avec les Etats Généraux, & l'Electeur de Hanovre, ſe déclarèrent

pour

pour le Duc & pour *Charles*. Ce jeune Monarque, accompagné d'une Flotte de trente-huit Vaiſſeaux de Guerre, débarqua alors une Armée en Zéelande, à la vue des Danois retranchés ſur le rivage; ce fut le 25 Juillet de cette même année. *Charles*, à la tête de ſes Gardes, fut le prémier à ſe jetter dans l'eau, l'épée à la main; & cette journée fut la plus glorieuſe de ſa vie, parce qu'elle lui procura une paix équitable, unique fin que doit avoir la bravoure d'un véritable père des Peuples; elle fut conclue à *Travendal* le 18 Aout ſuivant.

Dans ce même tems, une nouvelle Guerre ſe tramoit d'un autre côté; ſoyons équitables, c'eſt le devoir d'un Journaliſte, Mr. *Nortberg*, quoiqu'Eccléſiaſtique, eſt Suédois, il aime ſa Nation & ſon Prince, il en faut deviner les défauts, lors même qu'il en parle. Quant à nous, nous ne croyons devoir reſpecter que la Vertu ſeule. Il paroit par les Actes publics, qu'on avoit uſé en Suède d'une rigueur extrême contre la Nobleſſe de la *Livonie*. La Cour de *Charles* XI, non contente d'avoir terraſſé la Nobleſſe du Païs, voulut encore aſſujettir celle des Provinces conquiſes. Les Députés, qu'envoyèrent en Suède ces Etats opprimés, furent fort mal reçus avec leurs remontrances, on les mit en priſon, ils coururent même danger de la vie, & *Patkul* le plus animé d'entre eux, & le plus fier, ſauva la ſienne par la fuite. On le condamna par contumace, & il erra pendant du tems par l'Europe: il fit quelque ſéjour en *Suiſſe*; heureux s'il avoit pu s'y tranquiliſer, mais ſa vivacité ne s'accommoda point avec ce

ſéjour

ſéjour de la médiocrité & de la moderation, il voulut ſe venger, & s'attira par-là ſa perte.

Rempli de la plus violente haine contre la Suède, il crut que toute ſa Patrie en ſeroit imbue, & qu'elle ſe jetteroit avec empreſſement entre les bras de quiconque la délivreroit du joug de la Suède. Il auroit dû réfléchir que depuis l'établiſſement des Armées, c'en étoit fait des ſuffrages & des volontés du Peuple; qui, fût-d'être à peu près auſſi mal ſous un autre Souverain, ne veut pas courir les risques inſéparables d'une révolution, & ſe laiſſe commander ou conquérir avec la même indifférence paſſive. *Patkul* s'adreſſa au Roi *Auguſte*, Prince généreux, plein d'ambition, & qui ſe ſentoit en état d'entreprendre une Guerre. Il lui repréſenta que la Livonie ne lui coûteroit qu'une Campagne, projet qui flattoit *Auguſte*, parce qu'il lui fourniſſoit prétexte pour tenir une Armée en Pologne, afin d'intimider ou de terraſſer ceux qui remueroient dans cette Nation inquiète. La conduite du Roi paroit avoir été autant ambigue qu'elle étoit aſſortie à une mauvaiſe cauſe. Il faiſoit des confidences à l'Envoyé de Suède, & l'avertiſſoit des deſſeins du Danemarc; il envoyoit des Miniſtres à Stokholm; il aſſuroit poſitivement qu'il vouloit cultiver l'amitié de *Charles*, & au milieu de ces proteſtations il s'allioit avec le *Czar Pierre*; il formoit des plans d'opérations, & faiſoit marcher des Troupes vers la frontière de la Livonie. Rien ne peut être plus frivole que les prétextes, que *Flemming*, Général d'*Auguſte*, prit pour rompre. C'étoient des précautions ren-

rendues néceſſaires par celles que prenoit la Suède, des engagemens antérieurs avec la Pologne, quoique cette République étoit fort éloignée d'en exiger l'exécution; enfin des raiſons telles que nous en voyons dans les Manifeſtes les plus nouveaux.

Flemming tâcha de ſurprendre *Riga*, des chariots remplis de Soldats cachés y devoient aller, en ſe donnant pour des Rouliers; mais le Guide les égara, & le complot fut découvert; ce que voyant ce Général il leva le maſque, prit quelques Forts, & bloqua Riga.

Les Polonois ſe voyant engagés dans une guerre, dont ils ne trouvoient pas les raiſons valables, commencèrent à murmurer, & le Cardinal Primat, ancien ennemi d'*Auguſte*, engagea la République à marquer au Roi qu'il ne pouvoit continuer la guerre ſans le conſentement des Etats de la Pologne, & qu'il eût à leur en déclarer les véritables raiſons.

Charles, pendant que tout le Nord conſpiroit contre lui, s'amuſoit à la Chaſſe, mais c'étoit une Chaſſe telle que *Charles* pouvoit l'aimer. Il s'agiſſoit de prendre des Ours tout vivans, ſans autres armes, que des bâtons. Cet amuſement téméraire réuſſit, & le Roi lui-même eut le plaiſir d'abatre un de ces Animaux, qu'il fit lier & enlever. En apprenant la nouvelle des hoſtilités des Saxons, il dit: *Mes deux Couſins veulent avoir la guerre, qu'importe, ma cauſe eſt juſte, & Dieu m'aſſiſtera.* L'Hiſtorien ajoute tout de ſuite que dès lors *Charles* XII devint plus ſérieux, & qu'il abandonna des habitudes, qu'il ne trouvoit pas convena-

venables à un cœur épris de la véritable gloire. Ces habitudes, selon *Voltaire*, étoient une Maîtresse, mais on le dément vivement dans une Note. Ce seroit ici sa place de réfuter cet Auteur François sur son Histoire si peu fidèle de *Charles*, mais puisque cela est déja détaillé en partie dans un des Tomes précédens de ce Journal (*a*), nous ménagerons le terrein, & y renvoyons le Lecteur.

Patkul vit bientôt qu'il avoit mal jugé des esprits de ses Compatriotes, personne ne se déclara pour lui; au contraire la Noblesse Livonienne, assemblée en Diète, desavoua ses Manifestes, les fit bruler par la main du Bourreau, & le déclara traitre à sa Patrie.

Auguste, se voyant abandonné du Danemarc, parut se dégouter de la Guerre, & demanda la médiation de la Grande Brétagne, qui ne l'accepta pas; mais un autre ennemi de *Charles* réveilla au Roi de Pologne, l'inclination pour la Guerre.

Pierre, seul Souverain de la Russie après la mort de son frère, avoit mis quelques années à se former une Armée. Voisin des Turcs, de la Pologne, & de la Suède, il étoit rentré en amitié avec les prémiers, dédaignoit la conquête de la seconde, & choisit la Suède pour l'objet de sa bravoure. Ses vues alloient encore

(*a*) C'est dans le Tome XXIV, où le Journaliste en donnant l'Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Adlerfeld*, compare quelques rélations de *Voltaire* avec celles du prémier, en les citant tous les deux mot pour mot: on y trouve bientôt, d'un côté, la vérité toute simple, & la fausseté embellie de l'autre.

re plus au ſolide qu'au brillant, il vouloit ſe rapprocher de l'Europe, & il lui falloit une conquête ſur la Mer Baltique pour y prendre de l'influence. Envain *Charles* lui avoit envoyé une Ambaſſade, *Pierre* ne ſe crut pas même lié par ſa parole, ni par le renouvellement des anciens Traités, ſignés le 8 de Novembre 1699, & prenant les prétextes du monde les plus foibles, rompit avec la Suède. Ce fut devant *Narva* qu'il fut payé bientôt après de cet injuſte procédé. *Charles* y força le Camp des Ruſſiens avec une poignée de monde; jamais victoire ne fut plus complète, dix-huit mille des ennemis périrent dans la Bataille, & plus de ſoixante mille mirent bas les armes. Ces priſonniers étoient ſix foix plus forts que les vainqueurs. *Charles* ayant tout au plus dix-mille hommes, n'avoit pas du monde aſſez pour les garder, ni aſſez de cruauté pour les maſſacrer de ſang froid; en véritable Héros il leur donna la vie & la liberté. Ce fut le 20 de Novembre 1700. *Il* eſt rare qu'un Monarque combatte de ſa main, mais il eſt presque ſans exemple qu'un même Roi, à la tête de ſes Armées, en ait défait deux autres dans une même année.

Les Polonois inquiets, à leur ordinaire, ſe ſoulevoient de plus en plus contre leur Roi. Il y en eut dès l'année 1701 qui propoſèrent de lui ôter la Couronne, & de la mettre ſur la tête de *Jaques Sobieski*, fils de ſon prédéceſſeur, tant l'orage qui renverſa enſuite le Trône d'*Auguſte* gronda dès lors.

Charles paſſa la Daniva le 9 de Juillet 1701, dans des Barques de toute grandeur. Les Saxons,

xons, auſſi forts que lui, s'étoient retranchés ſur l'autre bord de ce Fleuve, qui, dans cet endroit, eſt d'une largeur très conſidérable. Ils y furent forcés, malgré leur réſiſtance, qui eut l'approbation de *Charles*, & la victoire fut parfaite; Artillerie, Bagage, Magazins, tout paſſa au pouvoir des vainqueurs.

Une occaſion favorable lui ouvrit alors la Pologne. La Famille de *Sapiéha* s'étoit rendue odieuſe à la Nobleſſe de Lithuanie. Cette Nobleſſe turbulente avoit pris les armes, & maſſacré un des Fils du Général, Chef de cette Famille. Le Père, chaſſé de ſes biens, implora la protection des Suédois, & ceux-ci ſe virent appeller avec plaiſir dans un Païs, où ils pouvoient ſe venger du Roi *Auguſte*, d'une manière bien plus ſenſible. Cette année même *Charles* entra dans la Lithuanie; ſes ennemis, mal diſciplinés, ne tinrent jamais contre le moindre de ſes Partis, il n'y eut point de Victoire conſidérable, mais il y en eut autant que de combats. Il paſſa l'hiver dans ſa Tente, & conſentoit à peine qu'on voulût le garantir du froid par des boulets rouges qu'on y portoit; c'étoit l'unique chaufoir qui fût de ſon gout.

La République de Pologne intercéda alors pour ſon Roi, toujours malheureux; le Cardinal même en parut touché, la belle *Aurore* de *Koenigsmarck*, mère du Maréchal Comte de Saxe, ſe rendit au Quartier Général de *Charles* pour obtenir la paix pour ſon Amant; mais le Roi, perſuadé du peu de ſincérité d'*Auguſte*, mépriſa toutes ſes avances, & la nouvelle *Taleſtris* ne put jamais parvenir à voir la fa-

ce (a) de l'*Alexandre* du Nord. Ni les remontrances & les prières du Comte *Oxenſtiernd*, de ne pas aller expoſer ſa Perſonne & ſon Armée dans un Païs plein de Déſerts & de Marécages, où il ne trouveroit aucune retraite, pas même les chemins pour aller à l'Ennemi, ni les proteſtations & les menaces des Ambaſſadeurs de la République, ne purent détourner *Charles* XII du deſſein qu'il avoit formé de détrôner ſon Ennemi, & d'effraier par ce grand exemple tout Prince qui entreprendroit une guerre injuſte. Tout plia, & il entra à Varſovie le 14 de Mai 1702. Quelles idées relevées doit avoir un Roi vainqueur, faiſant ſon entrée dans la Capitale de ſon Ennemi ? S'il eſt ambitieux, cet évènement doit l'enivrer; s'il eſt doux, il doit le deſarmer; mais quant à l'inflexible *Charles*, il marcha droit à *Auguſte*, que l'Armée de la Couronne avoit jointe, plus pour garder les bienſéances, que pour le ſecourir véritablement. Les deux Rois ſe rencontrèrent le 19 de Juillet près de *Cliſſou*. *Auguſte* poſta l'Aile gauche de ſon Armée derrière un Marais, & une puiſſante Baterie défendoit le centre; mais *Charles*, qui tenoit ſon Ennemi pour battu, dès qu'il le découvroit de ſes yeux, comptoit pour rien & les diſpoſitions & le feu. Il attaqua *Auguſte*, & les Suédois eſſuiant le feu ſans tirer, tomboient l'épée à la main ſur les

(a) Mr. *Adlerfeld* raporte comment cette Dame fit toutes les démarches poſſibles pour pouvoir parler au Roi, juſqu'à lui envoyer de beaux vers ſur ce qu'il avoit campé, pendant la rude ſaiſon de l'Hiver.

les Saxons; c'étoit leur méthode générale, qui leur a longtems réussi. Les Polonois disparurent au prémier choc, & les Saxons furent entierement défaits. Les prisonniers furent envoyés dans les Villes de Poméranie, dont *Charles* avoit retiré les Garnisons: il refusa de les admettre parmi ses Troupes, disant: *Ce sont des gens accoutumés à une vie molle, ils gâteroient mes Suédois.*

La République envoya une seconde Ambassade pour offrir sa médiation. Le Cardinal offrit de la part d'*Auguste* six millions d'écus, son Alliance contre le *Czar*, & la cession de la Saxe en faveur du Prince Electoral. Le Comte *Piper* conjura le Roi d'accepter les offres, & le Blanc signé d'*Auguste* qui se remettoit à sa discrétion. *Si la parole d'*Auguste, repliqua Charles, *étoit quelque chose, la paix seroit faite*; mais ce Prince avoit perdu tout crédit auprès de *Charles*, qui crut se devoir sa ruine. Nous passons bien des avantures, autant surprénantes que singulières, qui arrivèrent à *Charles*. Ceux qui ont lu le *Theuerdank*, Roman poétique composé pour *Maximilien* I, trouveront ici l'Original de ce Héros fabuleux. Tous les jours *Charles* se précipitoit dans de nouveaux dangers, dont une providence victorieuse l'arachoit tout autant de fois, & il n'en étoit pas plutôt échapé qu'il en cherchoit d'autres. Malheureusement ce Monarque aimoit le péril, & devenoit par-là le péril même. Aussi fut-ce, après une rencontre, où ce Roi, accompagné de 21 Officiers, étant allé reconnoître, fut entouré de cinq cent Polonois dont

on le dégagea avec peine, qu'il eſſuia une forte remontrance de ſes Généraux. Ces braves gens lui repréſentoient que la gloire qu'un Roi peut attendre, en réuſſiſſant dans une eſcarmouche, n'eſt qu'une bagatelle; mais que la honte & la perte ſeroient infinies, s'il venoit à y ſuccomber.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit une chute dangereuſe avec ſon cheval, & qu'il ſe caſſa la cuiſſe; nouvel avertiſſement de la Providence, nouvelle occaſion pour *Charles* de faire paroître ſon intrépidité. Ses prémières paroles furent que ces ſortes de fractures étoient les plus aiſées à guérir; Grace à ſon tempérament & à la diète qu'il fit, il fut rétabli bien vite. Après des avantures ſi ſérieuſes, raportons-en auſſi de comiques. *Leveſi*, Moine Dominicain, célèbre pour ſes bonnes Mœurs & pour ſa ſageſſe, vint faire un meſſage de la part du Pape au Conquérant hérétique, occupé à détrôner un Roi nouveau Catholique. Il aſſura *Charles* de l'approbation du Pontife, charmé de ſes ſuccès, à ce qu'il diſoit, dans le tems que le Pape protégeoit publiquement *Auguſte*, & alloit juſqu'à menacer le Primat, toutes les fois que celui-ci pouſſoit trop vivement le Roi Néophyte. Le compliment de ce Moine eſt fort ſingulier, & la Politique de la Cour de Rome paroit ſi rafinée dans cette Miſſion, que l'on ne ſait qu'en penſer, & qu'il paroit que *Charles* auroit pu dire.

Sixte *tremble dans Rome, & m'eſtime & me craint.*

Le Moine finit par demander à acheter les Os de Ste. *Brigitte*, qui devoient repoſer à Wadſtena;

tena; mais *Charles*, zèlé Proteſtant, lui répondit avec indignation, qu'il étoit fort éloigné de fournir des armes à la Superſtition, & qu'un Roi de Suède n'étoit pas Marchand.

Une autre ſcène fut l'Audience que *Charles* donna à Mr. *Robinſon*. Ce Miniſtre venoit de la part de ſa nouvelle Reine aſſurer le Roi de l'amitié de l'Angleterre. *Charles* le reçut en pleine campagne: *Le Dais*, dit-il, *ſous lequel nous ſommes, eſt brodé plus magnifiquement que tout autre Dais du monde.* Dans la ſuite de la converſation il donna à cet Envoyé des marques d'eſtime qui valent un panégyrique, & ayant fait remonter le Miniſtre en caroſſe, il l'accompagna à cheval, en l'entretenant à la portière. Le Miniſtre de France, jaloux de cette diſtinction, s'en plaignit; mais *Charles* agiſſoit par un inſtinct trop noble pour ſe dédire, & d'ailleurs il n'aimoit nullement la France, & Mr. *Nortberg* en raporte pluſieurs preuves.

Auguſte, ayant tenu deux Diètes, l'une à *Sandomir*, & l'autre à *Marienbourg*, où il fut réſolu de le ſoutenir, députa de nouveau à *Charles*, qui ne fit pas grand cas de ces démarches qu'aucune Armée ne ſoutenoit. Il ſurprit les Troupes Ennemies à *Pultowsk*, le 21 Avril 1703; la victoire fut encore complète, ce fut une autre Bataille ſans larmes pour les Suédois, qui ni perdirent que douze Hommes.

Auguſte, perdant de plus en plus la confiance des Polonois, *Charles* offrit enfin la Couronne à *Alexandre Sobieski*, frère de celui qu'on tenoit arrêté en Saxe. Ce Prince fut aſſez généreux pour la refuſer, ſoit qu'il ne voulût pas

l'enlever à ſon frère aîné, ſoit qu'il n'eſtimât pas aſſez les Polonois pour deſirer d'en être Roi. *Stanislas*, dont il fut le plus fidèle ami, lui avoit porté la parole de *Charles*, & celui-ci ſçut, à cette occaſion, gagner le cœur d'un Prince aſſez difficile; il y réuſſit par ſa candeur & par la juſte idée qu'il lui donna des intérêts des Cours de l'Europe qu'il avoit presque toutes vues.

Rheinſchild pourſuivoit les Saxons, pendant qu'on expédioit les Lettres Circulaires pour l'Election d'un nouveau Roi. Mais ce fut alors qu'on trouva le plus d'obſtacles, pas tant de la part d'*Auguſte*, quoique ſoutenu d'une Confédération générale ſignée à *Sandomir*, que du côté du Cardinal, qui, après avoir propoſé lui-même *Stanislas* entre trois Candidats qu'il nomma au Roi de Suède, inſiſta ſur un étranger, & enſuite ſur le Grand Général *Lubomirski*, dont un Gentilhomme, fort proche parent du Cardinal, avoit épouſé la fille. Ce Seigneur n'avoit pas l'eſtime de *Charles*, qui, de ſon côté, inſiſta ſur *Stanislas*. Le Cardinal trop avancé pour renouer avec *Auguſte*, & piqué contre *Charles*, uſa alors de pluſieurs artifices pour différer l'Election. Le jour & la propoſition des matières dépendoient de lui, & il faiſoit naître à chaque pas des difficultés. On en vint à une Conférence entre le Roi & le Cardinal, qui ne ſervit qu'à dégouter celui-ci, par la fermeté qu'il trouva dans les réſolutions de *Charles*. *Stanislas* alla lui-même trouver ce Prélat irréſolu, l'Election fut fixée pour le 2 de Juillet 1704. Envain s'abſenta-t-il avec *Lubomirski*, on

on passa outre, & l'Evêque de *Posnanie* remplit la place du Primat. *Stanislas* fut élu, & presque unanimement.

La cérémonie du Couronnement manquoit encore, & le Cardinal la lui rendit difficile; c'étoit à lui à oindre le nouveau Roi, il fit mille chicanes pour s'en dispenser, & le Pape, Protecteur de son Néophyte, lui en fournit les prétextes. Mais on persuada l'Archevêque de *Lemberg* de se charger du Sacre, & *Stanislas* fut couronné le 24 de Septembre 1705. Le Cardinal ne survécut que d'un mois à cet événement. C'étoit un Prélat d'une conduite ambigue, qui avoit été constant ennemi d'*Auguste*, sans être fidèle ami de qui que ce soit. La République réunie sous son nouveau Chef, signa alors la Paix avec la Suède le 18 de Novembre suivant.

Auguste, fatigué des remontrances de *Patkul*, le fit arrêter vers ce tems-là. Cet homme, trop fier pour un Sujet, avoit servi son Maitre avec une ardeur infinie; mais il avoit souvent desaprouvé ses plaisirs, & la liberté de ses jugemens lui avoit fait de puissans ennemis. *Auguste* en eut moins de peine à le sacrifier quand *Charles*, trop vindicatif pour un Héros, fit l'honneur à un particulier de faire de sa perte un des articles de la paix.

Tout s'acheminoit à cette paix. Les Polonois inconstans & livrés au moindre intérêt, ou au moindre mécontentement, abandonnèrent presque généralement *Auguste*. *Rheinschild* défit entierement son Armée, jointe aux Russiens, & ce fut la plus grande perte que les Sa-

xons firent dans tout le cours de cette guerre malheureuſe.

Charles, dont le bonheur ſe répandoit ſur ſes Généraux, en eut beſoin dans une nouvelle avanture. Il paſſoit à cheval une Rivière trop foiblement gelée pour porter ſon poids, la glace enfonça, & le Roi tomba dans le courant. Il en fut ſi peu troublé, qu'il étendit ſes bras pour ſe ſoutenir ſur ce qui reſtoit de glace plus ferme, & le Prince de *Wirtemberg* s'étant couché ſur le ventre, & ſe faiſant tenir par un Officier qu'un autre ſoutenoit, retira le Roi, qui ne trouva pas que le danger méritât d'en faire mention, & ſe remit à cheval ſans dire une parole.

Après pluſieurs petites victoires, dont le détail eſt ſurprenant; il ne reſtoit plus à *Charles*, que de forcer *Auguſte* lui-même à conſentir à l'élévation de *Stanislas*. Pour l'y obliger, le Conquérant fit paſſer ſon Armée par la Siléſie, y reçut les plaintes des Proteſtans opprimés, & ſe rendit abſolument maître de la Saxe, forçant le reſte des Troupes Saxonnes à ſe réfugier dans la Franconie. *Auguſte* perdit par-là ſes reſſources, & fut obligé de ſe ſoumettre. Deux Plénipotentiaires allèrent préſenter de ſa part une Lettre, telle qu'elle pouvoit convenir au vaincu, & ſe ſoumirent à toutes les conditions, qu'il plairoit à *Charles* de lui impoſer. Ces conditions furent telles, qu'un Héros en impoſe. *Auguſte* s'obligea de renoncer à toute prétenſion au Trône de Pologne, & de reconnoître *Stanislas*. *Charles* ne demanda rien pour lui-même, il ſe contenta d'avoir ôté & donné des Couronnes. La Paix fut ſignée le 14 de Septembre 1706.

De

Le Roi Electeur ne s'y trouva pas, il étoit en Pologne avec ſon Armée, & avoit même battu *Mardefeld*, Général Suédois. La ſurpriſe fut grande dans toute l'Europe, de voir *Auguſte* accepter ce Traité humiliant au milieu du Triomphe ; & on crut en effet que la Bataille ne s'étoit donnée que pendant les Négociations. Cet evènement énigmatique nous eſt entierement développé par Mr. *Adlerfeld*, ce que perſonne n'avoit fait avant lui. Ceux qui n'ont pas lu encore ſon *Hiſtoire de Charles* XII, pourront en trouver le détail dans ce même Journal (*a*). Cette victoire, la prémière qu'il remporta ſur ſes braves ennemis, rendit les conditions plus dures, & anima *Charles* à épuiſer la Saxe par des Contributions. Ce Monarque avoit d'ailleurs à ſe plaindre du peu de ſincérité d'*Auguſte*, dont le parti, en Pologne, n'avoit pas encore mis bas les armes, & preſſoit même une nouvelle Election, quoiqu'après ſa réſignation. Malgré ces défiances les deux Rois ſe virent à *Gunthersdorf* & à *Leipſic*, & furent aſſez maitres d'eux-mêmes, pour ſe traiter avec toute la cordialité imaginable. Cela ne coutoit rien à *Auguſte*, mais on eſt ſurpris de cette conduite du Roi de Suède, trop ſévère pour pardonner aux Princes qui ſe jouent des Traités. Auſſi *Auguſte* alloit-il ſervir d'exemple éclatant, ſi *Charles* n'avoit détourné ſur ſa propre tête la colère Divine, par ſon infléxible acharnement contre la Ruſſie, & par le refus qu'il fit d'accepter les propoſitions de Paix les plus raiſonables.

(*a*) Dans le *Tome* XXIV, *page* 173, *& ſuiv.*

nables. Ces evènemens ſeront le ſujet d'un autre Volume, où l'on verra cette invincible Armée détruite entierement, & *Charles* XII réduit à chercher un azyle chez les Turcs.

ARTICLE VII.

BLASII CARYOPHILI Opuſcula de MARMORIBUS ANTIQUIS. *Paſchalis Caryophili* Diſſertationes de THERMIS HERCULANIS & de THERMARUM USU.

C'eſt-à-dire:

OUVRAGES *de* B. CARYOPHILE *ſur les* MARBRES ANTIQUES, *auxquels on a joint des* DISSERTATIONS *de* P. CARYOPHILE *ſur les* BAINS DE HERCULE, *& ſur l'uſage des Bains*, in 4. en trois Parties, qui font enſemble 200 pages. *Utrecht* 1743.

PLuſieurs Savans avoient déja conſideré avec ſoin les *Marbres Antiques* par raport aux Inſcriptions, ou aux ornemens que l'*Art* du Graveur ou de l'Architecte y avoit mis : mais il y en avoit peu, qui les euſſent regardés comme un Ouvrage de la *Nature*, & qui euſſent examiné les plus célèbres Carières, la dureté & la couleur, *&c.* de ces marbres. Parmi les Anciens nous n'avons que *Pline*, qui en ait parlé de propos déliberé dans ſon Hiſtoire Naturelle, & qui ait été copié parmi les Auteurs modernes par *George Agricola.*

Il

Il y a lieu de croire, qu'on auroit pu tirer beaucoup de lumiere de *Hegesandre*, de *Nymphodore*, de *Polemon*, de *Menodote* & d'*Alcétes*, qui avoient décrit les *Statues* les plus fameuſes de leur tems; & encore plus des Livres publiés *ſur les Pierres* par *Dracon*, *Sotaque*, *Thraſylle*, *Iſménie*, *Ariſtagore*, *Liceas*, *Varron*, *Mucien*, *Cœlius* & *Caton*, s'ils ne s'étoient pas tous perdus par les injures du tems. La curioſité de Mr. *Blaiſe Caryophile* l'a pouſſé à ſuppléer à ce défaut, autant qu'il étoit poſſible, & à ramaſſer tout ce que les anciens Géographes, les Hiſtoriens & les Poëtes en avoient dit par-ci par-là dans les différens endroits de leurs Ouvrages.

La prémiére place eſt aſſignée au marbre blanc, qu'on trouvoit près d'*Athène*, dans les montagnes d'*Hymette* & de *Pentelique*. Outre ces deux Carières, il y en avoit encore une troiſiéme dans une montagne appellée *Phellée*. Par-là nous comprenons facilement, pourquoi il y a eu à Athène un plus grand nombre de Statuaires & de Statues, qu'en aucun autre endroit de l'Univers. Dans la *Laconie* il y avoit une Carière de marbre noir à *Tenare*, & une de marbre vert dans le *Taygete*; à *Corinthe* de marbre jaune, en *Theſſalie* de marbre bleu. Enſuite notre Auteur nous fait l'énumération de plus de cinquante Carières de toute ſorte de marbre, qu'on trouvoit en Aſie, en Europe & en Afrique, dans les Iſles & dans le Continent. Il remarque auſſi fort judicieuſement, qu'*Agricola* & ceux qui l'ont ſuivi, avoient multiplié les Carières, étant induits en erreur tantôt

par

par des Copies vicieuſes des Auteurs anciens, tantôt par les différens noms que portoit la même Carière, dont l'un étoit pris de la montagne, l'autre d'une Ville voiſine, & l'autre de la Province dans laquelle la Carière ſe trouvoit. Mais il ne fait aucune mention d'une eſpèce de marbre contrefait, ou d'une compoſition de plâtre, dont on faiſoit des colomnes: on en trouve pourtant des morceaux d'une hauteur & épaiſſeur prodigieuſe, qu'on déterre quelquefois dans les Ruines des anciens Temples.

Dans la ſeconde Diſſertation il eſt parlé de ceux, qui avoient été condamnés aux Carières pour y travailler jour & nuit, ſous la direction des Intendans ſévères, & ſous la garde des Soldats, & de plus ayant les fers aux pieds. Après cela nous avons la deſcription des outils d'acier, dont on ſe ſervoit pour détacher les morceaux de marbre, & des machines pour les ſortir de la Carière, de la manière de ſcier le marbre, de le polir, & de le peindre. Enſuite des voitures pour tranſporter les marbres d'un Païs dans un autre, & de la manière d'ériger les Colomnes & les Obélisques.

La troiſième Diſſertation roule ſur les Droits que les Carières payoient à l'Etat; ſur le Péage qu'on levoit ſur les marbres qu'on tranſportoit d'un lieu en un autre, & ſur la Confiſcation des marbres.

Enfin la quatrième & dernière Diſſertation traite des Privilèges des Marbriers, de leur Corps de métier, de leurs Patrons, des Marbriers Géomètres & ſavans, & de Minerve & Vénus leurs Déeſſes Tutélaires.

Pour

Pour faire un Volume raiſonnable on a ajouté deux Diſſertations de *Paſchal Caryophile* Juriſconſulte, imprimées pour la troiſième fois & augmentées, l'une ſur *les Bains de Hercule* deterrés depuis peu en *Dace:* l'autre ſur l'*Utilité de ces Bains.* La prémière eſt dédiée à S. E. Mr. le Comte d'*Hamilton*, Gouverneur du Bannat de *Temiswar*; lequel ayant appris qu'on trouvoit quelques Monumens d'Antiquité ſur la Rivière de *Tzerne*, entre les Villes d'*Orſowa* & de *Méadia*, renommées depuis la dernière guerre contre les Turcs, y fit creuſer & déterra pluſieurs Statues, Autels & Inſcriptions, qui ſont examinées & expliquées dans cette Diſſertation, où on démontre entre autres que les Bains chauds étoient dédiés à Hercule, & que le Bain dont il s'agit, avoit été bâti l'an 157 de *Jéſus-Chriſt*, ſous l'Empereur *Antonin le Pieux.*

Le même Comte d'*Hamilton* ayant chargé ſon Médecin Mr. *Joachim Crammer* de faire par la Chymie l'Analyſe des Eaux naturellement chaudes, dont nous venons de parler, & l'ayant communiquée à Mr. *Caryophile*, ce dernier en prit occaſion d'écrire une Diſſertation ſur l'utilité & l'excellence des Bains chauds.

Il débute par les louanges de la *Chymie*, par le moyen de laquelle notre Siècle a eu le bonheur de découvrir bien des Secrets de la Nature, qui avoient été inconnus à tous les Anciens. Il ne paroit aucune trace de la Chymie dans les Ecrits des Auteurs Grecs depuis *Hippocrate* juſqu'à *Galien*. Les Egyptiens en avoient fait myſtère; les Arabes ont commencé à en

parler

parler vers la fin du huitième Siècle; des Arabes cette Science a passé en Europe, où elle a été portée à un haut dégré de perfection, principalement par les soins & par la sagacité de l'illustre Chevalier *R. Boyle*.

Les anciens Médecins ne jugeoient de la qualité des Eaux minérales & chaudes que par leur Gout, par l'Odeur, par la Couleur & surtout par le Poids. Ils avoient trois Méthodes d'en examiner la Pesanteur. La plus simple étoit par la balance; la seconde par des morceaux de drap ou de linge égaux, qu'ils trempoient dans les différentes eaux, & concluoient que le linge qui avoit été séché le prémier, ou qui étant pesé alors se trouvoit le plus léger, avoit été trempé dans l'eau la plus légère; la troisième méthode étoit par le moyen d'un Pese-liqueur, ou d'un Cylindre de ver, qui descendoit plus bas dans l'eau la plus légère, & moins dans l'eau la plus pesante. Notre Auteur demontre par plusieurs raisons, que toutes ces Observations ne nous aprennent pas la nature des eaux. Que les mêmes eaux occupent un plus grand espace, & sont par conséquent plus légères spécifiquement, quand elles sont chaudes, & qu'elles occupent un moindre espace étant condensées par le froid, quoique le chaud & le froid ne changent pas les autres qualités de l'eau: D'ailleurs qu'il étoit démontré par plusieurs Expériences, que l'eau venant d'être puisée de la source, est donée d'une certaine Viscosité, qui empêche le Pese-liqueur de descendre, mais qu'il descend beaucoup plus bas, étant mis dans la même eau un jour ou

deux

deux après ; quoique la Pésanteur réelle de l'eau n'ait souffert aucune diminution sensible dans cet intervalle de tems.

Notre Auteur conclut de tout cela, qu'il n'y a que la Chymie, qui nous puisse aprendre la nature des eaux. Il recherche la cause de la chaleur des eaux dans les Bains naturellement chauds. Il rejette & refute l'opinion de ceux qui l'attribuent ou à un feu qui environne le Centre de la Terre, ou au Soleil, ou à une fermentation de l'eau mêlée avec la chaux vive, ou à un terrain bitumineux. La véritable cause selon lui est le Soufre, qui se trouve copieusement dans les montagnes de la Transsilvanie, d'où ces eaux découlent, & qui se manifeste à l'odorat dans ces Bains. Outre le Soufre, on trouve que cette eau est mêlée de Sel commun & de Nitre. L'Auteur finit en nous exposant les Vertus médicinales du Soufre & des sels dont ces eaux sont imbues.

ARTICLE VIII.

EXAMEN *des* DEFAUTS THEOLOGIQUES, *où l'on indique les moyens de les réformer*. Deux Tomes *in* 12. *Pag.* 592 pour le prémier Tome, & 621 pour le second, sans compter la *Préface*, & la *Table* des Chapitres, *Amsterdam*, chez *Meynard Uytwerf*, 1744.

VOici un brave Théologien, qui court grand risque de n'être secouru de personne, s'il

vient à être attaqué. Je ne ſai, en effet, quelle Secte de Chrétiens voulût le reconnoître pour un de ſes Membres. Quoiqu'il donne aſſez à entendre qu'il eſt Catholique Romain, il trouve tant de défauts, & même des défauts ſi eſſentiels dans tous les Partis de cette groſſe Branche du Chriſtianiſme, que je doute fort qu'aucun d'eux le reçoive jamais dans ſon Corps, ſans exiger de lui une abjuration bien formelle de ce qu'il avance à leur préjudice. Fronder les Décrets des Papes, attaquer vivement les Dogmes les plus favoris des Janſéniſtes, des Thomiſtes, des Moliniſtes, n'eſt-ce pas s'exclure ſoi-même de la Communion d'une Egliſe, qui demande avec hauteur dans chacun de ſes Membres, une ſoumiſſion aveugle & ſans bornes? Faire voir que ces Meſſieurs donnent dans l'excès, qu'ils uſent réciproquement d'injuſtice les uns à l'égard des autres, n'eſt-ce pas ſe déclarer leur mortel ennemi? Peut-on être bon Catholique Romain, lorſqu'on tâche de juſtifier les Proteſtans ſur des points de leur croyance, condamnés ſans reſtriction par la Cour de Rome? N'eſt-ce pas une condeſcendance criminelle, de prétendre qu'*il ſeroit facile de concilier enſemble la plupart des Proteſtans avec les Catholiques ſur le Mérite & les Bonnes-œuvres du Juſte* (a); ſur *la ſatisfaction dans le Sacrement de Pénitence* (b), & même *ſur la Confeſſion* (c)?

Cette prétenſion eſt une chimère. Les Catholiques ne céderont rien aux Proteſtans, ils ne

(a) Tome II, *page* 96. (b) Ibid. *page* 99.
(c) Ibid. *page* 100.

ne changeront rien dans la croyance de leurs Dogmes, & si la reconciliation a lieu dans la suite, il faudra que les Protestans plient lâchement sous le joug de l'Eglise Romaine, & qu'ils se soumettent aveuglément à toutes ses décisions. Mais les Protestans sont-ils bien disposés à faire cette démarche? Ils le sont moins que jamais; & je crois que l'Auteur se trompe à leur égard, lorsqu'il leur attribue de pareils sentimens. Je ne sai où il a puisé l'aveu qu'il leur prête dans l'*Article* où il dit qu'*il ne faut pas confondre les Protestans modernes avec Luther & Calvin*. „ Nous devons, *dit-il*, applaudir à l'a-„ veu sincère des Protestans modernes, les-„ quels, après un sérieux examen de la Doc-„ trine Catholique, ne font aucune difficulté „ d'assurer, que leurs prémiers Réformateurs „ ne l'ont point représentée telle qu'elle est; „ que l'Eglise Romaine est exemte d'Idôla-„ trie, & des autres Erreurs qu'on lui a fausse-„ ment attribuées: de pareils aveux ne peuvent „ avoir que de bons effets; ils sont très propres „ à fortifier les Catholiques dans leur attache-„ ment à la véritable Eglise, & à jetter des „ doutes légitimes dans l'esprit des Protestans.

Notre Anonyme a-t-il bien pensé à ce qu'il dit ici? Il se trompe très certainement, & l'envie qu'il a d'allier Genève avec Rome, lui a fait avancer ce paradoxe. Où sont, je vous prie, ces *Protestans modernes*, qui *ne font aucune difficulté d'assurer que l'Eglise Romaine est exemte d'Idolâtrie, & des autres erreurs qu'on lui a faussement attribuées*? Je ne crois pas trop hazarder, en assurant qu'il n'y a aujourdhui aucu-

ne Eglise Protestante qui voulût faire cet aveu. Ce seroit donner gain de cause à la Cour de Rome, ce seroit reconnoître que *Luther* & *Calvin* ont été des perturbateurs du repos public, dignes des plus sévères châtimens; qu'ils ont eu tort de toucher à la Doctrine reçue de leur tems, pour en substituer une autre à sa place, & qu'enfin tous les Protestans ne peuvent être regardés que comme de vrais Schismatiques, puisqu'ils n'ont alors nulle raison légitime de se séparer des Catholiques. Il n'y a guère de Ministres Protestans, qui, en prêchant sur des matières de Controverse, n'attribue à l'Eglise Romaine, les erreurs les plus grossières, & qui ne traite la Cour de Rome de *Grande Paillarde*, à l'imitation de *Luther*, de *Calvin*, & de tous les prémiers Réformateurs.

Je crains fort que cet Auteur, à force de vouloir diminuer les obstacles qui empêchent le retour des Protestans à l'Eglise de Rome, ne se fasse regarder des Catholiques comme un faux Frère, & des Protestans comme un homme qui cherche à leur tendre des pièges. Il veut réformer un trop grand nombre d'abus dans l'Eglise Romaine, pour pouvoir être censé Catholique Romain, & il voudroit laisser trop de prérogatives & d'empire à cette même Eglise, pour être mis au rang des Membres de quelque Communion Protestante.

Mais, s'il n'est ni bon Catholique, ni bon Protestant, de quelle Secte est-il donc? Après un examen sérieux de son Ouvrage, je crois être fondé à dire qu'il n'est d'aucune Eglise Chrétienne connue aujourdhui, & qu'il fait lui seul une Secte séparée & différente des autres.

tres. Eh quoi! me direz-vous, il n'eſt donc pas Chrétien? Il eſt très bon Chrétien, & même un des meilleurs Chrétiens que je connoiſſe, à en juger par ſon Livre. Il tient au gros de l'Arbre, mais il fait bande à part. Il eſt Chrétien à ſa manière, comme le Pape l'eſt à la ſienne, comme *Luther*, *Calvin*, & les autres Réformateurs l'étoient auſſi à leur manière. Il n'eſt pas beſoin, pour être bon Chrétien, de penſer préciſément à la façon du Grand Prêtre de Rome, ou comme les deux Grands Héros de la Réformation. La règle de la Foi des Chrétiens, c'eſt l'Ecriture, & non les Déciſions de la Cour de Rome, ou les Commentaires de *Calvin*. Outre cent Sectes différentes, qui ſe diſent toutes Chrétiennes, & qui le ſont en effet, puiſqu'elles ſont fondées ſur l'Ecriture, on pourroit en former encore cent autres, qui ne le céderoient en rien à leurs aînées, & qui peut-être auroient ſur elles de grandes prérogatives. Dès qu'on ſe croit en droit de ſecouer le joug de l'autorité des Hommes, on doit ſuivre ſes lumières & ſa conſcience, dans l'interprétation des Livres Sacrés. Si le Pape n'eſt pas infaillible, & ſi tous les Chefs de Sectes ont pu ſe tromper, n'eſt-on pas obligé d'examiner la Religion dans ſa ſource, & ne doit-on pas, après cet examen, ſuivre ſes propres lumières préférablement à celles des autres, lorſqu'on eſt fondé à croire qu'ils ſe ſont trompés?

Tout ce qu'on pourroit reprocher à notre Auteur, c'eſt qu'il eſt peut-être le ſeul au monde de ſa croyance; il n'y a perſonne qui ait abſolument de la Religion les mêmes idées qu'il

en a; en un mot, il ne forme point un Corps, une Egliſe, parce qu'il n'a point encore fait de Proſélytes. Pour ſavoir ſi ce reproche eſt fondé, il n'eſt queſtion que de ſavoir ſi *Luther* ou *Calvin* n'euſſent pas été bons Chrétiens, dans la ſuppoſition que perſonne n'eût ſuivi leur Doctrine; ou ſi le Pape ne le ſeroit pas auſſi, quand même tous les Catholiques Romains viendroient à abandonner les opinions que lui & ſes Prédéceſſeurs ont érigées en Dogmes & en Articles de Foi. Si vous dites que ni le Pape, ni *Luther*, ni *Calvin*, ne pourroient alors être regardés comme Chrétiens, vous faites dépendre la bonté de la Religion Chrétienne de la pluralité des ſuffrages, du conſentement unanime d'un certain nombre de perſonnes plus ou moins grand, ce qui ſeroit abſurde & tout-à-fait déraiſonnable.

Celui d'entre tous les Chrétiens qui penſe le plus ſainement de ſa Religion, c'eſt celui dont la croyance eſt le plus conforme au vrai ſens de l'Ecriture, & au but que s'eſt propoſé celui qui en eſt l'Auteur. Si vous ſuppoſez que cet homme, qui penſe ſi ſainement de la Religion Chrétienne, & qui en a ſi bien ſaiſi le caractère, ne trouve perſonne qui veuille adopter ſa Doctrine, il ne laiſſera pas pour cela d'être le plus parfait de tous les Chrétiens, par rapport à ce qui concerne la Foi, quand même il ne fréquenteroit aucune des Aſſemblées Chrétiennes, dont il croit être obligé de ſe ſéparer, pour ne pas bleſſer ſa conſcience; de même que les Proteſtans, ne ſe ſont fait nul ſcrupule de rompre entierement avec l'Egliſe de Rome, parce qu'il

qu'il étoit impoſſible de la réformer ſans Schiſme.

C'eſt le Symbole de Foi qu'on ſe forme, qui fixe & la profeſſion & la réalité d'une Religion. Suivant cette règle, qui me paroît inconteſtable, un *Janſéniſte* ne ſauroit ſe dire Catholique Romain, s'il ne reçoit & s'il n'adopte toutes les opinions que la Cour de Rome lui propoſe comme autant d'Articles de Foi. De même, ni notre Auteur, ni Mr. *Le Courayer*, dont la Doctrine me paroît aſſez conforme à la ſienne ſur bien des points, ne ſont Catholiques Romains que de nom, puiſque leurs Symboles ne s'accordent pas plus avec celui de l'Egliſe de Rome, qu'avec ceux de quelques Egliſes Proteſtantes.

Pour mieux juger des ſentimens de notre Anonyme, & du plan de Réformation qu'il propoſe, je donnerai une légère idée des principales matières contenues dans ſon Ouvrage, qui eſt partagé en pluſieurs Sections & en un grand nombre de Chapitres. Avant que d'entrer dans aucun détail, il eſt bon d'expoſer au Lecteur les *Défauts* généraux qu'on examine dans chaque Section, & qu'on diviſe enſuite dans les Chapitres qui y répondent. Le *Tome Prémier* contient huit *Sections*, dont voici les Titres. SECTION PREMIERE, qui renferme les *Défauts Théologiques concernant l'uſage de la Raiſon & l'Examen.* SECTION SECONDE, où l'on examine les *Défauts qui peuvent ſe trouver dans les Idées Théologiques, les Mots & les Propoſitions, qui ſont d'uſage en Théologie.* SECTION TROISIEME. *Défauts des Expreſſions*

ſions Théologiques. SECTION QUATRIEME *Défauts des Propoſitions Théologiques.* SECTION CINQUIEME, où l'on raporte quelques *Défauts qui ſe ſont gliſſés dans la manière de traiter la Morale & le Dogme.* SECTION SIXIEME. *Défauts des Syſtêmes Théologiques.* SECTION SEPTIEME. *Des nouveaux Articles de Foi.* SECTION HUITIEME. *Des moyens employés par les Ecoles de Théologie pour convertir leurs Opinions en Articles de Foi.* Le *Tome Second* ne contient que les trois Sections ſuivantes. SECTION NEUVIEME. *Des Injuſtices Théologiques.* SECTION DIXIEME. *Défauts des Diſputes Théologiques.* SECTION ONZIEME. *Des Méthodes Théologiques & de leurs Défauts.*

Voila une belle perſpective. Mais, ſi l'on conſidère que chacune de ces Sections eſt partagée en pluſieurs Chapitres, on pourra ſe former une idée de la vaſte étendue du champ qu'on offre au Lecteur. De ce grand nombre de *Défauts Théologiques*, qu'on examine dans autant de Chapitres, je n'en expoſerai ici que quelques-uns, auxquels je joindrai le précis des remarques & des reflexions de l'Auteur.

Etat préſent de l'Eſprit humain. Sources du Défaut de ſes Connoiſſances Théologiques.

L'Homme ne rencontre par-tout que ténèbres & obſcurités. Soit qu'il jette la vue ſur le préſent ou ſur l'avenir, il ne voit que des énigmes & des myſtères impénétrables. Il ne ſait même ni ce qu'il eſt, ni comment il eſt uni

à un

à un Corps; ni comment il a tant d'empire ſur cette admirable Machine qu'il ne connoit que très imparfaitement. Il eſt encore plus embaraſſé, lorſqu'il s'agit de ſes propres penſées & de ſes volontés. On diſpute encore, & on diſputera apparemment longtems, ſur l'origine des idées, ſur la manière de les arranger entre elles pour raiſonner juſte.

La cauſe de cette profonde ignorance c'eſt le *Péché Originel.* Avant ce fatal moment l'Homme étoit bien différent de ce qu'il devint dans la ſuite. „ Dans l'état d'innocence, dit „ notre Auteur, il connoiſſoit Dieu & ſes Attributs, ſans eſſuier aucune difficulté, il con„ noiſſoit de plus que toutes ſes penſées ſe réu„ niſſoient dans la connoiſſance de l'Etre par„ fait; il en voyoit la proportion & l'enchaine„ ment; & ſon intelligence étant ainſi réunie, „ étoit parfaitementdans l'ordre: au-lieu qu'au„ jourdhui, quoique l'Homme tire toutes ſes „ connoiſſances de Dieu même, il ſemble que „ Dieu ſoit l'objet qu'il apperçoive le moins..... „ Quelle différence entre *Adam* innocent, & „ *Adam* pécheur, par raport aux connoiſſan„ ces! Dans le prémier état il refléchiſſoit & „ raiſonnoit juſte avec facilité, il découvroit „ en peu de tems les beſoins de ſon corps, „ l'ordre de ſes penſées, & les concluſions „ qu'il en devoit tirer: il aquéroit par-là la „ vivacité d'eſprit & l'étendue; il avançoit de „ connoiſſance en connoiſſance; il enrichiſſoit „ ſon eſprit de Sciences & de découvertes; il „ l'augmentoit & le conduiſoit dans la voie de „ la perfection. Dans le ſecond état, qui eſt

„ celui du péché, *Adam* eſt devenu un eſprit
„ peſant, borné, ſans vues, & ſans preſque
„ aucune lumière.

C'eſt aſſez l'ordinaire des Théologiens de donner un peu trop d'eſſor à leur eſprit ſur des queſtions de pure curioſité, & qu'on n'éclaircira jamais bien. Notre Auteur a relevé ce défaut en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, & cependant il y tombe lui-même ſans s'en appercevoir. D'où a-t-il appris que le prémier Homme ait été doué de la vaſte étendue d'eſprit qu'il lui attribue? Il dit quelque part (*a*) que, *dans les queſtions Théologiques, il ne s'agit pas de chercher ce qui pourroit être vraiſemblable: mais d'examiner ce qui eſt vrai & certain en lui-même*; qu'*il faut élever un Syſtéme ſur ce qui eſt, & non ſur ce qui pourroit être.* Cependant tout ce qu'il dit d'*Adam* eſt à peine vraiſemblable, & loin que la choſe ſoit certaine en elle-même, on ne ſauroit la donner que pour une Opinion, dont on peut ſoutenir le contraire par des raiſons encore plus probables, que celles qu'on allègue pour l'établir.

Il en eſt à peu près de cette queſtion comme de celle qu'on a agitée avec tant d'ardeur ſur les Anciens & les Modernes. Ceux qui ont combattu en faveur des Anciens, leur ont attribué des vues, des lumières & des connoiſſances infiniment ſupérieures aux nôtres, comme ſi leur Cerveau avoit été beaucoup mieux diſpoſé que le nôtre, & formé d'une matière plus déliée, plus fine, plus ſubtile, & infiniment mieux tra-

(*a*) Tome I, page 263.

travaillée. On s'imagine que la Nature étoit autrefois plus parfaite qu'aujourdhui, on veut qu'elle ait changé, & que toutes ſes productions aient dégénéré. Il y a tout lieu de croire que les Hommes & les Animaux des premiers Siècles reſſembloient aſſez à ceux qui naiſſent aujourdhui, & que s'il y a quelque différence entre les uns & les autres, elle ne peut venir que de certaines circonſtances incapables de changer conſidérablement la nature des Corps & des Eſprits.

Lorſque notre Auteur avance que l'*Homme, dans l'état d'innocence, connoiſſoit Dieu & ſes Attributs, ſans aſſuier aucune difficulté*, il détruit de fond en comble preſque tout ce qu'il établit formellement dans le Chapitre où il traite des *Défauts Théologiques ſur les Attributs de Dieu* (*a*). Dans ce Chapitre, où il fait voir qu'il n'eſt pas moins bon Philoſophe que profond Théologien, il démontre clairement, qu'on ne ſauroit ſe former aucune idée ni de l'*Eternité* de Dieu, ni de ſon *Immenſité*; que toutes ces idées par leſquelles nous nous repréſentons l'Etre ſuprême, ne ſont que *des imaginations, par leſquelles l'Homme cherche à ſe repréſenter ce qui eſt au-deſſus de toute image*; qu'*elles nous ſurpaſſent par leur caractère infini, & nous échapent par leur ſimplicité*. Mais voici encore quelque choſe de plus précis. „ La véritable ma„ nière, *dit-il* (*b*), de contempler l'*Eternité* & „ l'*Immenſité Divine*, c'eſt de croire qu'il ne „ peut y avoir en Dieu, ni tems, ni lieu; que tou-

(*a*) Tom. I, *page* 52, *& ſuiv.*
(*b*) Ibid. *pag.* 57.

„ toutes les queſtions du tems & du lieu ſont
„ impertinentes à ſon égard ; qu'il faut y répon-
„ dre, non par une réponſe catégorique & ſé-
„ rieuſe, mais en ſe rapellant leur abſurdité,
„ & en leur impoſant ſilence pour toujours.

Ici notre Anonyme revêt le perſonnage d'un Philoſophe modeſte, qui impoſe ſilence au Théologien trop hardi. Il lui montre qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe ſe connoitre, & qui ſache ce que c'eſt que ſon *Eternité* & ſon *Immenſité*. Nul Mortel ne ſauroit s'en former la moindre idée. Attribuer cette connoiſſance à *Adam* dans l'état d'innocence, c'eſt prétendre que ce Père commun du Genre-humain étoit lui même une eſpèce de Divinité. Je ne conçois pas comment l'Auteur peut allier deux ſentimens ſi oppoſés & ſi contradictoires ; il me paroit qu'il s'eſt jettée dans un labyrinthe d'où il ne ſauroit ſortir, ſans retracter formellement ce qu'il dit des grandes perfections du prémier Homme. Il vérifie lui-même la Maxime qu'il établit en un autre endroit (*a*) que *les Philoſophes ne ſe mêlent guère d'écrire ſur les matières de Religion, ſans y faire quelque fracas.* Il l'eût évité, ce fracas, s'il n'eût parlé d'*Adam* que comme l'Ecriture en parle. Où eſt-il dit dans les Livres Sacrés, qu'*il connoiſſoit Dieu & ſes Attributs, ſans eſſuier nulle difficulté*? Cela ne s'y trouve nulle part, & ſi cela s'y trouvoit, il faudroit le croire comme on croit les *Myſtères*, ſans examen & en faiſant taire ſa Raiſon.

Dé-

(*a*) Ibid. *page* 289.

Défauts des Théologiens, qui mesurent leurs Opinions Théologiques sur les Systêmes ou les Maximes Philosophiques.

Si les Théologiens eussent toujours évité scrupuleusement les grands Défauts dont l'Auteur fait mention dans ce Chapitre, on n'auroit pas accablé le Public d'un nombre prodigieux de mauvais Livres qui ont deshonoré la Religion, & fait naitre des disputes éternelles sur des riens, qui n'ont causé que des troubles & des divisions. Heureusement pour le repos public, & pour l'honneur de la Raison, on mépriſe aujourdhui souverainement ces vaines productions de l'Esprit humain, qui n'auroient pas moins besoin de Commentaires que les Mystères mêmes qu'on vouloit y expliquer. Les Théologiens ont changé de batterie. Après s'être bien promenés de Systêmes en Systêmes, les plus sages & les plus modestes, qui sont cependant encore en assez petit nombre, commencent à avouer de bonne foi qu'on s'est écarté de la route qu'on devoit tenir, & que le vrai moyen de comprendre le sens de l'Ecriture, est de l'expliquer par elle-même, lorsque le sujet le comporte, ou de reconnoitre sans façon sa profonde ignorance sur les matières qui passent les bornes de notre Esprit. On ne s'avise presque plus de prêcher ou d'écrire sur l'Apocalypse. Ceux qui ont entrepris témérairement de voyager dans ce Païs inconnu, y ont fait si peu de découvertes, qu'on ne se trouve guère tenté de suivre leur exemple. Le Public est même

ſi rebuté des ridicules interprétations qu'ont données de ce Livre myſtérieux quelques faux Prophètes, qu'un Auteur moderne n'a ôſé mettre ſon nom à la tête d'une pareille production, & que le Libraire n'a pas cru pouvoir la débiter que ſous un titre déguiſé (*a*).

On a vu des Scholaſtiques qui, pour expliquer le Myſtère inexplicable de la Trinité, aux Arabes répandus en Orient, en Eſpagne & en Sicile, n'employoient, pour ſe faire entendre, que des termes barbares, tels que ſont ceux de *Formes abſtraites*, de *Qualités intrinſèques*, d'*Entités*, & de *Perfétités*. On croyoit par-là ouvrir plus facilement la porte du Chriſtianiſme à des Peuples, qui ne juroient que par *Ariſtote*, & qui ne connoiſſoient rien de plus ſublime que ſes rêveries & celles de ſes Commentateurs.

C'eſt ſur ce beau plan de la Philoſophie Péripatéticienne qu'on a entrepris de réſoudre une infinité de queſtions de Théologie. Depuis environ deux Siècles il a paru des Théologiens plus judicieux, qui n'ont raiſonné & tiré des conſéquences, qu'après avoir ſondé les Auteurs Sacrés & les anciens Pères. On n'a pourtant pas laiſſé, pendant cet intervalle, de bâtir de tems en tems des Syſtêmes Théologiques, qu'on a ajuſtés du mieux qu'on a pu aux nouveaux Syſtêmes de Philoſophie. Le Père *Malebranche* en a fait un ſur la *Grace*; mais à peine eut-il paru, qu'il fut vivement combattu par Mr. *Ar-*

(*a*) Sous celui d'*Hiſtoire des Révolutions arrivées dans l'Empire Romain*. On en a donné l'Extrait dans le *Tome* XXVIII, *pag.* 320 de cette *Bibliothèque*.

Arnaud dans ſes *Reflexions Philoſophiques & Théologiques ſur le Traité de la Nature & de la Grace.* Il n'y a rien au monde qui ſoit plus ſujet à de ſubites révolutions que les Syſtêmes Théologiques; on n'en connoit aucun qui ait fait fortune. Cela ne devroit-il pas faire paſſer l'envie d'en former de nouveaux?

Des dégrés par leſquels les jeunes Théologiens viennent communément à recevoir des Opinions pour Dogmes.

Il y a dans ce Chapitre un grand nombre de remarques extrêmement importantes. On ne ſauroit les lire ſans louer l'Auteur de ſa parfaite impartialité & de ſon amour pour la Vérité. Il obſerve d'abord qu'il y a des Opinions qui ſont communes à pluſieurs Provinces & Royaumes; qu'il y en a d'autres qui ſont particulières à certaines Régions, & inconnues au reſte de l'Univers; qu'il y en a d'autres qui ſont adoptées par un Ordre Religieux, ou une Faculté, & rejettées par une autre. En voici quelques exemples, capables de remplir de doutes l'eſprit d'un Infidèle, que l'on ſolliciteroit à embraſſer la Religion Chrétienne. Il auroit bien de la peine à diſtinguer le chemin qu'il devroit prendre pour aller avec plus de ſureté en Paradis.

En Eſpagne il faut défendre le Voyage de l'Apôtre *S. Jaques* en ce Royaume, pendant qu'en France on regarde ce Voyage comme chimérique. Les Libertés de l'Égliſe Gallicane ſont des vérités à Paris, & des erreurs à Rome. Ce qui eſt vrai dans les Ecoles des Domini-

minicains, eſt faux dans celle des Franciſcains. L'équilibre de la Liberté eſt un Article de Foi ſelon les Congruiſtes, c'eſt une Héréſie parmi les Janſéniſtes. Il faut croire en Provence l'arrivée, le ſejour & la mort de *Lazare* & de la *Magdeleine* dans cette Contrée, & l'Epiſcopat du prémier à Marſeille. Il faut ſoutenir à Limoges l'Apoſtolat de *St. Martial*, inſtruit par *Jeſus-Chriſt* & envoyé par *St. Pierre*; croire à Vendôme la prétendue Larme de notre Seigneur, *&c.* Le Jéſuite eſt Moliniſte par état, comme le Dominicain Thomiſte, & le Franciſcain Scotiſte.

Ce qu'il y a de plaiſant, & qui doit bien faire rire les Huguenots, les Infidèles & les Incrédules, c'eſt que ces beaux Meſſieurs, qui ſe diſent tous *Catholiques Romains*, ſe taxent reſpectivement de témérité, d'erreur & d'héréſie. L'Opinion que l'on enſeigne, eſt toujours la plus ſûre, la plus conforme à la Foi, enfin celle qui a été enſeignée conſtamment & par tous les Pères, d'où on conclut qu'elle eſt Article de Foi. Si un Proteſtant faiſoit ce reproche aux Catholiques, on le traiteroit tout net d'impoſteur. Mais qu'on ſache que celui qui met ainſi toutes ces Sectes de l'Egliſe Romaine en oppoſition, eſt Catholique lui-même, du moins il ſe dit tel, & par-là l'aveu ne ſauroit être ſuſpect. Que penſer, après cela, de l'*unité*, de la *ſimplicité* & de l'*uniformité* d'une Religion compoſée de tant de pièces raportées, de Dogmes & d'Opinions ſi contradictoires? Quelle idée peut-on ſe former d'un Corps, dont les Membres ſont toujours en guerre entre eux

&

& avec leur Chef? Il faut, dira un Incrédule, que cette Religion ſoit bien myſtérieuſe & bien difficile à comprendre, puiſque ceux qui en font profeſſion, ne ſauroient encore convenir, depuis près de deux mille ans qu'ils l'examinent & qu'ils ſe chamaillent, de ce qui en doit faire le caractère diſtinctif.

Mais comment parvient-on à faire paſſer tant d'opinions biſares pour autant de Dogmes? C'eſt-ce que l'Auteur fait voir dans la ſuite de ce Chapitre, où il parle avec tant de franchiſe & de liberté, qu'on voit bien qu'il ſe met très peu en peine de toutes les foudres du Vatican, des invectives des Janſéniſtes, où des perſécutions des Moliniſtes. Quoique ſeul, il marche preſque toujours d'un pas ferme & aſſuré, aimant mieux ſuivre ſa raiſon & l'Ecriture pour guides, que de ſe conformer au témoignage d'une multitude imbue de toutes ſortes de préjugés.

L'autorité du Grand Lama de Rome, qui a autrefois fait trembler les plus puiſſans Monarques, paſſe dans ſon eſprit pour une pure chimère & un vain fantôme, du moins lorſqu'il s'arroge le droit d'ériger en Articles de Foi, ce qui ne doit être regardé que comme de ſimples Opinions. Il faut entendre parler l'Auteur lui-même; c'eſt un charme de voir comment il dévelope la fine politique du Clergé Romain pour mettre les Peuples ſous le joug, & les obliger de croire aveuglément tout ce qui émane du St. Siège.

„ En Italie, *dit-il*, on enſeigne l'infaillibi-
„ lité du Pape & ſes prérogatives. Ceux qui

„ ont soin de donner, comme ils parlent, de „ bons principes aux Jeunes-gens, leur in„ spirent les Maximes Ultramontaines : & l'es„ prit des jeunes Clercs, indifférent à toutes „ sortes de Doctrine, reçoit les premières in„ structions qu'on leur donne, comme des vé„ rités inconteſtables . . . . . Ceux qui „ sont instruits de cette manière, conservent „ ces Maximes dans leur esprit, avec la même „ vénération que pour les véritables Dogmes: „ les préjugés de l'éducation, l'air, les grands „ mots d'infaillibilité, de supériorité & d'obéis„ sance, viennent au secours des autres mo„ yens, & éblouissent des Ecclésiastiques aux„ quels on défend, sous peine d'excommuni„ cation, de discuter les Décrets des Souve„ rains Pontifes.

Cette manière d'inculquer la Doctrine Ultramontaine produit un effet merveilleux. On croit sans reserve tout ce qu'il y a de plus absurde, sans savoir pourquoi on le croit, & sans même se mettre en peine de le savoir. On renonce au Bon-sens, à la Raison, on se met au rang des Idiots & des petits enfans, & on tâche de s'aveugler pour ne pas voir la lumière. „ Cette obéissance aveugle, *continue notre A„ nonyme*, que chaque Italien, chaque Eccléſiastique Séculier ou Régulier rend aux déciſions du St. Siège, est comme son droit „ de Bourgeoisie dans l'Eglise Romaine : les E„ glises, les Ecoles, les Places publiques, tout „ retentit de l'autorité du Souverain Pontife „ comme irréfragable. Son esprit est dans tou„ tes les décisions, dans la bouche des Théo-

„ lo-

„ logiens, des Directeurs, des Prédicateurs,
„ qui les soutiennent; il est par-tout, comme
„ l'Ame, selon les Péripatéticiens, *tota in to-*
„ *to & tota in qualibet parte*, est répandue dans
„ tout le corps & tout entière en chaque partie.
„ On ne veut aucune règle de l'obéissance, que
„ celle de n'avoir aucune règle, & l'on fait
„ entendre que la soumission ne peut être cri-
„ minelle dès que le Pape l'exige. La commo-
„ dité de ce principe le fait trouver véritable,
„ pour ne point s'engager dans le cahos impé-
„ nétrable des Controverses, & pour éviter
„ les rigueurs de l'Inquisition.

Vous voyez clairement que, suivant cette Doctrine, le Pape est un Dieu en terre, c'est un *Jupiter* qui tonne, & qui lance ses foudres sur ceux qui ôsent lui résister. L'Auteur fait voir l'abus de cette obéissance aveugle qu'on lui rend, & par-là il le prive de la plus grande de ses prérogatives; il le réduit au rang de ces petits Mortels, qui, marchant dans les ténèbres d'une nuit obscure, peuvent s'égarer à chaque pas. Cependant un reste de préjugé semble lui faire craindre d'en avoir trop dit, un remors le prend, & l'oblige bientôt de changer de langage. Foiblesse humaine, esprit de contradiction, qui va se loger jusque dans les plus fortes têtes. Il seroit à souhaiter pour son honneur, qu'il n'eût pas joint à ce que je viens de raporter, l'espèce de retractation que voici.

„ A Dieu ne plaise, *dit-il*, que je veuille
„ favoriser la malheureuse disposition de ces
„ Théologiens indociles, qui s'écartent du re-
„ spect dû au Souverain Pontife, ni que j'af-

„ foibliſſe le devoir d'une auſſi grande vertu
„ que celle de l'obéiſſance Chrétienne! Mais
„ on doit auſſi prendre garde, comme l'enſei-
„ gne St. *Bernard* (*a*), de ſouiller le nom ſa-
„ cré de l'obéiſſance par l'abus qu'on en pour-
„ roit faire. Si c'eſt un excès, qu'on ne peut
„ trop condamner, que celui de ſecouer le
„ joug de l'obéiſſance qui eſt due au Pape,
„ c'eſt auſſi un autre excès de preſcrire une o-
„ béiſſance aveugle, qui exige une ſoumiſſion
„ ſans reſerve pour des ſentimens qui ne peu-
„ vent s'accorder avec l'Ecriture & la Tradition.

Quelle chute, & comment accorder cette ſoumiſſion, due au Souverain Pontife, avec la liberté de tout examiner, & de n'adopter enſuite que ce qu'on croit s'accorder avec l'Ecriture & la Tradition! Il y a dans tout cela une contradiction étonnante. Se croire en droit de diſcuter les Décrets des Papes, de les rejetter même, n'eſt-ce pas *ſecouer le joug de l'obéiſſance qui lui eſt due*, n'eſt-ce pas être dans *la malheureuſe diſpoſition de ces Théologiens induciles, qui s'écartent du reſpect dû au Souverain Pontife*? Je voudrois bien ſavoir de ceux qui tiennent ce langage, en quoi ils font conſiſter leur *obéiſſance* & leur *reſpect* pour Sa Sainteté. Ce reſpect conſiſte-t-il à ſe proſterner devant lui pour baiſer ſa Mule? Ne ſeroit-ce pas ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de ſon Souverain & s'écarter du reſpect qu'on lui doit, que de refuſer d'exécuter ſes commandemens après s'être donné la liberté d'examiner s'ils ſont bien fondés? Un tel Sujet ne pouroit être regardé que comme un rebelle. Il

(*a*) Epiſt. 7 ad Adam. Monach. T. I. p. 21.

Il y a de la biſarerie à vouloir ſe donner un Chef, ſans vouloir ſuivre ſes ordres. C'eſt ſe moquer du Pape, que de l'appeller le Père des Fidèles & le Chef de l'Egliſe, ſi on ne veut croire ni ce qu'il croit, ni ce qu'il ordonne de croire. Je le rèpete, ni les Janſéniſtes, ni le Père *Courayer*, ni notre Auteur, ni aucun de ceux qui tiennent leur langage, ne ſauroient ſe dire à juſte titre *Catholiques Romains*; ils font bande à part, c'eſt une Secte toute différente de celle qui reçoit la Doctrine des Catholiques Ultramontains. Sur cet article les Moliniſtes ont gain de cauſe, dans leurs disputes contre les Janſéniſtes; ils les battent en ruine, parce qu'ils raiſonnent plus conſéquemment qu'eux. Les Janſéniſtes ſont bien plaiſans, ils veulent à toute force paſſer pour les enfans du Pape, tandis qu'il publie hautement qu'il n'eſt pas leur Père, tandis qu'il les chaſſe de ſa maiſon, qu'il les prive de ſes bienfaits, & qu'il les traite de rebelles. Craignent-ils donc d'être regardés comme bâtards, s'ils ne ſe donnoient un tel Père? Pauvre reſſource!

Des Préjugés contre les Ecrits des Proteſtans; leur peu de fondement.

Cet Article eſt un de ceux qui peuvent faire juger du caractère de notre Auteur. Il y donne par-tout des marques de ſa candeur, de ſa bonne foi & de ſa probité. Il cenſure vivement la conduite de ces Catholiques trop zèlés, qui ne ſe font nul ſcrupule de décrier les Hérétiques, & de ne jamais rien approuver de ce qui

ſort de leur plume. „ S'il y a, *dit-il*, du bien „ dans les Ouvrages des Proteſtans, pourquoi „ n'en pas profiter. S'il eſt mêlé avec le mal, „ il en faut faire le diſcernement. Il faut dé- „ mêler ſans prévention ce que l'évidence de „ la Vérité ne leur a pas permis de taire, ou „ ce que la paſſion leur a fait dire, afin de n'a- „ dopter que ce que la droiture & la bonne „ foi, qui ne les abandonne pas toujours, a „ fait couler de leurs plumes. Il ne peut y a- „ voir de juſtes raiſons de rejetter la Vérité; „ elle n'en eſt pas moins Vérité, quoique mê- „ lée avec l'Erreur; mais la juſtice demande „ qu'on en faſſe le diſcernement, & c'eſt par- „ ticulierement dans cette ſéparation judicieuſe „ que paroit l'exactitude de l'eſprit.

Voila des ſentimens d'honnête homme, ſentimens bien différens de ceux d'une infinité de Catholiques, qui ne parlent qu'avec mépris des Proteſtans & de leurs Ouvrages. L'Abbé *de Villiers*, dans ſon Traité de la Satyre, permet de décrier juſqu'au Style des Hérétiques, & même juſqu'à leurs Vertus. *Ce n'eſt point*, dit ce méchant homme, car il mérite ce nom, *par un caprice déraiſonnable, ou par une antipathie biſare: il eſt à craindre que l'eſtime qu'on aura pour leurs perſonnes, ne paſſe juſqu'à leurs Livres: ainſi, tout ce qui peut les faire écouter, doit être attaqué: on ne leur doit aucuns égards.*

Il faut être bien paſſionné pour tenir ce langage. Dans quelle ſource cet Abbé a-t-il puiſé ces Maximes? Un Eccléſiaſtique qui parle ſur ce ton, n'eſt guère amateur de la Vérité. Peut-être vaudroit-il mieux être Hérétique, que d'avoir

voir de pareils sentimens. Quelle différence y a-t-il entre le caractère d'un tel homme, & celui d'un Calomniateur? Pour moi, je n'y en vois aucune.

Un autre Ecclésiastique Catholique, non moins blâmable que l'Abbé *de Villiers*, c'est le Père *Labbe*, qui déchire impitoyablement tous les Protestans, & leur dit les injures les plus grossières. Jamais on n'a rien vu de plus emporté. Il se déchaîne, il se démène contre eux, comme un Diable dans un Benitier. J'ai honte d'exposer ici au Lecteur les emportemens de ce fougueux Ecclésiastique; je le ferai pourtant, ne fût-ce que pour donner de l'horreur d'un si mauvais caractère. Lorsqu'il parle de *Perkins*, d'*Aubertin*, de *Gerhard*, de *Rivet*, de *Blondel* & de *Desmarets*, il les traite indifféremment de *Harpies*, d'*Impudens*, de *Borborites*, d'*Impurs en toutes manières*, de *Foux*, de *Frénétiques*, de *Fripons*, de *Chiens furieux*, d'*Enragés*, d'*Amateurs de toutes les ordures*, d'*Extravagans*, de *Banqueroutiers*, de *Lutins* & de *Démons infames*. Il appelle *Rivet* en particulier, *Mango*, *Bipedum nequissimus*, outre les injures précédentes auxquelles il a sa bonne part. Il donne à *Perkins* le beau nom de *projectæ audaciæ Nebulo*, à *Desmarets* celui d'*acheronticus Capularis & Sardapilarius*, & d'*Omochronus Nebulo*.

Si j'étois Turc, & que je vouluſſe embraſſer la Religion Chrétienne, je ne voudrois pas faire choix d'une Secte dont les Membres me paroîtroient avoir si peu d'humanité. Quand même la Religion des Protestans seroit fausse, par

quel principe un Catholique ſe croit-il fondé à les outrager ſi groſſierement. C'eſt imiter la Maxime & la conduite de ces fauſſes Dévotes, qui ſe croient en droit de calomnier leur Prochain, parce qu'elles entendent la Meſſe chaque jour, ou qu'elles paſſent en revue les grains de leur Chapelet ſoir & matin.

Je ſuis bien mortifié d'être obligé de relever ici un endroit de l'Ouvrage de mon Auteur, lequel pourroit rendre ſuſpectes & ſa bonne foi & ſa probité, s'il n'en donnoit par-tout ailleurs des preuves non équivoques. Je ne doute pas que ſi l'honnête-homme qu'il charge ſi mal à propos, étoit encore en vie, il ne traitât de *calomnie atroce* l'accuſation qu'on forme contre lui: je me contenterai de dire, par égard pour le mérite perſonel de notre Anonyme, qu'il s'eſt beaucoup trop émancipé, & qu'il a fait un jugement très téméraire & peu conforme aux loix de la Charité. Voici de quoi il s'agit.

Dans un Article (*a*) où notre Auteur enſeigne que *ce n'eſt point ſuivre l'eſprit du Chriſtianiſme que d'écrire en termes pleins de fiel & d'amertume*, il fait venir ſur les rangs Mr. *le Maire*, lequel aſſure dans ſa *Défenſe de la Foi Catholique* (*b*) que l'Ecrit du fameux Miniſtre *Claude* contre la Perpétuité de la Foi, eſt *un Galimatias effroiable dans les paroles, une obſcurité affectée dans les raiſonnemens, une contradiction manifeſte dans la Doctrine, une ignorance craſſe dans les faits d'Hiſtoire.*

On

(*a*) Tome II, *page* 289, *& ſuiv.* (*b*) Page 466.

On voit bien que ce jugement de Mr. *le Maire* eſt l'effet de la paſſion, des préjugés & de l'eſprit de Parti qui le dominoit. Notre Auteur reconnoit lui-même l'injuſtice de ce procédé, „ Tous, *dit-il*, ne penſent pas comme lui de „ l'Ouvrage du Miniſtre *Claude*. Les Ca„ tholiques, qui rendent à chaque Auteur ce „ qui lui eſt dû, y trouvent de la préciſion & „ de la méthode, une pureté de Style ſans „ affectation, une connoiſſance de l'Hiſtoire „ qu'il ménageoit pour ne pas trop faire ap„ percevoir la foibleſſe de ſa cauſe: on voit un „ Théologien qui a étudié l'Ecriture & les „ anciens Pères, dans le deſſein de ſoutenir „ le ſentiment dont il étoit prévenu, ou pour „ éluder leur autorité par des ſubtilités nou„ velles; on voit un eſprit pénétrant pour dé„ couvrir quelques Sophiſmes de ſes adverſai„ res, & diſſimulé pour cacher la foibleſſe de „ ſes raiſonnemens. Mr. *Claude* avoit des Dé„ fauts, mais ce n'étoit pas l'*ignorance*, le *Ga„ limatias*, & l'*obſcurité*, comme lui reproche „ Mr. *le Maire*". Il ajoute plus bas, qu'on ne ſauroit refuſer à Mr. *Claude* un eſprit élevé, naturel, étendu & pénétrant, que ſa Doctrine ſur la Morale eſt aſſez exacte, & qu'elle répond à la régularité de la vie qu'il a menée.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur de notre Auteur, qu'il n'en eût pas dit davantage. Mais le portrait, qu'il fait en même tems du caractère d'eſprit de Mr. *Claude*, eſt ſi affreux, qu'en ſuppoſant qu'il ſoit tiré d'après nature, on ne ſauroit regarder ce Miniſtre, que comme un hipocrite & un fourbe, qui n'a employé

ſes talens que pour ſoutenir un Parti qu'il ſavoit être dans l'erreur. „ Ses défauts, *dit-il*, „ ſervoient à faire voir ſon eſprit & ſon peu „ de ſincérité. Mr. *Claude* étoit trop éclairé „ pour ne pas appercevoir que l'Ecriture & la „ Tradition lui étoient contraires, il les avoit „ trop étudiées pour n'en point appercevoir le „ ſens; mais il étoit à la tête d'un Parti, dont „ il avoit toute la confiance; il appréhendoit „ d'ailleurs qu'en ſe retractant, ſes adverſaires „ n'élevaſſent leur victoire aux dépens de ſa „ réputation: dans cette diſpoſition, il ne cher- „ choit qu'à donner le change aux Catholi- „ ques ſur le ſens véritable des Textes qu'ils „ lui oppoſoient: il tâchoit de dépaïſer ſes ad- „ verſaires pour ſe ménager quelque reſſour- „ ce; &, avec quelques diſtinctions ingénieu- „ ſes, ou quelques termes équivoques, il trou- „ voit toujours le moyen de mettre la raiſon „ apparente de ſon côté. Par-là il vérifioit la „ Maxime de *Balzac*, qu'un *Savant* eſt pres- „ que toujours déguiſé. Mr. *Claude* entrevo- „ yoit la Vérité du côté des Orthodoxes; mais „ il craignoit qu'elle ne lui fût plus deſagréa- „ ble que l'Erreur. Il n'avoit pas aſſez d'hu- „ milité pour avouer qu'il avoit tort, peut-ê- „ tre parce qu'il ſavoit que ſes adverſaires en „ prendroient avantage, & qu'ils lui feroient „ honte de ſon aveu devant les hommes, *&c.*

Si ces accuſations ſont fondées, Mr. *Claude* étoit un fripon; ſi elles ſont fauſſes, notre Auteur ſe rend coupable de la calomnie la plus noire & la plus atroce. Il n'y a point de milieu. Mais où ſont les preuves de ce qu'on im-

impute ici au Miniſtre Proteſtant? Je n'en vois aucune. A-t-on puiſé ces traits injurieux & infamans dans quelque Libelle diffamatoire? On n'en cite aucun. Tout le blâme de cette fauſſe accuſation retombe donc ſur notre Anonyme. Les Jéſuites ont publié autrefois que le Grand *Arnaud*, le Héros des Janſéniſtes, ne croyoit pas la Préſence Réelle dans l'Euchariſtie, quoiqu'il eût écrit fortement en faveur de ce Dogme contre le Miniſtre *Claude*. L'accuſation étant deſtituée de preuves, on crut ne devoir leur répondre que par le *mentiris impudentiſſime* du Père Capucin; & cela ſuffiſoit. Quand le fougueux *Jurieu* eut l'audace d'avancer mille fauſſetés & mille impertinences contre ce même Docteur de Sorbone, il paſſa dans l'eſprit même des Proteſtans pour un Calomniateur effronté. Suivant les Jéſuites *Arnaud* étoit Proteſtant dans le cœur; ſuivant notre Anonyme le Miniſtre *Claude* étoit Catholique Romain. *Arnaud* ne croyoit pas le Dogme de la Préſence Réelle, quoiqu'il écrivît pour en faire voir la Perpétuité; & *Claude* le croyoit, quoiqu'il mît tout en œuvre pour en démontrer la fauſſeté. Plaiſante chimère! mais que cela nous entraine point au dela des bornes que nous devons obſerver, ceux qui voudront examiner l'*examen* même de notre anonime, trouveront peut-être quelques defauts encore dans les autres *defauts* qu'il épluche.

A R-

ARTICLE IX.

TRAITE' *de la* COMETE, *qui a paru en Décembre* 1743, *& en Janvier, Février & Mars* 1744; contenant, outre les *Observations de l'Auteur, celles qui ont été faites à* Paris *par Mr.* Caſſini, *& à* Genève *par Mr.* Calandrini. On y a joint *diverſes Obſervations & Diſſertations Aſtronomiques.* Le tout accompagné de *Figures en Taille douce.* Par J. P. LOYS *de* CHESEAUX. Un Volume 8, de 308 *pages.* A *Lauſanne* & à *Genève*, chez *Marc-Michel Bousquet* & Compagnie, 1744.

L'Univers eſt une Machine ſi vaſte, & compoſée d'un ſi grand nombre de parties, que plus on l'examine, plus on y fait de découvertes. S'il eſt ſans bornes, quel plaiſir ne ſeroit-ce pas pour un Philoſophe, qui ſe verroit tout-à-coup tranſporté à pluſieurs millions de lieues de ce petit Globe que nous habitons! Ce charmant voyage réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination, & que ſeroit-ce ſi on le faiſoit en effet! Si nous avions ſeulement le Journal des Obſervations que font les Habitans de la Lune, ou de quelque autre Planète plus éloignée, avec quel plaiſir ne lirions-nous pas ce qu'ils auroient découvert avec leurs Lunettes dans les Mondes qui les environnent! On ſeroit, ſur-tout, fort curieux de ſavoir ce qu'ils penſent du nôtre, & je ſuis ſûr

que

que la description qu'ils en font, quelque romanesque qu'elle puisse être, nous divertiroit beaucoup.

Mais, sans sortir de cette Terre où nous rampons, nous pouvons nous flatter d'augmenter de beaucoup nos connoissances. Le Monde est déja infiniment plus grand qu'on ne le croyoit autrefois, & qui sait ce qu'il sera pour nos Descendans dans quelques centaines d'années. Nous devons une bonne partie de nos découvertes aux Lunettes, qui n'ont été inventées que vers le commencement du Siècle passé. *Newton* & d'autres Grands-hommes ont perfectionné ces Instrumens, & il y a tout lieu de croire qu'on pourra les perfectionner encore davantage (*a*). Nous ne voyons pas encore les Habitans de la Lune, peut-être les verrons-nous un jour, sans sortir de notre Globe. *Descartes* s'en est flatté, & on peut bien opposer son autorité à celle de quelques autres Philosophes qui regardent la chose comme impossible. Il en est de cette question comme de celle du *Mouvement perpétuel*. Quelques-uns prétendent avoir démontré qu'il est impossible, tandis que d'autres font voir le défaut de cette démonstration. C'est donc encore un problême. Pour moi, je renvoie ces Messieurs au Corps humain, & à celui de tous les Animaux, qui sont autant de modèles de Machines toujours en mouvement.

Parmi

(*a*) Voyez sur cela le Livre intitulé: *Construction d'un Télescope par Réflexion de Mr.* Newton, *& de plusieurs autres Télescopes*, &c.

Parmi les découvertes que nous devons déjà aux recherches & à la ſagacité des Philoſophes modernes, nous pouvons compter celle de la nature des Comètes, devenues moins rares depuis que le Ciel eſt plus obſervé. On s'en formoit autrefois mille idées chimériques. C'étoient des phénomènes qui, pour n'être pas connus, jettoient l'horreur & l'épouvante dans l'eſprit des Peuples. Aujourdhui on ne s'en étonne plus, on prédit leur retour, on marque la route qu'elles doivent prendre, & on attend leur apparition ſans les craindre. On croit même les connoître ſi bien, qu'on aſſure aſſez poſitivement que ce ſont des Planètes, & non de ſimples exhalaiſons ou des Poutres ardentes, comme on ſe l'imaginoit autrefois.

Je trouve cependant notre Auteur fort reſervé ſur cet article. Il n'oſe encore décider ſur la nature de ces Corps. Après être convenu que tout ce qu'il nous apprend de leur cours, de leur figure, de la grandeur de leurs Queues, & de toutes leurs apparences, *eſt ſuſceptible de démonſtration*, il ajoute qu'*on ſe trouve réduit à des conjectures, dès que l'on veut aller plus loin & découvrir la nature de ces Aſtres.* Ce n'eſt pas qu'il ne voie auſſi loin que d'autres, mais il ne veut pas apparemment forcer la vérité de paroître, il attend qu'elle ſe manifeſte comme d'elle-même, après avoir diſſipé les nuages épais dont elle ſe trouve encore entourée. C'eſt un mérite plus rare qu'on ne croit de ſavoir douter à propos.

Il nous reſte trop peu de place dans ce Volume, pour entrer dans le détail des matières ren-

renfermées dans ce *Traité de la Comète*. Nous nous bornerons donc à en expoſer le plan général, avec quelques-unes des Remarques & Obſervations qui nous paroîtront les plus importantes. L'Ouvrage eſt diviſé en quatre Parties, dont la *prémière* contient une *Introduction*, pour ceux qui n'entendent pas les Mathématiques, & des Remarques Phyſiques ſur les Comètes en général. On expoſe dans la *ſeconde*, la manière dont les Obſervations ont été faites, les Obſervations elles-mêmes, faites depuis le 13 Décembre 1743, juſqu'au prémier Janvier 1744 incluſivement; la théorie du cours de la Comète déduite de ces prémières Obſervations, & démontrée par une nouvelle méthode. On trouve, dans la *troiſième*, des Remarques ſur les Obſervations faites depuis le prémier Janvier 1744, tant à Lauſanne qu'à Paris, & celles mêmes qui ont été faites dans cette dernière Ville juſqu'au prémier Janvier. On y expoſe auſſi toutes les Obſervations du cours de la Comète, faites à Lauſanne pendant les deux derniers Mois de ſon apparition, comparées à ce qui réſulte de la théorie précédente, & celles de Mrs. *Caſſini* à Paris, & *Calandrini* à Genève. La *quatrième* Partie contient les Obſervations ſur la tête & la queue de la Comète. On a joint à ces quatre Parties de l'Ouvrage, une *Addition*, qui comprend diverſes Obſervations & Diſſertations aſtronomiques.

Tel eſt le plan général de l'Ouvrage. Nous allons détacher quelques-unes des Remarques & Obſervations qu'il contient, uniquement pour

pour expoſer au Lecteur des échantillons de la Pièce.

Il y a des principes qui regardent les Aſtres en général, & il y en a d'autres qui ne conviennent qu'à quelques-uns d'eux. C'eſt ce que l'Auteur expoſe d'une manière nette & préciſe dans le commencement de ſon *Introduction*, & qu'il applique enſuite à la Comète dont il eſt ici queſtion. Il fait voir, par exemple, pourquoi cette Comète paſſa, le 24 Février 1744, au Méridien en même tems que le Soleil; & pourquoi, dans le Mois de Mars, elle paſſa par le Méridien devant lui.

Un phénomène remarquable de cette Comète, qui a été prévu & prédit d'une manière très conforme à l'évènement, c'eſt l'augmentation de ſa lumière. La prédiction étoit fondée ſur ce principe: Que *les Comètes ne luiſent point par elles-mêmes, mais d'une lumière empruntée du Soleil*, comme les autres Planètes. Or ſi une Comète, demeurant toujours à la même diſtance de la Terre, s'aproche cependant du Soleil, elle recevra toujours une plus grande quantité de lumière; &, nous en envoyant davantage dans la même proportion, elle nous paroitra devenir plus brillante, & même plus groſſe: car l'augmentation de la lumière dans les objets, que leur éloignement fait paroitre petits, produit le même effet que l'augmentation de leur grandeur réelle ou apparente. L'Auteur fait voir, par une expérience fort ſimple, dans quelle proportion ſe fait cette augmentation de la lumière & de l'éclat d'une Comète à ſon aproche du Soleil.

Eſt-on

Eſt-on curieux de ſavoir la manière dont on obſerve les Comètes, & dont les Aſtronomes marquent leur place dans le Ciel ; l'Auteur traite cette matière en habile homme, & la met à la portée des perſonnes les moins verſées dans cette Science, par une comparaiſon des plus ſimples, & en même tems fort exacte & fort claire. Ce morceau eſt inſtructif, & mérite d'être lu ; mais il demande trop de détails pour qu'on en faſſe ici mention.

Tout ce qu'il dit des queues des Comètes n'eſt pas moins digne de l'attention d'un Philoſophe. Ces queues, dont on a parlé diverſement, parce qu'on ne les connoiſſoit pas encore, ſont de véritables amas d'une matière déliée, ou de vapeurs pouſſées & arangées dans la forme, ſous laquelle elles paroiſſent, par l'action des raions du Soleil, ou de quelque autre cauſe de cette nature. Ces vapeurs ſont partie de l'Atmoſphère, qui environne le corps de la Comète, mais à une diſtance beaucoup moindre que celle où s'étend la queue.

A l'occaſion de ces queues, l'Auteur parle d'une choſe fort extraordinaire qui arriva à celle de la Comète dont il s'agit. C'eſt qu'elle ſe diſperſa prodigieuſement, en ſe diviſant en pluſieurs branches différentes. Cette diſperſion commença à être aperçue dès le Mois de Janvier, où elle étoit réellement & en apparence fort peu conſidérable ; mais, au milieu de Mars, elle parut prodigieuſe, les extrémités des deux queues extrêmes étant, par raport à l'apparence, éloignées de plus de 38°, & formant un angle de 60°. Par raport à ſon étendue réelle,

elle avoit à peu près la figure d'un triangle posé dans le plan de l'Orbe de la Comète, dont la pointe étoit à la Comète, sa base à l'opposite d'environ 14000000 lieues, & sa hauteur ou longueur de 22000000.

Cette dispersion n'est-elle pas en effet prodigieuse ? Qu'on ne regarde pas ces dimensions comme chimériques ou arbitraires, elles supposent seulement celle de la distance de la Terre au Soleil, avec laquelle on peut connoitre sûrement & précisément leur proportion. L'Auteur est trop modeste pour se croire en état d'expliquer ce rare phénomène d'une manière satisfaisante; il se contente de recourir à des conjectures, qu'il ne prétend pas même garantir. Il laisse par-là le champ entierement libre à ceux qui voudront dire ce qu'ils en pensent.

Si l'on suppose que les Comètes soient des espèces de Planètes, on ne sait guère quelle idée s'en former, sur-tout si l'on fait attention à la prodigieuse différence qui se trouve entre elles & les Planètes proprement dites. L'Auteur fait voir en divers endroits en quoi consiste cette différence. Ainsi, dans la supposition dont il s'agit, on peut répondre d'abord que l'intelligence infinie du Créateur & la variété prodigieuse que nous remarquons effectivement dans plusieurs de ses Ouvrages, ne nous permettent pas d'assigner des bornes à la variété qu'il a trouvé à propos de mettre dans les Corps Celestes. L'Anneau de Saturne, la Nébuleuse d'Andromède, les Etoiles changeantes de la Baleine, du Cygne, &c. en sont des preuves frapantes. Les Comètes de même peuvent être

des

des Planètes beaucoup moins denſes que les autres, & par-là même plus en état de ſe paſſer des effets d'une chaleur auſſi grande que celle qui agit ſur les autres Planètes, parce qu'elles ſont deſtinées à paſſer la plus grande partie de leur cours, & le plus long eſpace de leurs révolutions fort loin de la ſource de cette chaleur. Cette légère denſité, rendant la gravitation, ou la tenſion des corps vers leurs centres, beaucoup moindre, les empêche d'avoir des Satellites comme les autres Planètes.

Les Comètes ſeront donc, ſuivant le ſentiment de Mr. *de Cheſeaux*, des Planètes différentes des autres à pluſieurs égards, & ſur-tout par leur Atmoſphère & leur Queue, deſtinées à occuper une partie de l'eſpace qui ſe trouve entre le Soleil & les Etoiles fixes; eſpace réellement immenſe, & qui étoit néceſſaire pour mettre les différens Syſtêmes de l'Univers abſolument hors de portée d'agir les uns ſur les autres par leurs attractions.

En examinant le cours de la Comète, qui a paru en 1743 & 1744, on ne voit pas qu'il réponde à celui d'aucune des Comètes dont Mr. *Halley* nous a donné une Table. Dans l'Hiſtoire même on n'en trouve pas, dont les apparences, telles qu'elles ſont décrites par des Auteurs qui n'étoient pas Aſtronomes, puiſſent être repréſentées par cette théorie. Mr. *de Cheſeaux* ne connoit que celle dont parle *Mézérai* à l'an 1301, qui ſoit dans ce cas-là: il dit qu'elle fut *prodigieuſe*; *elle commença de ſe montrer pendant l'Autonne vers les parties*

occidentales, & dans le Signe du Scorpion. Elle fut vue un Mois.

Un phénomène bien ſingulier de la Comète de Mr. *de Cheſeaux*, c'eſt que ſon mouvement apparent s'eſt accéléré, après avoir été retardé, & en conſervant la même direction. Il faut que cette apparence ſoit bien rare, puiſqu'au raport de Mr. *Caſſini* dans ſon *Diſcours au Roi ſur la Comète de* 1680 & 1681, Artic. 2, *on n'a jamais obſervé que le mouvement d'une Comète, après s'être rallenti continuellement, ſe fût accéléré de nouveau.* Les apparences du reſte de ſon cours ne ſont pas moins extraordinaires. On voit en effet, par les Obſervations raportées par l'Auteur, que ſon mouvement en Longitude, qui, de même que ſon mouvement dans le plan d'un grand Cercle, s'étoit accéléré après avoir diminué, diminua une ſeconde fois, toujours dans la même direction, ce qu'il ne croit pas avoir jamais été remarqué. La Théorie, qu'il a propoſée, repréſente parfaitement toutes les biſareries de la Comète, à quelques différences près, qui viennent non de la nature des Hypothèſes, mais de ce que les Elémens ne ſont pas encore bien déterminés.

Il eſt abſolument impoſſible de déterminer le tems périodique de cette Comète. Les Obſervations de quelques Mois, ni même de quelques années, quand on en auroit effectivement de telles, ne ſuffiſent pas pour le faire. Il faut donc recourir aux anciennes Obſervations; mais, par malheur, elles ſont trop impar-

parfaites. L'Auteur raporte ici divers Extraits d'*Hévélius*, de *Lubieniecht* & de *Riccioli*, qui regardent la Comète de 1301, la ſeule qui ait du raport à celle de 1743; mais les détails, contenus dans ces Extraits, n'ont pas à beaucoup près l'exactitude requiſe, & on n'en peut guère tirer de concluſion plus ſûre, que du peu qu'en a raporté *Mézérai*. Voici, entre autres, ce qu'en dit *Trithème* Chron. Hirſaug. dans *Lubieniecht*. *L'an* 1301, *il parut dans le Ciel une Comète, qui fut ſuivie de pluſieurs malheurs, de ſéditions & de bruits de guerre en divers Païs.* Quel uſage peut-on faire d'une pareille Obſervation? Les autres nous apprennent, à la vérité, quelque choſe de plus; mais ce *plus* eſt trop peu de choſe pour qu'on puiſſe en faire de juſtes applications à celle dont il s'agit.

On ne connoit aucune Comète, à qui il ſoit arrivé, comme à celle-ci, d'être aperçue en préſence du Soleil, ſi ce n'eſt à celle de 1577, que *Tycho-Brahé* obſerva auſſi en préſence de cet Aſtre, au moment même qu'il la découvrit. On trouvera dans l'Ouvrage de notre Auteur cette Obſervation de *Tycho*.

Qu'on ne ſoit pas ſurpris que, parmi les Obſervations de cette Comète, Mr. *de Cheſeaux* n'en ait fait aucune ſur ſa Parallaxe, pour déterminer immédiatement ſa diſtance à la Terre. La raiſon qu'il en donne, c'eſt qu'il crut dès le commencement, que cet Aſtre étoit trop éloigné de nous pour avoir une Parallaxe ſenſible, opinion dans laquelle il fut entierement confirmé par les Elémens de ſa Théorie. Il faut cependant convenir qu'il n'a pas abſolu-

ment omis cette recherche, puisqu'on peut la déterminer par les Obſervations du 13 Décembre 1743, & du prémier Janvier 1744. On doit auſſi joindre à ces Obſervations, celles de Mr. *Caſſini* du 30 Décembre, leſquelles notre Auteur, par un exemple bien rare de modeſtie qui lui fait honneur, reconnoit être *plus exactes encore que les ſiennes*. Toutes ces Obſervations s'accordent à prouver que cette Comète n'avoit preſque aucune Parallaxe, ou qu'une Parallaxe moindre que les petites erreurs inévitables dans les Obſervations, & dans leſquelles elle étoit comme abſorbée.

Il ne nous reſte plus qu'à féliciter Mr. *de Cheſeaux*. Le voila, ou peu s'en faut, du nombre de ces Aſtronomes qu'*Apollonius Myndien* avoit en vue, lorſqu'il ôſa prédire qu'on découvriroit un jour les règles du mouvement des Comètes. Un Philoſophe, qui a l'eſprit un peu pénétrant, peut rencontrer quelquefois aſſez juſte dans ſes prédictions. Nous aurions déja un corps aſſez régulier de Phyſique, ſi toutes les prédictions des Anciens ſe trouvoient accomplies.

ARTICLE X.

MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1740. (*a*).

L'Hiſtoire de l'origine, du progrès & de la chute des Empires, a des bornes que l'on peut

(*a*) On a donné l'Extrait de l'*Hiſtoire* dans le *Tome XXII, page* 372 de cette *Bibliothèque*.

peut fixer; mais celle de la Nature ſemble n'en point avoir, plus on l'examine, plus on y trouve à découvrir; c'eſt une Science qui ne ſera jamais complette, parce que les objets ſur leſquels elle roule ſont d'une variété & d'une fécondité ſans bornes. Si le Monde dure encore quelques milliers d'années, nos Deſcendans ſeront plus éclairés que nous, s'il n'arrive quelque révolution qui renverſe la République des Lettres, mais ils ſauront toujours très peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'il reſtera à apprendre. La Phyſique eſt une ſource inépuiſable qui ne tarira jamais. En ne prenant même qu'un ſeul Corps, & le moins compoſé de parties, pour l'objet de nos recherches, il n'y a pas lieu de ſe flatter qu'on puiſſe en connoître jamais ni la fine ſtructure, ni toutes les admirables propriétés. Qu'on juge delà du grand nombre de découvertes qu'il nous reſte à faire dans les Corps compoſés d'une infinité d'organes & de reſſorts, dans celui de l'Homme, par exemple, dont l'admirable économie ſera toujours une énigme pour ceux-mêmes qui l'ont le plus examiné. C'eſt un petit Monde, où il y a tant à voir, qu'il ſuffit de le conſidérer attentivement pour y faire de nouvelles découvertes. On ne doit pas demander quelle eſt l'utilité de ces recherches, elle eſt trop ſenſible, puiſqu'elle regarde notre bien-être, comme le prouve clairement le Mémoire dont nous allons rendre compte.

Reflexions anatomiques sur les incommodités, infirmités, &c. qui arrivent au Corps humain, à l'occasion de certaines attitudes & de certains habillemens.

Personne ne disconviendra qu'on ne doive ranger dans la classe des meilleures productions, celles qui contribuent le plus à augmenter le bonheur du Genre-humain, & à diminuer ses maux. Suivant ce principe, nous ne faisons nulle difficulté de regarder ce *Mémoire* de Mr. *Winslow* comme une excellente Pièce, & nous ne craignons pas même d'être contredit par aucun de ceux qui courent avec lui la même carrière. Le but qu'il s'y propose, c'est de remédier à quantité d'accidens & de maladies, même assez considérables, qui ne viennent que de la manière de s'habiller, ou de certaines attitudes du Corps. Voici le précis de ce qu'il raporte sur cet important sujet.

Une Dame d'une grande taille, bien droite, étant devenue très sédentaire, prit la coutume de s'habiller très négligemment, & d'être assise toute courbée, tantôt en avant, tantôt de côté & d'autre. Au bout de quelques mois, elle commença à avoir de la peine à se tenir droite debout, comme elle faisoit auparavant, enfuite elle sentit une espèce d'inégalité au bas de l'épine du dos. Le mal fit des progrès. L'épine se courba de plus en plus latéralement en deux sens contraires, à peu près comme une S Romaine, desorte que cette Dame perdit enfin le quart de la hauteur de sa taille, & resta non seulement courbée en deux sens, de droi-

te

te à gauche & de gauche à droite, mais encore ſi pliée, que les prémières Fauſſes-Côtes d'un côté approchoient très près de la Crête de l'Os des Iles du même côté, & que les viſcères du Bas-ventre étoient par-là irrégulierement pouſſés vers le côté oppoſé. Son Eſtomac même en fut tellement comprimé, que ce qu'elle avaloit, lui paroiſſoit tomber diſtinctement dans deux capacités différentes. Si cette Dame eût voulu ſuivre le conſeil de Mr. *Winſlow*, elle eût prévenu l'augmentation de ces incommodités par l'uſage d'un petit Corſet particulier, & d'un Doſſier proportionné à ſon ſiège ordinaire. Il n'arrive que trop ſouvent de chercher du remède à ſes maux, lorſqu'ils ſont devenus incurables.

L'Auteur a vu de jeunes Ecoliers, qui étant obligés de ſe tenir courbés pour écrire ſur le genou dans les Claſſes, ſe trouvoient enſuite très incommodés de la compreſſion que cette attitude contrainte & réïtérée avoit cauſée au bas de la Poitrine & aux viſcères contenus dans l'Epigaſtre. Il en a vu d'autres qui étoient ſujets à des maux de tête, d'yeux, & de gorge, pour avoir pris l'habitude de dormir la nuit la tête renverſée derrière le traverſin. On voit bien qu'un des principaux remèdes à ces maux, c'eſt de changer d'attitude, ſoit lorſqu'on écrit, ou lorſqu'on eſt couché.

Les Corps ou Corſets à baleines peuvent cauſer aux Filles & aux Femmes de très grandes incommodités, ſur-tout lorſqu'on les ſerre exceſſivement. Ils bleſſent les viſcères du Bas-ventre, ils eſtropient & étouffent même ſouvent

le fruit des Femmes enceintes. Le ſerrement du Cou par les Cravates, les Porte-rabats, les Colets de Chemiſes, &c. produit des maux de tête, des maux d'yeux, des maux de gorge, des étourdiſſemens, des vertiges, des ſaignemens de nez, & d'autres accidens encore plus fâcheux. Ce ſont autant de brides qui empêchent le retour du ſang par les Veines jugulaires. On ne ſauroit remédier à ces maux qu'en relâchant ces ſortes de brides.

On a vu des Soldats attaqués d'une eſpèce d'affection ſcorbutique putride, pour avoir trop ſerré leurs Cravates, & porté des Jaretières très ſerrées au-deſſous des genoux.

La chauſſure haute des Femmes leur rend les pieds extraordinairement cambrés ou voutés, & même incapables de s'aplatir. Celles, qui ſont ainſi chauſſées, ne peuvent que très difficilement deſcendre une montagne, elles ont auſſi de la peine à marcher longtems, même par un chemin uni & plat. Se trouvent-elles obligées de doubler le pas, elles ne peuvent le faire qu'en dandinant, à-peu-près comme les Canards, & en tenant les genoux plus ou moins pliés & ſoulevés, pour ne pas heurter des talons de leur chauſſure contre terre. C'eſt encore par la même raiſon qu'elles ne peuvent ſauter avec la même liberté que d'autres qui ont la chauſſure baſſe. Mr. *Winſlow* entre ſur tout cela dans des détails curieux, que nous ſommes obligés de ſupprimer dans cet Extrait.

Théorie chimique de la Teinture des Etofes.

Feu Mr. *du Fay* avoit employé huit années à

ce

ce travail, & dès la ſixième il avoit une collection de Faits certains, pour en déduire les principaux articles d'un nouveau Réglement pour prévenir certains abus qui s'étoient introduits, ſoit dans la fabrique, ſoit dans les teintures des Etofes fabriquées. Ce Réglement parut au mois de Janvier 1737; mais ayant fait naitre des oppoſitions & des plaintes de la part de quelques Fabriquans, le Miniſtère ne jugea pas à propos de ſuivre les voies d'autorité pour le faire exécuter: il crut qu'il étoit de ſon équité d'examiner ſi les plaintes étoient fondées, ſi les expériences ſur leſquelles on ſe récrioit, ne pouvoient s'exécuter en grand, ou ſi leur exécution, étant démontrée poſſible, n'occaſionneroit pas des dépenſes qui augmenteroient conſidérablement le prix des Etofes, auxquelles on auroit donné le bon teint nouvellement ordonné pour faire exécuter d'autres anciens Réglemens.

Après la mort de Mr. *du Fay*, on choiſit, pour continuer ce travail, Mr. *Hellot*, Auteur de ce *Mémoire*. Nous nous contenterons de donner ici l'idée du plan qu'il s'eſt formé, & de la méthode qu'il s'eſt propoſé de ſuivre dans ſes Expériences.

Toute la mécanique inviſible de la Teinture peut ſe raporter à ceci. Dilater les pores du Corps à teindre, y dépoſer des particules d'une matière étrangère, & les y retenir, ce ſera le bon teint. Dépoſer des matières étrangères ſur la ſeule ſurface des Corps, ou dans des pores, dont la capacité ne ſoit pas ſuffiſante pour les recevoir, ce ſera le petit ou le faux teint, parce

parce que le moindre choc détachera les atomes colorans qui ne ſeront pas enchaſſés aſſez avant.

Outre l'ouverture convenable des pores du ſujet qu'on veut teindre, Mr. *Hellot* fait voir par pluſieurs expériences, qu'il faut que ces pores ſoient enduits d'une eſpèce de Maſtic, que ni l'eau de la pluie, ni les raions du Soleil ne puiſſent altérer, & qu'on ne peut ſe diſpenſer d'admettre différens dégrés de ténuité ou de petiteſſe dans les parties colorantes, enſorte que les plus déliées ſoient de bon teint, & les plus groſſières de petit teint.

Peut-être ſera-t-il difficile de ſatisfaire également tout le monde ſur cet important article. L'Art de la Teinture, comme le remarque l'Auteur, a pour objet de ſatisfaire la vue par des variétés de belles couleurs. Le Fabriquant cherche à faire ces couleurs preſque ſans dépenſe. Le Miniſtère veut qu'elles ſoient ſtables, & que les Ingrédiens qui entrent dans leur compoſition, n'altèrent pas la ſolidité des Etoffes. Ainſi le Fabriquant choiſit les Drogues qui coutent le moins, qui s'emploient le plus aiſément, & peut-être par préférence celles dont la couleur eſt moins durable. Comment ſatisfaire à toutes ces différentes vues?

Examen des Remèdes de Mlle. Stephens *pour la Pierre.*

Mr. *Morand*, Auteur de ce *Mémoire*, diviſe en quatre claſſes les Malades chez qui il a ſuivi l'effet des remèdes, & il en donne une liſte détaillée, qui contient leur âge, leur maladie,

ladie, le tems qu'ils ont uſé des remèdes, & ce que l'on en a obſervé. Comme cette liſte eſt aſſez longue, l'Auteur en donne une courte recapitulation, qui ſuffit pour l'intelligence de ce Mémoire. Voici ce qui mérite le plus d'être remarqué.

La prémière claſſe de ces Malades eſt compoſée de cinq perſonnes, qui ont eſſaié les remèdes pour des maladies des Reins, ou de la Veſſie, autres que la Pierre. Ces remèdes ont paru faire du bien à ceux qui ſe plaignoient d'embaras dans les Reins, & même de Colique néfrétique: ils ont augmenté les maux de ceux qui rendoient des Urines purulentes, & qui, par conſéquent, avoient quelque Ulcère dans les voies urinaires.

La ſeconde claſſe eſt compoſée de huit perſonnes des deux Sexes, qui ont pris les remèdes pour la Gravelle, dont deux ſe comptent abſolument guéris, quatre ſont ſoulagés, deux n'en ont tiré aucun fruit, pluſieurs ont jetté des Pierres aſſez groſſes.

La troiſième claſſe contient cinq Malades, qui avoient les ſymptômes de la Pierre, mais qui n'ont pas été ſondés. L'un deux, âgé de 55 ans, a pris la Poudre & la Boiſſon pendant trois mois, & ne reſſent plus rien de ce qu'il reſſentoit auparavant; trois autres ſont ſoulagés, deux ont rendu des Pierres entières, un autre a jetté des morceaux de Pierre en forme d'Ecailles.

La quatrième claſſe eſt faite de vingt-deux Malades de différens âges, depuis 3 ans juſqu'à 79, en qui la Pierre a été bien poſitivement con-

conſtatée par la Sonde. De ces vingt-deux, il y en a douze que Mr. *Morand* a ſondés lui-même, les dix autres l'ont été par des Chirurgiens connus. Deux de cette claſſe étant actuellement (*a*) dans l'uſage des remèdes, qu'ils ne prennent que depuis peu, on pourroit la réduire à vingt qui les ont finis.

De ces vingt, ſur qui on peut porter un jugement plus certain, il y en a quatre qui ont pris les remèdes très peu de tems, & dont l'un s'eſt trouvé conſidérablement ſoulagé ; deux n'en ont reçu ni bien, ni mal ; un, preſſé par les douleurs de la Pierre, s'eſt fait tailler, & on lui a tiré une Pierre molle. De ſeize, qui en ont pris pendant un tems aſſez conſidérable, il y a onze Adultes & cinq Enfans. Des onze Adultes, trois n'en ont retiré aucun fruit ; quatre ſont fort ſoulagés, & quatre ſe comptent abſolument guéris. Des cinq Enfans, un ſeul ſe dit ſoulagé ; les quatre autres ne l'ont point été du tout, & ont ſouffert l'opération de la Taille. Les Pierres, qu'on leur a tirées, ne portoient aucunes marques de diſſolution.

Voici ſous un même point de vue les effets généraux de ces remèdes. La Boiſſon ſavonneuſe & les Poudres dans le Vin blanc, que l'on prend enſuite, ont cauſé à pluſieurs un mal de gorge qui n'a pas duré. Elles ont excité la toux en quelques-uns, & le vomiſſement en quelques autres ; mais il a paru que c'étoit l'effet, ou de leur acreté au paſſage, ou du dégout,

(*a*) Ce *Mémoire* a été lu à l'Académie le 12 Novembre 1749.

gout, car les Malades s'y étant accoutumés insenſiblement, ces petits accidens n'ont pas eu de ſuite. Il y en a fort peu qui s'en ſoient rebutés, & pluſieurs les ont continués avec courage pendant près d'un an. En général, ils ont augmenté les douleurs dans les prémiers jours. Il y a eu des Malades, à qui ils ont rendu aſſez promptement la faculté de retenir leur Urine, ce qui eſt ordinairement de bon augure, puiſque ces remèdes n'agiſſent qu'autant que l'Urine, qui en eſt empreinte, ſéjourne plus longtems dans la Veſſie.

Les Urines de ceux, qui ſont à l'uſage des remèdes, ont une odeur très forte de Sel volatil Ammoniac. D'ordinaire ils ont rendu avec l'Urine, dès les prémiers tems, des glaires & un ſédiment blanc, qui, mis à part & deſſéché, ſe convertit en une poudre jaunâtre, & cette poudre, miſe ſur des charbons, rend une odeur fétide animale. Pluſieurs n'ont jetté que de ce ſédiment; d'autres ont rendu de petites lames criſtalliſées & comme talqueuſes; d'autres, des écailles pierreuſes, convèxes d'un côté, & concaves de l'autre; d'autres, des fragmens de pierre qu'on ne pouvoit écraſer avec les doigts, & où l'on comptoit pluſieurs couches; quelques-uns, de petites Pierres entières, telles qu'on en jette quelquefois à la fin des Coliques néfrétiques; d'autres, ſujets à rendre habituellement de petits ſables très ronds rougeâtres, ceſſoient d'en rendre pendant qu'ils uſoient des remèdes. Il y en a fort peu en qui on ait vu du ſang dans leur Urine, & ils s'étoient apperçu de la même choſe auparavant.

Une

Une choſe bien eſſentielle à remarquer, c'eſt que ces remèdes n'ont dérangé en aucun des Malades ni l'appétit, ni les digeſtions, ni aucune des principales fonctions de la nature. Ordinairement ils conſtipent, quelquefois ils font le contraire; mais on a appris par l'uſage, qu'on peut employer les Poudres comme aſtringentes, & la Boiſſon comme laxative, deſorte qu'on corrige l'un par l'autre, en donnant plus ou moins de l'un des deux remèdes. Il n'y a donc aucun inconvénient conſidérable à craindre de l'uſage de ces remèdes, excepté pour ceux qui rendent des Urines purulentes. Dans ceux-ci les douleurs augmentent, du moins eſt-on fondé à le croire, parce qu'elles deviennent moindres, dès qu'on vient à ceſſer les remèdes.

En voila aſſez pour donner au Lecteur une juſte idée des effets généraux des remèdes de Melle. *Stephens*. Dans le reſte de la Pièce, Mr. *Morand* donne un détail curieux & intéreſſant des expériences qui ont été faites, pour tâcher de connoître la manière dont ils opèrent, & d'en établir la raiſon phyſique. Ce n'eſt peut-être pas ce qu'il y a de plus facile à trouver. Il n'y a rien de plus difficile à découvrir que la manière d'agir de la Nature dans ce qu'elle produit. Il y a dans chaque corps une vertu particulière que nous ne connoiſſons guère que par les effets.

Obſervations du Thermomètre faites en 1740, *à Paris, & dans d'autres endroits, ſoit du Royaume, ſoit des Pais étrangers.*

Nous n'expoſons le Titre de ce *Mémoire* de Mr. *de Reaumur*, que pour avoir occaſion de donner

donner une idée du grand froid de l'année 1740, comparé à celui de l'année 1709.

On peut donner le nom de *grand Hiver* à l'année 1709, & celui de *long Hiver* à l'année 1740. Dans cette dernière année le froid n'a pas été auſſi conſidérable à Paris qu'en 1709, mais il a duré plus longtems. Les jours, où il a été le plus grand, ont été le 10 Janvier & le 25 Février. Dans l'un, la liqueur du Thermomètre deſcendit à 10 dégrés $\frac{1}{4}$ au-deſſous de la congélation, & dans l'autre à 10 dégrés $\frac{1}{8}$. Un aſſez grand vent, qui régnoit alors, contribua à faire paroitre ces dégrés de froid très piquans, quoiqu'ils fuſſent encore éloignés du dégré de froid de l'année 1709. On ne ſait pas bien préciſément quel fut à Paris le dégré de ce froid ſi mémorable. Le ſeul Thermomètre connu, qui exiſte encore, & ſur lequel le plus grand froid de 1709 ait été obſervé, eſt à l'Obſervatoire, & a appartenu à Mr. *de la Hire*. Il réſulte de la comparaiſon faite de la marche de ce Thermomètre avec celui qui a été conſtruit ſur les principes de Mr. *de Réaumur*, que la liqueur du Thermomètre de Mr. *de Réaumur* fût deſcendue pendant le plus grand froid de 1709, à 15 dégrés $\frac{1}{4}$, ou à 15 dégrés $\frac{1}{2}$. Or ce froid fut beaucoup plus grand que celui de 1740, puiſque, dans cette dernière année, la liqueur n'a pas été plus bas que 10 dégrés $\frac{1}{4}$.

Mais ce que l'Hiver de 1740 a de plus remarquable, c'eſt ſa longueur. A un mois de Janvier très froid ſuccéda un mois de Février, dans lequel le froid ne ceſſa pas de ſe faire ſentir. Juſqu'au 9 de Janvier incluſivement la liqueur

descendit tous les jours au-dessous de la congélation, & remonta & resta très peu au-dessus.

Cet Hiver de 1740 n'eut point de ces jours doux pendant lesquels les Blés ne laissent pas de se fortifier & de pousser. Les allarmés, qu'une terre si nue avoit données, se dissipèrent pourtant un peu, lorsqu'après des jours d'Avril assez doux, mais moins chauds que ceux qu'on a quelquefois dans ce mois, on eut des preuves que les racines des Blés n'étoient pas péries; on vit avec plaisir des tapis verts étendus sur les champs. Mais le Proverbe qui veut, que *le mois d'Avril ne se passe pas sans épis*, fut démenti cette année, au moins aux environs de Paris; Mr. *de Réaumur* en chercha inutilement dans toutes ses promenades, & ce ne fut que le 15 Mai qu'il en trouva pour la prémière fois.

Le froid de cette année fut fatal aux Hirondelles, en ce qu'il les priva de la seule nourriture qui leur convient. Comme elles ignoroient apparemment ce qui se passoit ici, elles partirent trop tôt des Païs où elles s'étoient retirées, & à leur arrivée dans nos Climats elles ne trouvèrent ni Mouches, ni Moucherons, ce qui fit mourir de faim la plupart de celles qui étoient venues les prémières. Fatiguées par des vols, qui ne les mettoient pas en état de prendre le petit Gibier nécessaire pour les faire vivre, elles tomboient à terre sans force, & périssoient faute de nourriture. Mr. *de Réaumur* en prit plusieurs à la main dans les Jardins de Charenton, à qui il ne restoit plus assez de force pour tenter de fuir. On en ramassa de même de mourantes ou de mortes dans bien des endroits de

Paris

Paris & de ſes environs, & elles n'eurent pas un meilleur ſort dans bien des Provinces du Royaume. A Strasbourg on les voyoit tomber à toutes les heures du jour dans les Cours, dans les Jardins, & aux pieds des paſſans dans les rues. Il ſeroit curieux de ſavoir pourquoi ces Oiſeaux ne moururent pas de faim en route, à moins qu'on ne ſuppoſe que les autres Païs qu'elles traverſèrent avoient été plutôt peuplés de Mouches que la France.

Outre ces Obſervations faites à Paris & à Charenton, Mr. *de Réaumur* en raporte pluſieurs autres faites en différens endroits du Royaume de France, & dans les Païs étrangers, par des Obſervateurs attentifs, & qui méritent toute la confiance du Public. Nous ne raporterons qu'une partie de celles qui ont été faites à Leyde avec beaucoup d'exactitude par Mr. le Profeſſeur *Muſſchenbroek*.

Le froid de l'Hiver de 1740 ſe fit ſentir bien plus cruellement en Hollande qu'en France. Jamais on n'y en avoit ſenti un pareil. Le 11 Janvier il ſurpaſſa à Leyde celui qu'on avoit eu à Paris en 1709, puiſque la liqueur du Thermomètre deſcendit ce jour-là à 16 dégrés ½ au-deſſous de la congélation. Ses autres effets furent proportionnés à celui qu'il produiſit ſur le Thermomètre. Mr. *Muſſchenbroeck* vit, en Février, de la glace qui avoit 26 pouces d'épaiſſeur, & il y en avoit eu de plus épaiſſe en Janvier. Le plus grand froid de Janvier ſe fit ſentir à Leyde un jour plus tard qu'à Paris, & le plus grand froid de Février ſe fit ſentir, le même jour, le 25, dans l'une & dans l'autre Ville.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'EDIMBOURG.

ON débite ici *Pharmacopœia Collegii Regii Medicorum Edimburgenſis. In* 8. Cette Pharmacopée, l'une des meilleures que nous ayons, paroit dans cette quatrième Edition, avec peu d'Additions, mais beaucoup de changemens. *Puiſque la Médecine*, diſent nos Auteurs dans leur Préface, *ſe perfectionne tous les jours, & que la Pharmacie ſe délivre peu-à-peu de ſes erreurs, il ne faut pas douter qu'il n'y ait ſuffiſamment lieu d'augmenter & de réformer nos Pharmacopées.*

DE LONDRES.

L'un de nos plus fameux Chirurgiens vient de publier & de dédier au Roi l'Ouvrage ſuivant: *The Method of treating Gunshot Wounds*; c'eſt-à-dire: *La Manière de traiter les Playes d'Armes à feu. Par* Jean Ramby, *Prémier Chirurgien de Sa Majeſté, & Membre de la Société Royale. In* 8. Quoique Mr. *Ramby* ne nomme en aucun endroit Mr. *LeDran*, qui nous a donné en 1737, un Traité ſur la même matière, nous pouvons aſſurer que le prémier n'eſt nullement Plagiaire. Il a voulu ſimplement communiquer au Public la méthode de guérir les Playes d'armes à feu, qu'il pratiqua l'année paſſée, pendant le cours de la Campagne, où il accompagna le Roi. Ainſi, au-lieu d'une Théorie complète & de détails circonſtanciés, dont le Livre de Mr. *Le Dran* eſt chargé, on trouve dans celui-

ci

& quelques Réflexions générales, & plusieurs Histoires détachées. Mr. *Ramby* recommande, dans toutes les Playes d'armes à feu, des Saignées abondantes, des Bandages légers, & sur-tout l'usage du Quinquina. Ce Remède déja employé (*a*) dans les Hémorrhagies, & dont Mr. *Ramby* s'est servi avec succès dans la cure de plusieurs Ulcères, lui a paru sur-tout d'un usage merveilleux dans les Playes d'armes à feu. Il prévient les Convulsions, qui suivent d'ordinaire les Blessures des Parties tendineuses; il arrête, ou du moins diminue les Excrétions trop abondantes de matières corrompues; & il corrige la contexture vicieuse des particules du Sang. Du reste, notre Auteur blâme beaucoup l'usage des Sondes, des Tire-balles, & des Ciseaux.

The Nature of an intermitting Fever, &c. C'est-à-dire: *Considérations sur la nature des Fièvres intermittentes, où l'on explique la cause des divers Symptômes qui se succèdent, & de leur retour périodique, & où l'on établit la méthode la plus sûre & la plus raisonnable de les guérir. On rend raison des Cures, qui ont été faites par des Liqueurs spiritueuses, par des Acides, par des Charmes, par des Frayeurs, par des Emétiques, par des Cathartiques, par des Sudorifiques, & par des Bains tant froids que chauds. On montre ensuite pourquoi le Quinquina guérit en plusieurs cas, pourquoi il ne réussit pas en un plus grand nombre d'autres, & pourquoi il manque rarement, lorsqu'on le donne avec jugement, dans la vue de remédier aux préjugés de ceux qui sont prévenus contre ce Remède incomparable, &c. Par* Simon Mason *de Cambridge. In* 8.

L'Auteur du Livre suivant n'a pas peur apparemment qu'on lui applique le Proverbe: *Ne sutor ultrà*

(*a*) Voyez les *Transf. Philos.* N°. 426.

ultrà crepidam. En effet, quoi de plus modeſte que ſon titre? *A final Call to the Jews, &c.* C'eſt-à-dire: *Appel final aux Juifs, ou Explication de la promeſſe originale, où l'on répond d'une maniere complette & ſatisfaiſante à toutes les Objections, qui ont été, ſeront, ou pourroient être propoſées contre Chriſt.* Par Paul Lewis, *Chirurgien.* In 8.

Le Dictionnaire de la Bible du Pere Dom Calmet, quelque bien reçu qu'il ait été de l'Egliſe Romaine & de la Proteſtante, ne laiſſe pas que d'avoir, ſur-tout pour cette derniere, divers défauts conſidérables. On en marque quelques-uns dans un Projet de ſouſcription, qui vient de paroître pour un Ouvrage de la même nature. 1. *Dom* Calmet *a ſuivi la Vulgate.* 2. *Quelque ſoin qu'il ait eu* d'éviter les Controverſes, *ſa qualité de Religieux Bénédictin & de Bénéficier de l'Egliſe de Rome l'a obligé de toucher quelques ſujets, dont l'Ecriture ne fait aucune mention.* 3. *Les Livres Apocryphes lui ont fourni pluſieurs Articles.* 4. Enfin, *pluſieurs de ces Articles ſont chargés d'une érudition Rabbinique*, qui fait plus d'honneur au ſavoir de l'Auteur, qu'elle n'a d'utilité pour les Lecteurs. On a deſſein d'éviter tous ces inconvéniens dans l'Ouvrage qu'on annonce. La Traduction du Titre, que nous allons tâcher de faire, ſuffira pour donner une idée du travail, ou du moins des promeſſes du nouvel Auteur. *A New Dictionnary of Bible, &c.* C'eſt-à-dire: „ Nouveau Dictionnaire de la Ste. Bible, „ ſuivant la derniere Verſion Angloiſe, contenant „ dans un Ordre Alphabétique l'*Explication* Etimologique, Géographique, Chronologique, „ Hiſtorique, Biographique & Critique de tous les „ Noms propres & appellatifs, qui ſe trouvent „ dans les Livres Canoniques du Vieux & du „ Nouveau Teſtament, avec la maniere de les

„ pro-

„ prononcer en Anglois ; l'*Interprétation* la mieux
„ fondée de tous les mots & de toutes les phra-
„ ſes, qui ont quelque difficulté ; des *Eclairciſſe-*
„ *mens* ſur la plupart des Textes de l'Ecriture,
„ dont le ſens dépend de quelque Coutume, Cé-
„ rémonie, &c. dans les Articles auxquels ils ſe
„ rapportent, & raſſemblés à la fin de l'Ouvrage
„ dans une Table, ſuivant l'ordre du Livre, du
„ Chapitre & du Verſet, que ces Textes ont dans
„ la Bible ; une *Deſcription* & une *Explication* de
„ tout ce qui a rapport aux Païs, aux Monta-
„ gnes, aux Rivières, aux Minéraux, aux Pier-
„ res & aux Pierres précieuſes, aux Végétaux,
„ aux Animaux, aux Hommes, aux Femmes,
„ aux Loix, aux Cérémonies, aux Coutumes,
„ &c. dont il eſt fait mention dans les Ecrits ſa-
„ crés ; pour l'uſage des Lecteurs Anglois, & dans
„ la vûe de rendre la Parole de Dieu plus géné-
„ ralement lue, entendue, & goutée. Le tout eſt
„ recueilli & compilé d'après les Auteurs, tant
„ Anciens que Modernes, les plus eſtimés dans la
„ Littérature Sacrée. Par *Roger Pickering*, Mini-
„ ſtre du St. Evangile, & Membre de la Société
„ Royale ". Cet Ouvrage remplira environ 220 feuilles d'impreſſion *in folio*, & on en diſtribuera tous les mois dix aux Souſcrivans pour vingt ſous. La prémiere diſtribution ſe fera le 1 du mois de Mai prochain. L'Article d'*Aaron*, que Mr. *Pickering* a fait imprimer à la ſuite de ſon Projet, pour qu'on juge de l'exécution de ſon Plan, nous a paru également ſimple & judicieux. Point d'enflure de ſtile ni d'érudition d'apparat.

Nos Libraires nous ont donné depuis peu divers nouveaux Recueils de Sermons. Ceux, dont on fait le plus de cas, ſont des Drs. *Snape* & *South*. Le prémier avoit fait imprimer dix Sermons de ſon vi-

vant; mais Mr. *Chapman* a cru faire plaiſir au Public de lui en donner trente-cinq poſthumes de la même main, qui, ajoutés aux dix prémiers, rempliſſent trois Volumes *in* 8. Pour le Dr. *South*, on avoit déja cinq Volumes de ſes Sermons, & on vient d'en publier cinq nouveaux ſur les Manuſcrits de ce célèbre Prédicateur, qui ſont entre les mains du Libraire, & qu'il offre de faire voir à ceux qui pourroient le ſouhaiter. Le ſtile & le tour des Sermons du Dr. *South* eſt ſi original, que cette précaution nous paroit ſuperflue. Elle auroit, ſelon nous, été plus néceſſaire, à l'égard de trois Sermons, qu'on a imprimés ſous le nom du fameux Doyen *Swift*. Ils roulent ſur les *Egards mutuels*, ſur le *Témoignage de la Conſcience*, & ſur la *Trinité*. Tout y eſt extrêmement ſimple, & même négligé. Il eſt difficile d'y reconnoitre la main de l'Auteur du *Conte du Tonneau*. Si ces Sermons ſont de lui, nous croyons du moins pouvoir dire, qu'il ne les avoit pas deſtinés à l'impreſſion, & qu'on n'eût pu jamais les lui arracher, que dans l'état d'enfance, où il eſt actuellement.

Medulla Eccleſiæ; *The Doctrines of Original Sin*, &c. C'eſt-à-dire: *La Doctrine du Péché originel, & de la Juſtification par la Foi & par le St. Eſprit, expoſée impartialement & démontrée clairement par les Homilies, les Articles, & les Liturgies de l'Egliſe Anglicane, & confirmée par des Paſſages de l'Ecriture; avec des Réflexions, des Conſéquences, & des Inſtructions annéxées à chaque Article*, &c. *Par* Guillaume Hammond, *Bachelier aux Arts, & ci-devant du Collège de St. Jean de Cambridge. In* 8. Nous laiſſons aux Lecteurs à juger, s'il n'y a pas ici une petite tranſpoſition d'ordre, & ſi la Bible ne devoit pas du moins avoir le pas ſur les Confeſſions de foi.

The

The Majesty, &c. *of the Hebrew Language*, &c. C'est-à-dire : *La Majesté*, &c. *de la Langue Hébraïque défendue, où l'on prouve, par une explication de la double ponctuation du Décalogue, que les Points Hébreux, tant Accens que Voyelles, sont du moins de même datte que la publication de la Loi*, &c. *Sur la fin on donne sur les doigts au prétendu Déchifreur du Livre de Job* (*a*), &c. *Dans une Lettre à un Ami, composée de manière que les Lecteurs Anglois pourront être aussi bons Juges de cette Controverse, que s'ils savoient lire l'Hébreu. In* 8. Ce dernier article trouvera, je crois, plus d'un incrédule.

Le Libraire, qui a acheté la Bibliothèque *Harleienne* (*b*), y ayant trouvé une prodigieuse quantité d'Ecrits rares & originaux, a pris le parti d'en faire un Recueil. En voici le titre : *The Harleian Miscellany*. C'est-à-dire : *Le Mélange Harleien, ou Recueil de Brochures & de Traités rares, curieux & intéressans, tant manuscrits qu'imprimés, qui ont été trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'*Oxford, *avec des Notes Historiques, Politiques, & Critiques, une Table des Matières, & un Index Alphabétique.* Ce Recueil consistera en treize Volumes *in* 4. Les Pièces qui y entreront sont de divers genres, mais celles qui font le plus grand nombre roulent sur l'Histoire & sur la Politique. Elles viennent d'Ecrivains de tous les Partis & de tous les âges, depuis celui de la Réformation. On distribue toutes les semaines six feuilles de ce Recueil pour douze sous. Il y en a déja près de quatre Volumes d'imprimés.

Le septième Tome de l'*Histoire Universelle, depuis le commencement du Monde jusqu'à présent*, vient de

(*a*) Voy. *Bibl. Raif.* Tom. XXXII, pag. 224.

(*b*) Voy. Tom. XXX, pag. 224.

de paroître. Ce Tome, qui eſt diviſé en deux Volumes, finit le période de l'Hiſtoire Ancienne. Les Auteurs ſe ſont apperçus en effet, que leur Hiſtoire devenoit d'un prix trop fort pour pluſieurs de leurs Lecteurs. Ils ont donc pris le parti de réunir dans un Corps tout ce qui a raport aux anciennes Monarchies; ſe réſervant de travailler enſuite à l'Hiſtoire Moderne. Ainſi tous les gouts ſeront ſatisfaits. Les perſonnes, pour qui l'Antiquité ſeule a des charmes, trouveront à ſe contenter dans les Volumes qui ont déja paru; & ceux qu'on nous promet encore, contiendront les faits rélatifs à l'établiſſement & aux progrès des nouveaux Royaumes, qui ſubſiſtent actuellement, & plairont ainſi aux Lecteurs, qui ne s'intéreſſent qu'à l'Hiſtoire de leurs jours. Mais, pour revenir au ſeptième Tome, il contient la ſuite de l'Hiſtoire des *Carthaginois*, celle des *Numidiens*, des *Mauritaniens*, des *Gétules*, &c. des Peuples de la *Lybie*, des *Ethiopiens*, & des *Arabes*. Nos Auteurs paſſent delà aux Empires de *Nice* & de *Trébiſonde*, dont ils décrivent la ſituation, l'origine, & la chute. Les anciens *Eſpagnols*, les *Germains*, les *Bretons*, & ces Peuples du Nord, qui inondèrent & envahirent divers Païs de l'Europe, & qu'on déſigne ſous les noms de *Huns*, de *Vandales*, de *Viſigots*, &c. paroiſſent enſuite. Enfin, on nous donne l'Hiſtoire des *Oſtrogots* & de leurs conquêtes en *Italie*. On trouve à la fin une Table générale des Matières contenues dans tout l'Ouvrage, & une Table Chronologique depuis le commencement du Monde juſqu'à l'année 1462 de l'Ere Chrétienne. Cette dernière eſt d'autant plus utile, qu'elle raſſemble en quelque manière les Evènemens diſperſés dans les Hiſtoires particulières, que nos Auteurs ont faites des anciens Peuples. Au reſte, ils ſe propoſent

poſent de corriger les fautes, qui peuvent leur être échapées; & de perfectionner leur Hiſtoire dans une nouvelle Edition, qu'ils comptent d'en donner, ſi l'approbation du Public pour un Ouvrage ſi eſtimable & ſi original en ſon genre ne ſe dément pas. *Nous ſommes redevables*, diſent-ils, *de pluſieurs Remarques curieuſes à ceux, qui ont entrepris la Traduction de cet Ouvrage, & en particulier au Savant, qui le traduit en Hollandois. Non-ſeulement il nous a envoyé ſa Traduction; à meſure qu'elle paroiſſoit en Hollande, il nous a de plus communiqué ſes raiſons, lorſqu'il a cru devoir differer de nous, ſur quelques-uns de ces évènemens obſcurs & reculés, ſur leſquels on ne peut offrir tout au plus que des conjectures probables; & de par conſéquent chacun a un droit inconteſtable de publier & de défendre ſon opinion. Comme il nous a paru, que ces Mrs. ne ſe ſont pas moins donné de ſoins que nous, pour ſe procurer les meilleurs ſecours, & pour conſulter les Juges les plus éclairés de leur Nation & de leur connoiſſance, nous avons cru leur faire tort; & en faire un plus grand encore au Public, ſi nous n'avions pas eu de grands égards pour leurs ſuffrages, ſur des articles ſi épineux & ſi embrouillés.*

The Hiſtory of the Life and Reign, &c. C'eſt-à-dire: *Hiſtoire de la Vie & du Regne de l'Impératrice Catherine, contenant une courte Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, depuis ſa fondation juſqu'à la mort de cette Princeſſe; avec un détail ſur ſon Extraction, & ſur ſa conduite pendant la Vie de l'Empereur Pierre. Par* Jean Mottley, *Ecuyer. En 2 Volumes in 8. enrichis de Tailles douces.* Le même Auteur avoit déja fait imprimer, en trois Volumes de même format, la *Vie du Czar Pierre.*

Il n'arrive guère d'évènemens remarquables en Angleterre, qu'on ne ſe hâte d'en publier des Hiſtoires

toires, ou fauſſes, ou du moins imparfaites. La curioſité du Public fait cependant qu'on les débite; & ce n'eſt que lorſqu'elle commence à ſe refroidir, qu'on voit paroître les vraies rélations, d'autant meilleures qu'on s'eſt donné plus de tems pour les perfectionner. C'eſt ce qui vient d'arriver tout de nouveau au ſujet de la fameuſe Expédition du Chef d'Eſcadre *Anſon*. On nous en a déja donné trois ou quatre Rélations, toutes défectueuſes & toutes reçues avec avidité. A préſent on nous en promet deux nouvelles, qui ne tarderont pas à paroître, & qui ſeront bien ſupérieures aux précédentes. Comme chacune d'elles aura des avantages particuliers, nous ferons bien de donner le titre de l'une & de l'autre. *A True and impartial Account*, &c. C'eſt-à-dire: *Journal véritable & impartial d'un Voyage à la Mer du Sud & autour du Monde, ſur le Vaiſſeau le Centurion, commandé par le Chef d'Eſcadre* George Anſon, *où l'on raconte fidélement tous les Evènemens les plus importans de ce Voyage, depuis ſon commencement en* 1740, *juſqu'à ſa concluſion en* 1744, *Evènemens qu'on a mis ſur le papier, dans le tems même qu'ils ſont arrivés. On y trouvera auſſi des Deſcriptions Hiſtoriques du Chili, du Pérou, du Méxique, & de l'Empire de la Chine, de même que celles des endroits où l'on a abordé, & diverſes remarques occaſionelles. On y a ajouté une Table générale des Longitudes & des Latitudes, déduites d'Obſervations exactes, ou, (à leur défaut), des meilleurs Livres imprimés & manuſcrits pris aux Eſpagnols dans cette expédition; les Variations de la Bouſſole pendant tout le Voyage, les Profondeurs de l'Eau le long des diverſes Côtes, & enfin pluſieurs Obſervations curieuſes d'une Comète aperçue à la Mer du Sud, ſur la Côte du Méxique. Par* Paſcoe Thomas, *Maître de Mathématiques ſur le Centurion. In* 8. La Profeſſion

de

de l'Auteur forme un préjugé favorable pour ſon Ouvrage. Ajoutez à cela qu'il a fait pluſieurs autres Voyages en Mer. D'un autre côté, on ne peut guère douter de l'exactitude de la ſeconde Rélation qu'on nous prépare, & dont voici le titre. *An Account*, &c. C'eſt-à-dire: *Rélation de la dernière Expédition à la Mer du Sud, compoſée ſur des Mémoires fournis par* George Anſon *Ecuyer, Commandeur en Chef, & publiée ſous ſa direction, par* Richard Walter, *Maitre aux Arts, Membre du Collège de Sidney-Suſſex à Cambridge, & Chapelain du Vaiſſeau de Roi le Centurion, pendant cette Expédition. In* 8.

Voici un autre Voyage fait dans un Païs, qui nous eſt encore bien peu connu. *A new Voyage to Guinea*, &c. C'eſt-à-dire: *Nouveau Voyage de Guinée, où l'on décrit les Coutumes, les Mœurs, le Terroir, le Climat, les Habits, les Bâtimens, l'Agriculture, le Négoce, les Occupations, le Langage, les Rangs, les Habitations, les Divertiſſemens, les Mariages, & tout ce qui eſt remarquable parmi les Habitans de ce Païs. On y donne auſſi la deſcription des Animaux, des Minéraux*, &c. *qu'on y trouve, & l'on y raconte divers Incidens intéreſſans & dignes d'Obſervation, arrivés pendant les Voyages de l'Auteur dans ce grand Païs. Enrichi de Tailles douces gravées ſur des deſſins faits d'après Nature. Par* Guillaume Smith, *nommé par la Compagnie Royale d'Afrique, pour y meſurer leurs Etabliſſemens, & pour faire des découvertes. In* 8. C'eſt ici un Ouvrage poſthume; & l'on s'en apperçoit aſſez par plus d'un endroit. Ce Voyage fut fait pendant les années 1726 & 1727. Comme l'Auteur ne le fit que pour arpenter les Côtes de l'Afrique Occidentale, ce n'eſt auſſi que de ces Côtes qu'il fait la deſcription, depuis le Cap Verd & la Rivière de Gambie juſ-

juſqu'au Royaume de Juda. Ainſi les Païs, que Mr. *Smith* a parcourus, ſont les mêmes que le Père *Labat* a décrits dans ſon *Voyage d'Afrique* & dans celui du Chevalier *Des Marchais*. En comparant leurs Rélations, nous y avons trouvé une grande uniformité, ce qui ne confirme pas peu le témoignage de l'un & de l'autre de ces Auteurs.

Diſcourſes on Trade, &c. C'eſt-à-dire: *Diſcours ſur le Commerce, & ſur d'autres matières, qui y ont raport*, &c. *compoſés à la requête de divers Membres du Parlement, & publiés pour le bien de tout le monde. Par* Jean Cary *Ecuyer, Marchand de Briſtol; Nouvelle Edition augmentée. In* 8. L'Auteur paroit véritablement être animé d'un déſir ſincère de ſe rendre utile à ſon Païs. Il parle d'abord du Commerce en général, & en particulier de celui de l'Angleterre. Il paſſe enſuite aux diverſes branches de ce Commerce, & propoſe divers projets, pour l'étendre & pour le rendre plus avantageux. *Si notre Négoce étoit bien reglé*, dit l'Auteur, *nous deviendrions bientôt le Peuple le plus riche, & par conſéquent le plus puiſſant de l'Europe.*

Il s'en faut bien que nous ne jugions auſſi favorablement des vues de l'Auteur d'un petit Ouvrage, qui paroit tous les mois, & qui eſt intitulé: *The female Spectator*; c'eſt-à-dire: *Le Spectateur des Dames. In* 8. Il a déja paru ſept parties de cet Ouvrage. L'Auteur, qui ſe dit du Sexe, croit plaire à ſes compagnes & les ramener au bon chemin, par des règles, que ſon expérience lui a ſuggérées, & par des exemples de vice, que ſon Siècle lui fournit. On trouve donc ici des Réflexions ſeches & ſuperficielles, & des Anecdotes ſcandaleuſes plus propres à la malignité qu'à la vertu. Eſt-ce connoître les Dames que de ſuppoſer qu'un tel aſſemblage puiſſe être de leur gout?

BERLIN.

Monsieur *Euler*, un des plus grands Mathématiciens de notre Siècle, après avoir quitté le séjour de Petersbourg pour celui de Berlin, vient de publier un Livre à l'occasion de la Comète, qui avoit paru dernierement. En voici le Titre:

„ *Theoria Motuum* PLANETARUM ET COMETARUM, continens methodum facilem et „ aliquot Observationibus Orbitas cum Planetarum „ tum Cometarum determinandi; una cum calcu„ lo, quo Cometæ, qui annis 1680 & 1681, item„ que ejus, qui nuper est visus, motus verus in„ vestigatur. Auctore *Leonhardo Eulero*. *Berolini*, „ *in* 4. pag. 187.

Mr. *Euler* demande seulement, qu'on lui donne trois Observations exactes de trois lieux, dans lesquels la Comète ou la Planète s'est trouvée en trois tems différens. Cela posé, il se croit en état de nous dire, si la Comète ou la Planète décrit une Ellipse approchante du Cercle, ou bien éloignée du Cercle, & combien de tems il faut à la Comète ou à la Planète pour achever son tour, & pour revenir au même endroit, dont elle étoit partie. Tout cela est démontré au long. Il applique cette Théorie aux Observations que le Chevalier *Newton* avoit faites sur la Comète, qui avoit paru en 1680, & conclut que son tems Périodique est de 170 ans. Il l'applique aussi aux Observations faites sur la Comète, que nous avons vue au commencement de cette année 1744, & montre que son tems Périodique est de plus de quatre Siècles.

Mr. *Euler* conjecture aussi, que les Comètes ne sont pas visibles, à moins qu'elles ne soient plus proches de la Terre que le Soleil; d'où il s'enfuit, que, quand même la Comète de l'année 1680 revien-

viendroit en 1850, au même endroit, elle ne seroit pas visible aux habitans de la Terre, à moins que la Terre ne se trouvât alors à peu près au même lieu de son Orbite, où elle s'étoit trouvée en 1680. Cet Ouvrage est enrichi de Figures, & se trouve chez Mr. *Wetstein* Imprimeur de ce Journal.

L'ACADEMIE ROYALE

Des Sciences de cette Ville propose le prix suivant pour l'année 1745.

Le Roi notre Maitre, toujours attentif à ce qui peut procurer l'avancement des Sciences & des Arts, ayant augmenté considérablement les Privilèges de l'Académie Royale de Berlin, & l'ayant mise en état d'assigner des récompenses aux Savans, qui se distingueront par des découvertes curieuses & intéressantes; l'Académie, pour répondre aux intentions & aux Ordres de Sa Majesté, propose un prix de cinquante Ducats en faveur de celui qui réussira le mieux à expliquer *la véritable cause de l'Electricité des Corps, & de tous les Phénomènes qu'on y a découverts jusqu'à présent.*

Le prix se distribuera dans l'Assemblée générale de l'Académie, qui se tiendra le 31 de Mai 1745, jour anniversaire de l'avènement du Roi au Trône. Les Savans de toutes les Nations sont invités de travailler sur cette matière. Il leur sera libre d'écrire en Latin, en Allemand ou en François, pourvu que le caractère soit bien lisible, sur-tout quand il y aura des Calculs Algébriques. Pour obvier à tout inconvénient, on les prie de ne pas mettre leur nom, mais seulement une Devise aux Pièces qu'ils fourniront, en y joignant, s'ils le jugent à propos, un

Billet

Billet cacheté, qui contiendra avec la Deviſe de la Pièce, le nom, les qualités, & l'adreſſe de l'Auteur. Ce Billet ne ſera point ouvert, à moins que la Pièce n'ait remporté le prix. Les Pièces ſeront reçues juſqu'au 1 d'Avril 1745 incluſivement. Elles ſeront adreſſées ou remiſes, affranchies de Port, à Mr. *Faber*, Tréſorier de l'Académie, qui en donnera ſon récépiſſe, où la Deviſe qui ſe trouvera au bas de la Pièce ſera marquée, avec le Numero, ſelon l'ordre dans lequel elle aura été préſentée.

Après que la Pièce, qui aura remporté le prix, aura été proclamée dans l'Aſſemblée générale du 31 Mai 1745, le Tréſorier de l'Académie délivrera le prix, ſoit à l'Auteur même, ſoit à celui, qui ſe trouvera muni d'un récépiſſe, ou d'une procuration de ſa part.

L E I D E.

Monſieur *Ducker* ayant quitté l'Univerſité d'Utrecht, n'a pas quitté pour cela les Etudes: au contraire, non content de communiquer aux Savans des Notes de ſa façon (témoin celles ſur Tite-Live, dont on n'attend plus que le dernier Volume par les ſoins de Mr. *Drakenbourg*), il s'eſt auſſi prêté aux ſollicitations de ſes Amis à revoir ſon Edition de *Florus*, qu'il avoit donné il y a 22 ans. A l'aide des nouveaux ſecours de *trois MSS. de Voſſius*, & de l'*Edition de l'année* 1497, procurée à Veniſe par *Sabellicus*, il a rectifié le Texte en quelques endroits, & augmenté les Notes par-tout, quoique cette ſeconde Edition, qui vient de paroître, ſoit environ d'une dixième partie moins volumineuſe que la prémière, le Libraire ayant choiſi pour cet effet un Caractère un peu plus petit dans le Texte & dans les Notes. A la fin de la Préface Monſieur *Ducker* juſtifie quelques Remarques, qu'il avoit faites

sur le Style guindé de *Florus*, lesquelles avoient été attaquées en dernier lieu par le nouvel Editeur d'*Eschyle*.

AMSTERDAM.

Le mérite de Monsieur DRIEBERGE, Professeur en Théologie parmi les Remontrans, étoit déja fort connu dans les Provinces-Unies par ses Sermons sur l'Oraison Dominicale, par de savantes Notes sur l'Histoire des Juifs de Mr. *Prideaux*, & par d'autres Ouvrages; présentement il va se faire mieux connoître aux Etrangers par un Livre écrit en Latin sur les cinq fameux Articles, qui distinguent les Remontrans des Contreremontrans. En voici le Titre: JOANNIS DRIEBERGE *Theologia inter Remonstrantes Professoris de* PRÆDESTINATIONE & *Gratia* Liber. Amstelædami apud *Isaacum Tirion* 1744. *in* 4. pag. 254.

Quoique ce ne soit plus la mode de disputer sur ces articles dans les conversations, & de les faire entrer par-tout sans raison, néanmoins tout le monde est bien aise de savoir en abrégé, ce que le Parti a à dire pour la défence de sa cause. On trouvera ici de quoi se satisfaire. Car ce n'est pas un amas confus de passages de l'Ecriture, entassés les uns sur les autres avec autant de sécheresse que d'ostentation; on n'y lira pas non plus le jargon inintelligible de la Théologie Scholastique: au contraire, la clarté regne par-tout, autant que la matière le permet, les argumens sont poussés avec force, & les objections sont prémierement représentées avec toute la bonne foi possible, & ensuite examinées avec soin; on y remarquera aussi avec plaisir, (outre une digression Historique sur la question, si *Jésus-Christ* est mort pour tous les Hommes, ou seulement pour les Elus), des explications nou-

nouvelles & ingénieuses de quelques Textes.

S'il nous est permis de presentir le gout du Public, sur le témoignage de ceux qui ont déja lu ce Livre, nous avons tout lieu de croire, qu'on souhaitera avec empressement de voir bientôt un Système de Théologie tout entier, sorti de la même plume & écrit de la même manière; ce qui, comme nous l'espérons, déterminera notre Auteur à s'y prêter avec le même facilité, avec laquelle il a donné ce Traité séparé, pour épargner à ses Disciples la peine de transcrire ces Cahiers.

Wetstein débite actuellement les quatre prémiers Volumes de *M. T. Ciceronis Opera cum delectu Commentariorum ex Editione Josephi Oliveti* (*a*). Cette nouvelle Edition aura IX Volumes, *in* 4. comme celle de Paris; &, de la manière qu'elle est dirigée & exécutée, on ne doute pas qu'elle ne gagne les suffrages de tous ceux qui l'examineront, en la confrontant même avec l'Original. L'arrangement des Notes qui se trouvent au bas des pages, où elles ont raport, pendant qu'à l'Edition de France, on les a placées à la fin de chaque Tome, n'est pas le seul avantage de celle-ci: sans faire mention des autres changemens qui ont été faits, du consentement même de l'Auteur, on ose assurer que l'Ouvrage est extrêmement correct; il est outre cela à bien meilleur marché, & le Libraire en propose des conditions fort avantageuses pour ceux qui prendront actuellement ces quatre Tomes, en souscrivant pour les cinq autres, qui suivront successivement, & dans peu.

J. Catuffe vient de publier un petit Ouvrage, qui, si on doit s'en fier au Titre, nous aprend un mi-

(*a*) C'est l'Edition annoncée dans le Tome XXXI de cette Bibliothèque, pag. 231.

miſtère, qui par l'augmentation du nombre des initiés a augmenté de beaucoup la curioſité du Public. En voici le Titre: *L'Ordre des Franc Maçons trahi, & le Secret des Mopſes révélé.* Il eſt enrichi de figures, qui repréſentent les Loges, & les principales cérémonies de ces deux Ordres.

ARTICLE XII.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

LISTE DES PROFESSEURS

de l'Académie d'ERLANG.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Meſſieurs *Germain Auguſte Ellrod*, qui l'eſt auſſi en Eloquence & en Poéſie.
Joachim Ehrenfeld Pfeiffer.
Gaſpard-Jacob Huth.

EN DROIT.

Meſſieurs *Jean-Guillaume Gaden-Dam*, qui l'eſt auſſi en Hiſtoire.
André-Elie Roſsman, auſſi Profeſſeur en Politique.
Jean Gottlieb Gonne.
Charles-Adolphe Braun.
Jean-Juſtin Schierſchmid, qui enſeigne auſſi la Pneumatologie.

EN MEDECINE.

Meſſieurs *Jean-Frédéric Weisman.*
Caſimir-Chriſtophle Schmidel.
Matthias-George Pfann.
D. C. S. Gebauer.
Jean-Adam Hoffmann.

EN PHILOSOPHIE.

Meſſieurs *Jaques-Guillaume Hoffman*, en Phyſique.

Meſ-

Meſſieurs *Jean-Guillaume Poezinger*, en Mathématique, & Profeſſeur Extraordinaire en Théologie.

Jean-Sigismond Kripner, en Langues Orientales, Profeſſeur Extraordinaire en Théologie, Directeur & Chancelier de l'Univerſité.

Mr. *de Superville*, Conſeiller intime actuel de S. A.

Cette Univerſité vient d'être fondée par S. A. S. *Frédéric Margrave de Brandebourg Bareit*, à *Erlang*, Ville du Burggraviat de Nurenberg, à trois lieues de Nurenberg. L'inauguration s'eſt faite le 4 Novembre 1743, avec beaucoup de ſolennité, en préſence de l'illuſtre Fondateur, des Députés des Univerſités voiſines de *Wurzbourg* & d'*Altorf*, des Magiſtrats, Paſteurs de la Ville, & d'un concours prodigieux de monde. La cérémonie commença dans l'Egliſe par une belle Muſique, après le Sermon on lut les privilèges accordés à l'Univerſité par l'Empereur & par le Margrave, & ſept Profeſſeurs furent créés Docteurs en différentes Facultés; & à la fin on chanta le *Te Deum*. Au ſortir de l'Egliſe le Tréſorier de l'Univerſité jetta au Peuple aſſemblé dans les rues des Médailles frapées à la mémoire de cette Fête. Après cela tous les Profeſſeurs eurent l'honneur d'être admis à la Table de S. A. S. Le jour ſuivant on fit la Promotion des Candidats Etrangers. Le troiſième jour on ſoutint en Allemand des Thèſes, dont le ſujet avoit été choiſi par S. A. R. Enfin un Poëte fut couronné de lauriers.

Comme on ſe promet beaucoup de cette nouvelle Univerſité, & qu'on y imprimera un Journal périodique, qui contiendra des Extraits de Diſſertations & d'Obſervations, le Public aura le plaiſir d'être inſtruit de tems en tems de ce qui ſe paſſera dans cette partie de la République des Lettres.

TABLE

DES

ARTICLES.

I. MEMOIRES *pour servir à l'Hiſtoire d'un Genre de* POLYPES, &c. par Mr. TREMBLEY. 243

II. CONFORMITE' *des* CEREMONIES *Modernes avec les Anciennes*, &c. 284

III. HISTOIRE ROMAINE *depuis la Fondation de* Rome *juſqu'à la Bataille d'*Actium. Par Mr. CREVIER, *pour ſervir de Continuation à l'Hiſtoire de* Mr. ROLLIN. Tome X. 313

IV. INSTITUTIONS MILITAIRES *de* VEGECE. 344

V. TRAITE' *de la* GENERATION *de l'*HOMME, par Mr. GERIZE. 369

VI. *La* VIE *de* CHARLES XII, *Roi de Suède*, par Mr. NORTBERG. Tome I. 393

VII. OUVRAGES *de* B. CARYOPHILE *ſur les* MARBRES ANTIQUES, &c. 412

VIII. EXAMEN *des* DEFAUTS THEOLOGIQUES. 417

IX. TRAITE' *de la* COMETE *de* 1743 & 1744, par Mr. J. P. LOYS *de* CHESEAUX. 444

X. MEMOIRES *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1740. 454

XI. NOUVELLES LITTERAIRES. 468

XII. NOUVELLES ACADEMIQUES. 484

TABLE

TABLE DES MATIERES.

A.

Adam. Quel fut son étonnement & celui d'*Eve* à la naissance de leur prémier Enfant. 371. Réflexions sur les connoissances qu'on lui attribue. 423, *& suiv.*

Adlerfeld (*Gustave*), Chambellan de *Charles* XII, Roi de Suède. Eloge de l'*Histoire Militaire* qu'il nous a donnée de ce Prince. 393, *& suiv.* Evènement qu'il a mieux dévelopé qu'aucun autre Historien. 421

Air. Jusqu'à quel point il peut être condensé. 71. Rapport qu'il y a entre l'Air & la Flamme. 72

Alcala (le Duc d') est fait Vicerοi de Naples. 200. Troubles qu'il apaise. 201, *& suiv.* Il empêche qu'aucune nouveauté ne s'introduise dans Naples pendant son Gouvernement. 208. Sa mort. 209. Sa grande capacité. *ibid.*

Allemans. Disposition qu'ils ont pour la Musique. 299

Angoulesme (*Isabeau d'*) est enlevée par *Jean Sans-terre* à son Epoux, le Comte de la Marche. 5. Voyez *Jean Sans-terre.*

Armée. Voyez *Troupes & Milices.*

Arnaud (Mr.), Docteur de Sorbonne, justifié contre de fausses accusations. 443

Auguste, Roi de Pologne. Ses guerres avec *Charles* XII, Roi de Suède. 399, *& suiv.*

B.

Bacon vouloit qu'on n'établît aucun Système qui ne fût fondé sur les expériences. 374

Bains de Hercule. Extrait de Dissertations sur ces Bains. 412

Baudouin, Empereur de Constantinople, cherche du secours à Londres. 13

Bentinck (Mr. le Comte de). Maison de Campagne de ce Seigneur, où Mr. *Trembley* a fait ses expériences sur les Polypes. 249, 255

Birch (Mr.), cité. 52

Boerhaave (*Herman*). Extrait de ses *Leçons Académiques.* 34, *& suiv.* Ses talens. 36. Idée de sa *Physiologie. ibid. & suiv.* Tems de sa mort. 40. Critique. 61

Boyle (*Robert*). Extrait de ſes *Oeuvres*. 51. Origine de ſa Famille. 53. Ses prémières études. 54. Il eſt confié aux ſoins de Mr. *Marcombes*. *ibid.* Il ſe rend à Genève. *ibid.* Il voyage en Italie. *ibid.* Son retour à Genève, où il reſte deux ans. 56. Il revient en Angleterre. *ibid.* Il s'applique à la Philoſophie expérimentale. 57. Et à la Chymie. *ibid.* Jugement qu'il portoit des diverſes Sectes de Philoſophes. *ibid.* Sa modération en matière de Religion. *ibid.* Il invente ſa Pompe Pneumatique. 58. Pourquoi il refuſe de s'engager dans l'Etat Eccléſiaſtique. 60. Il fait part au Public de ſes découvertes. *ibid.* Corporation établie par ſon crédit. 63. Divers Ouvrages qu'il publie. 64, *& ſuiv.* Il ſe fait recevoir Docteur en Médecine à Oxford. 66. Il quitte Oxford pour venir à Londres, & paſſe le reſte de ſa vie chez ſa Sœur la Vicomteſſe de Ranelagh. 68. Il a une attaque de Paralyſie. 71. Il étoit un des Directeurs de la Compagnie des Indes. 77. Intérêt qu'il prend au ſalut des habitans du Nouveau Monde. *ibid.* Acte de ſa charité. 78. Il eſt attaqué de la Pierre. 80. Il perd une grande partie de ſes Manuſcrits. 85. Sa mort. 87. Son Teſtament. *ibid.* & *ſuiv.* Son reſpect pour la Divinité. 88. Son Oraiſon funèbre par l'Evêque *Burnet*. *ibid.*

Beze (*Mr. de*). Sa Lettre ſur une Médaille antique de Smyrne. 169

Brienne (*Gautier de*), Lieutenant de *Frédéric* II. Sécours qu'il reçoit de *Richard* de Cornouaille. 10

C.

Calendrier Romain. Hiſtoire de ſa réformation. 211, *& ſuiv.*

Campemens. Voyez *Troupes*.

Carneſecco (*Pierre*) eſt brulé vif par ordre du Pape, pour avoir eu des liaiſons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. 206

Caryophile (B.). Extrait de ſes Ouvrages ſur les Marbres antiques. 412

Caryophile (P.). Extrait de ſes Diſſertations ſur les Bains de *Hercule*. 412

Cérémonies de l'Egliſe Romaine comparées à celles des Payens. Extrait d'un Ouvrage ſur cette matière. 284, *& ſuiv.*

Charles (l'Archiduc), Roi de Naples, ſe rend de Bruxelles en Eſpagne. 186

Charles II, Roi d'Eſpagne, ſuccède à la Couronne. 222.

Sa mort. 223. Son Teſtament en faveur du Duc d'*Anjou*. *ibid.*

Charlequint renonce au Gouvernement de l'Empire en faveur de Ferdinand ſon Frère. 196. Il envoie au Collège Electoral ſa renonciation à l'Empire. *ibid.* Il ſe retire dans la Ville de Gand. *ibid.* Il s'embarque pour l'Eſpagne, & ſe retire en Eſtramadure. *ibid.* Sa mort. *ibid.*

Cicéron. Motif qui le porta à fixer ſon domicile à Rome. 338. Accuſé de vanité. 339. Jugement ſur ce défaut. *ibid.* Reflexion ſur la remarque de ce grand Orateur, *que le Peuple Romain étoit moins ſenſible à ce qui frapoit les oreilles, qu'à ce qui agiſſoit ſur les yeux.* 341, & *ſuiv.*

Comète. Extrait d'un *Traité de la Comète* qui a paru en 1743 & 1744. 444, & *ſuiv.* Augmentation de ſa lumière. 448. Queues des Comètes. 449. Les Comètes ſont des Planètes différentes des autres à pluſieurs égards. 451.

Crévier (Mr.), Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, Auteur du Tome X de l'*Hiſtoire Romaine* de Mr. *Rollin*. 313. Extrait de cet Ouvrage. *ibid.* & *ſuiv.* Voyez *Hiſtoire Romaine*.

D.

Diſciplinans. Scène burlesque qu'ils repréſentent aux Proceſſions. 305, & *ſuiv.*

E.

Eſprits animaux. Conjectures ſur leur nature. 342, 343.

Etna, ou Mont-*Gibel*. Deſcription de cette Montagne de Sicile. 114. Conflagrations les plus remarquables qui y ſont arrivées. 115

F.

Folkes (Mr.), Préſident de la Société Royale de Londres. Expériences qu'il fait ſur les Polypes. 253

François Premier, Roi de France. Motifs qui le déterminèrent à porter la guerre dans le Royaume de Naples. 185

G.

Garſin (Mr.). Ver ſingulier qu'il a découvert. 266

Gebauer (*George Chrétien*). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 3, & *ſuiv.* Son Eloge. 4

Gerike (Mr. *Pierre*), Docteur en Médecine, Profeſſeur en Chimie, &c. Extrait de ſon Traité de la Génération de l'Homme. 369, & *ſuiv.* Examen d'un ſentiment propoſé par cet Auteur. 391, & *ſuiv.*

Guerre. Ce que c'eſt que la Science de la Guerre. 344. Pourquoi on ne trouve pas à redire qu'on enſeigne pu-

publiquement la maniere de faire la guerre. *ibid.* La guerre regardée comme un mal inévitable & nécessaire, 345, 346. Si les Ouvrages où l'on enseigne l'Art de la guerre peuvent être utiles. 347. Voyez *Troupes, Milices.*

H.

Haller (Mr. *Albert*), Professeur de l'Université de Gottingue. Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 34, *& suiv.* Il étudie à Leyde sous Mr. *Boerhaave.* 39. Idée de ses Remarques sur les *Leçons* de Mr. *Boerhaave.* 40, *& suiv.* Découverte qu'il fait, & qui avoit échapé à d'habiles Anatomistes. 49

Hanovre (Madame l'Electrice d'). Expérience curieuse faite sous les yeux de cette Princesse. 314

Herrenschwand (Mr.), Docteur en Médecine. Découverte qu'il a faite d'un Spécifique contre le *Solitaire* ou *Ver plat.* 280, *& suiv.* Lettre qu'il écrit, à ce sujet, à Mr. le Docteur *Tronchin.* 281. Motifs qui devroient l'engager à communiquer son Remède au Public. 285. Voyez *Solitaire.*

Histoire Universelle, &c. d'une Société de Gens de Lettres. Extrait du Tome V de cet Ouvrage. 110

Hiver. Année du *grand Hiver.* 465. *Du long Hiver. ibid.* Ce qu'il y a eu de remarquable dans ces deux Années. *ibid. & suiv.*

Hovius (Mr.), Docteur en Médecine, donne à deux Malades le Remède de Mr. *Herrenschwand* pour détruire le *Solitaire* ou *Ver plat*, & est témoin de l'heureux succès de ce Remède. 282. Il conserve un de ces Vers. 283. Voyez *Solitaire.*

I.

Juifs (les) accusés d'avoir martirisé un Enfant à Lincolne en 1255. 13. On les sauve d'un massacre général. *ibid.* Pourquoi ils ont rejetté l'Evangile. 89, *& suiv.*

L.

Leeuwenhoek. Découverte qu'il fait de petits Vers dans le Sperme humain. 376

Léibnitz. Son sentiment sur l'origine des Ames. 155. Prétend qu'on ne trouvera jamais deux feuilles semblables. 314

Leonnette (*Jules*) est brulé vif par ordre du Pape, pour avoir eu des liaisons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. 206

Lyonnet (Mr.). Ses rares talens. 249. Son éloge. 259. Son sentiment sur la Génération. 379, 389

Macé-

DES MATIERES.

M.

Macédoine. D'où pouvoit venir la quantité prodigieuse de Chevaux qu'on trouvoit dans ce Païs sous les anciens Rois. 121. Voyez *Macédoniens.*

Macédoniens. Affection qu'ils avoient pour leurs Rois. 123. Education de leurs Enfans. 124. Leur ignorance en fait de Marine, & d'où elle provenoit. 124. Leur Discipline Militaire. 125, *& suiv.* Voyez *Macédoine.*

Messe. Scène plaisante qu'on fait représenter aux Frères qui disent la Messe. 295, *& suiv.*

Middleton (Mr. *Conyers*). Lettre de cet Auteur. 284.

Morand (Mr.). Son Mémoire sur les Remèdes de Mlle. *Stephens* pour la Pierre. 460, *& suiv.*

Mouvement perpétuel. Si on a démontré son impossibilité. 444

Munch-hausen (*Mr. de*), Ministre d'Etat de Sa Majesté Britannique pour l'Electorat d'Hanovre. Ses travaux pour le progrès des Sciences. 1

Musique. Jugement sur l'usage de chanter dans l'Eglise en Musique. 297, *& suiv.* Cet usage condamné par un Protestant. *ibid.* Si on peut le justifier par l'exemple de *David*, par celui de *Bèze* & de *Marot*, qui ont traduit les Pseaumes en Vers, que l'on chante aujourdhui en Musique dans les Eglises Réformées. 298, 299.

Mussard (*Pierre*), Auteur des *Conformités des Cérémonies modernes avec les anciennes.* 287. Tems & lieu de sa naissance. *ibid.* Ses talens. *ibid.*

N.

Naples. Extrait du quatrième Volume de l'*Histoire de Naples* par Mr. *Giannone.* 134, *& suiv.*

Noctiluque aérienne. Ce que c'est. 79

Nortberg (Mr. *George*), Docteur en Théologie, &c. Extrait de sa *Vie de Charles* XII, Roi de Suède. 393

O.

Olivarez (le Comte-Duc d') gagne la confiance de *Philippe* IV, Roi d'Espagne. 218. Hauteur & fierté avec laquelle il se comporte. 219. Plainte contre lui. *ibid.* Il est disgracié. 220. Sa mort. 221

P.

Pacheco (le Cardinal) est fait Vicéroi de Naples après la mort de *Don Pierre de Tolède.* 193

Papin (Mr.) vient en Angleterre. 80. Sa Pompe. *ibid.*

Pétrus se sauve de Suède, & va s'offrir au Roi *Auguste.* 398, 399

Pé-

Pénitens. Scène qu'ils repréſentent en Eſpagne & en Italie. 305, *& ſuiv.*

Philippe, Prince d'Eſpagne & enſuite Roi de cette Monarchie ſous le nom de *Philippe* II, part d'Eſpagne pour l'Angleterre. 194, 195. Son mariage avec *Marie*, fille aînée de *Henri* VIII. *ibid.* Il ſuccède à *Charlequint* ſon Père. 196. Comment il gouverna ſes Etats. *ibid.* Il perd la Reine ſa Femme. 199. Il fait la Paix avec *Henri* II, Roi de France. 200. Il fait exécuter les Décrets du Concile de Trente dans tous ſes Royaumes. 204. Il abandonne le ſoin du Gouvernement. 210. Sa mort. 211

Philippe III, Roi d'Eſpagne, néglige le ſoin du Gouvernement de ſes Etats. 217. Sa mort. *ibid.*

Philippe IV, Roi d'Eſpagne. Tems & lieu de ſa naiſſance. 218. Décadence de la Monarchie d'Eſpagne ſous ſon règne. 218. Sa mort. 222

Phyſique. Combien il reſte de découvertes à faire dans la Phyſique. 455

Pierre (la). Voyez *Stéphens* (Melle).

Polybe, recommandable pour ſa véracité & ſa pénétration. 125

Polypes. Idée générale d'une des plus admirables propriétés de ces Inſectes. 243, *& ſuiv.* Tems de leur découverte par Mr. *Trembley*. 255. Leurs diverſes Eſpèces. 256, *& ſuiv.* 261, *& ſuiv.* De quelle manière ils ſaiſiſſent leur proie. 263, *& ſuiv.* De quoi ils ſe nourriſſent. 265. Quelle eſt la cauſe de leur couleur. 267, *& ſuiv.* De quelle manière ils multiplient. 270. Comment les jeunes Polypes ſe ſéparent de leurs Mères. 271. Ouverture de communication entre l'eſtomac de la Mere & celui de ſon Petit. *ibid.* La peau des Petits n'eſt qu'une continuation de celle de la Mère, & ces Petits ne ſont que des eſpèces de Rejettons. 272. Guerre entre les Petits & la Mère, dans le tems même qu'ils lui ſont encore attachés. *ibid.* Grande fécondité des Polypes. *ibid.* & *ſuiv.* Un jeune Polype, qui eſt encore attaché à ſa Mère, peut avoir lui-même des Petits. 273. Mère qui portoit ſa troiſième Génération. *ibid.* Cauſes qui contribuent à la fécondité de ces Inſectes. *ibid.* Expériences faites ſur des Polypes coupés tranſverſalement, 274. Un Polype peut être diviſé en cinquante parties, & chacune de ces cinquante parties peut devenir un Po-

Polype parfait. 275. Expériences faites ſur des Polypes coupés longitudinalement. 276. Manière de former des Hydres à pluſieurs têtes & à pluſieurs queues. 277. Manière de retourner le Corps d'un Polype, tout comme on retourne un Sac, un Bas, un Gant, enſorte que la ſuperficie intérieure de ſa peau devienne la ſuperficie extérieure, & que l'extérieure devienne l'intérieure. 278. Comment ces Polypes retournés ſe déretournent. *ibid.* Les Polypes embrochés avec une ſoie de Porc mangent & multiplient, comme ſi rien ne les incommodoit. *ibid.* En quoi on peut comparer les Polypes au *Solitaire* ou *Ver plat.* 279. Voyez *Solitaire.*

Pronk (Mr.). Deſſins de ſa façon. 249

R.

Réaumur (Mt. *de*). Ses expériences ſur les Polypes. 252, 253

Religion. Voyez *Théologie.*

Richard, Comte de *Poitou* & de *Cornouaille.* Extrait de la *Vie & des Faits mémorables* de ce Prince. 3, *& ſuiv.* Pendant combien de tems il a gouverné l'Empire. 4. Son origine. 5. Tems de ſa naiſſance. 6. Il eſt envoyé en Gaſcogne, & pourquoi. *ibid.* Il bat les François au Siège de Riol. *ibid.* Il ſe brouille avec le Roi ſon frère. 7. Il ſe reconcilie, *ibid.* Ses mariages. *ibid.* Son amour pour le Clergé. 8. Il ſe croiſe, & part pour l'Orient. *ibid.* Son arrivée à Ptolémaïs. 9. Il répand l'effroi parmi les Saraſins. *ibid.* Il aſſiſte *Gautier de Brienne*, & lui remet Aſcalon. 10. Il quitte la Paleſtine, après y avoir rétabli la Paix. *ibid.* Il ſe rend en Sicile, & pourquoi. *ibid.* Son arrivée à Londres, & reception qu'on lui fait. 11. Il fait briller ſes talens dans une Guerre contre les François. *ibid.* Il fonde l'Abbaye de Hayles. 12. Il épouſe, en ſecondes Noces, *Sanche de Provence. ibid.* Effets de ſa dévotion. 13. Sa magnificence, & ſes dépences extraordinaires. 14. Sources de ſes richeſſes. *ibid. & ſuiv.* Il eſt nommé Régent d'Angleterre pendant l'abſence du Roi ſon frère. 16. Il eſt accuſé d'avoir apauvri l'Angleterre. 18. Il accepte l'Empire. 20. Son arrivée en Allemagne. *ibid.* Tems auquel il fut couronné à Aix la Chapelle. *ibid.* Comment il récompenſa ceux qui avoient travaillé à ſon élection. *ibid.* Son retour à Londres. 21. Il revient en Allemagne, où il convoque une Diète. 22. Il eſt fait priſonnier dans une Guerre Civile

en

en Angleterre. 24. Il recouvre ſa liberté. *ibid.* Cinquiéme Voyage qu'il fait en Allemagne, & ce qu'il y fit. 26. Il devient amoureux de *Béatrix de Falkeſtein*, & ſe marie avec elle. 27. Dénombrement des Princes qui ont reconnu *Richard* pour Roi des Germains. 31

Rome. Siége de cette Ville. 330, & *ſuiv.* Carnage qui s'y fait. 334

S.

Shaw (Mr.), Médecin de Londres, cité. 52

Schley (Mr. *van der*), habile Graveur. 248

Solitaire ou *Verplat*, Inſecte qui croit dans le Corps de l'Homme. 279. Ce qu'il a de commun avec les Polypes. *ibid.* Voyez *Polypes.* Conjectures ſur ſa formation. *ibid.* Deux Lettres ſur un Remède ſpécifique pour détruire ce Ver, l'une de Mr. *Tronchin* & l'autre de Mr. *Herrenſchwand.* 280, & *ſuiv.* Heureux ſuccès de ce Remède donné par Mr. *Hovius* à deux Malades attaqués de ce Ver. 282

Stéphens (Melle). Examen de ſes Remèdes pour la Pierre. 460

Swedenborg (*Emanuel*). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur, intitulé : *Economie du Régne Animal*, &c. 156, & *ſuiv.*

Swieten (Mr. *van*). Ouvrage de cet Auteur, & jugement qu'on en porte. 45

Sydenham dédie un Ouvrage à Mr. *Boyle.* 68

T.

Teinture des Etoffes. Mémoire ſur la Théorie Chymique de la Teinture des Etoffes. 158

Théologie. Extrait d'un Livre intitulé : *Examen des Défauts Théologiques*, &c. 417. Réflexions ſur les ſentimens de l'Auteur de cet Ouvrage. *ibid.* & *ſuiv.* S'il eſt facile de concilier les Catholiques avec les Proteſtans. 418, & *ſuiv.* Quelle eſt la règle de foi des Chrétiens. 421. Qui ſont ceux d'entre les Chrétiens qui penſent le plus ſainement de leur Religion. 422. Défauts Théologiques qui viennent de l'état préſent de l'Eſprit humain. 424, & *ſuiv.* Défauts qui ont leur ſource dans les Syſtêmes Philoſophiques. 429, & *ſuiv.* Défauts par leſquels les jeunes Théologiens viennent à recevoir des Opinions pour Dogmes. 432, & *ſuiv.* Peu de fondement des préjugés contre les Ecrits des Proteſtans. 437, & *ſuiv.*

Théologiens. Voyez *Théologie.*
Thermomètre. Observations du Thermomètre faites en 1740, en divers endroits. 464, *& suiv.*
Thoms (Mr. le Comte de). Sa Réponſe à une Lettre de Mr. *de Boze* ſur une Médaille antique de Smyrne. 169, *& ſuiv.*
Tolède (*Don Pierre de*), Marquis de Villefranche, eſt fait Vicerói de Naples. 187. Son départ de Ratisbonne pour Naples. 238. Applaudiſſement avec lequel il eſt reçu. *ibid.*
Trembley (Mr. *Jean*), Ancien Syndic de la Garde de la République de Genève. 248. Son mérite. *ibid.*
Trembley (Mr. *A.*), de la Société Royale. Extrait de ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire d'un Genre de* Polypes *d'eau douce*, &c. 243, *& ſuiv.* Son éloge. 248
Tronchin (*Mr.*), Docteur en Médecine, & l'un des Inſpecteurs du Collège de Médecine d'Amſterdam. 280. Eclairciſſement qu'il donne à l'occaſion d'un Remède ſpécifique contre le *Solitaire* ou *Ver plat.* 280. Il conſerve un de ces Vers. 283. Voyez *Solitaire.*
Trou Ovale, ou *Trou de Botal.* Remarques ſur ce Trou. 47, *& ſuiv.*
Troupes. Examen de cette queſtion: S'il eſt plus avantageux de pointer que de ſabrer. 356. Moyens de conſerver la ſanté dans les Armées. 357, *& ſuiv.* Règles à ſuivre dans le choix qu'on fait des Soldats. 359, *& ſuiv.* Comment on doit mettre une Armée à couvert des inſultes de l'Ennemi. 361. Manière de camper. 363. Machines qui étoient autrefois en uſage pour l'attaque des Places. 364. Uſages des Mines. *ibid. & ſuiv.*

V.

Végèce. Extrait de ſes *Inſtitutions Militaires.* 344, *& ſuiv.* Eloge de cet Ouvrage par le célèbre *Montéeuculli.* 348. Et par le Chevalier de *Folard.* 349. Remarques ſur cette nouvelle Traduction, & avantage de cette Edition ſur les précédentes. 351, *& ſuiv.* Particularités qui regardent Végèce. 352, *& ſuiv.*
Villiers (l'Abbé de). Sa paſſion contre ceux qu'il traite d'Hérétiques. 438
Voltaire (Mr. *de*). Sentiment qu'on lui attribue ſur la nature de l'Ame. 1360

W.

Winſlow (Mr.) Mémoire de cet Auteur. 456

CATALOGUE

Des nouveaux Ouvrages Latins, qui ſe trouvent chez WETSTEIN.

ALpini (Proſperi) Medicina Ægyptiorum, ac Liber de Balſamo & Rhapontico, ut & Bontii Medicina Indorum, 4. Editio nova, Lugd. Bat. 1744.

Bynkershoek Quæſtionum Juris privati Libri quatuor, 4. Lugd. Bat. 1744.

Caryophili Opuſcula de Marmoribus antiquis, ac Diſſertationes de Thermis Herculanis, 4. Traj. ad Rhen.

Ciceronis (M. T.) Opera cum delectu Commentariorum, ex Editione Joſephi Oliveti, Tomi quatuor priores, 4.

Drieberge (Joannis) de Prædeſtinatione & Gratia Liber, 4. Amſtelæd. 1744.

Euleri (Leonardi) Methodus inveniendi Lineas curvas, 4. cum figuris, Genevæ. 1744.

——— —— ——— Theoria motuum Planetarum & Cometarum, 4. cum figuris, Berolini. 1744.

Flori Epitome Rerum Romanarum, cum Notis integris & ſelectis Variorum, ex Editione Dukeri. Editio auctior & emendatior, 8. Lugd. Bat. 1744.

Heineccii (Jo. Gottl.) Antiquitatum Romanarum Jurisprudentiam illuſtrantium Syntagma. Editio nova emendatior, 8. Traj. ad Rhen. 1744.

Kemmerichii Introductio ad Jus Publicum Imperii Romano-Germanici, 8. Lipſiæ 1744.

Palladii de Febribus *conciſa Synopſis* Græce & Latine, accedunt Gloſſæ Chemicæ & excerpta ex Poetis Chemicis, 8. Lugd. Bat. 1744.

Sendelii Hiſtoria Succinorum corpora aliena involventium & Naturæ opere pictorum & cælatorum, ex Regiis Auguſtorum Cimeliis, Dresdæ conditis, æri inſculptorum, Fol. cum figuris. Lipſiæ.